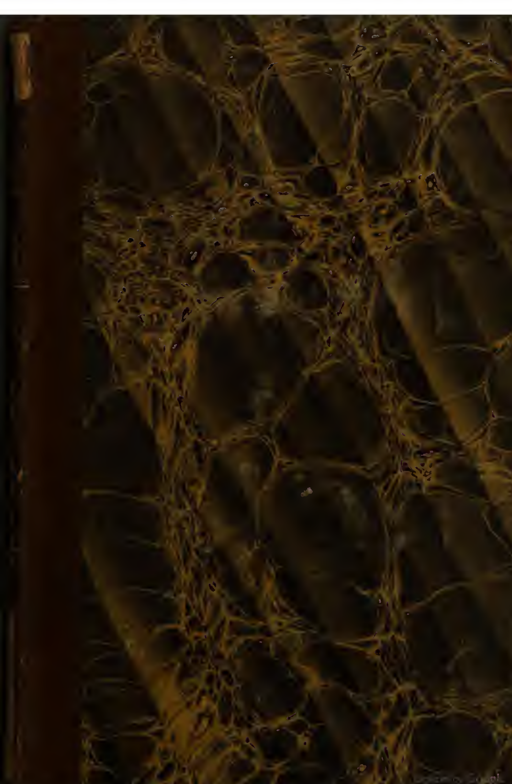


CONTINUATION DE L'HISTOIRE DES ÉVÉNEMENS DE LA GRÈCE,

AVEC DES NOTES CRITIQUES ET TOPOGRAPHIQUES;

PAR M. C. D. RAFFENEL,

Attaché, pendant les troubles, à l'un des Consulats de France, aux Échelles du Levant,

TÉMOIN OCULAIRE DES PRINCIPAUX FAITS;

Formant, avec la Première Partie publiée en 1822, une Histoire complète de cette Guerre.

. . . . Quis, talia fando,
Temperet a lacrymis ? . . . .
VIRG. *ÆEn.* II.

OUVRAGE ORNÉ DE QUATRE PORTRAITS.

A PARIS,

CHEZ DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB., EDITEURS,

Rue St.-Louis, N° 46, au Marais;

Et rue de Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

1824.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, n° 46.

PRÉFACE.

Je sentais depuis long-tems le besoin de donner une suite à l'Histoire des Événemens de la Grèce, que je publiai en 1822, à mon retour du Levant; cependant j'avouerai que la crainte de ne pas remplir l'attente du public et d'entreprendre une tâche au-dessus de mes forces, m'a retenu jusqu'à ce jour. Mes amis m'engageaient à tirer parti des documens précieux qui étaient en mon pouvoir; mais j'espérais qu'ayant, pour ainsi dire, donné l'exemple, je verrais bientôt éclore de nouvelles productions sur l'histoire de la Grèce; non que j'eusse besoin des matériaux que ces livres auraient pu contenir; mais je les attendais comme pour sanctionner le mien. Ils n'ont point encore paru; deux ans se sont écoulés, et, à l'exception de quelques brochures sans importance et

sans intérêt, dépourvues de tout caractère d'authenticité, les journaux nous ont seuls entretenus de la cause des Grecs. Ainsi, l'événement le plus remarquable du siècle manquait d'écrivains en Europe, tandis que l'on s'y disputait les sujets de composition, et qu'une sorte de débordement littéraire nous inondait de tristes et fastidieuses nouveautés.

J'ai cru dès-lors qu'il était de mon devoir de prendre encore l'initiative : peut-être serai-je plus heureux cette fois. Les Hellènes ne doivent pas manquer d'historiens, et mon livre sera sans doute suivi d'une foule d'ouvrages du même genre. C'est alors que l'on connaîtra la vérité tout entière : ce que l'un omettra se trouvera relaté par l'autre ; ce que je n'ai pu savoir moi-même, les circonstances qui se sont comme dérobées à mes recherches (et dans une révolution si pleine d'événemens, il est bien difficile de les embrasser tous), seront recueillies par mes successeurs. Non, j'en ai la certitude, la postérité ne perdra rien des belles actions des

Hellènes ; mais si c'est à elle sur-tout que l'écrivain doit consacrer ses veilles, il doit aussi quelque chose à son siècle, à ses contemporains : ce serait priver l'Europe de nos jours d'un grand nombre d'exemples utiles et de leçons fortes et grandes ; ce serait, en quelque sorte, frustrer son admiration que d'attendre la fin des *Événemens de la Grèce*, pour en présenter l'ensemble.

Beaucoup d'hommes reculent, je le sais, devant les obstacles que ce travail présente : il est si difficile de parler sciemment d'une entreprise qui commence, et dont les résultats sont encore incertains ! Les jugemens ont alors quelque chose de si hasardé et de si téméraire ! Le panégyriste d'une révolution quelconque s'expose à tant de dangers ! Tout cela peut être vrai ; toutes ces considérations peuvent retenir quelques écrivains ; elles ne m'ont pas semblé de nature à m'arrêter. D'abord, je n'ai pas la prétention d'être infaillible, et encore moins celle de prédire : je puis me tromper sur les hommes ; leur carrière n'est pas remplie ; l'avenir les jugera.

Je puis m'abuser aussi sur l'issue de la guerre des Hellènes; c'est un problème que le tems résoudra; mais je n'aurai jamais à me repentir de ce que je dis à cette heure, parce que je n'écris ni pour flatter un parti, ni pour mendier des protecteurs. Je recherche la vérité et rien que la vérité; je m'efforce de découvrir le beau et d'arrêter l'attention du lecteur sur des traits de dévouement et de patriotisme, qui obtiendront l'admiration de tous les siècles : mon livre enfin n'est que le narré fidèle de ce qui s'est passé en Orient. Les hommes y sont peints d'après les sensations diverses que leurs actions ont produites sur mon ame : toutes mes réflexions sont à moi; j'ai vu une partie des événemens que je raconte; j'en ai connu les héros; mais je n'ai jamais entretenu de rapports avec eux, et je ne puis épouser ni leurs passions, ni leurs querelles. Mes reproches et mes éloges sont donc indépendans de toute influence étrangère.

Ceux qui sont toujours prêts à s'associer au pouvoir, dans quelque main qu'il se

trouve; qui s'établiraient les champions de toutes les tyrannies, parce que les tyrans paient les adulateurs, et qui osent même proclamer leur honteux système à la face d'un gouvernement constitutionnel, dans l'espoir d'arriver à la fortune, seule idole qu'ils encensent; ceux-là me feront sans doute un crime d'avoir attaqué les Turcs et de m'être quelquefois élevé contre les abus monstrueux de leur despotisme. Ils crieront à l'injustice; mais ce n'est pas pour ces gens-là que j'écris. Leurs suffrages me seraient insupportables, et leurs injures m'épouvantent moins que ne le feraient leurs éloges.

Il est une autre classe d'hommes, que, sans doute, mon livre ne manquera pas non plus d'irriter. Je veux parler de ces partisans de l'obscurantisme, qui s'inscrivent d'avance contre toutes les innovations; de ces visionnaires, qui s'imaginent apercevoir des dangers, des complots, et presque la ruine de l'ordre social, dans toutes les entreprises qui tendent à éclairer les hommes ou à leur rendre leur dignité première. Ceux-là s'obstineront

à traiter les Grecs de rebelles et d'infâmes; ils me reprocheront, non pas seulement l'espèce de penchant, bien pardonnable, que je laisse entrevoir pour les Hellènes, mais encore jusqu'aux vertus de ce peuple héroïque, parce qu'elles leur font ombrage, qu'elles peuvent être contagieuses, et qu'on les ignorerait même aujourd'hui si je n'avais eu l'audace d'en parler le premier. Je ne sais trop ce qu'ils diront de moi-même, et je ne m'en occupe certainement pas. Je n'ai pas eu le projet d'écrire pour un parti; je le répète, c'est la vérité tout entière que je me suis efforcé de rendre, et ce que certaines personnes trouveront peut-être de fautif et de passionné dans mon livre, ne sera, aux yeux du lecteur impartial, que le langage sévère de la justice.

Cependant, il était impossible d'entreprendre et surtout de traiter froidement un pareil sujet : il fallait être équitable; mais on ne pouvait demeurer indifférent. L'historien devait s'attacher au sort de l'un des deux partis; il y était comme entraîné par

la force des choses. La pitié, l'humanité, l'honneur lui désignaient à l'envi les drapeaux sous lesquels il devait se ranger. Ces drapeaux, je les ai reconnus ; j'ai cru combattre encore au milieu des Grecs ; j'ai cru voir toujours les excès de leurs oppresseurs. Smyrne, avec ses bourreaux et ses massacres, était présente à ma pensée et à mon souvenir, lorsque je déplorais les calamités des Sciotes; et si les Turcs m'ont fait horreur par leur barbarie, quand j'ai vécu parmi eux, leur conduite, au lieu d'adoucir cette pénible impression, l'a rendue plus forte encore. La cause des Hellènes, au contraire, généreuse et grande dès le principe, leur magnanimité, leur constance, et, plus que tout le reste, leurs infortunes que j'ai connues, m'attiraient presque involontairement vers eux. Toutefois, je ne me suis pas abandonné sans réserve à cette espèce de sympathie; je n'aurais plus écrit l'histoire. J'ai tâché constamment d'être impartial, et j'ose me flatter d'avoir réussi. Philhellène au fond de l'ame, je suis sévère pour les *miens*, si je puis me ser-

vir de cette expression, comme pour leurs ennemis. Je m'élève contre ce que les deux partis ont fait de blâmable; j'ai recueilli les belles actions des Turcs (malheureusement trop peu nombreuses), avec le même soin que les belles actions des Grecs. J'ai rendu justice aux vertus guerrières de quelques généraux ottomans avec une telle bonne foi, que, si l'on parcourait seulement les pages où il est question de ces braves, on me croirait le partisan des barbares. Il en est de même des Grecs; lorsqu'il leur est arrivé de céder aux transports d'une haine d'ailleurs bien légitime, mais toujours condamnable et toujours indigne d'une grande cause et d'un peuple généreux, je n'ai pas dissimulé leurs torts. En un mot, on remarquera dès les premières lignes, que, prenant le parti du faible contre la violence du fort, je me suis établi le juge de la lutte terrible qui s'engageait entr'eux, plutôt encore que le défenseur officieux de l'un au détriment de l'autre. Je le déclare; en déplorant les disgraces des Grecs, en faisant des vœux sincères pour

leur triomphe d'où dépendait leur salut, je n'ai pas contracté l'obligation de les louer exclusivement et d'applaudir même à leurs fautes. Je les admire quand ils commandent mon admiration; mais ce sentiment donne plus d'amertume encore à mes reproches, lorsque je les crois mérités.

Je crois de mon devoir de convenir que, si je n'avais eu que mes notes pour guides, elles ne m'auraient pas suffi peut-être, vu les grandes dimensions du cadre que j'ai embrassé. En effet, ce n'est pas seulement la guerre des Grecs dans le Péloponèse, c'est la guerre des Persans en Mésopotamie, ce sont les scènes tumultueuses de Constantinople, les horreurs de Chypre, la persévérance des Macédoniens, c'est tout ce qui s'est passé en Orient depuis deux années, que j'ai voulu décrire, dont j'ai cherché à retracer les tableaux affligeans. Réduit à mes propres lumières et aux renseignemens de mes amis dans le Péloponèse et l'Asie mineure, j'aurais omis certainement plus d'une circonstance mémorable; mon livre eût été

plein de lacunes, ou bien il m'eût fallu renoncer à mon plan; c'est aux utiles secours de plusieurs hommes recommandables, qui ont eux-mêmes figuré dans les affaires d'Orient, que je suis redevable d'avoir été à même de poursuivre mon entreprise. Grâce à leurs notes précieuses, j'ai pu procéder avec régularité. J'ai appris, par l'entremise de l'un d'eux, jusqu'aux moindres particularités des malheurs de Scio. Les opérations des flottes me sont connues d'une manière non moins positive : j'ai puisé, je puis le dire, aux sources les plus authentiques. On a bien voulu me communiquer le journal d'un officier de vaisseau qui a servi, jusqu'à ce jour, à bord des bâtimens français en station dans les mers du Levant, et j'avoue que ce service m'était presqu'indispensable. J'ai souvent comparé les rapports de mes correspondans avec les récits des divers journaux européens, et j'espère que ce travail n'aura pas été non plus sans fruit pour l'exactitude historique. J'étais d'ailleurs aidé par une connaissance suffisante des lieux et

des hommes, et l'avantage d'avoir vu commencer cette étonnante révolution, me donnait peut-être plus qu'à tout autre la facilité d'en suivre les progrès, et de démêler la vérité à travers les fables et les exagérations de tous les partis.

Pour la campagne de Mavrocordato en Acarnanie, je ne m'en suis pas remis seulement à la bonne foi de mes correspondans; j'ai cru qu'un témoin oculaire méritait la préférence. L'ouvrage de M. le colonel Vouthier m'a beaucoup servi; ses Mémoires, qui n'ont peut-être pas tout l'intérêt qu'il pouvait aisément leur donner, sont au moins vrais, quant au petit nombre de faits qu'ils contiennent. J'ai suivi la version de ce militaire pour le siége de Missolunghi, parce que je la crois seule exacte. S'il s'est trompé, lui qui était là, je ne sais trop à quel caractère il est possible de reconnaître la vérité. Au reste, l'avenir dissipera tous les doutes, et, si quelques erreurs se sont glissées dans mon livre, c'est encore à l'avenir qu'il appartient de les relever.

Je n'ai pas eu la prétention d'être infaillible, je dois le faire observer de nouveau : ce n'est pas en racontant des événemens encore trop récens, qu'on peut se flatter d'être parfaitement exact. L'espérance d'éclairer l'Europe sur le véritable état des choses en Orient, le besoin d'être utile à l'humanité en plaidant sa cause, lorsque tout le monde l'abandonnait, et le désir de procurer quelques matériaux à l'histoire, m'ont engagé à écrire ce second volume ; je n'ai pas eu d'autre but. Heureux du moins si mes peines ne sont pas tout-à-fait perdues !

CONTINUATION
DE L'HISTOIRE
DES
ÉVÉNEMENS DE LA GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

Désastre de Scio. Belle conduite de l'agent français dans cette île. Nouveaux troubles à Constantinople. Les Janissaires se portent à de nouveaux excès. Ils commencent à agir ouvertement contre le premier ministre, Halet-Effendy. Révolte du Pacha de Saint-Jean-d'Acre. Succès des Persans.

Dix-huit mois se sont à peine écoulés depuis la publication de mon premier volume, et ce court espace de tems a suffi aux Grecs pour opérer des prodiges de tous les genres. L'art militaire, la législation, la morale, les sciences politiques; tout ce qui caractérise la civilisation des peuples, est devenu l'objet constant de l'étude des citoyens que la Grèce a choisis pour guides. Déjà, les lumières de l'Europe ont pénétré dans toutes les

provinces à la faveur d'une liberté protectrice. Les mœurs ont perdu cette antique rudesse qui fut si long-tems le partage des bergers du Taïgète, des guerriers du mont Cyllène et des *pallicary* (1) des monts Lycée; qui les conserva purs de tout esclavage, et porta la terreur de leur nom jusqu'aux bornes les plus reculées de l'empire des Sultans. Désormais, ce n'est plus en barbares qu'ils veulent combattre des barbares; c'est avec tous les avantages de la sagesse et de l'expérience; c'est en donnant pour auxiliaires au courage les combinaisons savantes du tacticien. Non, lecteurs; réjouissez-vous avec moi : nous n'aurons plus à déplorer ces excès coupables de haine et de vengeance qui, dans l'origine de la régénération, ensanglantèrent quelquefois les trophées des Hellènes; le règne des fureurs est fini : celui de la magnanimité commence.

Mais avec tant de sujets de joie et de si grands motifs d'espérance, pourquoi suis-je condamné, dès les premières pages, à gémir sur l'horrible catastrophe d'une population nombreuse que le fer des barbares a moissonnée? Malheureuse Scio,

(1) *Pallicary* signifie littéralement *jeune homme robuste et dispos* : les Grecs appliquent ce nom à la jeunesse en général; mais ils s'en servent aussi pour désigner des hommes courageux et intrépides : les guerriers sont leurs vrais *Pallicary*, et cette épithète n'est jamais accolée au nom du lâche.

que sont devenus tes palais et tes temples? A quoi t'ont servi ces richesses fatales que la fortune semblait destiner à ta ruine? Tout est perdu, tout s'est évanoui comme les illusions d'un rêve pénible : la mort a frappé tes enfans; le Turc a dispersé au loin leurs ossemens, confondus désormais sur le sol avec les cendres exhumées de leurs ancêtres. Déposez-donc les armes; soumettez-vous, valeureux Hellènes; comptez sur la clémence d'un maître généreux! voyez Scio, la trop faible Scio; voilà comme le sultan accueille le repentir et traite ceux qui ont la crédulité de se fier à ses perfides promesses!

Que n'ai-je, dans mes *premiers Mémoires*, parcouru jusqu'au bout l'affreuse période des calamités de Scio! du moins je serais dispensé aujourd'hui d'en renouveler la douloureuse histoire. Mais puisqu'il le faut, puisque mes lecteurs attendent le récit des crimes qui ont métamorphosé le plus beau pays de l'Asie en un désert de mort, j'essayerai de retracer les scènes de cette épouvantable tragédie. Ma faible voix s'unira à celle de tous les amis de l'humanité pour vouer à l'exécration de la terre les féroces auteurs de ces attentats inouis. Heureux encore s'il m'est donné, à travers tant d'horreurs, de pouvoir signaler quelques actions louables, quelques traits de grandeur d'ame et de vertu.

Je m'étais arrêté au moment où les Samiens, abandonnés des habitans de l'île et attaqués par une armée formidable, se retirèrent dans les montagnes. C'est ici que les crimes commencent. La retraite de ces imprudens auxiliaires n'avait cependant pas tout-à-fait découragé les Sciotes retranchés dans la ville. Ils résolurent de s'ensevelir sous ses ruines; et bien qu'ils n'eussent pu jusqu'alors s'emparer de la forteresse où s'étaient réfugiés le pacha et les Musulmans échappés au carnage, ils ne désespérèrent point de leur salut, soit qu'ils fussent réduits à le conquérir eux-mêmes, soit que la population chrétienne, trouvant enfin des armes, vînt en masse pour seconder leurs efforts. Il leur restait aussi, comme dernière ressource, la faculté de s'enfoncer dans les gorges voisines, et de gagner les côtes méridionales de l'île où l'escadre grecque pourrait les recevoir, les sauver ou les défendre. Mais en supposant que l'on pût user indéfiniment de ce moyen extrême, il ne fallait pas attendre, pour y recourir, que l'ennemi fermât toutes les issues, ce qui ne pouvait manquer d'arriver avant peu, puisque plus de vingt mille Asiatiques, débarqués sur les deux rives est et nord, occupaient déjà la campagne et interceptaient toute communication. On a dit que le Capitan-pacha avait offert à ces malheureux des conditions honorables

s'ils voulaient se soumettre de bonne volonté : outre que ces prétendues ouvertures bienveillantes n'ont rien d'authentique, comment les Sciotes auraient-ils été dupes de ces perfides assurances, eux qui, placés pour ainsi dire aux portes de Smyrne, avaient pu juger, dès le commencement, de la loyauté de leurs ennemis et du degré de confiance que méritaient leurs sermens? D'ailleurs quel moment ce féroce général aurait-il choisi pour entrer en négociation, puisqu'en arrivant il avait commencé par canonner la ville et par incendier les villages voisins? Ce sont de frivoles excuses, alléguées par les amis des barbares, car il n'est que trop vrai qu'il leur en reste encore, et c'est un aveu qui me coûte à faire : l'humanité est donc bien à plaindre puisque les stupides dévastateurs de Scio peuvent trouver des panégyristes!

Il est un fait peu glorieux, sans doute, pour le peuple de Scio, mais que certaines feuilles publiques se sont plu à envenimer, et que des rapports fallacieux ont beaucoup exagéré : c'est la destruction d'un bâtiment turc sur les côtes de l'île, presqu'à la vue de l'escadre ottomane, pendant que sa formidable artillerie vomissait déjà la mort et la flamme sur la ville. On a voulu voir dans ce fait isolé l'une des causes principales de la rage des Turcs et du féroce courroux de leur

chef; mais on veut donc oublier les scènes d'horreur qui avaient eu lieu déjà sur divers points de l'île et l'atroce conduite du pacha réfugié dans la citadelle ? Ce monstre ne faisait-il pas journellement trancher les têtes des malheureux citoyens qu'il avait eu l'art d'attirer à lui et qui l'avaient suivi dans l'espérance de servir un jour d'intermédiaires entre la Porte et leurs concitoyens ? D'ailleurs, il est des circonstances impérieuses où les masses soulevées ne raisonnent plus; où les excès mêmes, dans un sens, les mettant dans la nécessité de vaincre ou de mourir, sont moins réprimés par les chefs. Telle était la situation des Grecs à Scio. Ils étaient menacés, pressés de toutes parts; ils ne comptaient pas sur un pardon chimérique, mais ils balançaient encore : sûrs de mourir en déposant les armes, ils hésitaient à les garder; et soit terreur, soit mollesse, ils restaient comme enchaînés par la grandeur du péril et des obstacles qu'ils avaient à franchir pour s'y soustraire. Ils flottaient entre l'énergie et la faiblesse; et les cris de rage de l'ennemi retentissaient autour d'eux. Que faire pour électriser des hommes maîtrisés à ce point, par un découragement funeste ? Quels discours, quels chants de guerre leur rendront cette ame qui brave les dangers, cette force qui les surmonte? sur ces entrefaites, le bruit se répand qu'un navire ennemi, détaché

de la flotte, s'approche de la côte : l'indignation se réveille; on vole aux armes : toute la population marche sur la rive; la ville est déserte; le vaisseau touche et se brise : un équipage nombreux se prosterne et demande la vie; mais cet équipage est composé de soldats musulmans, et ceux qu'ils implorent ce sont des Grecs! ce sont des hommes qui tout à l'heure encore renonçaient à la vie, parce qu'ils désespéraient des moyens de la défendre : que pouvait-il arriver? quelle force humaine aurait pu enchaîner le désespoir et la haine d'un peuple qui voyait déjà la mort planer sur sa tête, et dans chacun de ceux que la tempête lui livrait, un assassin, un bourreau? Ils meurent, ils sont déchirés, et leurs derniers cris se confondent avec les cris de vengeance de leurs ennemis auxquels ce sanglant sacrifice rend un moment d'énergie. Toutes les craintes se dissipent; l'avenir et ses lugubres présages sont écartés; on veut combattre maintenant, et la mort paraît moins imminente dès qu'on se sent capable de la donner aussi bien que de la recevoir (1).

(1) On ne m'accusera pas, sans doute, de propager des principes subversifs de toute morale; non, je ne veux point justifier les Grecs; ils ont été coupables; mais ne voyons-nous pas tous les jours les mêmes fautes se reproduire sous nos yeux? Ne répond-on pas à l'indignation qu'excitent chez les

Déjà toutes les troupes embarquées à Tchesmé inondaient les vastes plaines de l'île, et semblables à la lave brûlante d'un volcan, elles ne laissaient derrière elles que des ossemens et des cendres. Les Samiens avaient disparu et la première attaque avait décidé leur défaite. Quelques-uns d'entre eux, mêlés dans les rangs des citoyens de la ville, tâchaient de maintenir l'enthousiasme que la scène du naufrage avait inspiré. Les femmes, les enfans, les vieillards consternés attendaient avec horreur les résultats d'une lutte si inégale. Tous les consulats européens se remplissaient de réfugiés : les vaisseaux et la forteresse foudroyaient la ville, sans qu'elle pût leur opposer une seule batterie; quelques guerriers audacieux, fatigués d'attendre dans leurs murs que les boulets ennemis vinssent les chercher, étaient sortis le matin : pas un n'était revenu; les maisons croulaient de toutes parts; la faiblesse ne trouvait plus d'abris : tout à coup, le feu des vaisseaux cesse; celui de la citadelle se ralentit : mais ô terreur! une explosion bien plus terrible leur succède. Les hordes turques ont pénétré dans la

---

ames honnêtes des sentences iniques, des mesures arbitraires : *il faut épouvanter l'audace ; il faut des exemples!!!* Eh! s'il faut des exemples, dans quel cas sont-ils plus pardonnables que dans celui que je viens de citer?

ville : les barbares, ils poussent des hurlemens affreux, et ces vociférations sont des chants de joie pour le sang qui leur est livré ! Quelques citoyens combattent encore et sont écrasés ; quelques autres, renfermés dans les maisons, s'y défendent vainement ; à peine s'ils ont eu le temps d'abattre quelques Asiatiques, et déjà leurs frêles retraites sont en cendre. Des torrens de flamme précèdent les milices féroces que le kiaya du Capitan-pacha commande en personne. Point de grâce, point de pitié : tous les malheureux qui s'élancent du milieu des flammes tombent sous le fer des barbares. Les femmes, les enfans eux-mêmes, dans ce premier moment de rage, ne sont point épargnés ; le sang ruisselle de toutes parts, et les acclamations des bourreaux, les cris douloureux des victimes, le mugissement des flammes; toutes les horreurs se mêlent au bruit sourd du canon qui tonne encore par intervalles dans la rade. C'est au milieu de cet horrible concert qu'Aly-Bey, amiral des Turcs, assis parmi les siens sur un point élevé du rivage, donne tranquillement les ordres du massacre et accueille déjà les précieuses dépouilles des temples profanés. Bientôt la ville disparaît dans un immense tourbillon de flamme et de fumée. La montagne sur laquelle elle s'élevait naguère en amphithéâtre, présente maintenant l'aspect d'un volcan

embrasé. Les Turcs se retirent; ils n'ont plus personne à massacrer. Les ruines n'offrent plus d'alimens à leur rage ni à leur cupidité. Ils sont ivres de sang et chargés de butin. C'en est fait d'une cité florissante et d'une population industrieuse; l'une et l'autre sont à jamais anéanties.

Cependant les consulats, celui de France surtout, renfermaient une multitude de malheureux qui étaient venus chercher un salut inespéré à l'ombre protectrice des pavillons européens. Ces couleurs, toujours imposantes pour les Turcs, arrêtèrent, cette fois encore, leur aveugle furie. Ils avaient appris à respecter le nom des Francs jusqu'au fond de leurs déserts, et l'apparition de plusieurs vaisseaux de guerre français, anglais et autrichiens, leur faisait craindre un prompt châtiment s'ils violaient l'asile sacré des consuls. Il est vrai que la suite n'a que trop prouvé combien les barbares s'abusaient en pensant aux dangers qu'un crime de plus pouvait attirer sur leurs têtes. Tout le monde est bien convaincu maintenant que le massacre des Européens de Scio serait demeuré impuni, comme l'assassinat d'une foule de citoyens russes l'avait été précédemment; comme le supplice de plusieurs capitaines de navires autrichiens et génois le fut depuis. Quoi qu'il en soit, cette erreur salutaire sauva quelques hommes de l'Europe, et avec

eux, plusieurs milliers d'infortunés que le sort réservait à de nouveaux périls. Dans cette occasion encore, le représentant de la nation française se montra digne d'elle, en marchant sur les traces de ses collègues d'Europe et d'Asie.

La France avait pour consul à Scio, un M. de Bourville, vieillard presque septuagénaire : il avait blanchi dans la carrière des consulats et résidait depuis plus de vingt ans dans l'île. Son caractère ne manquait pas d'énergie dans certaines circonstances; et le commerce européen eut souvent à se louer de sa conduite ferme et vigoureuse auprès des pachas de son île; mais, soit que l'âge eût affaibli ses facultés morales, soit qu'il ne fût réellement pas capable de faire face à l'orage dans les momens difficiles, il quitta son poste avant l'invasion des Turcs, et vint mourir à Smyrne, de désespoir et de douleur, tant les scènes qui avaient suivi le triomphe éphémère des Samiens l'avaient profondément affecté. Un homme, élevé dans nos écoles et sorti des rangs de notre armée, se trouvait alors à Scio, sa patrie, où des affaires personnelles l'avaient appelé. Cet homme se nommait Digeon. Ce fut à lui que Bourville confia les intérêts qu'il ne pouvait plus défendre. Il l'investit de sa charge consulaire et le fit reconnaître pour son délégué par les autorités musulmanes et les autres agens européens.

Cette mesure sauva les tristes débris de la population grecque ; et si la conduite du nouvel agent ne fut pas toujours exempte de reproches, on doit avouer qu'elle fut constamment celle d'un homme de cœur. C'était l'essentiel : au milieu de ces crises sanglantes, on n'avait plus besoin d'un fonctionnaire timide ; il fallait un soldat.

Lorsque les Turcs avaient inondé la ville de sang et de feu, leurs bandes incendiaires s'étaient arrêtées devant la maison qu'habitait l'agent de France ; le pavillon déployé flottait dans les airs ; il n'en fallait pas davantage pour les contenir. Cependant, ils entourèrent cette enceinte, sacrée pour eux qui ne respectaient déjà plus rien ; et n'osant pas en briser les portes qui s'étaient fermées à leur approche, ils essayèrent d'en escalader les murailles. Quel spectacle s'offre à leurs regards ! la cour, le jardin, le péristile, la maison, tout est encombré de fugitifs : ils sont pressés les uns contre les autres : les femmes et les enfans remplissent l'air de leur cris, et les hommes consternés, mornes et tremblans, semblent attendre la mort qui tonne autour d'eux. Ce tableau déchirant ne touche point les barbares ; leur cœur ne connaît pas la pitié. Au contraire, ils rugissent de fureur : déjà leurs blasphèmes ont annoncé à leurs féroces compagnons que cet asile leur cache une proie assurée. Impatiens de carnage et rete-

nus par la hauteur des murailles, ils déchargent leurs armes sur cette masse de victimes éperdues, et se procurent du moins l'horrible joie de voir l'effroi mortel que leur présence inspire. Plus de vingt malheureux sont frappés à la fois, et les autres, comprimés par la foule, ne peuvent ni fuir ni se cacher. Quelle situation! qui les sauvera des mains de ces monstres dont le nombre grossit déjà sur la partie supérieure du mur, et qui trouveront bientôt les moyens d'arriver jusqu'à eux? Mais ce n'est rien encore: un tumulte épouvantable se fait entendre tout à coup à la porte extérieure: elle résiste à peine aux violens efforts des assassins: c'en est fait! un miracle seul peut empêcher que Scio ne périsse tout entière. Alors on vit ce que peut oser un homme courageux dans l'enthousiasme de la gloire; non pas de cette gloire frivole et mensongère qui se nourrit de sang et de larmes; mais de celle qui en arrête le cours. Digeon s'est revêtu du costume des agens français; il s'élance vers la porte; il la fait ouvrir malgré les cris et les larmes de ceux qui l'entourent, qui tremblent pour lui-même, qui osent accuser sa généreuse audace. « C'est moi, dit-il aux barbares étonnés, qui ai reçu ces malheureux: j'en avais le droit, et j'ai celui de vous commander de vous retirer à l'instant même. Cette maison est la mienne; si vous

osez y pénétrer, songez-y bien, Musulmans ! c'est la France que vous outragez en ma personne ; la France, amie de votre maître, si prompte et si terrible dans ses vengeances. » Ces paroles prononcées d'un ton mâle et fier, la contenance du consul qui, debout sur le seuil, est l'unique barrière qui sépare trois mille vivans de l'éternité; tout impose aux barbares : ils se taisent ; ils reculent : leurs armes demeurent tranquilles dans leurs mains dégouttantes de sang. Mais cette première impression se dissipe bientôt : des bandes de forcenés arrivent de toutes parts, et grossissent leur vile cohorte. Un murmure menaçant est leur seule réponse : ils reviennent sur leurs pas, et mille fusils sont dirigés à la fois sur la poitrine du consul, qui reste immobile comme s'il haranguait encore. Un Turc, élevant la voix au milieu des blasphêmes et des imprécations de ces monstres : « Franc, dit-il, retire-toi ; nous n'en voulons point à tes jours ; nous respecterons ton asile ; mais nous voulons immoler nos ennemis que tu dérobes à notre juste fureur. — Me retirer ! vous livrer de nouvelles victimes ! s'écrie Digeon en repoussant de la main celui qui venait de parler. Non, Musulmans, ne l'espérez pas : des malheureux n'auront pas imploré vainement la protection de la nation française. Qu'on me conduise vers le grand amiral ; et vous, ajouta-t-il, en se tournant

vers cette multitude d'assassins, étonnés de se voir arrêtés par un seul homme, vous me répondez sur vos têtes du salut des protégés de la France ! »

Digeon part accompagné d'une foule de Turcs, qui forment autour de lui un cercle respectueux, tant sa noble assurance dans le péril les a subjugués. Le chancelier du consulat, enhardi par l'exemple de son chef, a pris sa place ; les assassins se retirent ; pas un d'eux n'ose avancer, et les dernières paroles du consul retentissent encore à leurs oreilles épouvantées. Ces misérables, aussi lâches que féroces, ne savent déchirer que des hommes timides et sans armes. La crainte de la mort les empêche de la donner ; ils attendent les ordres du Capitan-pacha ; et bien persuadés qu'ils seront conformes à leurs désirs, ils se consolent d'un retard qui leur fera goûter plus vivement l'affreux plaisir d'égorger des chrétiens.

Cependant le consul de France arrive bientôt devant le Capitan-pacha avec son escorte, qui s'est considérablement accrue dans le trajet. Ce général, feignant la plus vive surprise, lui demande comment il se fait qu'il se soit tenu si long-tems renfermé dans une ville abandonnée à toute la fureur du soldat, et pourquoi les Français et lui ne sont pas venus plutôt se réfugier dans son camp? « Visir, reprend Digeon, j'étais à mon

poste ; ma place n'est pas dans votre camp, et je ne viens pas non plus m'y réfugier : j'avais pensé qu'un agent français n'avait rien à craindre de la part des Musulmans, puisque nos deux nations sont en paix ; et l'espérance d'user du droit d'asile, que me donnent les traités, en faveur de quelques malheureux, me faisait un devoir de braver tous les périls en restant dans ma demeure. Mais je m'étais abusé; oui, visir, vos soldats ont assailli ma maison; l'étendard français ne l'a point garantie de leur violence, et leurs armes se sont même tournées contre moi, qui représente un souverain, ami fidèle de la Sublime Porte. Je viens vous demander si je puis rester à Scio, comme ami, en jouissant de tous les droits que me donne ma double qualité d'Européen et de consul; ou, si, forcé de me retirer à Smyrne, je dois porter à Constantinople l'exemple inoui d'un magistrat français outragé, menacé en pleine paix par une armée musulmane, et repoussé par un Capitan-pacha ? »

Ce discours frappa le visir; il jeta plusieurs fois les yeux autour de lui, et les fixa d'un air mécontent sur les officiers de son état-major, comme pour leur reprocher leur négligence. Soit que cette colère fût vraie ou simulée, il avait trop d'intérêt à ménager Digeon pour ne pas lui rendre sur-le-champ toute la justice qui lui était due.

La veille encore, M. de la Meillerie, capitaine de vaisseau, était venu avec la frégate la *Jeanne d'Arc*, qu'il commandait, le prier de protéger les catholiques et les Français établis dans l'île, et surtout de veiller à ce que la maison consulaire et ceux qui s'y réfugieraient fussent à l'abri de toute atteinte. M. de la Meillerie parlait au nom de l'amiral Halgan, alors en station à Smyrne: tous les partis savaient apprécier l'humanité et la prudence de ce brave général : Aly-bey promit ce qu'on lui demanda, et cette promesse devait lui coûter bien peu, puisqu'elle était d'accord avec les ordres qu'il avait reçus de la Porte en quittant Gallipoli. Il se hâta donc de répondre à Digeon qu'il pouvait retourner à son poste en toute assurance; que les fugitifs qu'il avait accueillis lui devraient la vie; et pour lui prouver combien ces protestations étaient sincères, il commanda aussitôt qu'on plaçât devant la maison du consul une garde nombreuse, afin d'en éloigner les Musulmans; il eut même l'attention d'offrir au Français la punition prompte et exemplaire de tous ceux qu'il lui désignerait comme ayant manqué au respect qu'ils devaient au mandataire de la plus ancienne amie de la Porte ottomane. Ensuite, prévoyant déjà tout le parti qu'il pourrait tirer de l'agent de France s'il parvenait à capter sa confiance par des procédés délicats et géné-

reux, il lui fit présenter des provisions de toute espèce pour la nourriture de ses réfugiés. Digeon ne sut pas se mettre en garde contre ces caresses insidieuses; il accepta tout, et revint à Scio comblé d'honneurs et de présens : l'adroit Musulman voulut que toute son armée témoignât au Français autant d'égards qu'à lui-même; et pour le séduire tout-à-fait, il lui fit envoyer par son kiaya deux jeunes filles d'une rare beauté, appartenant aux premières familles de Scio : ce présent, que les soldats avaient réservé à leur général, était sans prix pour un Turc; mais le pacha eut la force de résister à ses désirs pour mieux réussir dans ses projets. Digeon reçut avec transport ce nouveau témoignage de l'estime et de la modération du chef ottoman; la manière dont il était donné, les paroles flatteuses et honorables qui l'accompagnaient, tout concourut à l'abuser entièrement. Trop crédule Digeon! vous ne vîtes que les dehors trompeurs de ces actes artificieux! pourquoi ne vous fut-il pas donné de découvrir le piége qu'on tendait à votre bonne foi!

J'ai déjà dit que l'ancienne ville de Scio, renommée dans toute l'Asie pour ses richesses et sa splendeur, n'était plus qu'un monceau de cendres ensanglantées. Sur une population de plus de quinze mille ames, en y comprenant les habitans des villages voisins qui s'y étaient réfugiés à

l'approche des Turcs, à peine si deux mille personnes, accueillies par les consuls de France et d'Autriche, avaient pu échapper au désastre de leur patrie. Quelques centaines de femmes, réservées par les soldats pour un infame trafic, étaient les seuls captifs chrétiens qui eussent à gémir dans le camp des barbares. Les portes de la citadelle s'étaient ouvertes, et les otages grecs qui s'y trouvaient renfermés, réduits déjà à cinquante-sept de quatre-vingts qu'ils étaient d'abord, furent pendus le même jour sur les débris fumans de leurs maisons. C'était-là ce que les barbares appelaient justice et vengeance. Il leur semblait qu'un homme de Scio ne pouvait être innocent, ou plutôt il leur fallait des coupables, c'est-à-dire des victimes. Les monstres! ne connaissaient-ils pas toute la modération de ces quatre-vingts citoyens qu'ils avaient décimé d'abord pour mieux en exterminer les restes? ne savaient-ils pas combien ils s'étaient prononcés contre les Samiens et leurs partisans, puisque c'était par suite de cette opposition même qu'ils étaient venus se jeter entre leurs mains? ni serment, ni promesse, rien n'est sacré pour le Turc féroce; il est comme le tigre; il veut du sang; de tous les moyens le plus juste à ses yeux est celui qui lui procure une proie. Vous deviendriez vous-même la sienne, hommes aveugles qui souillez vos pages de stu-

pides louanges en sa faveur ; allez à Constantinople, et vous verrez comme les Turcs savent reconnaître des services tels que les vôtres (1)!

Mais tout n'était pas encore terminé ; les Ottomans, maîtres de la ville et des environs, avaient à peine poussé quelques reconnaissances dans l'intérieur : ils craignaient de s'enfoncer dans les montagnes, où le plus grand nombre des Samiens, commandés par le prince Logothety, s'étaient for-

(1) Le supplice des otages grecs, renfermés dans la citadelle, a donné lieu à une foule de versions. Les feuilles publiques françaises et étrangères, qui se distinguent par une prédilection marquée pour les Turcs, n'ont pas manqué de voir dans cette atroce exécution un châtiment mérité, comme si la faute de deux ou trois coupables était reversible sur quatre-vingts individus. Voici le fait : quelques jours avant l'apparition de la flotte ottomane, Vehid-Pacha, gouverneur de Scio, se voyant serré de près par les Samiens, leur députa deux de ses otages, pour les engager à se retirer, et pour persuader aux Sciotes de déposer les armes. Ces deux hommes, sans penser aux conséquences funestes de leur conduite, ne profitèrent de la liberté qu'on leur rendait que pour se mettre à la tête des insurgés ; ils poussèrent l'imprudence jusqu'à se présenter le jour même au pied de la citadelle, en menaçant Vehid de le punir de mort s'il osait maltraiter les chrétiens qui étaient en son pouvoir. Une démarche si intempestive eut le résultat qu'on aurait dû prévoir ; le fier pacha ne répondit à ce d scours qu'en faisant voler au milieu des assaillans les têtes de cinq de leurs compatriotes.

tifiés. Ils avaient avec eux la majeure partie des habitans de la campagne que la terreur avait aguerris. Tout le monde savait, et les Turcs ne l'ignoraient pas non plus, que cette troupe d'hommes épouvantés n'avait ni la force, ni les moyens de combattre; que deux mille hommes, tout au plus, pourraient opposer quelque résistance : mais ces hordes asiatiques n'étaient pas venues là pour soumettre par la force des armes des ennemis résolus à se bien défendre. Je le répète encore, une victoire, quelque facile qu'elle pût être, coûtait toujours à leur lâcheté, puisqu'il aurait fallu la conquérir. Déjà plusieurs bandes de pillards, entraînées trop loin par la soif du butin, avaient été taillées en pièces dans les gorges voisines de Néochory. Cet exemple contint l'avidité des autres, et le Capitan-pacha, sentant que le moment de faire servir Digeon à l'accomplissement de ses infames projets était arrivé, redoubla d'attentions et d'artifices pour l'éblouir plus sûrement.

Presque dans l'enceinte de la ville, un ancien couvent, celui de Néa-Mony, fort par sa position, l'épaisseur et l'élévation de ses murailles, servait d'asile à trois ou quatre cents Grecs armés; un plus grand nombre de femmes et d'enfans s'y étaient jetés aussi dans l'espérance d'échapper au fer ou à la brutalité des ennemis. Après l'horrible

catastrophe de Scio, le Capitan-pacha eut l'impudence d'envoyer à ces malheureux réfugiés un parlementaire de leur nation, pour les engager à se soumettre ; on leur offrait l'oubli du passé et toutes sortes de garanties pour l'avenir, si l'on peut donner le nom de garanties aux promesses vagues et aux assurances fallacieuses du général ottoman. Les Grecs avaient encore sous les yeux les monumens embrasés de leur ville, lorsqu'on osait prononcer devant eux les mots d'amnistie et de pardon; ils avaient appris le matin, par quelques fuyards, l'atroce exécution de leurs concitoyens les plus recommandables, sortis de la citadelle pour marcher au supplice, et le Capitan-pacha, qui n'avait point protégé leur innocence reconnue, venait parler de grâce et d'oubli à ceux qui résistaient à ses ordres, qui portaient ouvertement les armes contre lui! Le piége était trop grossier; personne ne s'y laissa prendre. L'émissaire des barbares fut renvoyé sans réponse, et chacun, s'attendant à une attaque prochaine, se disposa à une mort inévitable, mais glorieuse du moins.

Aly-bey parut un peu contrarié en apprenant le mauvais résultat de ses tentatives sur Néa-Mony. Cependant, ce contre-tems ne le déconcerta pas. Quoique la place fût incapable de résister un quart d'heure, pour peu qu'elle fût vivement assaillie, il ne se dissimulait pas la lâcheté et l'im-

péritie des misérables qu'il avait sous ses ordres, et ne voulait risquer une attaque sérieuse qu'à la dernière extrémité. Il fit part de ses scrupules à Digeon, en en déguisant toutefois le motif. C'était, disait-il, pour épargner l'effusion du sang qu'il désirait amener les Grecs à conclure avec lui un traité qui leur serait avantageux. Son cœur était navré de toutes les scènes d'horreur qui s'étaient passées presque sous ses yeux sans qu'il pût l'empêcher.... Il lui tint encore mille autres discours pareils, d'une fausseté d'autant plus évidente, qu'il venait, ce jour même, d'ordonner le supplice des otages. Tout cela fit impression sur l'agent de France, qui s'imagina que l'amiral Aly-bey était humain de bonne foi (comme si un Turc pouvait l'être !), et s'offrit à concourir de tous ses moyens au succès de ses vues bienveillantes. C'était là que le Musulman l'attendait : « Vous me comprenez, lui dit-il en lui serrant la main, et je reconnais, dans cet empressement à coopérer au bien, le caractère généreux qui distingue votre brave nation. En effet, vous pouvez beaucoup sur les Grecs ; ils vous ont trop d'obligations pour ne pas se confier à vous, et la parole d'un agent de France sera pour eux une nouvelle garantie. Partez donc, et décidez les rebelles de Néa-Mony à faire leur soumission. Que j'envie votre bonheur ! votre rôle est de secourir l'infortune, de

porter au coupable des paroles de paix et de consolation ; le mien est de frapper et de punir ! »

C'est ainsi qu'Aly-bey gagnait, par degré, l'estime et la confiance du vice-consul de Scio ; à force de dissimulation, il était parvenu, en peu de jours, à fasciner ses yeux, et à lui donner le change sur les actes révoltans de son despotisme. Digeon se rendit donc à Néa-Mony. Les Grecs, à son approche, se livrèrent à tous les transports de joie et d'enthousiasme que leur inspirait la présence d'un homme si cher à leur nation. Les femmes embrassaient en pleurant les genoux de leur bienfaiteur, et tous l'accablaient des noms si doux de sauveur et de père. Ils croyaient qu'il venait leur rendre la vie, les mettre sous la sauvegarde de la France ; mais lorsqu'ils l'entendirent parler de soumission au pacha, de la nécessité de déposer les armes et de livrer la place ; lorsqu'ils ouïrent l'éloge des vertus de ce monstre, de la bouche d'un homme qui était chaque jour le témoin de ses crimes et de ses fureurs, ils se turent ; ils demeurèrent quelques momens dans le silence de l'étonnement et de la consternation. Enfin l'un d'eux, celui que tous les autres regardaient comme leur guide et leur chef, répondit au consul : « Nous regrettons de ne pouvoir céder à vos instances. Le Capitan-pacha ne demande nos

armes que pour nous ôter plus facilement la vie ; nous savons qu'il a résolu notre mort, et lors même qu'il voudrait nous sauver, ce qui n'est pas, quoiqu'il vous ait promis, ses cruels soldats nous égorgeraient malgré lui. Nous remplirons donc notre destinée, et s'il est quelque chose qui puisse ajouter à l'horreur de notre position, c'est de voir que l'agent de France, l'ami, le généreux défenseur des Grecs, a pu céder aux infames artifices de leurs bourreaux. Tâchez, *seigneur*, de ne pas vous abandonner entièrement aux perfides insinuations de ces monstres! c'est tout ce que nous pouvons désirer de mieux pour vous même et pour nos malheureux compatriotes, auxquels votre puissante protection peut encore épargner bien des larmes!

Digeon fit de vains efforts pour obtenir une réponse plus satisfaisante. On lui témoigna constamment les mêmes égards ; et lorsqu'il partit, cette multitude désespérée, oubliant déjà ses propres infortunes, lui recommanda de la manière la plus touchante tous les Grecs qu'il pourrait sauver. « Nous ne vous demandons rien pour nous, lui disaient-ils ; nous cesserons bientôt de craindre et de souffrir ; mais si les prières des mourans ont quelque chose de sacré pour les hommes, ne rejetez pas les nôtres ; que nos compatriotes trouvent toujours en vous les mêmes

vertus et la même assistance ! O redoutez ce Turc perfide ! il vous trompe ; il est jaloux de votre gloire. Vous le verrez tout à l'heure ordonner les apprêts de notre mort, et sa rage à nous exterminer vous prouvera si la clémence pouvait jamais entrer dans son cœur. Adieu, vivez longtems pour la Grèce, et puissent vos secours généreux conserver à la triste Scio quelques-uns de ses enfans ! adieu. »

Il partit, et ce qu'il avait vu, ce qu'il venait d'entendre le remplissait également de tristesse et d'inquiétude ; mais le désir d'être utile à ces braves gens, s'il le pouvait encore, lui fit oublier trop tôt les justes soupçons qu'ils lui avaient inspirés contre le Capitan-pacha. D'ailleurs, un événement qu'il était loin de prévoir, et qui se passa sous ses yeux, le frappa trop vivement pour qu'il pût réfléchir, quoique cette circonstance même eût du servir à confirmer les discours du héros de Néa-Mony.

Aly-bey, plein de confiance dans le succès de la démarche du consul, l'avait fait suivre à peu de distance par un corps nombreux d'asiatiques, qui devaient occuper la place aussitôt que les négociations seraient terminées, et passer au fil de l'épée tous les chrétiens qui s'y trouvaient. Le général ottoman se serait justifié de cet attentat en le rejetant, à son ordinaire, sur l'exaspération

de ses soldats; il en aurait puni quelques-uns, il aurait offert à Digeon le supplice de quelques autres (réparation qu'il savait bien qu'un Français n'accepterait pas), et tout se serait arrangé au moyen de ses vaines démonstrations et de ses frivoles excuses; mais les choses se passèrent autrement. Digeon fut tout surpris de trouver au pied des murs du monastère, une troupe de Musulmans qui se disposaient à y pénétrer sur ses pas. Il fit d'inutiles efforts pour persuader à leur chef que les Grecs ne voulaient consentir à aucun accommodement; celui-ci se précipita vers la porte en demandant qu'elle lui fut ouverte au terme de la capitulation qu'il feignait de croire arrêtée. Puis, sans attendre la réponse des Grecs, il les exhortait à rejeter les conseils de ceux qui les maintenaient dans leur révolte, et finissait par promettre à tout le monde salut et protection de la part du pacha. On ne répondit à ce discours hypocrite que par des cris menaçans et par l'ordre aux Turcs de s'éloigner; leur chef essaya encore d'autres harangues qui ne réussirent pas mieux, et, comme il s'obstinait à rester, que ses gens ébranlaient déjà la porte de la première enceinte, on lui cria que s'il ne partait pas à l'instant, on allait tirer sur sa troupe et sur lui. Même opiniâtreté de la part des Turcs; bien plus, voyant que personne ne paraissait sur le haut du rempart

pour leur disputer le passage, ils font feu de toutes leurs armes sur les gonds de la porte pour les ébranler plus facilement : dans l'intervalle, les plus déterminés escaladaient déjà ; les Grecs n'avaient pas un moment à perdre. Alors un feu terrible renverse toute la première ligne de ces misérables, sans que les autres puissent les venger ni même apercevoir l'ennemi ; les chrétiens avaient eu la précaution de créneler toutes les murailles, ce qui leur donnait l'avantage de pouvoir laisser approcher les assaillans pour les frapper ensuite à coup sûr. Leur première décharge causa un désordre épouvantable dans la division musulmane ; quatre-vingts Turcs tombèrent morts sur la place, et le nombre des blessés s'élevait plus haut encore. Parmi eux, se trouvait le capitaine imprudent, cause unique de leur catastrophe ; ils se retirèrent avec précipitation, la rage dans le cœur ; et peu s'en fallut que le consul de France, témoin d'une scène qu'il avait inutilement essayé d'empêcher, ne fût puni par les barbares d'avoir pu traiter avec eux. Mais les Grecs ne leur en laissèrent pas le tems ; ils fondirent comme des lions sur cette troupe épouvantée, en exterminèrent la plus grande partie, et revinrent triomphans se renfermer dans Néa-Mony dont ils ne devaient plus sortir. Qu'importe maintenant leur destinée future ? Elle est déjà vengée.

Le Capitan-pacha apprit en même tems par Digeon et par l'officier qui commandait les troupes envoyées contre le monastère, le mauvais succès de leur mission respective : il dissimula avec le premier ; mais toute sa fureur tomba sur le chef ignorant et présomptueux qui avait provoqué ce désastre par sa ridicule opiniâtreté, sans avoir eu l'adresse de le réparer par sa valeur. Alors, il ne balança plus et fit répandre dans son camp la nouvelle de ce qui venait d'avoir lieu, mais dénaturée en ce qu'elle avait de honteux pour les Turcs, afin qu'ils n'en fussent pas découragés. Ses émissaires publiaient que les rebelles de Néa-Mony venaient d'assassiner lâchement quelques Turcs qu'ils avaient surpris ; qu'il était honteux pour une armée nombreuse, pour des *Osmanlis*, de souffrir qu'une poignée d'infidèles osât leur résister encore, lorsqu'une ville entière et sa population anéanties, attestaient leur valeur et la force de leurs armes. On vantait ensuite la beauté des femmes réfugiées dans la place ; on exagérait leur nombre ainsi que les richesses qu'on y supposait entassées, afin que tous ceux qu'un sentiment tant soit peu noble était incapable d'émouvoir, le fussent au moins par l'appât du pillage.

Cette fois, Aly-bey ne fut point trompé dans son attente ; toutes les troupes de terre et de mer demandaient à marcher ensemble contre les infidèles, et vingt mille hommes entourèrent bientôt

Néa-Mony. L'attaque commença presqu'aussitôt, et, malgré le carnage que les Grecs firent des premiers corps, ils ne purent soutenir long-tems un choc aussi formidable. Forcés d'abandonner la première enceinte, ils se défendirent dans l'intérieur de l'édifice avec toute l'énergie que donne le désespoir; mais accablés par le nombre, affaiblis par la perte des leurs, ils succombèrent jusqu'au dernier, comme les braves de Léonidas, sans déposer les armes et sans mendier la vie. Trois mille barbares les avaient précédés dans la tombe.

Ici la férocité des Turcs se montra dans tout son jour. Après avoir insulté aux restes sanglans de leurs ennemis, ils se répandirent partout pour chercher les trésors qu'on leur avait promis et les femmes cachées jusqu'à ce moment à leurs regards. Ils pénétrèrent enfin dans la retraite de ces malheureuses et se précipitèrent sur elles; leur intention était d'abord de les garder pour les vendre en Asie; mais comme elles étaient en trop petit nombre pour que le partage fut égal, une rixe terrible s'éleva sur le lieu même entre ceux qui tenaient déjà leur proie et ceux qui voulaient la leur enlever. L'avarice de ces monstres compléta la vengeance des Grecs: ils s'égorgèrent l'un l'autre sans que la présence et les prières de leurs chefs pussent modérer leur furie. Enfin, las de se déchirer vainement, ils prirent

d'un commun accord l'affreux parti d'exterminer les causes innocentes de leur querelle. En un instant, toutes les femmes et les enfans qui avaient échappé à cette scène d'horreur, furent mis en pièces, et, pour que le désastre de Néa-Mony fut complet, on incendia le monastère qui s'abîma bientôt dans les flammes avec les cadavres des bourreaux et des victimes, désormais unis dans la mort.

Ainsi fut consommée la ruine de la ville de Scio; quelques jours de fureurs et elle n'était plus. Néa-Mony, le seul de ses édifices qui eût survécu à la première dévastation, disparut à son tour, sans que l'héroïsme de ses défenseurs, la sainteté de sa destination et l'antiquité de son origine eussent pu empêcher sa chute. Ce monument, construit sous le règne de Constantin-Monomache, avait déjà bravé bien des révolutions; il subsista seul après que les Génois eurent renversé la ville de Scio dans les guerres du moyen âge; les Turcs le respectèrent à leur tour à l'époque de la conquête de l'île; mais il ne devait pas échapper à leur barbarie. Malheureuse Athènes! tremble aussi pour les restes épars de ton antique magnificence, si les hordes musulmanes pénètrent jamais dans ton sein! (1)

(1) On aurait peut-être désiré trouver ici les détails de

Toutes ces atrocités furent commises à Scio dans les derniers jours d'avril; l'expédition du Capitan-pacha mit toute l'Asie mineure en mouvement, et Smyrne se ressentit d'une agitation si funeste. Les troupes de l'intérieur traversaient journellement cette malheureuse cité pour se rendre à Maynehmen, au fond du golfe, où l'embarquement avait lieu. Il est inutile de retracer ici les calamités sans nombre qui signalèrent le passage de ces milices; le sang des Grecs ruissela de nouveau et les massacres recommencèrent. M. David, consul général des français, mérita de plus en plus le beau nom d'*Évergète* que les Grecs lui avaient donné, et la touchante humanité de l'amiral Halgan fit le plus grand honneur à la France. Les chrétiens d'Orient ne comptaient plus sur l'assistance de l'Europe; ils n'imploraient pas même la stérile pitié de ses agens; mais les Français étaient là pour les accueillir et leur faire oublier la coupable indifférence des autres Européens.

---

tout ce qui s'est passé dans l'île de Scio jusqu'à la mort du Capitan-pacha; mais comme ces événemens ont duré plusieurs mois, et que je ne pourrais les rapporter de suite sans m'écarter du plan que je me suis imposé, le lecteur me pardonnera de les avoir séparés pour ne point interrompre l'ordre chronologique.

Cependant Constantinople était loin d'être tranquille ; les craintes qu'inspirait la Russie prenaient une nouvelle consistance, et le mauvais succès des armes des pachas, en Morée et en Thessalie, y nourrissait le mécontentement des janissaires. Bientôt, ils ne gardèrent plus de mesure et se révoltèrent ouvertement. Il fallut toute la fermeté du Grand-Seigneur et la présence des troupes campées à Buyuckdéré pour les contenir : on arrêta les plus séditieux qui furent suppliciés clandestinement au château des Sept-Tours, et les ministres, à force de caresses et de présens, firent rentrer les autres dans le devoir. Mais la sévérité que la Porte déploya dans cette occasion fut fatale au visir Halet-Effendy. Cet homme, odieux depuis long-tems à tous les janissaires, qui rejetaient sur sa mauvaise administration les calamités qui accablaient l'empire, gouvernait l'esprit de Mahmoud et le dirigeait à son gré. Jamais ministre, avant lui, n'avait joui d'une faveur si grande ; et plein de confiance dans l'amitié de son maître, comptant sur ses intrigues et sur l'appui des nombreuses créatures qu'il s'était faites dans toutes les branches de la haute administration, il croyait pouvoir se maintenir dans le poste glissant qu'il occupait, en dépit de toutes les cabales de ses ennemis ; il haïssait les janissaires autant qu'il en était détesté, et ne

faisait usage de son crédit que pour les humilier; on lui supposa même l'intention de vouloir dissoudre ce corps redoutable, toujours en opposition avec le gouvernement. Sans doute que ce projet audacieux, si difficile à exécuter, pouvait, par sa réussite, changer tout d'un coup la Turquie, et la préparer aux plus grandes améliorations; mais Halet-Effendy calcula trop legèrement ses moyens de succès et les obstacles qu'il avait à vaincre; il osa braver la faction qu'il voulait abattre lorsqu'elle était toute puissante, oubliant que récemment encore le sultan Sélim avait succombé dans la lutte qu'il engageait si témérairement : il s'abîma lui-même dans le gouffre qu'il préparait à ses adversaires. Après l'émeute du 18 avril sa perte fut jurée, et les hommes les plus influens du parti qu'il attaquait, ne cessèrent de travailler à sa ruine, soit dans le Divan, où ils siégeaient, soit en contrariant toutes ses vues, et en paralysant tous ses efforts, pour le rendre suspect au Grand-Seigneur. Ils triomphèrent, comme nous le verrons bientôt; et les tentatives du ministre favori, loin d'abattre l'arrogance de cette soldatesque effrenée, la rendirent plus redoutable et plus insolente que jamais.

A mesure que la situation politique de la Porte devenait plus embarrassante, sa maladresse et sa tyrannie lui suscitaient journellement de nou-

veaux ennemis. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre, partisan secret du vieux visir de Janina, menacé depuis long-tems d'une disgrace qu'il avait eu le talent de retarder jusqu'alors, crut sa perte certaine en apprenant la catastrophe de son ami. Deux ou trois *capidgy-bachy*, porteurs de sentences de mort, surpris et assassinés par ses agens aux portes de son palais, lui découvrirent les projets du sultan; et comme il n'avait qu'un moyen pour se soustraire au péril, il se hâta d'en profiter. Ce moyen était la révolte, et les circonstances présentes pouvaient peut-être lui en garantir le succès; mais il ne sut pas en tirer parti. D'ailleurs cet homme, digne successeur de Gyezhar-Pacha surnommé *le boucher* ou *coupe-tête*, ne s'était fait connaître en Syrie que par son avarice et sa cruauté. Persécuteur des chrétiens et des Francs, il était odieux aux Turcs mêmes qu'il n'épargnait pas non plus; et toute sa force consistait en neuf ou dix mille hommes, vendus à ses intérêts et associés à ses crimes. Il ne voulut pas risquer une proposition d'alliance avec la Grèce; son nom y était trop abhorré. Méhemet-Aly, vice-roi d'Égypte, rejeta toutes ses offres et ne lui répondit que par des menaces; les Persans furent les seuls qui accueillirent ses députés; ils étaient alors sur l'Euphrate, et prêts à passer en Syrie; la coopération du gouverneur d'une partie de la province, était

trop avantageuse pour qu'ils pussent la refuser. Mais les choses changèrent bientôt de face, et ils abandonnèrent à lui-même leur misérable allié. La politique les avait unis; elle ne tarda pas à rompre leur ligue.

Au commencement du mois de mai 1822, la Turquie présentait l'aspect le plus déplorable: minée intérieurement par des dissensions intestines, épuisée par les concussions des gouverneurs, l'anarchie la plus complète et la stagnation du commerce; attaquée au-dehors par deux ennemis redoutables, les Grecs et les Persans, et menacée d'une troisième guerre plus terrible encore de la part de la Russie; on ne prévoyait pas comment cette vieille ruine de l'empire des califes pourrait échapper à la destruction. Déjà les provinces d'Europe étaient presque envahies; le Diarbekir, l'Irac-Araby et la Haute-Arménie obéissaient à la Perse; la Syrie entière allait éprouver le même sort; et l'Égypte incertaine n'attendait qu'une occasion favorable pour se déclarer indépendante. Cependant, quels étaient les moyens de la Porte pour faire face à tant d'orages? Elle n'en avait aucun: ses coffres étaient vides, ses armées détruites, sa flotte sans marins et sans capitaines. La population des vastes plaines de l'Asie marchait encore vers la Morée pour y trouver une mort prompte et terrible;

mais le zèle se ralentissait, parce que le succès n'était point là pour l'entretenir. Constantinople en proie aux intrigues des factions; les jours du sultan menacés; le conseil divisé d'opinions; tout semblait indiquer que le sceptre de fer des Osmanlis allait être brisé sans retour. Il ne fallait qu'un mot, qu'un signe de la part des grandes puissances de l'Europe; mais le système adopté par elles sauvait le despotisme. Les Turcs purent impunément fouler aux pieds toutes les lois divines et humaines; insulter au représentant de l'*autocrate* des Russies; se jouer des diplomates qui remplissaient le rôle de médiateurs dans cette étrange querelle : ils finirent par l'emporter, et ce qui devait causer leur perte dans un siècle de lumière et de raison, fut précisément la source de leur salut. Lorsque l'on s'efforçait partout de resserrer les chaînes des nations, le despotisme et l'arbitraire devenaient la sauve-garde des tyrans.

Mais déjà les événemens se pressent en Morée : c'est là qu'est la patrie; c'est sur cette illustre province que les yeux du monde sont fixés. Laissons pour un moment les cendres de Scio et l'image affreuse des calamités de l'Asie. Je reviens à ces braves, dont le courage et l'infatigable persévérance ont tour à tour triomphé des Musulmans, de la misère, et de la haine des barbares de l'Europe. Puisse le tableau de leurs

vertus guerrières effacer jusqu'au souvenir des horreurs que j'ai déjà racontées, et consoler les ames généreuses des récits pénibles que je dois faire encore !



CHOURCHID.

Publié en 1824. Par D. D. P. et F. Imp. Lib. Rue St. Louis No. 46, et rue de Richelieu No. 67.



CHOURCHID.

Publié en 1824. Par D.D.P. et F. Imp. Lib. Rue St Louis N° 46, et rue de Richelieu N° 67.

CHAPITRE II.

Les Turcs, maîtres de la Moldavie et de la Valachie, continuent à désoler ces deux malheureuses provinces, en dépit des traités et des représentations des agens anglais et autrichiens. Portrait de Chourchid-pacha. Ce général, après avoir pacifié l'Albanie, et fait rentrer sous la domination turque les places qui tenaient encore pour Aly et ses adhérens, réunit toutes ses forces, et marche sur le Péloponèse. Les Grecs abandonnent Corinthe. Combat de Vostizza. Situation des Turcs dans l'Argolide.

Depuis la défaite du prince Alexandre Ypsilanti, c'est-à-dire depuis le commencement de la guerre, la Valachie et la Moldavie, occupées par les troupes musulmanes, gémissaient sous le poids de l'esclavage le plus affreux. De nombreux corps de soldats ottomans répandus dans les villes et les campagnes, s'y gorgeaient de sang et de butin. Les habitans épouvantés fuyaient devant les barbares et abandonnaient une patrie malheureuse. Déjà la rive gauche du Pruth et toute la Bessarabie étaient couvertes de tentes sous lesquelles s'étaient réfugiées les familles moldaves

et valaques ; en Transylvanie, le gouvernement autrichien avait accueilli de même les chrétiens exilés. Bientôt, les deux principautés furent absolument désertes, et soit que le fer et la fuite eussent détruit et dispersé les habitans, on n'en trouva plus qu'un petit nombre, retenus dans les villes par des intérêts commerciaux ou par un faible rayon d'espérance.

Un Européen, qui voyagea dans ces provinces à l'époque de ces horreurs, m'en a rapporté des détails épouvantables. Depuis Nicopoli jusqu'à Buckarest, on ne rencontrait que des corps isolés de soldats asiatiques, parcourant le pays comme des forcenés, pour égorger tous ceux qui avaient eu l'art de se soustraire aux massacres de la première invasion. Ces bandes marchaient sans ordre et sans chefs; aucune retraite n'était inaccessible à leur avide furie. Les forêts et les montagnes subissaient tour à tour leur terrible examen, et le paysan qui s'y était cru à l'abri du danger, mourait avec sa famille victime de son aveugle confiance. Les bois étaient en feu; les villages n'offraient plus aux regards que des monceaux de ruines au milieu desquelles campaient tranquillement les dévastateurs. Du côté de la Moldavie, les mêmes scènes se représentaient sous un aspect plus triste encore; rien n'avait été épargné. Les villes et les campagnes, également

abandonnées à la fureur des Turcs, avaient été bouleversées de fond en comble; à peine si Galatz, entrepôt du commerce avec la mer Noire et le Bosphore, avait pu échapper en partie à la violence de deux incendies successifs, et la capitale de la principauté, Jassy, ville opulente et considérable, n'existait plus qu'en souvenir.

Cependant, tout cela se passait à la face d'une armée russe, réunie depuis plus de six mois sur les bords du Pruth comme pour assister à cette sanglante représentation. La Valachie et la Moldavie disparaissaient sous les cendres, et le monarque moscovite qui, par le traité de Kainardgy, était devenu le protecteur de ces malheureuses contrées, attendait patiemment à Pétersbourg l'issue des négociations entamées à Constantinople. Il avait d'abord menacé les barbares avec une hauteur ridicule; il essuyait maintenant leurs sarcasmes et leur mépris. Vingt fois, des notes pleines de jactance (il est permis de se servir de cette expression puisqu'elles restaient toujours sans résultats) avaient été remises de sa part au Reiss-effendy; et vingt fois le ministre ottoman, loin d'y répondre d'une manière satisfaisante, s'était répandu en plaintes amères, outrageantes même, contre la cour de Russie. Trois *ultimatum* s'étaient succédés inutilement; et l'Europe attentive ne savait déjà plus où était la force, de quel côté

se trouvait la justice et la puissance. Les barbares, prodigues de vaines assurances, s'efforçaient de persuader aux ministres européens que la conservation de la paix était le plus ardent de leurs vœux, et que rien ne leur coûterait pour qu'elle ne fût point troublée; mais parodiant les expressions emphatiques des diplomates de Saint-Pétersbourg : Nous voulons, disaient-ils, concilier cet amour de la paix avec la dignité de notre empire; qu'on n'exige rien de nous; le sultan de de l'Asie n'a point d'ordres à recevoir; nous ferons tout pour le mieux, parce que nous sommes éminemment sages, justes et puissans. Les Osmanlis ne savent point déroger, et ceux qui tiennent le sceptre du commandement de source divine, peuvent combattre et vaincre comme l'ont fait leurs aïeux; mais obéir! jamais.

Lorsqu'on réfléchit à la conduite respective des Turcs et des Russes dans cette affaire, et qu'on a sous les yeux les pièces de ce grand procès, on est tenté de croire que la barbarie n'est pas où la place l'opinion. Le cabinet de Saint-Pétersbourg s'est montré constamment si fort au-dessous de lui-même, et le divan a déployé une énergie si soutenue, il a fait jouer les ressorts d'une politique si adroite, que dans cette lutte, inégale à tant de titres, on ne peut disconvenir qu'il n'ait donné les preuves d'une supériorité

incontestable. C'était bien la peine que l'empereur Alexandre prît un essor si élevé dans les derniers événemens qui ont assoupi l'Europe, pour venir ensuite pâlir devant des barbares !

Lord Strangford, secondé par le comte de Lutzow, était cependant parvenu, à force d'importunités, puisque les menaces n'agissaient plus sur le divan, à arracher au Reiss-effendy la promesse illusoire de l'évacuation des principautés. C'était l'objet principal des réclamations de la Russie ; on feignit de la satisfaire. Mais pendant que les notes officielles de la Porte annonçaient positivement à l'ambassadeur anglais que les troupes ottomanes se retiraient sur le Danube, plus de vingt mille asiatiques recevaient l'ordre d'occuper la Moldavie pour y renforcer les premières colonnes en cas d'événement. La Porte répondait aux reproches qui lui étaient adressés, sur les cruautés qu'elle exerçait envers les Grecs d'Asie, en protestant de sa modération et de son humanité ; et, dans l'instant même, ses bourreaux suppliciaient à Constantinople tous les malheureux négocians de Scio établis dans la capitale, quoique leur seul crime fût d'être nés dans une île proscrite et de posséder quelques richesses. En un mot, les légations européennes étaient devenues le jouet du divan, au point que, peu de jours après avoir promis l'évacuation des princi-

pautés, le Reiss-effendy fit remettre aux ambassadeurs la note suivante, en réponse au réclamations réitérées du comte de Lutzow :

« Les soins assidus que la Sublime-Porte n'a cessé de vouer de tout tems au maintien d'une parfaite harmonie avec la Russie, et ses vœux pour la conservation de la paix générale sont trop connus pour ne pas rendre superflue toute explication à cet égard. Elle a toujours donné des preuves de sa fidélité scrupuleuse à respecter ses engagemens envers ses véritables amis. Elle renouvelle, dans cette note, les assurances qu'elle a déjà données dans les précédentes, relativement à l'affaire des deux principautés, c'est-à-dire qu'elle répète encore ce qu'elle a dit tant de fois : qu'elle est fermement décidée, aussitôt que la tranquillité sera rétablie (résultat qu'elle espère obtenir dans peu), à remplir les obligations qu'elle s'est imposées précédemment; elle proteste en outre qu'elle n'a cessé de s'occuper successivement des moyens les plus propres à la prompte exécution de ses promesses. La Sublime-Porte, dans la vue de prouver à toute l'Europe l'exactitude scrupuleuse et le vif empressement qu'elle met toujours à remplir les traités, a déjà pris les mesures nécessaires pour le rétablissement du bon ordre dans les deux principautés. Mais quels sont ces moyens ? C'est ce que la considération de quel-

ques inconvéniens internes ne permet pas de développer dans ce moment. Malgré cela, elle déclare officiellement aux puissances amies et bienveillantes, qu'elle a réellement et effectivement commencé à les exécuter; qu'elle ne cessera point de suivre cette marche, en se conformant aux principes d'administration, à la nature des circonstances et à l'importance du sujet.

» Quant aux vexations exercées contre les habitans des deux provinces, la Sublime-Porte n'y a jamais prêté les mains, et l'on a en tout tems éprouvé les effets des ordres sévères qu'elle a donnés à cet égard. Ces ordres, adressés aux commandans des troupes en Valachie et en Moldavie, viennent d'être renouvelés de la manière la plus péremptoire. C'est dans la vue de faire ces déclarations que la Sublime-Porte a rédigé la présente note officielle, et la remet à ses amis, l'internonce de la cour impériale d'Autriche et l'ambassadeur de la cour d'Angleterre. »

Le 26 kadgeb 1237 (fin d'avril 1822).

Je crois que toute autre observation à ce sujet deviendrait superflue; il suffira de dire qu'après cette rétractation manifeste des assurances données précédemment, la Russie ne changea rien à sa conduite antérieure; que les conférences ne furent point interrompues entre les ministres médiateurs et le perfide visir : voilà ce que peuvent sur les

princes faibles des craintes chimériques et d'insidieuses suggestions (1).

La marche des événemens d'alors porterait à croire qu'un esprit de vertige s'était emparé des chrétiens, et l'on est presque disposé à reprocher aux Turcs de n'avoir pas su tirer un meilleur parti d'un égarement si nouveau et si utile à leurs intérêts. L'Autriche fut outragée comme l'avait été la Russie, et n'eut pas non plus la force d'exiger une réparation.

C'était un mal, un travers qui gagnait. Pendant que les hordes musulmanes dévastaient les deux principautés, quelques négocians italiens, sujets de l'empereur, osèrent partir de Buckarest pour se rendre à Cronstadt en Transylvanie. On vantait la puissante protection accordée aux Francs; les Turcs devaient les respecter comme des frères. Ces promesses trompeuses, souvent

---

(1) Le cabinet de Saint-James était trop jaloux de la Russie pour ne pas s'opposer à son agrandissement en Asie; il lui fit donc entendre que le premier mouvement de ses armées au-delà du Pruth, serait suivi d'une rupture entre elle et lui. L'Autriche, non moins intéressée à l'existence de la Porte Ottomane, intriguait aussi, mais avec plus de ménagement, en faveur des Barbares; la France, de son côté, fit quelques représentations; et l'empereur Alexandre, retenu par ces misérables considérations, aima mieux se laisser insulter que de risquer une double guerre qui ne pouvait tourner qu'à son avantage.

répétées, abusèrent un grand nombre d'Européens qui, au lieu de respect et de bienveillance, trouvèrent chez les barbares des outrages et la mort. Ces négocians autrichiens s'avançaient donc, pleins de confiance et de sécurité : des firmans de la Porte, des saufs conduits signés par les premiers chefs de l'armée et plus que tout le reste, le titre de *Francs* et le costume national, leur semblaient des garanties suffisantes. D'ailleurs, tous les Européens qui résident en Orient aiment à s'abuser sur le compte des Turcs ; ils accordent à ces barbares des vertus qui leur sont tout-à-fait étrangères, de la conscience et de la loyauté, par exemple. Mais la vérité détrompa bien cruellement les malheureux voyageurs. Ils n'étaient pas encore à trois journées de Buckarest qu'un détachement de troupes asiatiques les arrête : on les conduit devant le chef, en les accablant de coups et d'injures. Ils sont dépouillés malgré leurs cris et leurs vaines protestations. Arrivés aux pieds du commandant, ils espérent au moins que les firmans et les recommandations, à la faveur desquelles ils s'étaient crus inviolables, seront pour lui des ordres sacrés ; mais le barbare se mocque de leur erreur : « Vous êtes des espions, leur dit-il, et vous avez assassiné des Francs pour leur prendre ces titres ; qu'on les emmène. » C'était leur sentence. A quelques

pas de là, on se jette sur eux, on les met en pièces, et, pour comble d'horreur, ces monstres, joignant l'ironie au raffinement de la cruauté, envoient à Buckarest leurs cadavres mutilés, pour que l'agent d'Autriche ne puisse pas douter de leur mort. Cet attentat n'eut point de suite : on s'agita pendant quelques jours à Constantinople; les légations écrivirent des *notes*; le divan promit une enquête qu'il se garda bien de faire, et ce qui, trente ans auparavant, aurait allumé une guerre sanglante, n'altéra pas un seul jour la bonne intelligence qui régnait entre les deux gouvernemens. Comme les tems et la politique avaient changé les hommes!

La Porte ne se gêna plus en rien; les traités violés impunément, la timide tolérance des cours, tout encouragea son audace et servit sa haine. La personne et les propriétés des Francs ne furent plus à l'abri. Le jour où les barbares s'aperçurent qu'un attentat contre des citoyens d'Europe pouvait se laver par des paroles, ils n'eurent plus de frein capable de les arrêter. Ce voile imposant de la grandeur et de la chatouilleuse fierté des princes chrétiens une fois déchiré, aucune garantie ne protégea le commerce; les ambassadeurs demeurèrent sans force, les consuls sans crédit; en un mot, en perdant leur inviolabilité, les Francs perdirent toute existence

en Turquie. Je dois cependant avouer, avec une satisfaction bien vive, que la Porte ménagea toujours la France, ou plutôt que les Turcs témoignèrent constamment les mêmes égards aux Français. Il me serait assez difficile de déterminer au juste les véritables motifs de cette espèce de prédilection ; elle n'était pas due à la crainte, puisque la légation française se trouvait réduite à la nullité la plus absolue, quoiqu'elle eût à sa tête un ministre recommandable, habitué aux intrigues du sérail et aux artifices du divan. C'était, pour ainsi dire, un hommage payé à la courageuse énergie des consuls, au noble dévouement de la marine que le général Halgan échauffait de son zèle, et qui bravait tous les dangers pour sauver tour à tour les Grecs et les Turcs. Les barbares connaissent l'honneur, ou du moins, ils savent l'apprécier. Les Français leur montrèrent seuls des vertus à cette époque ; et l'estime et l'opinion rétablirent pour eux seuls le Palladium que la faiblesse des ministres avait brisé.

Sur ces entrefaites, la guerre se poursuivait avec furie sur tous les points extérieurs du Péloponèse. Une attaque formidable devait avoir lieu du côté de l'isthme, et Chourchid-Pacha, vainqueur de l'Albanie, s'avançait à la tête d'une armée nombreuse, pleine de confiance dans les talens de son chef, et vivement animée par l'ivresse

d'un premier succès. La garnison de Patras était approvisionnée ; un corps de soldats albanais l'avait jointe en traversant le golfe, et ce secours inespéré avait relevé le courage des Musulmans. Bientôt, cette garnison, affaiblie par tant de combats et de revers, bloquée depuis plusieurs mois par la population guerrière des monts Cyllène, put à son tour reprendre l'offensive ; Jous-souf-Pacha, que j'ai déjà fait connaître ailleurs (1), tomba à l'improviste sur les assaillans (qui ne s'attendaient à rien moins qu'à une attaque de sa part, puisqu'ils ne connaissaient que sa détresse passée), les battit de toutes parts et dispersa une seconde fois ces infatigables ennemis. Dès-lors, il se vit maître de la campagne, et ses coureurs purent s'avancer impunément jusque sous les murs de Corinthe. Il rétablit ses communications avec Chourchid, et ces deux généraux combinèrent leurs mouvemens, pour agir de concert dans la campagne qui allait s'ouvrir.

Corinthe se trouvait alors dans une position difficile ; à peine conquise par les Hellènes, qui n'avaient eu ni le tems de l'approvisionner, ni celui de réparer ses fortifications, elle se voyait de nouveau menacée d'un siége terrible. L'assemblée

(1) *Voyez* tome I[er], page 364.

nationale s'y était transportée d'Epidaure au milieu de février, et déjà la prudence lui faisait une loi de choisir un lieu plus sûr pour ses délibérations. Corinthe était entourée d'ennemis, et n'avait à leur opposer que les restes déserts de ses antiques remparts : tous ses défenseurs combattaient pour la patrie sur d'autres points; et le boulevard de la Morée, la clé du Péloponèse, se trouvait confié aux soins impuissans d'une multitude de femmes éperdues et de vieillards débiles. Il fallait donc se résoudre à laisser échapper une si belle proie; il fallait perdre en un instant les fruits de dix-huit mois de travaux, et céder une seconde fois aux Musulmans l'une des plus fortes places de la Grèce, l'Acro-Corinthe, citadelle assise au centre de la ville, comme la forteresse d'Athènes, et long-tems réputée imprenable. Que faire? toutes les armées de la république avaient des cités à conquérir ou des passages à défendre. Colocotrony portait les derniers coups à la redoutable garnison de Naples de Romanie; Ulysse, à la tête d'un corps d'élite, gardait les Thermopyles, et nouveau Léonidas, il avait juré d'y vaincre ou d'y mourir. Bozzaris, ce jeune héros, qu'un trépas illustre devait immortaliser, occupait avec ses braves Souliotes une partie de l'armée de Chourchid, et conservait à la Grèce l'importante possession de l'Acarnanie. Enfin,

Pietro-Bey, général en chef des Maniotes, assiégeait Négrepont et Carysto, dans l'île d'Eubée, pendant que le prince D. Ypsilanti, se portant alternativement sur tous les points menacés, ranimait tous les courages par sa présence. Normann, guerrier habitué aux combats, était accouru du fond de l'Allemagne pour offrir aux Hellènes le tribut de sa valeur et de son expérience; mais il n'avait point encore eu l'occasion de faire éclater son dévouement : il occupait Navarino avec un corps peu nombreux, mais qu'une légion composée de volontaires européens rendait plus redoutable qu'une armée. Dans des momens si critiques, il était impossible de pourvoir à tout : chaque poste avait une égale importance; l'ennemi se trouvait partout; on ne fit donc aucun effort pour sauver Corinthe, parce que le salut de cette place eût coûté trop cher. Quatre mille hommes environ se renfermèrent dans la citadelle avec la résolution d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité; et le sénat, mobile comme les destinées de la république, se rendit à Tripolizza pour y reprendre ses travaux législatifs.

Chourchid-Pacha marchait cependant sur Zeitouny, tandis qu'un de ses lieutenans, après avoir traversé sans obstacle les gorges de la Phocide, pénétrait dans les plaines de Thèbes. De grands événemens se préparaient, et depuis le commen-

cement de la guerre, jamais la Porte n'avait dirigé sur la Grèce des forces aussi considérables. Plus de quatre-vingt mille hommes, sous les ordres de Chourchid, étaient suivis par une autre armée de Roméliens, de Serviens et de Bosniaques, commandée par les pachas de Sérès et de Scutari. Mais ce n'était pas le nombre des barbares qui inspirait le plus de craintes; les Hellènes ont prouvé, dans toutes les circonstances, combien ils méprisent ces hordes sauvages, sans frein et sans discipline : ils avaient alors un bien autre sujet d'alarmes. Jusqu'à ce moment la Porte n'avait fait marcher contre eux que des soldats sans capitaines, car on ne peut donner ce nom aux pachas ignorans qui étaient venus tour à tour offrir à l'enthousiasme des armées républicaines des lauriers faciles à moissonner. Les succès des Hellènes avaient donc été dus moins à leur valeur qu'à l'aveugle témérité des ennemis. Tout pouvait changer, si la Porte, connaissant enfin ses véritables intérêts, confiait ses troupes à un général, au lieu de les livrer à l'incapacité d'un gouverneur de province; et cette mesure tardive venait d'être prise par le choix de Chourchid. Cet homme joignait à des notions militaires, assez étendues pour un barbare, l'expérience de plusieurs campagnes et celle de vingt années de commandement. Il s'était distingué dans les guerres contre

la Russie : à l'époque de l'expédition d'Égypte, les Français l'avaient vu dans les rangs du visir Joussouf, et lorsque la bataille d'Héliopolis offrit au monde étonné le spectacle de cent mille combattans vaincus et dispersés par six mille Français et le génie de Kléber; Chourchid resta presque le dernier sur le champ de bataille, et sa cavalerie protégea la retraite des fuyards. Brave de sa personne, intrigant et ambitieux, il n'avait été étranger ni aux secousses politiques, ni aux crises intérieures qui agitaient la Turquie depuis plus de vingt ans. Uni d'abord aux projets et à la fortune de Mustapha *Baïractar*, il renia ce chef inhabile lorsque sa cause fut perdue; prompt à saisir les circonstances qui pouvaient accroître et consolider sa fortune, il contribua puissamment, par ses intelligences dans le conseil, à l'organisation de l'empire en pachalicks, et à l'extinction des anciennes familles privilégiées, qui, comme celle des *Carasman* et des *Paswan-Oglou*, en Natolie, offraient encore le phénomène de princes libres et absolus, vassaux, tributaires, et mêmes *sujets* du monarque le plus absolu de la terre. Sa récompense fut le gouvernement d'une province : il aurait pu arriver au ministère; mais la charge de grand visir ne flattait pas son ambition; il fallait s'y traîner sur les cadavres d'une foule de prédécesseurs pour servir bientôt soi-même de marche-pied à

de nouveaux concurrens; et Chourchid ne voulait pas d'une puissance si éphémère et si chèrement achetée. Partisan secret de l'Angleterre, lorsque la cause française triomphait dans le divan, il parut s'en détacher tout-à-fait pour ne pas s'aliéner la faction dominante; mais ses créatures et lui continuèrent à intriguer sourdement en faveur de la Grande-Bretagne, et l'on peut dire que le traité de paix conclu entre les Russes et le sultan à l'ouverture de la campagne de 1812, traité si fatal à la gloire des armées françaises, fut en grande partie l'ouvrage de Chourchid.

Toute son adresse, qui le préserva des disgraces auxquelles les grands personnages sont toujours exposés en Turquie, ne put le protéger contre les cabales de ses rivaux et la haine de ses ennemis. Il en avait beaucoup, et sa conduite en multipliait journellement le nombre. On lui faisait un crime de son bonheur; on lui reprochait sa prudence et la flexibilité de son caractère qui le rendait supérieur aux événemens. Tantôt au comble de la faveur, tantôt en butte à la malveillance d'un ministre qui n'avait pas le tems de le perdre dans l'esprit du prince par la rapidité de sa chute, Chourchid louvoya, pour ainsi dire, jusqu'à l'élévation du visir Halet Effen-dy. Ces deux hommes se connaissaient trop bien pour ne pas se ménager réciproquement; Halet pouvait

tout auprès du sultan, mais Chourchid avait conservé un ascendant absolu sur le corps des janissaires : Halet, d'un mot, pouvait perdre Chourchid; mais un signe de Chourchid pouvait renverser Halet: voilà pourquoi ces deux hommes, dont les vues étaient si différentes et les ambitions si contraires, furent toujours d'accord en apparence; ils s'observaient, ils mesuraient leurs forces avec une égale défiance, et la même crainte les enchaînait tous deux.

Chourchid commandait en Morée lorsque la Porte, fatiguée de l'audace du vieil Aly, résolut d'abattre ce rebelle par la force des armes. On sait qu'en prodiguant l'or et les séductions, le tyran de Janina parvint à dissiper ce premier orage; mais la Porte n'en persévera pas moins dans ses projets : une nouvelle armée fut dirigée sur l'Albanie, et le commandement suprême, objet de tous les vœux de Chourchid, lui fut enfin déféré. Halet-Effendy, loin de nuire à son rival, concourut de tous ses moyens à son élévation, parce qu'il sentait que, dans une guerre où l'adresse et la ruse seraient pour le moins aussi utiles que les armes, Chourchid était le seul chef qui convînt; il comptait aussi se faire un mérite de ce choix auprès du sultan si l'entreprise réussissait, ou profiter du moindre échec pour se débarrasser d'un adversaire dangereux. Ainsi, quel que fût

l'événement, l'insidieux ministre était également bien servi : tout devait tourner au profit de son amour-propre ou de sa haine.

L'armée turque était à peine réunie sous les murs de Janina, que les *Kleftis* (1), ou montagnards du Taïgète, levèrent l'étendard de la révolte. Bientôt, la Morée entière, imitant cet exemple, secoua de toutes parts le joug des Musulmans; et Chourchid, s'abusant encore sur la nature de cette brusque révolution, envoya son kiaya, à la tête d'un corps peu nombreux, comme s'il se fût agi de réduire quelques bandes soulevées. Plus tard, lorsqu'il fut mieux instruit du véritable état des choses, il ne put abandonner l'Albanie, et renoncer à l'espérance de venger sur Aly d'anciennes injures ; les richesses de ce vieux satrape l'éblouissaient aussi, tandis que les ordres suprêmes de la Porte lui imposaient l'obligation expresse de songer uniquement à renverser le pacha rebelle. Chourchid avait cependant laissé à Tripolizza une partie de sa maison, son harem et sa fortune; mais il dut céder à la force des

(1) *Kleftis*, qui signifie proprement *voleur*, est le nom que les Turcs donnaient aux chrétiens du Taïgète, toujours en révolte contre eux. Ce nom est devenu illustre dans la Grèce ; c'est à ceux qui le portaient qu'elle sera redevable de sa délivrance.

circonstances. Sa vigueur, ses intrigues et ses perfides promesses lui livrèrent enfin la tête et les trésors d'Aly. Les deux fils de ce tyran, qui se défendaient encore, s'empressèrent de faire leur soumission, et Chourchid, chargé des riches dépouilles de sa victime, ivre d'un triomphe dont il avait long-tems désespéré, fit marcher toutes ses troupes sur le Péloponèse. Il croyait n'avoir à faire qu'à des esclaves timides et tremblans; il s'imaginait qu'il suffirait, pour les réduire, de déployer un appareil formidable, de parler aux faibles d'indulgence et d'amnistie, de supplices aux plus opiniâtres; en un mot, son ame étroite et servile, ne concevait pas tout ce que peuvent sur les hommes généreux, l'amour naissant de la patrie et l'enthousiasme de la liberté.

Capitaine et négociateur habile, ennemi redoutable, ami dangereux, Chourchid réunissait en lui les vertus et les vices d'un barbare. Fanatique par conviction, généreux par calcul, féroce par caractère, il ne connaissait de vrai que le Koran, de juste que le droit du plus fort; vaincre était tout pour lui, et les moyens d'arriver à ce but lui semblaient également légitimes. Avare et ambitieux, il ne voyait dans la victoire qu'une source de richesses et de crédit. Déjà, son insatiable avidité avait failli lui coûter la vie dans les murs de Janina; et ses rêves favoris, en traver-

sant la Thessalie, roulaient encore sur la valeur du butin qu'il ferait dans l'Attique et le Péloponèse. Tel était l'homme que la Grèce, à peine relevée de quatre siècles de honte et de servitude, allait avoir à combattre.

J'ai déjà dit que les Hellènes, hors d'état de s'opposer à tant d'agresseurs, résolurent de s'en tenir à la défense de quelques points, et d'abandonner tous les autres. Ce parti, quelque périlleux qu'il fût, était le seul à adopter dans un moment si critique; il devait perdre ou sauver la patrie. On vit donc le passage de Corinthe laissé aux nombreux bataillons ennemis, tandis que les divisions grecques continuaient tranquillement, au sein de la presqu'île désormais ouverte, les siéges d'Anapli ou Naples de Romanie et de Coron. Bien mieux; le président du conseil, le chef de la république, Mavrocordato, réunissant un corps d'élite, composé de deux ou trois mille hommes, va prendre position au-delà du passage, dans les défilés de l'Acarnanie, pendant que les colonnes musulmanes se présentent déjà sous le canon de Corinthe. La population chrétienne a disparu; les villages sont déserts: une partie de la Morée, depuis l'isthme jusqu'à Argos, n'a plus de soldats ni d'habitans. Tout annonce qu'un vaste plan est conçu, et le résultat, encore incertain, tient en suspens les destinées de plusieurs

millions d'hommes. Dans quelques mois, ou les Grecs seront anéantis sans retour, ou cent mille barbares tomberont sous leurs glaives : ou la Porte régnera de nouveau sur une province désolée, métamorphosée par elle en un vaste champ de morts ; ou le sang de ses cruels soldats cimentera l'indépendance des Hellènes.

Mavrocordato, avait à peine gagné les environs d'Arta que douze mille cavaliers turcs, commandés par Dram-Aly-pacha, se montrent devant Corinthe et somment la garnison de déposer les armes. Cette nison, quelque faible qu'elle fût, pouvait au moins garrésister plusieurs jours, surtout à une cavalerie qui n'était pas soutenue. A la rigueur, les quatre mille Grecs restés dans la place auraient pu tenir bon dans l'Acro-Corinthe, s'il leur eût été impossible de suffire à la défense de la ville entière; mais, soit terreur, soit trahison, tous ces hommes, qui venaient de s'engager par serment à mourir à leur poste, les armes à la main, n'attendent pas que l'ennemi les ait cernés de toutes parts ; ils fuient lâchement, sans tirer un seul coup de canon, et vont jeter l'alarme dans les gorges du Cyllène, où leurs familles s'étaient réfugiées. Les Musulmans ne découvrent que le lendemain cette honteuse retraite, et pénètrent ainsi, sans coup férir, jusqu'à la citadelle dont ils trouvent les portes ouvertes. L'occupation de Corinthe ne fut si-

gnalée par aucun excès de rage ; les maisons ne devinrent pas la proie des flammes, parce que la fureur des Turcs n'était point aigrie par la résistance. Quelques vieillards grecs, quelques femmes, un petit nombre de ces individus lents et irrésolus qui, dans les momens désespérés ne se décident à prendre un parti que lorsque tout moyen de salut leur est enlevé, furent les seules victimes que la Grèce eut à regretter dans cette circonstance.

Mais cet événement fit une sensation prodigieuse sur l'esprit des Turcs; ils se hâtèrent d'annoncer à Chourchid l'effet produit par leur seule présence ; et ce général, qui s'avançait à petites journées dans la Thessalie, se confirma dans l'opinion qu'il avait de la faiblesse et de l'avilissement des Grecs. Il expédia vingt mille fantassins du gros de l'armée, pour soumettre les montagnards pendant que la cavalerie pénétrerait dans les plaines; et ce terrible détachement reçut l'ordre d'entrer hardiment dans le Péloponèse, où l'armée de Ruschid-Pacha, le même qui avait pris sa marche par la Phocide, le renforcerait bientôt. Sur ces entrefaites, le général en chef devait se porter sur Athènes par les Thermopyles (Ulysse lui en faisait espérer le passage), et tous ces mouvemens, exécutés à la fois, allaient être soutenus par la coopération d'une flotte formidable, chargée de troupes de débarquement.

Cependant, la terreur se répandait dans le Péloponèse : les plus craintifs parlaient déjà de retraite, d'émigration; mais, ce qui dut au moins laisser encore quelque espérance aux chefs de l'état, c'est que personne, dans l'horreur de ce premier trouble, ne prononça le mot de soumission aux Musulmans. Démétrius Ypsilanti arrivait des Thermopyles pour se rendre à Patras, lorsqu'il apprend et la prise de Corinthe, et l'effroi des chrétiens, et la marche des Turcs sur l'Argolide. Il change aussitôt de direction et se porte, par une manœuvre rapide, sur les derrières de l'ennemi, à travers les montagnes de l'Achaïe; mais ses éclaireurs n'arrivent sur les hauteurs, qui dominent les plaines d'Argos et de Corinthe, que pour voir défiler au loin l'innombrable cavalerie des barbares. Ypsilanti s'arrête en cet endroit, et ses détachemens, trop faibles pour inquiéter sérieusement une armée supérieure par le nombre, se contentent de harasser l'arrière-garde, d'attaquer à l'improviste quelques groupes isolés et de surprendre les convois dans les passages difficiles. Le succès de ces courses enhardit bientôt les réfugiés voisins qui viennent se ranger autour d'Ypsilanti et grossir sa troupe ; alors, il put entreprendre davantage et occuper successivement tous les points que les Turcs avaient eu l'imprudence de laisser dégarnis pour gagner du terrain. De cette manière, les Grecs interceptent

toute communication entre l'armée d'invasion et les forces qui doivent la soutenir. Les bagages, une partie de l'artillerie, et plus de deux cents chameaux, chargés d'approvisionnemens, tombent au pouvoir des Hellènes qui taillent en pièces une escorte de deux mille asiatiques. L'alarme se répand dans Corinthe, et des courriers sont expédiés à Chourchid et à Ruschid-Pacha, pour les presser de hâter leurs opérations.

Mais l'état de celui-ci n'était pas agréable non plus. Arrêté dans sa marche par la légion de Mavrocordato, il ne pouvait plus ni avancer, ni fuir. Les Acarnaniens fermaient toutes les issues derrière lui, pendant que les Hellènes, commandés par le généreux président, étaient maîtres de toutes les positions et de tous les passages de la Corinthie. Cette poignée de braves réunissait un échantillon de tout ce que la Grèce avait de distingué pour le courage et les talens militaires. Là se trouvait le jeune Marcos-Bozzaris, déjà fameux par la conquête d'Arta et la défaite d'Omer-Vrione dans les gorges de la Thessalie : une partie du corps des Philhellènes, organisé à Tripolizza et composé de guerriers européens; un régiment de spartiates régulièrement armés et disciplinés; un bataillon de Souliotes, de ces hommes réputés les plus vaillans de la Grèce; en un mot, tout donnait à Mavrocordato une supériorité incontes-

table sur ses adversaires. Bozzaris, dont le génie brillait surtout dans les entreprises difficiles, demande au général un détachement de cinq cents hommes, et lui promet de revenir bientôt à la tête de dix mille Acarnaniens. Il part, mais la trahison d'un infame éclaire sa marche. Les Turcs sont avertis de la direction qu'il a prise et des projets qu'il médite. On l'attaque, on le surprend; il combat en héros, et son exemple, animant les siens, il réussit à renverser les hordes qui l'entourent; sa troupe entière a péri, mais ce revers vaut presque une victoire, et la mort de ces braves est comme un triomphe. Deux ou trois mille ennemis étendus à leurs côtés attestent leur gloire et leur vengeance. Bozzaris continue sa route avec une centaine de guerriers, échappés comme lui aux coups des barbares, et pendant qu'il s'efforce de réunir les *Pallicary* des montagnes d'Arta, Mavrocordato éprouve aussi les terribles effets de la perfidie.

Un capitaine thessalien, nommé Gogo, ancien armatolis, qui ne mérite pas le nom de Grec, celui qui avait machiné la perte de Bozzaris, continuait de correspondre avec Ruschid-Pacha. Ce général connaissait tous les mouvens des chrétiens; il était parfaitement instruit de leurs plans, de leurs moyens et de leurs projets. A peine le traître Gogo sortait-il du conseil où son grade l'appelait

à siéger, qu'il communiquait aux barbares le résultat des délibérations. Le 28 juin, il leur apprit donc qu'une attaque avait été décidée pour le lendemain. En effet, Mavrocordato, las de se tenir caché dans les montagnes où ses provisions diminuaient chaque jour sans qu'il fût possible de les renouveler, et cédant aux prières des officiers européens qui servaient sous ses ordres, s'était déterminé à prendre l'offensive. Il est vrai que ce parti, loin d'être téméraire, offrait plusieurs chances de succès. Sa réussite, que tout rendait probable, avait pour résultat l'anéantissement d'une armée de douze mille hommes, la prise ou la mort de deux pachas expérimentés, et l'effet moral qu'un événement de ce genre devait naturellement produire sur les Grecs et les Turcs. Pour sentir la sagesse du plan hardi de Mavrocordato, il faut bien connaître la situation respective des deux armées, c'est peut-être ce que j'aurais dû expliquer d'abord; n'importe, un mot réparera cette négligence. Ruschid-Pacha, rencontrant devant lui un corps de troupes qui lui barrait le passage, et ne voulant point s'engager dans des gorges étroites où toute son armée aurait été infailliblement taillée en pièces, s'était concentré dans une petite plaine entourée de toutes parts; cette plaine, qui n'est guère qu'une étroite vallée, offre plusieurs débouchés au nord

et à l'ouest; mais à l'est on est obligé de suivre les sinuosités d'un ravin profond qui mène jusqu'aux rives du golfe, après trois ou quatre heures de marche pénible. Voilà précisément la route que le pacha devait prendre; et c'était là que les Grecs s'étaient fortifiés. Au centre de la plaine se trouve la petite ville de Peta, et quelques chaumières de bergers sont éparses çà et là sur le penchant des montagnes. Les Turcs, au lieu de s'assurer une retraite facile sur l'Albanie, en faisant garder les chemins qu'ils venaient de parcourir et dont ils étaient encore les maîtres, avaient commis la faute capitale de ne pas laisser un seul détachement derrière eux. Ils n'avaient de poste nulle part; au lieu de camper dans la plaine pour être toujours prêts à recevoir l'ennemi en cas d'attaque, ils s'étaient entassés dans un village voisin d'Arta, sans avoir eu la simple précaution de s'y couvrir par un fossé ou un retranchement de palissades. Ceux qui ne connaissent pas toute l'imprévoyance de ces barbares auront peine à croire ce qui me reste à dire; ils vivaient là comme en pleine paix, sans postes avancés, sans vedettes pour donner l'alarme au besoin. On attribuerait presque une confiance si aveugle à la sécurité qu'inspirait à Ruschid la vigilance de ses créatures dans la division grecque, si les Turcs n'avaient pas la dangereuse habitude de commettre partout les mêmes fautes.

Le premier soin des Hellènes avait été d'occuper toutes les issues, et de s'établir dans les chaumières qui, par leur élévation, commandaient la plaine. Deux petites pièces de campagne, les seules que Mavrocordato eût pu se procurer, étaient en batterie sur le chemin d'Arta; il fallait peu de monde pour garder les défilés, et, après avoir pourvu à leur défense, le général grec pouvait encore disposer de dix-huit cents hommes d'élite. Il partagea sa petite troupe en trois corps qui devaient attaquer le village sur trois points différens, incendier les maisons et profiter du désordre de l'ennemi pour le tailler en pièces. Mavrocordato commandait les Spartiates et un bataillon d'Acarnaniens; un colonel italien était à la tête de la seconde division, dont les Philhellènes faisaient la principale force, et le perfide Gogo, qui avait vendu ses frères, conduisait la troisième.

Après que l'on eut pris toutes les précautions nécessaires pour dérober aux ennemis la connaissance d'une marche si hardie, les troupes s'ébranlèrent en silence vers le milieu de la nuit, et chacune d'elles gagna le poste qui lui était assigné. Le calme le plus profond régnait dans le village; les feux paraissaient éteints et l'armée turque sans défiance; mais à peine le général des Hellènes a-t-il donné le signal convenu, qu'un

tumulte épouvantable succède à ce sommeil trompeur; le camp est illuminé en un instant; les barbares sortent en poussant de grands cris et se rangent en bataille devant les endroits menacés. Bientôt, les Grecs ne songent plus à attaquer; surpris eux-mêmes au lieu de surprendre, il ne leur reste qu'à vendre chèrement leur vie. La cavalerie turque les prend en queue, tandis qu'une innombrable infanterie albanaise les accable de sa masse. Quelque inégal que fût le combat, le succès était incertain, lorsque le traître Gogo abandonna sa position et passa dans les rangs ennemis avec tous les siens. Ce dernier trait d'infamie consomma la perte des Hellènes; attaqués de toutes parts, sans espérance de retraite, ils continuèrent à lutter avec un acharnement qui tenait du désespoir. Tous les efforts des Turcs s'étaient dirigés sur la troupe de Mavrocordato; ce fut aussi sur ce point que la valeur enfanta le plus de prodiges. Trois fois les Spartiates enfoncèrent les immenses bataillons ennemis, et ils furent ramenés trois fois par la cavalerie que Ruschid commandait lui-même. Enfin, après une boucherie de deux heures que l'obscurité de la nuit rendait plus affreuse encore, Mavrocordato parvint à se rapprocher des montagnes; là, ses postes de défense purent le soutenir; l'action devint plus vive, et les Hellènes, rassemblant

tout ce qui leur restait d'audace, se précipitent comme des lions au milieu des ennemis, que l'impétuosité de ce choc ébranle et déconcerte; le président profite d'un trouble si précieux, et réussit à sauver les débris de sa petite armée. Dans le même tems, les Philhellènes opéraient aussi leur brillante retraite, et prenaient position dans les défilés pour y bien recevoir l'ennemi, s'il osait y pénétrer après eux. Mavrocordato fut obligé, par suite de cette affaire, d'abandonner la position de Peta.

Les personnes qui jugent une action sur des apparences, souvent trompeuses, diront sans balancer que les Turcs retirèrent tout l'honneur de la journée de Peta; mais ceux qui réfléchissent davantage, et qui voient moins dans la victoire le succès du moment que les résultats pour l'avenir, n'hésiteront pas à reconnaître que le revers des Hellènes fut moins une défaite qu'un triomphe. Ils perdirent cent quarante hommes environ; mais les Musulmans éprouvèrent un échec dix fois plus considérable : ils pouvaient d'un seul coup anéantir des forces dont la seule présence en Morée eût peut-être décidé la ruine de la patrie; et cette considération devait entraîner la prudence du général. D'ailleurs, après la bataille, les choses restaient encore dans le même état; et les seize cents hommes que Mavrocordato

sauva, suffisaient seuls à la garde des passages. Aussi, Ruschid se garda-t-il bien d'avancer ; il attendit que de nouvelles trahisons lui frayassent une route plus sûre, et rentra dans Arta avec ses troupes étonnées de tant d'audace et d'une opiniâtreté si extraordinaire.

Les ennemis de Mavrocordato ont voulu rejeter sur son inexpérience dans l'art de la guerre tout le blâme de cette journée ; mais si l'on songe à la hardiesse de ses combinaisons, à la régularité de ses plans et aux circonstances impérieuses qui lui faisaient un devoir d'agir, on admirera toujours le héros malheureux, et toute l'indignation du juge impartial retombera sur ses vils calomniateurs. A quoi tint-il qu'il ne fût vainqueur? à rien ; à l'un de ces événemens qu'un général ne peut jamais prévoir, qu'il ne doit pas même suspecter. Sans la trahison de son infame lieutenant, c'en était fait des Turcs; il céda moins à leurs armes qu'à la pernicieuse influence d'une défection ; et le grand caractère qu'il sut montrer dans sa disgrace l'honora presque autant qu'une victoire.

Cependant revenons au Péloponèse : Ypsilanti interceptait toute communication entre Argos et Corinthe, pendant que les hordes ennemies s'enfonçaient de plus en plus dans la Morée qui devait être leur tombeau. Rien ne pouvait les

arrêter jusqu'aux portes d'Argos, et cette ville même était hors d'état d'opposer une longue résistance; mais, pour s'étendre dans la Laconie, il fallait traverser l'Inachus, des marais et des torrens impraticables, au commencement de l'été, par suite de la fonte des neiges. C'est sur la rive droite du fleuve que les Hellènes s'étaient établis, bien déterminés à disputer le passage aux Turcs, s'ils osaient le tenter. Mais cette crainte était vaine, au moins pour le moment. Les barbares se contentèrent de ravager l'Argolide et de menacer Argos, en attendant les renforts qu'on leur avait promis pour de nouvelles entreprises.

Nous approchons du dénouement de ce drame terrible; les Turcs ont donné dans le piége qui leur était tendu. Cette prise de Corinthe, dont ils étaient si vains, ne servira qu'à accélérer leur destruction. Les Hellènes n'avaient en vue que de les attirer dans le Péloponèse; ils y sont maintenant, mais cernés de toutes parts, enveloppés d'ennemis bouillans d'ardeur et de colère. Va, Chourchid, renonce à tes chimères ambitieuses; cette campagne n'accroîtra ni tes richesses ni ta renommée; tout est fini pour toi, et déjà le glaive du tyran que tu sers plane sur ta tête présomptueuse!

CHAPITRE III.

Chourchid s'avance jusqu'à Corinthe. Retraite d'Ulysse sur Athènes. Démétrius Ypsilanti part des montagnes de la Corinthie avec trois cents armatolis, et vient occuper la citadelle d'Argos. Nicétas s'empare des défilés de Mavra-Litharia, entre Corinthe et Trily. Suite des événemens de Scio ; mort du grand amiral Aly-Bey. Dévouement du capitaine Iorgaki, d'Ipsara.

C'EST du choc des révolutions que jaillissent les grands caractères. Avant qu'Alexandre Ypsilanti parût en Moldavie, la Grèce ne comptait que des esclaves; aujourd'hui tous ses enfans sont des hommes. Qui l'eût dit, que l'énergie d'un jour pourrait effacer la honte de quatre siècles; que les premiers rayons d'une liberté, incertaine encore, dissiperaient les ténèbres d'une vieille barbarie! Ce prodige était réservé à la Grèce; elle devait prouver à tous les tems que le germe des vertus civiques ne meurt point sur leur sol natal. En effet, une crise salutaire la tire d'un long engourdissement, d'un repos léthargique; et la gloire préside à son réveil, comme elle présida jadis à sa naissance. Les gorges du Taïgète reten-

tissent à peine d'un cri d'indépendance, que des hymnes de victoire s'y mêlent déjà. Aussitôt, des capitaines et des législateurs sortent, comme par enchantement, de cette foule d'hommes que la tyrannie s'était plu à avilir, qu'elle se flattait d'avoir dégradés : les champs de Marathon, les plages de Salamine sont illustrés une seconde fois; et des Miltiades nouveaux disputent aux héros anciens l'admiration des âges modernes. Ce n'est pas seulement au sein de cette brillante jeunesse hellénienne, dotée par les muses de l'Europe, que la patrie renaissante vient chercher des mentors et des appuis; elle les trouve dans tous les citoyens : les rochers toujours libres de Sparte et d'Argos fournissent des généraux confondus jusque là parmi les simples guerriers; Athènes étonnée retrouve un aréopage dans la tourbe obscure de ses enfans ; et les écueils ignorés des côtes de l'Argolide et de la Laconie couvrent l'Archipel de leurs nombreux vaisseaux. L'amour de la patrie embrase tous les cœurs, il échauffe tous les courages, il féconde tous les génies.

Aussi, voyez comme les hordes musulmanes tombent bientôt sous le fer vengeur des Hellènes! Vingt-sept mille hommes ont franchi l'isthme de Corinthe pour inonder le Péloponèse ; ils arrivent à peine au nombre de dix-huit mille dans les plaines d'Argos. Et dans quel état encore ! Tous

les bagages sont perdus; les vivres manquent déjà; les munitions de guerre seront bientôt épuisées; et cependant l'ennemi se présente de toutes parts; il n'attaque pas il est vrai; mais ses menaces et sa confiance annoncent assez qu'il est sûr de vaincre. Point de retraite, point de salut à espérer; la campagne, dévastée à dessein, n'offre ni abris ni ressources; c'est là qu'il faut mourir, à moins qu'une autre armée ne vienne rompre la chaîne qui entoure celle-ci, au risque de s'y voir captive comme elle.

Chourchid attendait en Thessalie la nouvelle de la soumission de la Grèce : comptant tout ensemble et sur l'habilité de ses généraux, et sur l'infaillibilité de ses plans, et sur l'impuissance des Hellènes, il espérait que sa présence ne serait pas même nécessaire pour consommer leur ruine: cependant il marchait lentement avec le gros de l'armée, incertain encore sur la route qu'il devait prendre. Il aurait bien voulu pouvoir se porter immédiatement sur l'Attique, afin d'occuper à la fois toutes les provinces révoltées; mais Ulysse, ancien lieutenant du visir Aly-Pacha, guerrier intrépide, capitaine adroit, ennemi subtil, consommé dans l'art de feindre, comme le héros d'Homère dont il porte le nom, gardait les Thermopyles avec trois ou quatre mille armatolis blanchis dans les combats, accoutumés dès leur



ULYSSE.

Publié en 1824 par D.D.P. et F. Imp. Lith. Rue St Louis No. 46, et rue de Richelieu No. 67.

plus tendre enfance à tous les genres de péril. Attaquer une pareille troupe, retranchée dans des positions inabordables, n'eût pas été prudent; Chourchid le sentit, malgré son orgueil, et pour ne rien donner au hasard, il essaya de séduire le général grec. Une foule d'antécédens lui faisaient présumer qu'il n'était pas incorruptible (1). En effet, tout concourut d'abord à le confirmer dans cette opinion. Ulysse accueillit fort bien ses premiers députés; il ne leur témoigna aucune répu-

(1) Pendant les jours de sa prospérité, Aly-Tébélen, ce vieux tyran dont l'Albanie conservera long-tems la pénible mémoire, avait attiré près de lui plusieurs chefs de *Kleftis*, renommés pour le courage. La Grèce régénérée accueillit avec transport ces hommes nés dans son sein, et qui s'étaient mis à la solde d'un barbare sans cesser d'être ses enfans. Elle n'eut pas toujours à s'applaudir de sa confiance, et plusieurs de ces chrétiens, formés à l'école d'Aly, prouvèrent par leur bassesse qu'ils avaient profité des exemples de leur maître. Ulysse fut un de ceux qui répondit le mieux à l'espoir des Hellènes, et c'est de lui, peut-être, qu'ils se méfiaient le plus. Il avait abandonné les Thermopyles, qu'Aly l'avait chargé de défendre contre Baba-Pacha, dans la première guerre d'Albanie; il était sorti du château du Lac, pour passer dans le camp de Pachô-Bey, avec ses armatolis, lorsque le visir de Janina, son bienfaiteur et son patron, se trouvait déjà réduit à la dernière extrémité. Tous ces faits, que personne ne pouvait ignorer, inspiraient des craintes bien pardonnables; heureusement elles étaient mal fondées.

gnance à entrer en accommodement avec les Turcs : on lui promettait un pachalick et plusieurs millions de piastres en récompense de sa trahison ; il feignit des scrupules, parla de son désintéressement et des devoirs sacrés que lui imposait sa double qualité de général et de citoyen grec ; mais avec le ton d'un homme déjà gagné et qui marchande seulement sa défaite.

Chourchid ne douta pas un instant du succès de ses intrigues : l'habitude qu'il avait de ces infames marchés lui fit croire que celui-ci était conclu. Pour fixer tout-à-fait les indécisions d'Ulysse, il lui fit offrir un autre million, et ce chef parut alors céder entièrement à l'influence de l'or et de l'ambition. Il commença par déclarer aux émissaires turcs qu'il acceptait, avec une reconnaissance mêlée d'un peu de confusion tout ce qu'on lui proposait, et qu'il se regardait, dès l'instant même, comme le lieutenant du visir et l'esclave du sultan ; mais qu'à ces titres, et pour l'honneur de la nouvelle cause qu'il embrassait, il se croyait obligé de donner à Chourchid quelques avis de la plus haute importance. « Vous lui ferez observer, dit-il, combien il serait téméraire à moi, dans les circonstances présentes, d'aller tout d'un coup me déclarer à mes soldats ; j'ai des ennemis, j'ai des rivaux parmi les chefs : qui sait ? peut-être qu'ils l'emporteraient, et que votre

maître perdrait, par cette imprudence, le fruit du traité qui m'attache à lui. Je pense donc qu'il faut agir avec plus de réserve et me donner le tems d'amener mes troupes à m'obéir sans contrainte. Quelques jours, un peu d'or et des promesses me suffiront. D'ailleurs, pourquoi Chourchid s'amuserait-il à ravager l'Attique, pendant que tout l'appelle dans le Péloponèse? C'est-là qu'il faut abattre les Grecs; ils sont dans les montagnes de Misitra, sur les bords de l'Inachus, à l'abri des remparts de Tripolizza, et non dans les murs d'Athènes. Quoi qu'il en soit, assurez-le de ma part que je garde ces passages, et qu'ils ne s'ouvriront que par ses ordres; qu'Athènes est à lui; que je lui en garantis la conquête; mais je pense qu'au lieu de perdre un tems précieux à soumettre une province qui s'offre pour ainsi dire à lui, il serait peut-être plus opportun qu'il marchât directement sur Corinthe. Au reste, je vois bien que la Grèce est perdue; je vous réitère mes protestations d'obéissance, et vous charge d'annoncer au visir Chourchid que je suis prêt à remplir mes engagemens s'il le commande; mais, qu'avant de se déterminer, il est de sa sagesse de peser mûrement toutes mes représentations et tous mes avis. »

Cette réponse insidieuse d'Ulysse fit sur le visir tout l'effet qu'il pouvait en attendre. Chour-

chid, ravi d'un résultat dont la promptitude allait bien au-delà de ses espérances, fit remettre, dès le lendemain, une somme considérable au chef des Hellènes, en le priant de travailler sans relâche à gagner ses soldats. Malgré tous les efforts qu'avait faits celui-ci pour ôter aux Musulmans l'idée d'une entreprise contre l'Attique, Chourchid ne paraissait pas encore convaincu, et peut-être même qu'il aurait persisté dans son premier projet, si les nouvelles qu'il reçut alors du Péloponèse n'avaient pas dérangé tous ses calculs. Ainsi les événemens eux-mêmes vinrent au secours d'Ulysse, et contribuèrent à assurer le succès de ses ruses.

Mais ses intelligences avec les Turcs n'avaient pu être tellement secrètes, qu'il n'en transpirât quelque chose dans son camp. Il est vrai que, rassuré par la sincérité de son dévouement, il fut peut-être moins circonspect ; il ignorait que la haine et l'envie savent tout empoisonner, et qu'une conduite un peu louche, quoique louable d'ailleurs, fournit toujours matière aux plus dangereuses interprétations. En écoutant Chourchid, il n'avait eu pour objet que d'endormir sa prudence ordinaire. Ce chef méditait la conquête d'Athènes, et les Thermopyles n'auraient pu opposer qu'une faible résistance à des troupes nombreuses, encouragées par la présence

de leur général. La valeur d'Ulysse et trois mille hommes de choix suffisaient sans doute à la garde de ces passages ; mais ces trois mille hommes étaient divisés entre eux. Leurs chefs avaient des prétentions qui s'alliaient mal avec la discipline militaire ; Ulysse avait le titre de chef suprême, le pouvoir lui en était contesté ; en un mot, il n'y avait chez les Hellènes ni obéissance ni harmonie : cette unité de commandement, qui seule fait la force des armées, ne devait pas leur prêter son appui, ni diriger leurs efforts. Ulysse le voyait ; une expérience journalière ne lui laissait plus aucun doute sur l'état funeste des choses. Comment remédier à des maux si graves ? une occasion se présente ; il la saisit. Il abuse Chourchid par de vaines promesses, et contribue puissamment à changer le cours de ses opérations. Il faut convenir que les expédiens employés par Ulysse, pour arriver à son but, seraient peu compatibles avec l'honneur, d'après nos idées ; mais on est moins délicat en Orient ; et la mauvaise foi des Turcs (1) à la guerre dispose naturellement leurs

(1) On a beaucoup vanté la loyauté des Turcs, et leur exactitude scrupuleuse à observer les traités, dans leurs relations diplomatiques : bien que cet éloge me semble un peu exagéré, ce n'est pas l'occasion de le démentir ici. On voit que mes reproches sont tout-à-fait étrangers aux transactions

ennemis à se servir des mêmes armes. Toutefois, nous verrons bientôt le tort que le bruit de cette affaire fit à Ulysse, dans l'opinion de ses compatriotes. Il ne suffit pas d'avoir des intentions pures; il faut être irréprochable aussi dans les moyens d'exécution.

Dram-Aly-Pacha était à la tête du corps d'opération qui s'était engagé dans les plaines d'Argos, il fit de vains efforts pour rétablir ses communications avec Corinthe; D. Ypsilanti se trouvait partout; à la faveur des positions inaccessibles que ses troupes occupaient, il déjouait aisément les projets des Turcs. Ainsi, loin de pouvoir renverser les barrières que les ennemis multipliaient autour de son armée, Dram-Aly-Pacha ne parvint qu'avec des peines incroyables à instruire le gouverneur de Corinthe. Celui-ci devait bien connaître une partie de la vérité avant ce message, mais il n'avait pas assez de monde pour secourir son collègue; il attendait Chourchid, et par suite de cette terreur qu'inspire à tous les Musulmans le pouvoir discrétionnaire dont un général en chef ou *Seraskier* est revêtu, il n'avait point osé découvrir ses craintes au quartier géné-

politiques des Turcs; je les accuse d'un autre genre de perfidie, et je ne crains pas de démenti à cet égard, même de la part de leurs plus chauds partisans.

ral, appréhendant avec raison qu'on ne le traitât de visionnaire, de lâche, de perfide, et qu'on ne le punît en conséquence. Lorsqu'il eut entre les mains des pièces de conviction telles que les dépêches de Dram-Aly et de ses lieutenans, il ne balança plus : ses courriers trouvèrent Chourchid auprès de Zeitouny, dans le tems où ce pacha terminait ses arrangemens avec Ulysse.

Dès-lors il ne fut plus question d'envahir l'Attique. Les circonstances avaient bien changé dans un court espace de tems : au lieu d'asservir le Péloponèse, comme on l'avait cru généralement, comme Chourchid s'était plu à l'écrire lui-même à Constantinople, une armée turque s'y trouvait prisonnière, sans moyens et sans espérance. Il fallait la dégager et réunir ainsi toutes les forces sur le même point, en laissant des ennemis sur tous les autres. Il fallait traverser une partie de la Thessalie et la Béotie entière, quoique ces deux provinces fussent infestées de bandes guerrières, échelonnées partout sur le passage des Musulmans. Eh! lors même que l'armée parviendrait jusqu'à Corinthe, quel serait son avenir? Pourrait-elle franchir les défilés d'Argos? Arriverait-elle à tems pour sauver Dram-Aly? Lui serait-il possible enfin de regagner les plaines de Larisse, lorsque tous les Chrétiens de la Thessalie, de la Béotie et de l'Attique, lorsqu'Ulysse

lui-même avec son armée (car dans les entreprises incertaines, il faut tout craindre et tout prévoir) défendraient les routes déjà si difficiles des diverses chaînes du Parnasse? Ces réflexions se présentaient d'elles-mêmes; le Séraskier ne s'y arrêta point: dans sa position, il devait tout risquer; un mouvement hardi pouvait rétablir ses affaires; une marche lente et circonspecte consommait sa ruine. Si la destruction du corps de Dram-Aly n'était promptement effacée par un triomphe éclatant, c'en était fait de Chourchid: la Porte ne sait pas pardonner un revers; un général ottoman vaincu est un homme mort.

Avant que de quitter Zeitouny, Chourchid exigea de nouveaux sermens de la part d'Ulysse, et celui-ci crut devoir feindre jusqu'au bout; mais à peine les Musulmans se furent-ils éloignés des Thermopyles que le général des Hellènes se replia brusquement sur Athènes, en laissant une petite division derrière lui. Ce corps était en effet plus que suffisant pour repousser les troupes qui pourraient s'avancer de la Macédoine; Chourchid, en arrivant à Thèbes, détacherait peut-être un de ses lieutenans pour soumettre l'Attique, et dès-lors ce n'était plus aux Thermopyles, mais en avant d'Eleusis que devait se décider le sort de cette province. Les événemens justifièrent la prévoyance d'Ulysse, et la con-

duite qu'il tint alors contribua dans la suite à dissiper les doutes que ses intelligences avec les Turcs avaient fait concevoir.

Malgré toute la diligence que put faire le Séraskier, il n'arriva que fort tard à Corinthe. Les obstacles naturels multipliés sur son passage, obstacles qu'augmentait encore le transport d'une nombreuse artillerie, n'étaient cependant rien en comparaison de la résistance opiniâtre qu'il éprouvait de toutes parts. Les montagnards, que la subite apparition des armées turques avait frappés d'épouvante au commencement de la campagne, s'étaient enfin accoutumés au péril; ils ne le craignaient plus. Au lieu de rester oisifs dans leurs retraites escarpées, ils étaient venus se placer en embuscade à toutes les issues. Quelques succès faciles, des prises considérables faites sur les bagages que Chourchid dirigeait sur Corinthe, relevèrent leur courage en flattant leur cupidité. Bientôt, l'avis de la marche de l'armée turque, au lieu de les intimider, redoubla leur audace et accrut leurs espérances. Tous les Chrétiens des environs se hâtèrent de se joindre à eux; et ces bandes éparses, animées par la haine et la soif du pillage, firent plus de mal aux Ottomans que n'aurait pu le faire la perte d'une bataille. Ils furent découragés, ils perdirent la confiance qu'ils avaient eue jusque-là dans leurs forces.

Toujours attaqués, toujours poursuivis, ils s'imaginèrent que leurs chefs les avaient trompés en leur exagérant la faiblesse et le petit nombre des Grecs ; ils en rencontraient à chaque pas, et leur manière de combattre n'annonçait ni la crainte, ni la lâcheté. L'effet moral que cette marche pénible, à travers le Parnasse, produisit sur les Turcs, ne fut peut-être pas étranger à leurs désastres ultérieurs.

L'armée du Séraskier, affaiblie par les échecs successifs et partiels qu'elle venait d'éprouver, se présenta devant Corinthe à la fin de juillet. Cette armée, malgré ses pertes, se composait encore de plus de vingt mille hommes, sans comprendre dans ce nombre la foule innombrable de serviteurs, d'esclaves, de juifs brocanteurs et de saltimbanques qui suivent d'ordinaire les hordes musulmanes. On pouvait faire beaucoup avec cette masse d'hommes bien armés, pourvus de munitions de toute espèce, et traînant à leur suite une artillerie formidable ; mais dans ce ramassis de barbares, Chourchid n'avait que quelques soldats ; c'était une division albanaise qui s'était mise à sa solde pendant la guerre contre Aly-Tébélen ; tout le reste était aussi peu propre à dégager Dram-Aly que celui-ci l'était peu lui-même à conquérir le Péloponèse, dans l'état présent des choses. Les premiers essais de Chourchid lui réus-

sirent très-mal ; il détacha une forte division d'infanterie asiatique, soutenue par un corps de cette cavalerie d'élite que les Turcs nomment *delhis*, c'est-à-dire fous ou téméraires, contre une bande hellénienne qui venait faire le dégât jusque sous les batteries de Corinthe ; les Grecs échangèrent à peine quelques coups de fusil avec les barbares ; ils cédèrent au premier choc et prirent la fuite du côté de Clénia (1) sur la route d'Argos. L'ennemi, fier de cet avantage, poursuivit les fuyards qui se jetèrent à dessein dans les défilés du Sophico (2) ; leur plan était d'attirer les Turcs dans ces gorges étroites, où leur cavalerie serait plutôt nuisible qu'utile, et où les bandes d'armatolis, embusquées sur les hauteurs, tailleraient facilement en pièces une infanterie en désordre, harassée déjà par une course de deux heures. Cette ruse, qui ne pouvait réussir qu'avec des

(1) *Clénia*, bourg de la Corinthie, près duquel passe un torrent du même nom, est sans doute l'ancienne *Cléones* dont parle Pausanias, liv. II, chap. XV. On y trouve quelques ruines et plusieurs pans de murailles cyclopéennes assez bien conservées.

(2) Ces montagnes se nommaient jadis monts *Solygiens* ; les modernes leur ont donné plusieurs noms, suivant la position de leurs divers embranchemens ; elles communiquent au Cyllène par le mont Phoûca, qui s'étend à l'est de l'Arcadie et la sépare de la Corinthie et de l'Argolide.

Turcs, eut tout le succès qu'on pouvait en attendre. Bientôt les *delhis* se trouvèrent engagés dans un labyrinthe sinueux, où trois cavaliers ne pouvaient marcher de front. Ils s'arrêtèrent alors et commencèrent à pénétrer le vrai motif de la retraite des Hellènes; mais il n'était plus tems de rétrograder : les Asiatiques arrivaient en foule et poussaient devant eux les *delhis*, comme ils étaient eux-mêmes poussés par les flots de leurs compagnons qui voulaient arriver aussi. Cependant, les ennemis avaient disparu, ou, si l'on en découvrait encore quelques-uns, c'était sur les roches escarpées des montagnes, d'où partaient fréquemment des décharges meurtrières qui décélaient leur présence. Tout à coup, des cris de détresse se font entendre sur les derrières de la ligne musulmane, et se mêlent aux roulemens non-interrompus d'une vive fusillade; au même instant, les crêtes des monts, qui ceignent la route, se couvrent de guerriers, et les Turcs sont écrasés par une grêle de balles et de pierres énormes qui pleuvent de toutes parts. Comment peindre le désordre épouvantable des Musulmans à cette attaque si prompte et si terrible? Ils tombent, ils se renversent, ils s'écrasent; les hommes et les chevaux, entassés pêle-mêle, s'abîment dans le ravin, trop étroit pour les contenir. C'est un massacre à l'horreur duquel une foule de cir-

constances malheureuses ajoutent encore. Les Grecs fermaient l'ouverture du passage que les *delhis* avaient franchi si témérairement; ils repoussaient dans la gorge l'infanterie asiatique qui, ne pouvant se développer ni tirer parti de son nombre, se trouvait hors d'état de résister à des troupes fraîches, maîtresses des positions, accoutumées à la guerre de montagnes, et connaissant les localités. Cette arrière-garde, refoulant à son tour le centre de sa division qui, pressé par la cavalerie, cherchait un moyen de retraite, devenait pour les Turcs une autre barrière non moins difficile à renverser que celles que leur opposait la nature. Aussi, les chocs terribles de ceux qui voulaient retourner sur leurs pas, et des masses que les armes des Grecs rejetaient en avant, firent-ils plus de victimes que les coups des ennemis. Quelques Musulmans exaspérés essayèrent de s'ouvrir un chemin en franchissant la montagne; mais cette tentative, qui eût pu réussir si elle avait été concertée avec ordre et exécutée avec courage, par un nombre d'hommes suffisans, ne servit qu'à grossir la foule des morts. En vain, cette troupe à demi détruite, faisait-elle entendre ce cri de pardon *amanh!* que les Turcs poussent si rarement; elle avait affaire à un ennemi que la haine et la crainte rendaient impitoyable. Il fallait se tirer de là par la force, et les momens

étaient précieux. Déjà les armatolis, devenant plus hardis à mesure que les Musulmans succombaient, descendaient vers la gorge et tiraient de plus près des coups plus sûrs. Enfin, les débris de la cavalerie imprudente qui, en voulant tout risquer avait tout perdu, se fraient un chemin à travers les masses pressées des vivans et des morts. Les *delhis*, écumant de rage, s'élancent comme la foudre sur les Grecs qui comprimaient depuis le commencement de l'affaire la foule égarée des lâches Asiatiques : ils les renversent, et le torrent de Turcs, qui roule sur les pas des cavaliers, profite de leur audace pour se dégager et gagner la plaine. Il en périt encore un grand nombre dans cette fuite périlleuse, et pas un seul ne se fût échappé sans la valeur des *delhis*. Cinq cents hommes environ apportèrent à Corinthe la nouvelle de cette sanglante défaite. Chourchid en fut épouvanté, et, pour la première fois, il reconnut combien il s'était aveuglé sur le compte des Grecs. La journée de Clénia coûtait plus de trois mille hommes à son armée.

Une si terrible leçon bouleversa encore une fois tous les plans qu'il avait conçus. Au lieu de marcher sur l'Argolide, pour secourir Dram-Aly, comme il en avait eu d'abord le projet ; il abandonna ce général, dans la crainte de se compromettre lui-même. Si les Grecs avaient eu tant d'a-

vantage à Clénia, que serait-ce donc dans les gorges du Trété, où toutes les forces d'Ypsilanti se trouvaient réunies? C'était cependant là qu'il fallait passer pour pénétrer dans la plaine d'Argos. Le Séraskier, dont l'imagination troublée n'entrevoyait partout que défaites et catastrophes, pensa qu'il serait peut-être moins périlleux, en attendant la flotte, de soumettre l'Attique où il devait entrer sans coup férir, d'après son traité avec Ulysse. Cette expédition le mettait à même de jeter des troupes sur l'Eubée, de dégager les places de Négrepont et de Carysto, étroitement bloquées depuis plusieurs mois, outre que l'acropole d'Athènes devenait de la plus haute importance pour son armée, soit comme arsenal, soit comme poste militaire. Tout allait bien jusque-là; mais le succès et l'accomplissement de ce beau projet étaient par malheur subordonnés à la volonté d'Ulysse, et le Séraskier éprouva bientôt que les coupables machinations de la fraude retombent souvent sur leur auteur.

Comme on le voit, Chourchid, ainsi que tous les hommes abusés par l'orgueil et la fortune, avait tout à coup changé de langage et pour ainsi de caractère. Ce n'était plus ce pacha formidable qui marchait au combat avec la confiance d'une victoire aisée, qui devait épouvanter le Péloponèse du seul bruit de son nom; quelques revers dus

en grande partie à l'imprévoyance de ses lieutenans et toute son audace l'abandonne ; il devient aussi timide qu'il devait être téméraire ; ses folles prétentions se sont évanouies avec le bonheur passager qui l'avait accompagné jusqu'à ce moment, et déjà, dans les tourmens de l'inquiétude qui le ronge, il croit entendre une voix prophétique répéter autour de lui ces paroles de mort : « Cède, Chourchid ; tu es vaincu. »

Depuis la déroute de Clénia jusqu'à la fin de la campagne, on ne vit plus ni calcul, ni combinaison dans les entreprises du général ottoman ; sa conduite devint aussi insensée que l'avait été sa jactance, et ce fut en marchant d'erreurs en erreurs qu'il attira aux Turcs l'un des plus grands désastres dont il soit parlé dans leurs annales.

Le nom de Démétrius Ypsilanti, qui servait encore d'épouvantail aux Musulmans, était alors tout ce qui restait de ce prince dans la vallée du Trété et dans les gorges de Mycènes (1). Ce

(1) Les gorges de Mycènes sont la clef de l'Argolide. La vieille cité qui leur donne son nom s'est conservée dans ses ruines. Elle n'a plus d'habitans ni d'édifices intacts ; mais il lui reste encore des tombeaux, comme si l'image du néant devait survivre seule à la destruction des hommes et de leurs plus solides ouvrages ! La gorge du *Trété*, nommée aussi *Rhyto*, de la petite rivière qui l'arrose, est un passage fort dangereux

général, craignant avec raison que Dram-Aly ne s'emparât de l'acropole d'Argos, s'était jeté dans la place avec trois cents hommes d'élite. Un trait de courage et de dévoûment si rare n'a pas fait une assez grande sensation en Europe, parce qu'il n'y a jamais été bien connu. Si l'on avait su que le prince s'exposait aux plus grands périls, dans le seul but d'assurer la victoire à sa patrie; qu'il s'offrait pour ainsi dire en holocauste, lui et ses braves, aux destins de la Grèce; l'admiration de ces amis éclairés de la cause Hellénienne, amis toujours nombreux, quoi qu'on dise et qu'on fasse pour les décourager et les circonvenir, aurait encore trouvé quelques couronnes pour le sauveur d'Argos, comme elle se plut à en joncher la tombe de ce jeune guerrier que les âges futurs confondront dans leurs éloges avec le héros des Thermopyles (1). En effet, après avoir pourvu à la défense du Sophico, le

---

que deux ou trois cents hommes peuvent défendre aisément contre une armée. Ce défilé a presque deux milles de longueur. Il est formé par les monts Trikorpho et Coumbiky, chaînes secondaires du Solygée.

(1) Ce jeune guerrier est le brave Souliote, *Marcos Bozzaris*, celui qui a, pour ainsi dire, renouvelé le dévoûment de Codrus. Les circonstances glorieuses de son trépas et la noble exaltation de son patriotisme, sont presque un prodige de nos jours.

prince, impatient de rendre de nouveaux services, et non pour satisfaire les besoins ambitieux que ses ennemis lui ont supposés (1), sent que la possession d'Argos peut ouvrir aux Musulmans la route et les portes d'Anaply ; le siége de cette

(1) Comme tous les états qui commencent, et plus qu'eux encore peut-être, la Grèce est le théâtre des haines et des rivalités de ses chefs. Ces petites dissensions, qui cessent à l'approche du danger commun, n'en ont pas moins des inconvéniens qui deviendraient funestes à la patrie si la sagesse des citoyens, et surtout la rigueur conservatrice des lois, n'y mettaient bientôt des bornes. Dans cette anarchie d'ambitions, des hommes qui devraient n'avoir qu'un but, qu'une pensée, qu'un désir, se plaisent à se déchirer. Chacun s'efforce de noircir son rival pour se faire valoir à ses dépens, et cette lutte scandaleuse, qui afflige les amis des Hellènes, se termine quelquefois à l'avantage des envieux, en égarant l'opinion sur les plus beaux caractères. Que n'a-t-on pas écrit du prince Démétrius! Il voulait envahir tous les pouvoirs; il rêvait la tyrannie de la Grèce; et cet homme dangereux, après avoir tout sacrifié pour son pays, dépouille tout à coup les dignités dont ses concitoyens l'avaient revêtu temporairement pour les servir de sa personne, comme il les éclaira de ses conseils ! Non, la belle âme d'Ypsilanti n'a jamais pris part aux coupables intrigues des ambitieux : ils les gênait, mais par son intégrité, et la vertu deviendrait un crime si elle était jugée par des pervers. Quoi qu'il en soit, la mission du prince citoyen est remplie ; il était venu offrir aux Hellènes son bras et sa fortune ; il leur a donné en outre des exemples de patriotisme et de désintéressement qui ne seront pas sans fruit pour eux.

forteresse, soutenu depuis si long-tems et avec une persévérance si remarquable, deviendrait alors illusoire ; et la division employée à ce siége, sous les ordres de Colocotroni, serait peut-être victime du débordement subit de douze mille Turcs sur les rives du golfe argien. Sans calculer les chances de l'entreprise, Ypsilanti pénètre dans Argos lorsque les Musulmans incendiaient déjà ses faubourgs; il monte à l'acropole, et là, dans le dénuement le plus absolu, sans munitions, sans remparts, et presque sans canons, il se décide à mourir avec ses braves compagnons d'armes, heureux encore de pouvoir, comme Léonidas, retarder d'un jour la marche des barbares et l'asservissement de sa patrie (1). Ceux qui connaissent les lieux et l'état déplorable de la citadelle

(1) L'acropole d'Argos, bâti sur les ruines de l'ancienne citadelle Larissa, construite par Danaüs, au rapport de Strabon, n'est plus qu'une bicoque aujourd'hui. On n'y trouve que les fondemens de ses antiques fortifications, renouvelées tant de fois dans l'espace des siècles. L'importance de ces ruines, dans l'état présent des choses, est due toute entière à leur position élevée, à la difficulté des sentiers qui y aboutissent et à la souveraineté que leurs canons exercent sur la ville. Au reste, l'élévation même de cet acropole ne le rendrait pas inexpugnable, puisqu'on peut le foudroyer aisément en établissant des batteries sur les hauteurs voisines. Les Turcs avaient laissé dans la place quelques pièces de siége qui ne servaient plus depuis long-tems.

d'Argos, resteront, comme moi, frappés de tant d'audace; et tout le monde admirera le citoyen généreux qui, soutenu par l'amour de la patrie, vient braver douze mille hommes et attirer sur lui seul leur rage et leurs efforts. Peut-être que cette noble entreprise sauva la Grèce une seconde fois. La défense des montagnes et l'investissement des Turcs, avantages dus en entier aux travaux énergiques du prince, avaient porté les premiers coups à cette armée formidable des barbares que le Péloponèse n'avait pu voir sans terreur; l'occupation de l'acropole des Pélopides, et le tems que les ennemis perdirent devant cette masure assurèrent le triomphe de l'indépendance. Grèce! hommage à tes enfans régénérés! hommage à Démétrius Ypsilanti qui brille au milieu d'eux par son civisme et sa valeur!

Je voudrais pouvoir détailler ici tous les hauts faits du prince, le suivre dans ces sorties périlleuses si habilement calculées, si sagement conduites; mais les événemens se pressent autour de moi et me rappellent à l'ordre que je me suis imposé. Pendant que Chourchid fait marcher des troupes sur Mégare, le plan de défense se régularise dans le Péloponèse; des bandes spartiates occupent le Cyllène pour arrêter Dram-Aly, si, repoussé vers Corinthe, il essayait de se jeter dans les montagnes de Patras. Un chef encore obscur

mais que l'histoire doit ennoblir un jour, rassemble une division d'armatolis et vient camper avec eux dans les gorges de Mavra-Litharia, qui seront le tombeau de la dernière colonne des barbares. Ce chef est Nicétas, déjà fameux dans la Grèce par ses talens militaires, et plus encore par sa grandeur d'ame et son incorruptibilité. Il fortifie tour à tour les positions de Calavryta et de Kerpeni, pendant qu'un de ses lieutenans renforce la garnison de Vostizza, sur le golfe corinthien. Les défilés de Phonia, le val de Zaraka ou Stymphale, fixent aussi l'attention de Nicétas, et il place partout des guerriers (1). Les Arca-

(1) Je ne puis faire un pas, dans cette contrée de souvenirs, sans rappeler au lecteur des noms toujours chers à sa pensée; je lui dois donc quelques éclaircissemens, qu'il sera peut-être bien aise de trouver ici, et le mot de *Stymphale* comporte à lui seul une longue explication.

Ce lieu célèbre dans les poètes par son lac, son gouffre et les monstres aîlés de ses marais, est encore aujourd'hui ce qu'il fut autrefois, affreux, solitaire et désolé. S'il n'a plus de Harpies dévorantes, le fléau qui donna sans doute naissance à cette ingénieuse fiction n'a pas cessé depuis les tems anciens, et les antres du Stymphale sont toujours un repaire de brigands. Rien n'a changé dans cette vallée de mort d'où la végétation même est bannie. Les hommes passent, les cités vieillissent et disparaissent; mais la nature est constante dans ses grandes opérations; elle est invariable dans ses principes éternels, et les traits sévères de sa physionomie ne sont pas altérés par

diens accouraient en foule sous ses drapeaux, et les *cleftis* du Mavron-Oros revendiquaient les

---

la rouille des siècles. Il n'est pas de site plus sauvage que ce vaste bassin où viennent aboutir toutes les eaux de la haute Arcadie. C'est un réservoir encaissé dans la chaîne aride du Mavron-Oros, et le deuil qui l'entoure était bien propre à nourrir les chimères de l'antiquité. Mais le gouffre ou *Zaraka*, dans lequel le Stymphale s'engloutit, et qui donne son nom à toute la vallée, offre l'un de ces phénomènes de la nature que l'intelligence humaine devine et qu'elle s'efforce d'expliquer. La masse des eaux du lac, qui s'élève de plns de trois brasses au-dessus du niveau de la vallée, à l'époque des grandes crues, se perd dans cet abîme. On pourrait supposer que le Zaraka a des commnnications inconnues avec le golfe de Corinthe ou la baie d'Anaply; cette hypothèse n'aurait rien de trop hardi, puisque de pareils faits sont communs ailleurs; mais la potamographie de l'Argolide et de l'Arcadie ouvre une carrière bien plus vaste aux conjectures, et les eaux du Stymphale reparaissent peut-être dans ces deux provinces. En effet, plusieurs rivières sortent du sein des montagnes voisines de Zaraka, et leur affluence annonce assez qu'elles sont les *dégorgeoirs* d'un amas souterrain *; on voit à nne petite distance de Lavca (anciennement *Aléa*), sur la route de Calavryta, une source composée de trois colonnes d'eau, formant ensemble une masse assez considérable pour faire tourner des moulins un peu plus bas. Cette source jaillit dans toutes les saisons, et les paysans la nomment *Tria-Matia* (les trois

* Je ne comprends pas dans ce nombre le *Carya*, nommé Καρυαὶ χωρίον dans Pausanias, qui coule auprès de Phonia, se perd et reparait ensuite devant le village de Lycouria.

places d'honneur, c'est-à-dire les positions périlleuses, pour la défense de la patrie. L'enthou-

---

yeux). La vallée de Phonia renferme un grand nombre de fontaines du même genre, et ces écoulemens partiels suffiraient déjà au dégorgement du Stymphale, lors même qu'il n'en aurait pas d'autres. Mais les inondations périodiques de l'Argolide, et l'existence même du *Képhalo-Vrisi*, près d'Argos, qui ne peuvent avoir d'autres causes présumables que le Stymphale, contribuent à résoudre la question. Tous les cinq ans environ, tems nécessaire au Stymphale pour atteindre sa plus grande hauteur, les plaines voisines du Mavrocola, ou lac Amphiarus, sont submergées par les débordemens du Képhalo-Vrisi; les eaux couvrent la campagne à une grande distance, et je crois, avec le savant Pouqueville, que la plaine d'Argos pourrait fort bien disparaître sous les flots d'un autre déluge, si le gouffre, obstrué par les immondices du lac, demeurait fermé pendant quelque tems et s'ouvrait ensuite tout à coup. La vallée de Tripolizza serait exposée à des malheurs plus grands encore si le Zaraka finissait par se combler tout-à-fait. Le gouvernement de la Grèce préviendra sans doute de semblables désastres par une surveillance active et des travaux d'agrandissement à la bouche du Stymphale; on s'en était sérieusement occupé dans les tems anciens, comme l'attestent une voûte et plusieurs débris d'ouvrages de maçonnerie à l'orifice du gouffre. Les bords du lac sont couverts de ruines cyclopéennes et de constructions helléniques. On y voit les vestiges de cette vieille cité de Stymphale, bâtie par Téménus, fils de Pélasge, et près de Chionia, village moderne, au nord-est de la vallée, un mélange de débris plus nouveaux, dans lesquels on reconnaît les genres grecs et romains, indiquent la position de la nouvelle

siasme était à son comble, et l'héroïsme du vieux tems semblait renaître avec ses prodiges. Les femmes, elles-mêmes, dédaignant un repos accordé partout à la faiblesse, accompagnent leurs époux, et veulent partager leurs dangers et leurs travaux. Que ne doit-on pas attendre d'un élan si énergique! Bientôt, Patras est isolée du reste de la Grèce, et la garnison de cette place, qui inspirait encore des craintes, est confinée pour toujours derrière ses murailles qui doivent tomber aussi devant les Hellènes. Nicétas est tranquille maintenant; l'Arcadie entière est sous les armes; la Sicyonie et les hauteurs de l'Élide sont couvertes de soldats. Déjà même, les armatolis, réunis sous ses ordres, forment un corps assez considérable pour qu'on puisse risquer des attaques en pleine campagne sans dégarnir les points fortifiés. Mais, cette milice de Nicétas médite une entreprise bien plus glorieuse que la destruction de quelques turcs isolés; c'est à Missolunghi qu'elle brûle de se rendre, à Missolunghi, où l'intrépide Mavrocordato lutte avec une valeur si extraordinaire contre trois pachas et trois armées. Nicétas encourage ses braves, il les presse

---

Stymphale. Au sud-ouest, est la gorge de Scotini, occupée par un marais qui cache sous ses roseaux les ruines de Mantinée d'Arcadie.

de réaliser ce beau dévoûment ; et, quinze cents guerriers d'élite n'attendent plus à Vostizza qu'un vent et des occasions favorables pour aborder aux rivages de l'Étolie ; car, depuis long-tems, les Hellènes savent braver les Turcs de Lépante et leurs forts impuissans. Cette armée, ce dévoûment, cet enthousiasme, tout est dû à Nicétas ; il a tout créé par sa présence et par l'ascendant de ses vertus. Voilà comment il sert sa patrie, et par quel chemin il marche à la gloire (1).

---

(1) La première année de la guerre de l'indépendance avait vu commencer la carrière militaire de Nicétas, ou plutôt, c'était alors seulement qu'il avait commandé. Avant cette époque, tantôt simple armatolis, tantôt chef de kleftis, il ne s'était signalé que par une valeur personnelle extraordinaire : on ne lui connaissait ni les talens d'un capitaine expérimenté, ni la probité sévère d'un Aristide. Ses concitoyens ne tardèrent pas à découvrir les qualités précieuses que le modeste Nicétas cachait sous la rudesse d'un Spartiate. Bientôt la brillante affaire de Doljanah, où ce guerrier battit, avec cent hommes, trois mille Turcs et six cents cavaliers, rendit son nom redoutable aux Musulmans. On lui donna l'épithète de *Turcophage*, et ses nombreux succès légitimèrent ce terrible surnom.

De toutes les vertus de Nicétas, celle qui l'honore d'avantage, c'est le noble désintéressement dont il fait profession. Vouthier, dans ses Mémoires, cite plusieurs traits qui donnent la plus haute idée de son caractère, entre autres celui-ci : « Lorsqu'il s'agissait d'armer des bâtimens, pour aller

L'histoire des révolutions est un mélange monstrueux d'actions louables et de faits révoltans. Nulle part le courage des hommes ne se montre sous un plus beau jour; nulle part leurs passions ne s'exercent dans une arêne plus sanglante. C'est le théâtre de toutes les vertus et de tous les crimes, mais dans ce qu'ils ont de plus colossal et de plus exalté. Ainsi, le rôle de l'écrivain qui consacre ses veilles à des souvenirs si glorieux et si pénibles à la fois, est de passer brusquement des plus sublimes images aux plus affligeantes peintures. Sa plume n'est pas seulement destinée à célébrer l'héroïsme des grandes ames; elle doit esquisser aussi les fureurs du lâche et l'horrible chaos des guerres civiles. L'esprit encore plein de l'audace de Démétrius, du patriotisme de Nicétas, de l'infatigable persévérance des Hellènes, venez donc avec moi gémir sur les misères de Scio, lecteurs sensibles aux grandes infortunes! Ici, le sort plus équitable n'a pas favorisé le crime; comme s'il eût voulu donner aux hommes un exemple mémorable de justice et

---

secourir Missolunghi, les primats réunis balançaient à faire des sacrifices: Nicétas s'avança au milieu de l'assemblée, et déposant un sabre de grand prix qu'il avait enlevé à Corinthe, dit: *Voilà tout ce que j'ai.* Cet exemple entraîna les autres.» Ah! qu'il est peu de Nicétas!

de sévérité, il a frappé le bourreau des Sciotes au milieu des restes épars de ses victimes, sur le théâtre même de ses forfaits et dans tout l'éclat de sa funeste puissance. Ceux qui désolent le monde y étalent trop souvent le faste d'un insolent triomphe, pour que leur châtiment ne produise qu'une impression ordinaire.

Si du moins le crime n'avait pour auxiliaire que le crime, la morale aurait moins à gémir; mais il est contagieux pour la vertu même. Nous avons vu Digeon déployer le plus beau caractère; nous avons admiré son courage désintéressé, son noble dévoûment; eh bien, une conduite si digne d'éloges, une réputation déjà si brillamment acquise, et que mille bouches reconnaissantes s'empressaient de proclamer; tout s'est anéanti, tout a disparu comme une ombre mensongère: le Capitan-pacha a séduit le consul; il a fait parler à son cœur le langage de l'ambition; et l'humanité, l'amour de la gloire, l'honneur peut-être, tout a cédé à cet appât corrupteur. L'homme de bien s'évanouit avec le héros, et le malheureux, égaré par de perfides conseils, entraîné par les honteuses passions qu'un lâche suborneur vient d'éveiller en lui, remplace maintenant le Digeon d'autrefois. Oh que les réputations sont fragiles! Les former, c'est le travail de la vie; un souffle les renverse.

Après l'épouvantable tragédie de Néamony, Aly-Bey s'occupa enfin de la conquête du reste de l'île. Son armée venait d'obtenir un avantage qui lui coûtait plus cher qu'une défaite: n'importe; elle était fière de ce honteux triomphe, et le visir se hâta de profiter d'un enthousiasme si propice. Les barbares ne calculent point, et les pertes ne sont rien pour eux, dès qu'elles sont rachetées par une ombre de succès. Les Samiens s'étaient retirés dans la partie méridionale de Scio. Ce fut de ce côté que les Asiatiques se portèrent. Bientôt, ils atteignirent un corps de soldats chrétiens, qui fut taillé en pièces dans les environs même de Néochory, où les Musulmans avaient perdu tant de monde quelques jours auparavant. Un petit nombre d'insulaires parvint à échapper au massacre, et gagna les montagnes du Midi, où s'était réfugié le prince Logothethy avec le reste des troupes. Mais les féroces vainqueurs étaient bien dédommagés de la perte des victimes qui se dérobaient à leur haine, par le nombre de celles que leur livrait la victoire. Ces chrétiens, qui venaient de succomber, étaient les uniques défenseurs d'une multitude de femmes, d'enfans et de vieillards, fugitifs de Scio et des villages voisins. Quel coup terrible pour ces infortunés, lorsqu'au lieu de leurs frères, qui avaient si malheureusement disputé leur salut, ils virent arriver

les hordes turques, le blasphème à la bouche et la mort dans les mains! On s'attendait à cette dernière épreuve; mais la prévoyance ne servit pas à en adoucir l'horreur. En effet, quelle destinée effrayante! la mort pour les uns, l'esclavage et l'infamie pour les autres, et peut-être la destruction de tous! Néochory fut inondé de sang, et cinq mille femmes, retenues captives, ne quittèrent ce théâtre d'horreur qu'après avoir vu l'extermination de leurs pères et de leurs enfans. Le butin fut immense, parce que les fugitifs avaient emporté leurs effets précieux, attention funeste qui causa leur malheur. La crainte de perdre ces futiles richesses, et la difficulté de les transporter à travers les montagnes, retarda leur marche et donna aux barbares tout le tems de les atteindre. Pourquoi l'avarice et l'amour de l'or conservent-ils jusqu'à la fin le même empire sur les hommes! Pourquoi? L'égoïsme a rendu la misère si affreuse! le mépris et la honte l'accompagnent. Ces infortunés voulaient porter ailleurs l'existence qu'ils avaient acquise dans leur patrie: une vie abreuvée de souvenirs déchirans, d'humiliations et de besoins continuels, leur semblait un fardeau trop pénible; il est des momens extrêmes où la mort a des charmes; elle passe comme l'éclair et le repos la suit; mais la misère! mais l'esclavage!

L'incendie succéda au massacre et au pillage ; Néochory, plusieurs bourgades et les habitations éparses dans la plaine et sur le penchant des collines, furent réduits en cendre. Les Turcs ne s'amusèrent pas à poursuivre les fuyards ; ils étaient moins avides de combat que de butin. Au lieu de continuer une marche si heureusement commencée, ils retournèrent sur leurs pas afin de mettre à l'abri les richesses qu'ils venaient de gagner. Ils rentrèrent presque tous à Scio, traînant à leur suite les malheureuses qu'ils réservaient pour d'infâmes plaisirs, ou pour un trafic plus odieux encore. Un petit nombre d'enfans en bas âge et des deux sexes, que quelques fanatiques avaient épargnés pour se faire un mérite de leur conversion aux yeux du prophète, reçurent la marque de l'islamisme, au milieu des transports d'une armée d'assassins, à la vue de leurs mères déjà souillées par les tyrans, et sur les ossemens calcinés de leurs familles. Ce fut alors que commença l'exportation des esclaves ; les registres de la douane turque nous en ont conservé le mouvement bien précis ; jusqu'au milieu de juin, plus de trente mille individus, du sexe féminin, avaient été expédiés de Scio pour le continent ; toutes ces femmes étaient jeunes ou tout au plus dans la force de l'âge ; leurs mères et leurs époux !...... Quelle effrayante boucherie !

Le succès des dévastateurs de Néochory était trop séduisant pour que les autres milices asiatiques ne s'efforçassent point d'en obtenir de pareils. Bientôt, une nouvelle armée succéda à la première qui, riche de ses vols et n'ambitionnant rien de plus, s'embarqua tout entière pour l'Asie; mais elle fut soudain remplacée par des hordes plus nombreuses, que poussaient la cupidité et la soif du sang. Dans le courant du mois de mai et dans les premiers jours de juin, plus de soixante mille Turcs passèrent à Scio, des seuls ports de Vourlha et de Maynehmen. Quand on songe au nombre prodigieux de ceux qui pénétrèrent dans l'île par la passe de Carabournon, à la foule de soldats et de matelots dont les vaisseaux turcs étaient couverts, et qu'on pense que chaque individu de cette multitude dévorante a trouvé à Scio de quoi assouvir son avarice; on demeure frappé d'étonnement, et l'on est presque tenté de se dire : Est-il possible que tant de richesses aient été accumulées dans un si petit espace, sous la domination des sultans et par une peuplade chrétienne! (1)

(1) Indépendamment du commerce extérieur qui faisait affluer à Scio l'or de l'Europe et de l'Asie, cette île renfermait dans son sein tous les élémens possibles de prospérité. L'abondance de ses vins, la délicatesse de ses fruits et la prodi-

Aly-Bey dirigea des troupes sur divers autres points de l'île, et, pour employer à la fois tous les élémens de succès qui étaient en son pouvoir, il pria Digeon d'intervenir, comme médiateur, auprès des chefs de quelques bandes cantonnées dans les montagnes du sud. L'agent français avait reçu l'ordre positif de n'entretenir aucune relation avec les Turcs; M. David, qu'une longue expérience rendait justement soupçonneux, lui recommandait, dans toutes ses dépêches, de se borner à la neutralité la plus absolue, de sauver tous les chrétiens qui pourraient arriver jusqu'à lui; mais d'éviter toute démarche incertaine, et, surtout, de ne pas compromettre la dignité de la France, en couvrant de sa garantie les transactions du Capitan-pacha. « N'oubliez pas, lui di-

---

gieuse fécondité de son terroir, étaient pour elle une source intarissable de richesses. Mais le plus rare de ses produits, celui qui contribuait le plus à sa prospérité, c'était la gomme du *lentisque*, nommée communément *mastic*, en Orient, et employée dans la peinture pour la composition des plus beaux vernis. Après le pillage de la ville et des campagnes, les Turcs étaient tellement surchargés de bijoux et d'argenterie, qu'ils donnaient les uns pour quelques pièces d'or de la plus petite valeur, et vendaient le métal au poids : on a vu des Juifs, car ils sont toujours mêlés dans les affaires de cette nature, payer la livre d'argent vingt ou trente piastres (quinze ou vingt-deux francs environ).

sait-il, que vous représentez une grande nation; qu'une grande responsabilité pèse sur votre tête: tous vos discours doivent être réfléchis, toutes vos démarches calculées; vous êtes entouré d'écueils: soyez prudent, soyez habile; songez qu'il y va de votre honneur et de votre avenir! » Déjà, la malheureuse affaire de Néa-Mony, dans laquelle Digeon s'était embarrassé trop légèrement, lui avait fait le plus grand tort à Smyrne et à Constantinople. Cependant, on aimait à voir, dans cette démarche, l'effet des artifices du visir; quelques-uns de ces hommes, défians par système, et toujours disposés à juger les autres défavorablement, s'obstinaient seuls à regarder ce début comme le présage d'un fâcheux avenir. Des bruits, peu honorables pour le caractère de l'agent de Scio, commençaient dès-lors à circuler; mais on les repoussait avec indignation, comme étant répandus par la haine et l'envie, toujours promptes à se déchaîner contre le mérite. Si Digeon était alors rentré dans la classe privée des citoyens, il emportait un nom justement respecté, l'estime et la reconnaissance de tous; il sortait de sa charge, les mains pures de corruption, et opposait victorieusement à la malveillance de ses ennemis, une conduite sans reproche et les suffrages unanimes des Européens, des Grecs et des Turcs; mais il devait en être autrement. Sa propre expérience

ne l'avait point corrigé, et les sages avis du sauveur de Smyrne l'émurent sans le persuader; disons mieux : Aly-Bey s'était emparé de son esprit en flattant son amour-propre, en employant peut-être les moyens de séduction que les Turcs prodiguent, et qu'une probité sévère a seule la force de repousser; Aly-Bey devait être obéi (1). Digeon consentit donc à faire usage de

(1) Une accusation de la nature de celle-ci a quelque chose de si grand, de si terrible, que les témoignages les plus respectables ne sont pas suffisans; il faut des preuves; il faudrait plus encore, s'il était possible : elle compromet quelque chose de bien autrement cher que la vie, l'honneur ! J'ai dû reproduire ici toutes les charges qui résultent des rapports les plus authentiques, des correspondances les plus dignes de foi; mais après avoir rempli le devoir pénible d'historien, il me sera permis de dire, en faveur de Digeon, que l'inexpérience a pu égarer sa raison sans corrompre son cœur. Il a fait un assez long séjour à Paris; et sa manière d'y vivre et la médiocrité de ses moyens, n'annonçaient pas l'homme qui a *trafiqué* de sa conscience; car, ceux qui font ce vil commerce (et nous en avons malheureusement plus d'un exemple) cachent sous un masque d'or leur ame avilie. Pourrait-on supposer à celui qui se montra si grand dans le péril, assez de bassesse pour descendre à de *petits moyens, extorquer le denier de la veuve, et recevoir la solde d'un pacha?* Non, c'est impossible; non, je ne le crois pas : quelle idée aurait-on des hommes, s'ils étaient capables de réunir ainsi les extrêmes les plus opposés? à quels traits reconnaîtrait-on la vertu?

l'influence que ses services passés lui avaient acquise sur les Grecs, pour les amener à se soumettre. Il partit, accompagné de quelques Sciotes, parjures à leurs frères et à leur patrie, et bientôt plusieurs villages lointains, dont la population craintive se disposait à fuir, cédèrent à ses instances. On comptait peu sur les promesses du Capitan-pacha : elles étaient trop brillantes pour être sincères; mais telle était la bonne foi de ces pauvres gens, qu'ils pensaient qu'un traité, scellé de la parole d'un magistrat européen, devenait inviolable (1). Après une absence de quelques jours, Digeon rentra dans la ville, amenant avec lui une foule de malheureux, abusés par ses discours, et qui venaient se constituer les garans de la soumission de leurs concitoyens. Aly-Bey leur fit l'accueil le plus affable, et combla Digeon de caresses et de remercîmens. Quant à quelques

(1) Une foule de malheureux Sciotes, qui se plaignaient des *concussions* de l'agent de Scio, s'écriaient au milieu de leurs lamentations : « C'est un Turc, ou tout au moins il né parmi eux (on se rappelle que Digeon est né à Scio), le barbare qui nous a dépouillés ! Non, il n'est pas Français ! les Français soulagent l'infortune, et ne vendent pas leurs secours au malheur ! » Il serait superflu de faire observer combien ce témoignage est honorable pour le caractère de nos compatriotes d'Orient : pourquoi faut-il qu'il soit si accablant pour le malheureux Digeon ?

Samiens, livrés à l'agent de France par les lâches habitans d'un hameau qui avait repoussé jusqu'alors les assassins turcs, ils furent exécutés le jour même, malgré les instances et les prières de Digeon. Ce prélude n'était pas de nature à le rassurer sur les conséquences de sa mission ; mais il était aveugle ou ne voulait pas voir. Il revint au consulat, et les chrétiens, qui s'y tenaient encore cachés, le saluèrent du nom de *sautirios* (1), qu'il entendait prononcer avec franchise pour la dernière fois.

Ici recommence une longue série de massacres et d'horreurs : hâtons-nous de quitter cet affreux théâtre ; un homme qui porte le titre de Français s'y trouve compromis. Qu'il me suffise de dire que le visir fit aussitôt partir des troupes pour les villages soumis ; des troupes! que dis-je? des bourreaux. Ces villages subirent le sort de ceux qui avaient été conquis: les habitations devinrent la proie des flammes ; les hommes payèrent de la vie une funeste erreur, et les femmes allèrent porter sur les marchés de l'Asie le spectacle de leur misère et de leur servitude. Aly-Bey crut

---

(1) C'est la corruption de cette épithète de la langue Hellénique, Σωτηρ, tant prodiguée, et souvent si mal à propos, aux princes des dynasties macédoniennes d'Antioche et d'Alexandrie.

avoir montré assez de respect pour l'engagement contracté en son nom par un magistrat français, en protégeant la vie des malheureux qui s'étaient livrés à lui volontairement ; ils échappèrent seuls au désastre de l'une des plus riches vallées de Scio. Digeon fit encore d'autres courses qui eurent le même succès, et la région du *Mastic*, si populeuse et si florissante, que les barbares n'avaient pas encore souillée de leur présence, implora, par son intermédiaire, la protection et la pitié du Capitan-pacha. Sans doute que les chrétiens de ces lieux auraient éprouvé à leur tour l'affreux effet de la rage du visir, si la vengeance céleste n'avait frappé subitement ce grand coupable. Du moins il goûta le plaisir féroce de voir l'île entière soumise et saccagée avant sa mort. Logothethy, qu'il ne put atteindre, se sauva sur un bâtiment ipsariote avec quelques milliers de Samiens et d'insulaires. On reprocha à ce général la témérité de son entreprise; et celui qu'on aurait élevé jusqu'aux nues, s'il avait réussi, fut chargé de fers comme un vil criminel, et conduit à Hydra pour y être jugé par une commission du sénat. Les hommes sont les mêmes partout : ils voient la justice dans le succès ; un capitaine malheureux est toujours coupable.

C'est peut-être l'occasion de placer ici une anecdote épouvantable, que plusieurs journaux

ont citée. Je la choisis entre mille, parce qu'elle a quelque chose de plus analogue aux mœurs des barbares que toutes les autres, et qu'elle peint avec une effrayante vérité le délire de ces jours d'exécrable mémoire.

Un nègre, esclave affranchi, s'était emparé d'une jeune fille, éblouissante de beauté, dans le pillage de Néochory; mais le monstre, peu sensible aux charmes de sa captive, qu'une affliction profonde rendait encore plus touchans, la livre, sans hésiter, à un janissaire asiatique pour une somme de trois cents piastres. Celui-ci, plus humain sans doute puisqu'il fut plus sensible, témoigna de tendres égards à l'infortunée qu'il venait d'acquérir, et, dans l'espace de peu d'heures, son amour pour elle devint aussi violent que celui d'un Turc peut l'être. Il essayait de la consoler, il essuyait ses larmes : cependant plusieurs barbares rôdaient autour d'eux, et jetaient sur la belle affligée des regards où se peignait le désir plutôt que la compassion. A la fin, l'un d'eux offre mille piastres pour obtenir ce trésor, et, sur le refus de son passionné possesseur, il double cette somme et n'est pas mieux accueilli. Bientôt, le bruit de cette aventure se répand dans la ville; tous les Musulmans s'y entretiennent des charmes de la belle captive, du prix énorme que son patron vient de refuser et de la

passion dont il brûle déjà pour elle. Cette aventure parvient jusqu'aux oreilles du noir qui ne s'était pas encore éloigné. Il s'informe ; on lui donne partout les mêmes détails. Alors, désespéré d'avoir pu manquer une si belle occasion de faire un gros bénéfice, il revient sur ses pas : « Reprends ton argent, dit-il au janissaire ; notre marché n'était pas équitable ; il est rompu. » L'autre se récrie ; le nègre insiste, et voyant que ses réclamations sont vaines, que tous les assistans se prononcent contre lui, il tire de sa ceinture un pistolet chargé, et termine d'un coup l'esclavage et la vie de l'infortunée, en s'écriant avec l'accent de la rage : « Eh bien elle n'appartiendra à personne ! »

Cette atrocité avait un caractère trop odieux pour demeurer impunie. Peut-être qu'Aly-Bey aurait fermé les yeux sur les excès commis par de vrais Musulmans ; mais un nègre, un esclave converti à la foi, ne méritait pas les même égards. On saisit le monstre, et, je dois l'avouer, ceux qui furent les témoins de son crime, furent aussi les plus ardens à demander son supplice. L'homme n'est jamais féroce tout-à-fait, ou plutôt, il est des horreurs si grandes qu'elles indignent jusqu'aux plus furieux. Traîné devant le tribunal du visir, l'assassin eut l'impudence de réclamer contre les janissaires qui l'avaient arrêté, tant sa conduite

8

lui semblait naturelle. Le Capitan-pacha fit bientôt cesser des débats si scandaleux, et le glaive du bourreau purgea la terre de ce monstre. Combien de forcenés, dans les hordes musulmanes, méritaient le même châtiment!

A la suite de cette épouvantable anecdote, je dois en placer une autre du même genre pour m'éviter désormais la tâche pénible d'y revenir. Un Asiatique, non moins atroce que le monstre africain, désespérant de pouvoir nourrir trois femmes qui lui étaient échues en partage, et ne trouvant pas à les vendre sur les ruines de Scio même, les poignarda publiquement. Cet attentat ne fut pas toléré non plus; mais la punition eut quelque chose d'aussi révoltant, peut-être, que le crime. Le meurtrier eut le nez et les oreilles coupés, comme si l'on pouvait venger les outrages faits à la société par des demi-mesures inutiles et froidement barbares! Ainsi, chez les Turcs, toutes les institutions sont grossières comme les mœurs; leur justice n'est pas moins atroce que leur férocité.

Pendant que les choses se compliquaient davantage, que l'exaspération des partis redoublait d'une manière effrayante, le malheur perdait l'un de ses plus fermes appuis dans la Grèce. L'amiral Halgan, cet homme vertueux qui semblait n'être venu dans l'Archipel que pour y tra-

vailler à la gloire de la France, par des moyens nouveaux pour un guerrier, retournait dans sa patrie après un an d'absence, terme trop court pour l'infortune qui, depuis long-tems, n'espérait plus qu'en lui. Ce général avait donné à la marine française un éclat qu'elle n'avait jamais eu dans les mers du Levant : actif et infatigable, il était partout, et les nombreux bâtimens de son escadre se multipliaient en quelque sorte pour se montrer à la fois dans tous les lieux où la dignité nationale se trouvait compromise, où les intérêts commerciaux des citoyens français avaient à souffrir, où le crime, profitant du désordre qui régnait en Orient, osait lever ouvertement l'étendard du brigandage. Sous ses auspices et par l'effet de ses soins vigilans, la navigation devint aussi sûre qu'elle l'était avant la guerre. Il suffit ordinairement du supplice de quelques pirates pour effrayer tous les autres ; mais ici, l'on n'eut pas même besoin d'en venir à cette extrémité. La vue continuelle des vaisseaux français produisit un effet salutaire sur les forbans qui infestent les Cyclades et les côtes méridionales de la Morée. Ils comprirent que le moment n'était pas favorable pour eux, et ils restèrent cachés dans leurs solitudes, en attendant qu'un chef moins actif leur assura l'impunité par son insouciance. Mais ces vaisseaux, qui garantissaient au commerce la sécurité

des mers, avaient encore un privilége bien plus glorieux : ils étaient l'abri, le refuge du malheur. Tous ceux que poursuivait une aveugle furie, que le sort des armes livrait sans défense à la merci d'un vainqueur impitoyable, y trouvaient un asile et des protecteurs. Souvent, on a vu des officiers français, pénétrés des discours et de l'exemple de leur chef, braver la mort pour sauver des victimes. Turcs et Grecs, oppresseurs et opprimés, tous les partis réclamaient tour à tour l'assistance de la marine, et les prières de l'infortune n'étaient jamais rejetées. Si quelquefois on vit, dans les consulats, des infames abuser de la confiance de leurs chefs pour se livrer à de coupables spéculations, ces bassesses, en déchirant le cœur du général, contribuèrent à faire ressortir davantage encore sa grandeur d'ame et sa générosité. Sa bourse répara souvent les torts de ces misérables, qui avaient toujours l'audace de les couvrir du nom d'un agent français. En un mot, si jamais campagne ne fut moins propre que celle-ci à l'illustration militaire d'un capitaine, jamais capitaine n'eût pu en profiter plus heureusement pour mériter le glorieux titre d'homme de bien.

Cet éloge, qu'il serait plus facile d'augmenter que de diminuer, est une des preuves, j'ose le dire, de l'impartialité qui préside à mes juge-

mens. Sans doute que l'on ne m'accusera pas d'encenser le pouvoir, de ménager les grands, de taire leurs faiblesses ou même leurs sottises: comme historien, je dois, et je veux être juste avant tout. D'ailleurs, les opinions disparaissent devant la vertu, ou plutôt la vertu est l'idole de tous les partis si leur délire n'a pas encore banni la raison.

Cependant, Aly-Bey recueillait tranquillement à Scio le fruit de ses cruautés; toute l'île était soumise, et, grâce à la rage infernale du Capitan-pacha, elle devait jouir long-tems de la paix des tombeaux : il n'y restait que des morts. La région du Mastic avait été seule épargnée, et, pour la première fois, les promesses de Digeon n'avaient pas couvert une infame perfidie. Le visir, riche des dépouilles de ses victimes, soupirait après le moment du départ. Déjà, plusieurs fois, ses vigies avaient signalé des escadres grecques, et la crainte de se voir attaqué à l'improviste, dans une rade ouverte, l'aurait probablement déterminé à se rendre au mouillage de Mételin si toutes ses forces avaient été réunies ; mais il devait attendre à Scio la flotte égyptienne qui avait été vue dans les parages de Chypre. Ne serait-on pas tenté de croire aussi que cette providence secrète qui règle la destinée des hommes, le retenait à Scio pour y donner au monde un exemple mémo-

rable ? Quoi qu'il en soit il ne partit point, et se contenta d'établir des croisières dans le golfe : il avait, dès le commencement, placé une station devant Ipsara, l'une des îles les plus formidables de la coalition par le nombre de ses vaisseaux et la hardiesse de ses marins, trop voisine de lui pour ne pas l'inquiéter; mais toutes ces précautions étaient inutiles : il avait affaire à des ennemis que les obstacles irritent et ne rebutent pas.

Digeon était parti pour Smyrne le 18 juin, et tous les Européens lui firent l'accueil le plus honorable ; M. David, lui-même, qui ne connaissait pas encore toutes ses fautes, le combla d'éloges publics, en le décorant du signe des braves, qu'il avait sollicité et obtenu pour lui ; dans le particulier, il se contenta de lui adresser quelques reproches sur sa conduite passée en y joignant de nouveaux conseils pour l'avenir. Digeon avait laissé les Turcs triomphans et tranquilles à Scio; on ne prévoyait rien d'extraordinaire ; on ne s'attendait à aucune entreprise de la part des Grecs qui semblaient veiller à la défense de leur port. Bientôt même, l'amiral ottoman allait se diriger sur Samos pour la pacifier comme Scio ; déjà des troupes de terre se réunissaient à Échelle-Neuve pour y attendre la flotte. Tout semblait sourire aux barbares ; mais l'heure tardive de la vengeance allait enfin sonner.

Dans la soirée du 18 juin, deux bricks de la plus belle apparence furent aperçus, faisant route du nord à l'est, dans les parages de Mytilène. Ils portaient pavillon ottoman, et leur manœuvre paraissait indiquer qu'ils ralliaient l'escadre. On ne conçut aucun soupçon, et les Turcs pensèrent qu'ils venaient de Constantinople avec des dépêches pour le grand amiral. Le vent n'était pas favorable : ces navires louvoyèrent long-tems dans le canal, et la nuit les surprit à l'embouchure du golfe Herméen, à deux lieues environ du mouillage de Scio. On ne songeait déjà plus à cette circonstance, lorsque tout à coup, vers les onze heures du soir, les bricks arrivent à toute voile sur les premiers vaisseaux de la ligne ottomane. Leur marche était si rapide et le danger d'aborder si pressant, qu'on leur cria de s'éloigner, sans attacher d'autre importance à la singularité de cette manœuvre. Ils virent effectivement de bord comme pour mieux prendre le vent; mais une seconde bordée les ramène sur la flotte avec une telle vitesse, que l'un accroche le vaisseau Amiral et l'autre la Capitana-Bey, avant qu'on n'ait le tems de les prévenir ou de les écarter. Alors tout s'éclaircit : le navire qui avait eu le bonheur de joindre celui du Capitan-pacha, vomit à l'instant même un torrent de flammes qui s'attachent au vaisseau et le dévorent; l'autre, moins heu-

reux, ne reste pas assez long-tems sur la Capitana-Bey pour y produire les mêmes ravages; il s'en détache, et promène dans la rade un tourbillon de feu qui, après avoir semé partout le désordre et la terreur, vient se consumer inutilement sur la côte. Ce sont des *brûlots*; et à l'audace de ceux qui les guident on reconnaît des Grecs; les barbares sont frappés à leur tour; l'humanité respire, et le sacrifice qui se prépare appaisera les mânes des victimes de Scio.

Au milieu de l'horreur et de la confusion occasionées par un événement si épouvantable, les Grecs purent échapper, sans être poursuivis, sur des barques armées en sacolèves qu'ils remorquaient derrière les brûlots. Ils eurent encore la hardiesse d'insulter au malheur de leurs ennemis et de mêler leurs chants de victoire à leurs cris de détresse. Cependant, l'incendie faisait des progrès effrayans à bord du vaisseau Amiral; en moins d'une heure, la mâture et le premier pont avaient été consumés; les Turcs se précipitaient dans les embarcations pour tâcher de gagner la côte, distante d'une lieue, et le grand amiral, abattu par une catastrophe si terrible qui le perdait de toute manière, soit qu'il mourût dans les flammes, soit qu'il en échappât pour livrer sa tête aux sicaires de la Porte, ne voulut pas survivre à sa disgrâce. Il repoussa toutes les prières de ses

officiers, et allait indubitablement sauter avee la carcasse de son vaisseau, lorsque ses amis le saisissent et le jettent dans une chaloupe. C'est ici que commence l'horrible supplice de ce malheureux: à peine la chaloupe faisait-elle un mouvement pour s'éloigner, qu'un mât se détache et l'écrase de son poids; elle est submergée avec ceux qu'elle porte; mais le Capitan-pacha n'a pas le bonheur de périr comme eux d'un seul coup: la providence lui réserve un châtiment bien plus affreux. Il a la tête fracassée; son corps est cruellement déchiré par les éclats de la mâture qui s'est abîmée sur lui; cependant, ce génie secret de la conservation qui est dans la nature de l'homme et triomphe de ses résolutions et de son désespoir, ranime ses forces prêtes à s'éteindre : il nage pendant une heure, en laissant derrière lui la trace du sang qui s'échappe à grands flots de ses nombreuses blessures; enfin, il approche du rivage, mais faible, épuisé, mourant. A peine a-t-il touché cette terre, encore fumante de ses crimes, qu'il l'abreuve de la dernière goutte de son sang et l'infecte de son dernier souffle.

Le voilà donc, cet homme que tant d'éclat environnait la veille, qu'un essaim de vils esclaves enivrait de fastueux éloges, qui disposait au gré de ses caprices de l'existence de tout un peuple! Le voilà ce barbare qui a dépouillé la terre de

cent mille habitans! Il est tombé sous les coups de ceux qu'il se promettait d'exterminer, dans les transports d'une infernale ivresse; son cadavre sanglant est là, sur ce même rivage qu'il vient de désoler tout à l'heure, et celui qui régnait sur une armée n'a pas un consolateur pour adoucir l'amertume de ses derniers instans! il expire au milieu des ruines entassées par ses ordres, et ses membres se refroidissent sur les ossemens glacés de ses victimes: quel rapprochement et que de réflexions avec lui!

Dès le commencement de l'incendie, les Turcs de l'île s'étaient portés sur la côte, et Véhid-Pacha, Mouhafyzh de Scio, s'y rendit aussi avec une partie de ses troupes. On ignorait encore ce qui était arrivé; la rade paraissait en feu: quatre bâtimens, y compris les brûlots, étaient couverts de flammes; et la réverbération des eaux donnait à ce désastre une apparence bien plus terrible. Toute la flotte était en mouvement: on entendait des cris confus et le canon tonner à bord de tous les vaisseaux; on pensa que les Grecs attaquaient l'escadre, et la crainte d'un débarquement détermina Véhid à disposer ses troupes sur le rivage; mais on ne tarda pas à revenir de cette erreur. D'abord, le premier brûlot vint échouer sur la grève aux yeux du pacha, et quelques nageurs, fugitifs du vaisseau Amiral, suivis bientôt d'une

foule d'autres, donnèrent l'explication de cette affreuse énigme. On découvrit, peu d'instans après, le corps inanimé du Capitan-pacha, et Véhid fit transporter ces tristes dépouilles dans la citadelle où elles furent inhumées le lendemain. Si quelque chose peut diminuer l'horreur qu'inspirent les crimes d'Aly-Bey, c'est bien assurément la rigueur de son trépas : on ne peut lui refuser cette compassion involontaire que l'on accorde aux coupables tombant sous le glaive de la loi; et s'il avait été donné à ses victimes de connaître toutes les circonstances de sa fin déplorable, elles-mêmes se seraient laissé aller à la pitié. L'explosion du vaisseau eut lieu à minuit et demi environ; deux mille personnes et la plus riche partie du butin fait à Scio, sautèrent avec lui. La Capitana-Bey (vice-amiral) fut considérablement endommagée avec un autre navire que le brûlot errant avait accosté. Ainsi, les Grecs se délivrèrent, par le succès de cette expédition, d'un ennemi acharné à leur perte; d'un vaisseau de quatre-vingts canons, échec irréparable pour la marine turque, et de la présence d'une flotte qui gênait leurs opérations, car, il est inutile de faire observer que, dès le lendemain, les Musulmans quittèrent la station de Scio où ils ne se croyaient plus en sûreté. Ceux qui lisent mon ouvrage les connaissent trop bien maintenant pour ne pas

deviner à peu près l'impression produite sur eux par les revers.

Mais je ne saurais terminer convenablement ce triste paragraphe, sans parler du brave marin qui dirigeait les brûlots ; les lignes que je lui consacre feront diversion à tant de scènes pénibles.

Il se nommait Iorgaki (Georges) ; Ipsara l'avait vu naître. Lorsque cette île, justement indignée des massacres de Scio, résolut l'armement de deux navires incendiaires, pour punir les barbares, l'opinion publique désigna le capitaine Iorgaki comme le plus digne de diriger l'entreprise. Ce courageux citoyen accepta sans balancer une mission si périlleuse ; il choisit lui même soixante marins connus pour leur audace et pour leur dévoûment sans bornes à la patrie ; il ne les abusa pas sur la nature des dangers qu'ils allaient courir ensemble, et leur communiqua une partie de son enthousiasme. En effet, le succès n'assurait pas leur salut : ils pouvaient se trouver entourés d'ennemis, et cette considération détermina ces hommes intrépides à faire tourner leur trépas même à l'avantage de la patrie. Les barques dans lesquelles ils devaient s'échapper, après l'exécution, furent chargées de projectiles et de matières inflammables, afin d'incendier encore les vaisseaux qui oseraient les aborder dans leur fuite. Iorgaki s'attendait à la mort ; il embrassa sa famille et prit

congé de ses amis, comme les Spartiates partant pour les Thermopyles; mais, plus heureux, cet adieu ne fut pas le dernier. On le revit bientôt avec ses généreux compagnons, et leur gloire se répandit dans toute la Grèce. Iorgaki ne devait pas borner là les témoignages de son ardent patriotisme. Nous le retrouverons encore au poste d'honneur, et les plages de Troie deviendront aussi le théâtre de ses succès et de son audace.

On ne peut se figurer la consternation et la rage des Turcs, lorsqu'au point du jour, ils connurent toute l'étendue de leurs pertes. Ils voulaient assaillir les consulats et déchirer les chrétiens qui s'y trouvaient encore; mais Véhid les retint sans les calmer. Il fallait du sang et des victimes à leur vengeance. Du sang! où en trouver? ils en ont tant répandu! N'importe, une partie de l'île est encore peuplée et florissante; c'est là qu'ils iront se désaltérer. Les villages du Mastic sont désolés à leur tour, et le fer et le feu étendent leurs ravages sur cette belle vallée; la mort, la servitude et les tortures anéantissent et dissippent ses habitans; ainsi, le seul coin de l'île qu'Aly-Bey eût respecté pendant sa vie, fut ravagé à sa mort, et son nom couvrit jusqu'à la fin les excès des barbares : affreuse prérogative d'un tyran! il n'est plus qu'il opprime encore.

Ce massacre fut le dernier; il ne restait plus

personne. On fut obligé de faire venir de l'Asie mineure cinq ou six cents hommes, pour faire les récoltes qui demeuraient sur pied faute de bras. Cent mille individus, de tout sexe et de tout âge, avaient péri depuis le commencement de l'invasion. Leurs cadavres, abandonnés sans sépulture, infectaient l'air; un fléau plus terrible que la peste mit le comble à tant d'horreurs. Digeon quitta bientôt après ces bords désolés : ceux qui lui durent la vie se plaignirent de l'avoir payée de leur fortune. Arrêtons-nous; quel dédale d'iniquités! Où sont-ils maintenant ceux qui défendent les Turcs et prêchent leur conservation ?

CHAPITRE IV.

Diamanty relève le courage des Chrétiens de Macédoine. Il s'avance jusqu'à Salonique. Il est battu par Abdoulouboud-Pacha. Affaires de Candie. Les Égyptiens opèrent un débarquement devant Rhétymno, sous la conduite d'Ismaïl. Gibraltar. Incursions des Samiens sur le continent de l'Asie mineure. Excès à Échelle-Neuve et à Smyrne.

La guerre est, sans contredit, le plus grand des maux qu'aient produit le délire et les passions des hommes. Rien ne légitime, rien n'excuse cette fureur anti-sociale; mais l'opinion la protége et le trône l'absout. La divinité même, par une profanation qui ne serait que ridicule, si elle n'était pas monstrueuse, s'y trouve compromise. On lui demande des succès, c'est-à-dire des massacres; on lui attribue la victoire, et la victoire, c'est le sang répandu. Ainsi, l'aveugle humanité, associant tout à ses faiblesses, ne respecte pas même ce qu'elle a de plus auguste; et le principe conservateur de l'univers devient, pour elle, le complice et l'artisan de la ruine de son propre

ouvrage! Un jour, peut-être, le monde, plus éclairé, se délivrera d'un fléau si terrible; il sentira tout ce que la guerre a d'odieux. Alors, ceux qui le gouverneront, ne réussiront plus à le rendre l'instrument passif de leurs propres folies. Qu'on parcoure, en effet, les annales de tous les peuples; qu'on lise l'histoire effrayante de ces conquêtes qui, depuis l'origine, ont étendu sur la terre le deuil et la mort; on verra partout des ambitieux, des tyrans jaloux et vindicatifs, qui sacrifient des nations, assez asservies pour être obéissantes, au triomphe de leurs projets et à la satisfaction d'un vain amour-propre. Si de loin à loin, quelques guerres nationales se colorent momentanément d'une teinte de justice, la férocité des vainqueurs et l'avidité de leurs chefs, irritée plutôt qu'assouvie par la fortune, les rendent bientôt criminelles. Eh quoi! la société s'arroge le privilége de frapper de mort celui de ses membres qui la trouble par un homicide, et elle voue des récompenses, elle décerne des couronnes à ces assassins plus heureux qui la mutilent et la désorganisent? Quelle monstrueuse contradiction! Un peuple ira se faire exterminer, pour en désoler un autre, parce que le fastueux mortel qui l'opprime et qui se croit né pour être maître, juge ces horreurs convenables à ses intérêts, et l'on se jouera de la divinité en lui attribuant des succès

iniques; et l'on souillera la pureté de ses autels en y consacrant les dépouilles sanglantes de l'innocence et du malheur!!! Jusques à quand verrons-nous tant de tolérance d'une part, tant d'hypocrisie et de fureurs de l'autre? Hélas! aussi long-tems que le monde sera la proie des idoles qu'il s'est imposées lui-même; aussi long-tems que de honteux préjugés usurperont la place de la raison. La vérité pâlit devant l'erreur puissante, et le sage est bien faible quand le méchant dispose du tonnerre!

Des institutions sages amèneront sans doute la ruine de tant d'abus, parce qu'elles protègent les lumières et veillent à leur propagation. Déjà, l'Europe et l'Amérique, donnent à l'univers l'exemple d'un régime nouveau, plus en harmonie avec la justice et plus accommodé au bonheur des peuples que le vieux despotisme, monument de la barbarie de nos pères. La France, la Grande-Bretagne et la Hollande jouissent des avantages constitutionnels qu'elles ont achetés par de longs sacrifices; l'Amérique a conquis son bonheur, et la Grèce dispute le sien avec une persévérance trop héroïque pour ne pas l'obtenir à son tour. On chercherait vainement à incriminer la conduite de ses citoyens : elle n'a rien d'attentatoire au pacte social, rien de séditieux, et j'ajouterai même, rien de *révolutionnaire*.

C'est, comme je l'ai déjà dit ailleurs, un peuple qui, loin de renverser ses institutions, cherche à les rétablir; c'est, en quelque sorte, la lutte de *la légitimité* contre l'usurpation et la tyrannie.

La guerre que les Grecs ont commencée avec tant d'audace et qu'ils poursuivent avec tant d'énergie, n'est pas non plus du nombre de celles que l'humanité repousse et que la raison condamne; elle est éminemment nationale parce qu'elle a été décidée d'un accord unanime, et qu'elle est soutenue volontairement par la totalité des citoyens. Elle n'a pour but ni spoliation ni conquête; les Hellènes réclament ce qu'ils possédaient autrefois, ce qui n'a pas cessé de leur appartenir; ils demandent le droit *de vivre*, ce droit que la nature a départi à tous les êtres, et qu'un barbare leur ravissait: s'ils sont coupables, à quels traits peut-on reconnaître la justice? si leur entreprise est criminelle, où donc en vit-on jamais d'innocentes?

Les événemens que j'ai à décrire, et leur prodigieuse rapidité, ont quelque chose de si varié, de si entraînant, qu'il m'est impossible de suivre leur cours avec cet ordre méthodique que l'on aime à trouver dans les histoires ordinaires: à chaque scène le théâtre change; des rives du Bosphore aux sommets de la Crète, de Chypre au mont Olympe, tout est couvert de guerriers

et de vaisseaux. Je ne puis m'arrêter nulle part, et, quand je vole du Péloponèse à Scio, mille faits d'une égale importance m'appellent tout à coup en d'autres contrées. Je n'ai point encore parlé de la Macédoine, et déjà les chrétiens y ont éprouvé tout ce que les succès ont de plus enivrant, tout ce que les revers ont de plus affreux. Il est tems de réparer cette négligence involontaire, je le dois à l'exactitude historique et à l'intérêt du lecteur qui se rappelle trop bien les événemens déplorables dont ce pays fut le théâtre en 1821 pour ne pas lui vouer la même sollicitude qu'au reste de la Grèce.

L'insurrection de la Thessalie n'avait pu être indifférente aux Macédoniens : ils avaient avec cette province des rappports de voisinage trop immédiats pour demeurer long-tems étrangers à sa fortune. D'ailleurs, une juste exaspération, aigrie par des inquiétudes continuelles, les disposait naturellement à saisir la première occasion qui se présenterait de secouer le joug des barbares. Leur désastre à Cassandre et les atrocités commises dans les monastères du mont Athos les avaient terrifiés d'abord ; mais bientôt la violence de ces excès même irrita leur désespoir et leur rendit un nouveau courage. Salonique était ensanglantée par des exécutions journalières, et le cruel Abdouloubond-Pacha souillait ses lauriers

par la férocité de ses vengeances. Les ecclésiastiques et les négocians grecs de la ville avaient été ses premières victimes ; c'était maintenant dans les campagnes que ses bourreaux allaient chercher des têtes. Tant d'horreurs et une opiniâtreté si constante présageaient aux Grecs une mort inévitable, s'ils n'avaient la force de s'y soustraire par une tentative vigoureuse. Il fallait combattre, et repousser la violence. Les esprits étaient disposés à tout entreprendre : il ne manquait plus qu'un chef; on ne l'attendit pas long-tems.

Diamanty, l'un de ces braves kleftis de l'Acarnanie qui luttèrent jusqu'à la fin contre la puissance d'Aly-Tébélen, venait de parcourir les retraites de l'Olympe, et sa présence y avait réveillé l'enthousiasme des montagnards. On avait des armes; il fallait des munitions, et l'on n'en trouve point dans ces contrées sauvages. Diamanty n'hésite pas : il sait le moyen de s'en procurer, et ce moyen est infaillible avec du courage. Il réunit une troupe de braves, et prend avec eux la route de Larisse. Un pacha romélien y commande, une armée entière s'y trouve réunie ; n'importe, le bataillon de Diamanty vaut une armée. Il atteint bientôt les rives du fleuve qui baigne cette ville, saccagée tant de fois depuis le commencement de la guerre ; il se cache avec sa troupe dans les roseaux du Pénée jusqu'à la nuit, con-

fidente ordinaire des entreprises hasardeuses. Alors, il quitte sa retraite et fond sur les barbares qu'il trouve endormis sans défiance. Les coups des chrétiens les réveillent, et Diamanty a traversé Larisse avant qu'ils aient eu le tems de se reconnaître. Ses guerriers ont enfoncé les magasins où les barbares conservent leurs munitions, et, chargés d'armes et de dépouilles, ils regagnent impunément les gorges voisines. Cette affaire, que l'on ne peut considérer que comme une escarmouche, coûta plus de deux cents hommes au corps d'Hassan-Pacha, car c'était lui qui régissait alors la Thessalie. Les Grecs de l'Olympe en apprirent les résultats avec transport, et, pleins de confiance dans la bravoure et la sagesse de Diamanty, ils ne demandèrent plus qu'à marcher partout où il voudrait les conduire.

Avant que d'entreprendre des opérations qui pouvaient être décisives, Diamanty voulut assurer ses succès par tous les moyens possibles. D'abord, il pouvait sans peine tirer parti des avantages de sa position présente, pour intercepter les convois des Turcs, et anéantir les détachemens qu'ils envoyaient à Chourchid, alors en marche sur Corinthe ; ce fut là sa première idée. Bientôt, les passages difficiles, depuis Larisse jusqu'à Pharsale, furent occupés par ses guerriers ; ils ne demeurèrent pas long-tems oisifs. La ter-

reur de leurs premiers exploits se répandit jusqu'à Larisse, et Hassan-Pacha fut obligé d'envoyer contre eux une portion de ses troupes. Plusieurs combats de peu d'importance, et dont les pertes furent plutôt du côté des Turcs, changèrent cependant les dipositions de Diamanty : il eut pu se maintenir aux environs de Larisse; mais il aurait eu chaque jour l'ennemi sur les bras. D'ailleurs, ce n'était pas dans la Thessalie qu'il voulait attaquer les barbares, et, satisfait de les avoir inquiété pendant plusieurs jours, de leur avoir pris un matériel considérable, il retourna dans les montagnes avec ses compagnons, plus hardis et plus déterminés que jamais.

C'était vers les premiers jours de juin que Diamanty harcelait les Turcs de Larisse. Il n'ignorait pas qu'alors la grande question d'être ou de n'être plus s'agitait en Morée pour sa patrie. Tous les momens étaient précieux; une diversion formidable sur les derrières de l'ennemi pouvait amener sa perte ou sa fuite. Il tirait ses approvisionnemens de la Macédoine, et tous les secours d'hommes et d'argent qu'on lui envoyait de Constantinople, arrivaient également par cette province. Que d'avantages pour les Hellènes s'ils pouvaient la conquérir! Diamanty calcule les chances de l'entreprise; elles sont en sa faveur. Une immense population chrétienne l'appelle et n'attend plus

que lui. Salonique est la seule ville où les Turcs dominent ; dans tout le reste de la contrée, il n'en existe pas un, et les détachemens dispersés çà et là, les troupes campées à Cassandre et répandues dans les habitations du mont Athos, ne sont pas assez nombreuses pour causer de l'inquiétude. L'intrépide armatolis s'est décidé ; mais il n'ordonne pas. Ces enfans de l'Olympe, toujours prêts à combattre chez eux, voudront-ils l'accompagner dans une expédition lointaine ? consentiront-ils à perdre de vue leurs montagnes qui sont pour eux le bonheur, l'espérance et la patrie ? Le guerrier consulte quelques *Iérondas ;* on accueille ses offres avec transport. Une armée se lève pour le suivre, et la délivrance des Macédoniens est résolue.

A peine le bruit de la marche de Diamanty s'est-il répandu jusqu'à Salonique, que tous les Grecs se lèvent pour ainsi dire à la fois. Il ne rencontre sur son passage que des soldats amis ; trois jours après son départ de Lantha, ses forces étaient doublées. Ce fut ainsi qu'il arriva, presque sans coup férir, jusque sous les murs de l'ancienne capitale d'Alexandre. Elle se voyait pour la seconde fois menacée d'un siége terrible de la part des Hellènes ; mais sa nombreuse garnison, ses ouvrages de défense et son artillerie, la rendaient presque imprenable. Diamanty profita de ses

avantages en capitaine habile : il fit occuper l'importante position de Cassandre par un corps de ses meilleures troupes, tandis qu'une division de Macédoniens s'établissait du côté de la Romélie ; les Grecs du mont Athos n'eurent pas besoin de secours pour se délivrer des féroces janissaires qu'Abdouloubond avait laissés chez eux; ils les exterminèrent au nom des victimes dont ces monstres avaient infecté les hameaux, car, dans ces tems d'horreur, les chrétiens n'avaient pas même la douloureuse consolation de pouvoir ensevelir ceux de leurs frères que la rage des Musulmans venait d'atteindre. Ainsi, le crime servait de prétexte à la vengeance : nous verrons tout à l'heure combien cette affreuse satisfaction coûta cher à la Macédoine.

Cependant, les Hellènes s'établissaient autour de Salonique : hors d'état de former le siége de cette place, ils essayaient au moins d'en faire le blocus. Abdouloubond avait tenté plusieurs attaques, et ses soldats, repoussés avec perte, se tenaient maintenant à l'abri de leurs murs. Diamanty comptait plus de vingt mille hommes dans ses rangs, et le courage qui les animait tous lui donnait la certitude de la victoire ; mais il n'avait pas une pièce de canon. Comment se flatter de pouvoir soumettre une place hérissée d'artillerie sans d'autres armes que le sabre et la valeur ? la

chose était impossible. Des vaisseaux grecs, en croisière devant Salonique, avec lesquels Diamanty s'était mis d'abord en communication, débarquèrent à Cassandre quelques pièces de petit calibre; mais ils ne pouvaient pas non plus se désarmer en faveur des troupes de terre, pour lesquelles ce service même eût été presque inutile, attendu qu'elles manquaient d'artilleurs; ces vaisseaux pouvaient d'autant moins diminuer leurs moyens de défense, qu'ils avaient reçu l'avis du départ prochain de l'escadre turque, encore au mouillage de Métélin, pour le Péloponèse, et les côtes d'Europe menacées par les Hellènes. Peut-être qu'au lieu de s'arrêter devant Salonique, il eût été plus sage de passer outre et d'aller porter l'alarme et l'épouvante en Romélie, province riche et florissante dans les tems ordinaires; mais qui était alors privée de la plupart de ses défenseurs. La guerre l'avait presque dépeuplée, et le boulevard de l'empire turc en Europe, la pépinière des meilleurs soldats du sultan se trouvait exposée aux désastres d'une invasion, par suite de l'imprudence de son gouvernement. Cette entreprise eût pu réussir, et Diamanty la médita peut-être : elle était à la hauteur de son génie et de son audace; mais qu'on ne perde pas de vue son état dans l'armée : il y exerçait une grande influence, il est vrai; on re-

cevait ses avis, lorsqu'ils étaient d'accord avec les désirs du plus grand nombre; il n'avait point d'ordres à donner. Les montagnards de l'Olympe avaient entendu vanter les richesses de Salonique, ils se croyaient sur le point de saisir une si belle proie, et, comptant trop sur leur courage, ils se flattaient d'en jouir bientôt; les Macédoniens, de leur côté, se refusaient à toute expédition qui n'aurait pour but la conquête de leur capitale, repaire de leurs tyrans, où chacun d'eux avait des injustices à punir, des parens et des amis à venger. Ce fut en raisonnant ainsi que les malheureux Grecs préparèrent leur ruine, tandis qu'ils auraient pu facilement, en employant leurs forces d'une autre manière, se maintenir dans la province et faire trembler les Turcs jusqu'aux portes de la ville impériale.

Pendant que les Hellènes s'amusaient autour de lui, Abdouloubоud ne perdait pas son tems. Il avait armé toute la population, et les juifs, qui ne comptaient pas plus que les Turcs sur la modération des Grecs, s'enrôlèrent pour la seconde fois sous ses drapeaux (1). Cependant, les chrétiens infortunés qui gémissaient encore au milieu de cette soldatesque ennemie, souffraient tous les maux que la misère et la terreur traînent

(1) *Voyez* t. I, p. 205 et 206.

à leur suite. S'ils quittaient leur asile, on les égorgeait dans les rues; s'ils y restaient cachés, la faim, ce fléau plus horrible que la mort qui le suit, les dévorait de ses lentes douleurs. Quelques familles parvinrent à tromper la vigilance des barbares, et se réfugièrent sous les tentes de leurs frères; les autres furent exterminées. Après cet affreux prélude, les Turcs se préparèrent au combat; ils pouvaient opposer douze mille hommes à l'armée des Hellènes, et, dans le besoin, doubler ce nombre en faisant usage de la bonne volonté des juifs. Le pacha comptait moins sur ses fantassins que sur un corps de cavalerie servienne, destinée pour l'armée de Chourchid, et que la présence de Diamanty avait retenu jusqu'à ce jour en Macédoine. Les Grecs n'avaient pas un cavalier, et leur infériorité à cet égard ainsi que leur dénuement absolu d'artillerie, rassuraient Abdouloubond sur les suites de l'affaire générale qu'il se déterminait à engager. Tout était prêt pour ce grand événement; les Turcs, et surtout les Serviens, demandaient à grands cris le combat; mais leur général crut devoir le différer quelque tems pour vaincre avec moins d'efforts.

Un aveuglement funeste s'était emparé des Hellènes et les poussait à leur perte. Depuis plusieurs jours ils n'apercevaient pas d'ennemis, et, s'a-

busant sur la véritable cause de leur retraite, ils s'imaginèrent que les Turcs n'osaient plus se mesurer avec eux. Cependant, toutes les fois que des bataillons chrétiens poussaient l'audace jusqu'à s'approcher des murailles de la ville, le feu des batteries devait leur prouver qu'on veillait sur eux, et que l'ennemi ne s'endormait pas dans une totale inaction. En vain Diamanty s'efforçait-il d'inspirer aux siens toute la méfiance que lui donnait le système de temporisation adopté par Abdouloubond; ils étaient sourds à ses conseils comme à ses prières. La campagne était dévastée, et pouvait à peine suffire aux besoins du camp; les Grecs, au lieu de se résigner, s'écartaient au loin pour trouver des subsistances plus abondantes. Quelquefois toute l'armée était réunie sous les tentes, le plus souvent elle était dispersée aux environs. Ces fautes n'échappèrent pas au gouverneur de Salonique : il se conduisit de manière à maintenir les Grecs dans leur funeste erreur. Depuis le commencement du blocus, des tirailleurs de la ville s'avançaient fréquemment jusqu'aux avant-postes chrétiens et échangeaient quelques coups de fusil; Abdouloubond défendit même ces sorties, et, laissant les Grecs en repos, il attendit que leur imprudence, qui croissait de jour en jour, assurât le succès de ses armes.

Comme si tout devait concourir à l'accomplisse-

ment d'un désastre déjà résolu par la providence, une foule d'événemens, qui auraient pu sembler favorables à une autre époque, redoublèrent encore l'indiscipline et servirent les projets d'Abdouloubóud. Un convoi avait été surpris vers les frontières de la Macédoine ; ceux qui avaient eu le bonheur de s'en emparer revenaient chargés d'or ; il n'en fallut pas davantage pour entraîner la plus grande partie de l'armée. Voilà donc les Grecs en embuscade sur les routes de la Romélie, comme s'ils n'avaient point d'ennemis autour d'eux ; les voilà qui oublient, pour un vil intérêt, l'intérêt sacré de la patrie ! Que fera Diamanty maintenant ? la retraite eût été le parti le plus sage ; mais comment l'opérer dans un pays de plaine et sans cavalerie, devant une garnison plus nombreuse que son armée ? Il se décida à suspendre sa détermination dans l'espérance de revoir bientôt ses soldats ; mais Abdouloubóud ne lui laissa pas même cette consolation.

Le 28 mai (10 juin) la journée se passa comme à l'ordinaire ; point de mouvement hostile de la part des Turcs ; point de plan arrêté, du moins en apparence. L'adroit pacha déguisa si bien ses intentions, que plusieurs transfuges qui passèrent le soir dans le camp des Hellènes, n'apprirent rien d'intéressant à Diamanty, et lui répétèrent tous que la ville jouissait de la plus parfaite tran-

quillité. Ces transfuges étaient-ils des émissaires d'Abdouloubond? agissaient-ils de bonne foi? Les événemens n'ont pas permis aux Grecs de le vérifier, et les Turcs se sont bien gardés de donner le moindre éclaircissement à cet égard. On prit les précautions d'usage, c'est-à-dire que le capitaine grec plaça des avant-postes dans les lieux les plus rapprochés de la ville, par lesquels l'ennemi devait déboucher en cas de surprise; mais, je l'ai déjà dit, l'obéissance n'était pas la vertu des Hellènes. Au lieu de garder fidèlement les points qui leur étaient confiés, les soldats se débandaient à l'entrée de la nuit et rentraient dans leurs tentes. Ainsi, la nuit qui favorise les embûches, qui protège la ruse et la perfidie, était précisément l'heure à laquelle les chrétiens se négligeaient davantage. Tout dormait dans leur camp, à l'exception du malheureux Diamanty, qui ne prévoyait que trop les suites funestes d'une conduite si imprudente.

Tout à coup, le 29, au point du jour, les Grecs sont attaqués de toutes parts; ils se réveillent frappés de terreur, et n'ont pas même le tems de retrouver leurs armes. L'ennemi les accable, ils le rencontrent partout : il a pénétré jusqu'au centre de leur camp qu'ils croyaient assez garanti par un fossé sans eau, sans profondeur et sans factionnaire. Le carnage fut épouvantable : plus de

quatre mille hommes restèrent sur la place, et la cavalerie poursuivit les fuyards durant plusieurs heures. Diamanty parvint à rallier quelques centaines de Thessaliens; mais il ne put obtenir d'eux qu'ils fissent tête à l'ennemi. Ils l'entraînèrent, et bientôt l'Olympe retentit des gémissemens des mères et des épouses auxquelles cet affreux désastre enlevait tant d'êtres chéris. L'insurrection de la Macédoine coûta plus de huit mille hommes aux chrétiens, ils s'y perdirent entièrement, et les barbares se délivrèrent bientôt des bandes qui se maintenaient encore sur la ligne de la Romélie. Cassandre fut le seul point où les Macédoniens soutinrent avec avantage les attaques d'Abdouloboud; cette petite contrée devait être, jusqu'à la fin, le théâtre et le tombeau du courage.

Diamanty ne resta pas dans l'Olympe; sa présence n'y était plus nécessaire. Il y rassembla encore quelques guerriers, et suivant avec eux la route pénible des montagnes, il rejoignit Ulysse au-delà des Thermopyles. Nous verrons bientôt qu'il fit payer cher aux Musulmans sa défaite de Salonique.

Cependant, Abdouloboud qui se faisait moins remarquer par ses talens militaires que par son adresse à profiter de la victoire, ne se consuma pas en efforts impuissans devant la pres-

qu'île de Cassandre. Il y laissa une division de ses janissaires, et partit avec le reste des troupes pour soumettre l'Olympe. Déjà le mont Athos était ravagé, les hameaux grecs de la Macédoine étaient en cendres et leurs habitans esclaves ou morts. Le cruel pacha n'avait plus rien à craindre de ce côté; mais les montagnards de l'Olympe étaient dangereux pour lui. Il se hâta de saisir l'occasion qui se présentait d'abattre ces fiers ennemis. Il était sûr de les trouver découragés par leur dernier revers en se présentant aussitôt; il ne fallait donc pas leur laisser le tems de se reconnaître. Ses conjectures ne se réalisèrent que trop bien. On le vit sous les murs de Lantha presqu'au même instant qu'on y reçut la nouvelle de sa marche. Cette ville, la plus considérable de l'Olympe, fut renversée de fond en comble, et la fureur des barbares y renouvela les horribles scènes de Scio. Les montagnes qui avaient été jusque-là exemptes de dévastation et d'esclavage subirent aussi la loi sanglante du vainqueur. Tout fut anéanti, et ma pume se refuse au récit des horreurs que commirent encore les soldats d'Abdouloubond : ils ne rencontraient plus que des femmes, des enfans et des vieillards; mais la vue de ces êtres faibles et sans défense n'arrêta pas leur furie. Ils emmenèrent des esclaves, et laissèrent des ruines et des morts. Ce fut dans cette

expédition que les habitans d'un bourg périrent tous ensemble dans une vaste caverne où ils s'étaient réfugiés. Les barbares découvrirent leur retraite, et, pour en finir tout d'un coup, ils entassèrent à l'entrée de la caverne du bois sec et des arbres entiers; la flamme et la fumée se répandirent dans l'intérieur, et . . . . c'est assez de détails révoltans; quand pourrai-je donc les supprimer tout-à-fait!

Avant que de répondre à l'impatience du lecteur et de le ramener sur la terre sacrée du Péloponèse, je dois parler un instant de la Crète, qui veut être libre, et combat aussi pour la cause commune. Nous connaissons déjà l'insurrection de cette île et le dévouement de ses chrétiens, nommés vulgairement Sfacchiotes (1); mais nous ne savons pas tout ce qu'ils ont osé, tout ce qu'ils ont souffert.

Dans les premiers jours de 1822, un officier français, né à Candie et employé à l'armée du Péloponèse, s'était rendu aux sollicitations de ses compatriotes crétois; sa présence au milieu d'eux avait fait naître la discipline; son courage et ses talens militaires présageaient une longue suite de succès; mais tant d'espérances furent renversées par un coup imprévu: le brave Baleste, ce

(1) *Voyez* t. I, pages 333 et 390.

chef en qui les Sfacchiothes mettaient toute leur confiance, fut tué devant Réthymno lorsqu'il attaquait cette place, après avoir vaincu les Turcs dans trois batailles successives. On sentit vivement toute l'étendue de sa perte ; elle était irréparable. Les montagnes de la Crète abondent en soldats ; elles ne produisent point encore de capitaines. Un spartiate succéda à Baleste, mais il n'avait ni ses talens, ni son courage désintéressé. Le siége de Réthymno languit pendant plusieurs mois, et d'autres événemens obligèrent les Grecs à y renoncer.

A la fin de mai, pendant que la flotte égyptienne attendait à Stanchio les vaisseaux de Constantinople, une escadre de cette flotte, sous les ordres d'Ismaïl-Gibraltar, rallia quelques navires barbaresques et fit voile pour la Crète. Ismaïl-Gibraltar, qui a long-tems vécu dans les divers États de l'Europe, qui a surtout l'avantage de servir un prince juste, ami des arts et de ceux qui les cultivent, n'avait pas la barbarie des autres généraux Musulmans ; mais il était encore plus redoutable qu'eux ; son expérience et ses talens militaires, la discipline des soldats qu'il commandait, tous ces titres étaient bien plus dangereux pour la cause hellénienne que la brutale férocité des pachas (1). Il débarqua donc sous la protection des

(1) Tout le monde a entendu parler du vice-roi Méhem-

forts de Réthymno, et ce secours inespéré sauva la place. Bientôt, les Égyptiens essayèrent quelques sorties : ils eurent l'avantage. Alors, les Musulmans crétois, encouragés par cet exemple, consentirent aussi à entrer en campagne. Depuis plus de six mois, ils n'étaient pas sortis de leurs retranchemens, et la famine qui commençait à se faire sentir, malgré quelques chargemens de provisions, que les Turcs parvenaient à faire entrer dans le port à la faveur des pavillons neutres (1),

met-Aly, de ce prince législateur qui promet à l'Égypte une sorte de résurrection politique. On est tout étonné de le voir uni aux Turcs dans une guerre qui semble si favorable à ses intérêts; mais cette soumission apparente est, il faut l'espérer, le dernier tribut qu'Aly doit payer à une prudence trop soucieuse. Nous le verrons bientôt joindre ses forces à celles des Hellènes pour renverser l'ennemi commun. On a pensé que l'expédition d'Ismaïl-Gibraltar en Crète, n'avait eu lieu qu'en vertu d'un traité secret entre le sultan et Méhemmet-Aly, par lequel la Porte réunirait cette île au gouvernement de l'Égypte si le pacha pouvait la réduire. Cette convention n'a rien d'officiel, et je pense qu'elle n'a jamais existé.

(1) On a vu, à la honte de l'Europe et de ses agens en Grèce, je dirai même à la honte de l'humanité, des navires de commerce anglais et autrichiens violer la neutralité, au mépris de toutes les lois de l'honneur et des convenances, pour faciliter aux Turcs les moyens de vaincre, c'est-à-dire d'exterminer des chrétiens. Les prévaricateurs agissaient à l'insu des gouvernemens, un Européen aime à se le persuader;

n'avait pu jusque-là vaincre la terreur du souvenir de leurs derniers revers. Ismaïl-Gibraltar harcela si souvent les Sfacchiotes, il les menaça tant de fois d'une déroute complète que ceux-ci se déterminèrent à lever le blocus. Un matin, les assiégés ne découvrirent plus de soldats dans la plaine : les huttes que les ennemis s'étaient construites existaient encore ; mais elles paraissaient désertes. On crut que ce silence cachait un piége ; un parti de cavalerie poussa jusqu'au camp ; même solitude : on y pénétra, les barraques étaient vides. Le général égyptien ne douta plus de la retraite des ennemis, et, n'osant pas les poursuivre dans les montagnes où ils devaient avoir pris position, il marcha vers Candie. Une autre armée grecque, sous la conduite d'un nommé Mano, Arcadien d'origine, entourait cette place que l'on regarde comme imprenable. Elle était ravagée par la peste et la famine ; les Sfacchiotes s'en croyaient déjà les maîtres ; mais les choses changèrent de face à l'arrivée d'Ismaïl : il attaqua les Grecs avec

---

mais pourquoi ne furent-ils pas punis ? pourquoi les bâtimens de guerre de leurs nations osèrent-ils réclamer contre les Grecs qui les arrêtaient au milieu de leur honteux commerce ? Du moins nous, Français, consolons-nous ; nous n'avons pas à craindre de semblables reproches, et nos marins sont purs d'une pareille infamie.

fureur, et les assiégés le secondèrent de tous leurs moyens par une sortie générale. Mano rallia ses troupes que le premier choc des Égyptiens avait ébranlées; il revint à la charge avec tout l'avantage du nombre et de la position, il l'emportait sans doute si les assiégés n'avaient fait une diversion puissante, en tombant sur ses derrières, pendant qu'il faisait face à l'armée d'Ismaïl. Ce mouvement fut décisif: les chrétiens, culbutés dans leurs retranchemens, prennent la fuite en désordre, et l'ennemi aurait eu le tems d'en faire un carnage épouvantable, si Mano, après avoir combattu en désespéré, n'avait réussi à former un corps de deux mille hommes qui protégea la retraite des fuyards jusqu'à la lisière des montagnes. Il s'y retira lui-même pour y préparer les moyens de venger sa défaite. Cette journée, si fatale aux armes grecques, fit le plus grand honneur au courage et à la prudence de leur chef. Les Sfacchiotes laissèrent deux mille morts environ dans la plaine de Candie.

Cependant, on parlait, dans l'Asie mineure, d'un débarquement à Samos. Cette nouvelle, répandue tant de fois, était appuyée par des préparatifs considérables. Les hordes de l'intérieur de la Natolie s'assemblaient à Échelle-Neuve, désignée comme point de réunion. Cette ville, qui avait tant souffert en 1821, n'était pas encore

au terme de ses maux. Il n'y restait pas un chrétien indigène; mais une foule de malheureux Grecs s'y étaient rendus de Koniéh, de Kutayéh et de Guzel-Hissar, dans l'espoir d'y trouver l'occasion de passer à Samos ou dans les îles de l'Archipel. Quelques-uns avaient réussi, le plus grand nombre échoua, et les barbares, en arrivant de leurs déserts, ne trouvèrent que trop de victimes. Les plus furieux étaient les monstres qui revenaient couverts du sang des infortunés Sciotes; les Grecs auraient péri jusqu'au dernier, dans ce premier moment, si la fermeté du pacha n'avait d'abord contenu la rage des assassins; mais bientôt, il ne fut plus en sa puissance de les arrêter. La mort du Capitan-pacha avait fait sur eux une impression terrible; les courses des Samiens sur le continent achevèrent de les exaspérer. La ville d'Échelle-Neuve fut livrée au massacre et au pillage; les habitans turcs eux-mêmes ne furent pas à l'abri des spoliations. Les bandes dévastatrices se retirèrent après ce dernier exploit. Il faut convenir que le grand seigneur était bien servi! au lieu de nuire à ses ennemis, ses armées ravageaient ses propres États. Depuis cette époque, Échelle-Neuve a cessé d'être; il faudra bien des années pour la tirer de ses ruines.

Smyrne, par sa position et les élémens de discorde qu'elle renfermait, ne pouvait demeurer

étrangère à aucune des secousses qui ébranlaient l'Asie. A peine si l'incendie du vaisseau Amiral y avait occasioné quelques désordres, tant la fermeté du gouverneur avait su comprimer la malveillance. Les Smyrnéens se flattaient d'un long repos; mais ils ne tardèrent pas à être désabusés.

Lorsque le camp d'Échelle-Neuve eut été dissout, une multitude d'assassins, monstres sans famille et sans patrie, inondèrent la ville en dépit des efforts du pacha et des janissaires, amis de l'ordre. Leur présence dans cette grande cité y ramena la terreur; on crut voir renaître les jours de 1821 avec leurs horreurs et leurs massacres. Des bandes de meurtriers parcouraient, comme à cette époque, les quartiers les plus populeux; des rixes fréquentes s'engageaient entre eux et les patrouilles du gouverneur. Les maisons se fermaient encore, et les Grecs, auxquels cet orage présageait une longue suite de calamités, encombraient de nouveau les magasins situés sur le port, les habitations consulaires et les navires en rade. Enfin, les dévastateurs exécutèrent leurs affreux projets. Les premiers jours de juillet avaient été tranquilles, on craignait; mais l'humanité n'avait pas eu à gémir encore. Un petit nombre d'artisans grecs, de ces gens pour lesquels l'expérience du passé est sans fruit pour l'avenir, s'obstinaient à continuer leurs travaux, malgré

les avertissemens de leurs compatriotes, malgré ceux des Européens et même ceux des autorités turques. Tout à coup, le 5 au matin, une vive fusillade se fait entendre dans les quartiers musulmans: le bruit se rapproche, et bientôt la ville entière est inondée d'assassins. Une vingtaine de malheureux tombèrent sous leurs coups; ces monstres devaient incendier plusieurs rues afin de mettre le désordre à profit pour le massacre et le pillage; mais ils n'en eurent pas le tems, et leur indigne triomphe fut de courte durée. Les janissaires se forment avec le pacha à leur tête, et les brigands, enveloppés à leur tour, déposent lâchement les armes. Ils furent exilés à l'exception de sept qu'on regardait avec raison comme les provocateurs de la révolte. Ceux-là furent étranglés dans le château de mer, et leurs corps exposés aux regards du peuple qui, pour la première fois peut-être, vit avec indifférence infliger la peine de mort à des turcs *seulement pour avoir égorgé des chrétiens*.

On dut, à cette mesure vigoureuse, le prompt retour de la tranquillité; mais, dans le péril, on apprécia plus que jamais les vertus et le courage du magistrat français, de ce David que les Grecs regardaient comme leur providence dans l'infortune; si quelques obscurs détracteurs s'acharnent encore contre lui, les louanges et la vénération

de tout un peuple le vengent assez de leur impuissante calomnie. D'ailleurs, la postérité qui décerne les réputations apure les comptes de l'envie ; la haine et les rivalités n'entrent point dans sa balance ; et le nom de David arrivera jusqu'à elle, entouré de reconnaissance et d'amour.

CHAPITRE V.

Troubles à Constantinople. Les Janissaires et le peuple se soulèvent contre le favori du sultan, Halet-Effendy. La flotte turque vient à Patras pour y prendre le nouvel amiral. Le Sénat de la Grèce, réfugié à Épidaure, cède à la terreur commune, et s'embarque dans le gofle d'Anaply. Courage des Hellènes. Mavrocordato se rapproche de Missolunghi. Apparition de la flotte ottomane dans les eaux d'Anaply.

Comme les destinées sont mobiles sur la terre! Tout change, tout passe pour renaître, et les tems anciens semblent revivre dans les modernes, après une longue révolution d'années. On dirait que les événemens effacent les siècles et rapprochent le présent du passé. En effet, cette Grèce que l'univers contemple, n'est-elle pas la Grèce de Miltiade et de Thémistocle? La voilà tout entière avec ses discordes, son courage, sa civilisation naissante; la voilà menacée de nouveau par la superbe Asie, sans alliés, sans trésors et sans crédit. Les mêmes faits se représentent; les mêmes lieux sont témoins des mêmes scènes. On combat aux Thermopyles; Athènes

est occupée par les barbares; Salamine voit fuir encore les vaisseaux de Byzance : le Péloponèse et la Thessalie deviennent les tombeaux de ces armées orgueilleuses qui croyaient leur apporter l'esclavage. En un mot, le rapport de ces deux époques mémorables est frappant de vérité : un seul point les distingue, et cette différence est à la gloire de nos Hellènes. Le joug de l'étranger n'avait jamais pesé sur les têtes des compagnons de Léonidas; il n'avait point flétri leur caractère; mais plusieurs siècles d'oppression et de misère ont préparé l'héroïsme de leurs descendans : la servitude, qui dégrade les nations ordinaires, ranime, pour ainsi dire, la vigueur d'un peuple généreux; l'excès du mal amène le désespoir, et le désespoir des grandes ames dans les fers, c'est la mort des tyrans.

Bientôt, j'ose le prédire, la Grèce moderne n'aura plus rien à envier à son illustre aïeule : elle commence comme elle; elle doit prétendre à la même renommée. L'Asie subira un jour le châtiment de sa présomptueuse audace, à moins que .... mais non, la chose est impossible : j'en repousse même l'idée; non, l'Europe ne se souillera pas d'un attentat pareil; on ne verra pas ses légions civilisées marcher avec la barbarie pour étouffer la civilisation. Que les Turcs succombent, et que la politique se mette en harmonie avec la

raison! les premiers ont déjà trop vécu (1) pour le repos de la terre et pour le bonheur de l'humanité : la seconde est tout égoïsme et perfidie; elle ne consacre que l'injustice; les rois la protégent parce qu'ils y voient leur intérêt du moment; mais ils ne veulent pas voir qu'elle est aussi la plus grande ennemie de leur prospérité; qu'elle nourrit cette rivalité si funeste à la paix des nations; que c'est elle qui maintient les honteuses barrières qui séparent encore les hommes, et transforment un monde de frères en un monde d'étrangers. Oh que nous sommes loin de cette perfection que nous reprochent de fanatiques adversaires! La civilisation n'est qu'à son aurore; que d'espace jusqu'à son déclin!

Cependant que font les barbares tandis que les Hellènes leur portent des coups si terribles sur terre et sur mer? Ils se déchirent au lieu de s'entendre, et conspirent eux-mêmes la ruine de

---

(2) On voit bien qu'ici je parle du gouvernement et des institutions : j'étais sûr d'être compris, mais la bonne foi n'est pas le partage de tous, et l'on aurait pu tirer parti de ces lignes pour me faire un reproche que je ne veux ni craindre ni mériter, celui de provoquer l'extermination de tout un peuple. Oh non, sans doute! Assez, beaucoup trop de massacres! Qu'il vive, ce peuple; mais qu'il change : je ne forme pas d'autre vœu.

leur funeste puissance. Constantinople est en proie à l'anarchie. Les janissaires ne sont plus les seuls coupables ; le peuple paraît ligué avec eux.

On connaît les saturnales que le prophète de la Mecque a consacrées dans son culte sous le nom de *Baïram*, et qui suivent la lune d'abstinence ou *Rhamazhan*. Ces fêtes, si l'on peut donner ce nom au débordement de la licence la plus effrénée, durent trois jours pour le bas-peuple ; mais les grands et les riches les prolongent durant une semaine. Le Baïram ne se passait jamais sans violence contre les Chrétiens, même dans les tems paisibles : que ne devaient-ils pas craindre lorsque la soif de la vengeance augmentait encore la haine des barbares ! Dès le 14 juin, plusieurs meurtres, accompagnés de circonstances affreuses, avaient ensanglanté le faubourg de Galata. La Porte fit publier un *hatty-schéryf* pour le maintien de la tranquillité. Cette ordonnance menaçait les perturbateurs des châtimens les plus sévères ; mais ils ne furent point intimidés. L'exaspération était à son comble ; on parlait d'une levée en masse, et cette nouvelle, répandue à dessein par les malveillans, signalait le ministre Halet-Effendy comme l'auteur d'un projet si préjudiciable aux habitans de Constantinople ; on ajoutait même que l'exécution de cette

grande mesure devait commencer par la capitale. Il n'en fallait pas autant pour exciter une explosion de murmures : le hatty-schéryf, publié sur ces entrefaites, accrut le mécontentement : une violente sédition en fut la suite.

Le premier jour du Baïram, le quartier des Francs et celui des Grecs sont inondés par une multitude furieuse ; on enfonce les maisons de plusieurs négocians qui sont pillées ; des rayas se présentent sur la route des assassins ; on les égorge : ensuite, les révoltés se portent dans les quartiers turcs, et menacent les palais des ministres. Les bains publics, lieux sacrés pour les Musulmans, deviennent la proie de cette populace égarée ; elle y pénètre, et s'y livre au pillage comme dans une cité ennemie. Le grand visir se déguise et vient lui-même se mêler aux mécontens pour mieux voir leurs projets, leurs moyens et les motifs de leur rage : il est insulté sans être reconnu ; il veut parler de modération ; on le maltraite. La force était le seul remède à employer : il se retire, et fait aussitôt donner l'ordre à Hassan-pacha, qui commandait l'armée de réserve campée à Scutary, de marcher sur la ville avec toutes ses troupes. Dans l'intervalle, quelques ortas de janissaires, demeurés fidèles, commençaient à cerner la populace : ils employèrent d'abord la voie des prières, et finirent pas frap-

per, voyant qu'ils n'étaient pas entendus. Les séditieux opposèrent quelque résistance dans le premier moment ; mais lorsqu'ils surent que l'armée d'Hassan-pacha s'avançait contre eux, ils se retirèrent en désordre. On en saisit un grand nombre, et le jour même le Sultan ordonna le supplice de cent quatre-vingts janissaires, de ceux qui avaient le plus contribué à l'insurrection, et que l'aga de cette milice avait arrêtés les armes à la main. Un autre hatty-schéryf, dans lequel sa Hautesse fit éclater toute son indignation, produisit le plus grand effet sur le peuple, déjà vaincu par la terreur. « Si je me glorifie d'être janissaire moi-même, disait le Prince, si tous les grands de ma Cour regardent ce titre comme flatteur et honorable, c'est que les janissaires ont été de tout tems les défenseurs du trône et de la patrie ; mais s'ils se déshonorent par des bassesses, par des actes de lâcheté qui n'appartiennent qu'à des brigands et à des incendiaires, je suis bien loin de vouloir que mon nom figure plus long-tems parmi ceux des ennemis du Prophète. L'aga des janissaires travaille au rétablissement du bon ordre ; s'il ne réussit pas, je quitte *Stamboul* avec mes deux fils, et j'abandonne aux ennemis de la loi une ville devenue l'objet de l'horreur des vrais Musulmans et du mépris des infidèles. »

Cette fermeté, ce langage vigoureux, tout épouvanta les séditieux : le calme le plus parfait succéda à cette matinée orageuse : l'aga des janissaires fit un grand nombre d'arrestations dans les casernes des ortas connus pour leur indiscipline et leur mauvais esprit ; il n'éprouva aucune résistance. Dès le lendemain, second jour du Baïram, plus de trente mille personnes traversèrent Péra pour assister à l'exercice du *géryd* ou jeu de canne, que le Sultan honore de sa présence, d'après un vieil usage : la tranquillité ne fut pas troublée un seul instant ; le Grand-Seigneur fut accueilli par les acclamations du peuple toutes les fois qu'il se montra, et les Chrétiens conçurent de nouvelles espérances.

Cependant, on avait chanté des couplets outrageans pour sa Hautesse au milieu du tumulte de la veille ; il avait été question d'assaillir sa résidence impériale. Ces clameurs, ces dispositions hostiles du peuple contre le souverain, n'avaient pas d'exemple depuis l'origine de la monarchie. Il fallait des torts ou des malheurs bien grands pour décider les Turcs, les hommes les plus fanatiques de la terre, à blasphêmer le nom de leur maître, de celui qu'ils regardent comme l'héritier et le descendant du Prophète. En effet, l'indignation et le désespoir agissaient à la fois sur les esprits; d'abord, les désastres du Péloponèse et

la catastrophe du Capitan-pacha qui venait d'être connue, ensuite les décrets du divan, qui tous avaient pour but de nouvelles demandes d'hommes et d'argent. Les impôts étaient déjà excessifs, et la misère du peuple allait en croissant à mesure qu'ils se multipliaient. Les douanes ne rendaient presque plus rien ; le commerce était paralysé ; la Moldavie, la Valachie, le Péloponèse et surtout l'opulente Scio, qui rapportaient annuellement plus de vingt millions de piastres au trésor, étaient ou révoltés ou couverts de ruines. L'Asie-Mineure, qui devait sa prospérité à la richesse de ses produits, n'en trouvait pas le débouché, parce que la confiance était bannie des affaires ; et, dans cette détresse générale, le gouvernement insistait pour avoir de l'or quand il n'en restait plus dans l'État ; il imposait de nouveaux sacrifices lorsque la nation succombait sous le poids de tant de calamités. Voilà ce que répétaient les mécontens ; leurs discours étaient trop vrais pour ne point agir sur le peuple : il est difficile à persuader ; mais lorsque ses intérêts et même son existence se trouvent compromis, il cède facilement aux impressions de ceux qui lui montrent le mal sans lui en indiquer le remède.

Le ministre Halet-Effendy n'avait pas été épargné non plus : c'était contre lui principalement

que le peuple était déchaîné; on lui attribuait tout l'odieux des nouvelles mesures; on lui reprochait l'incapacité des généraux alors en charge; en un mot, on l'accusait d'égarer l'esprit du Sultan par ses perfides conseils. Les partisans des janissaires renchérissaient encore sur ces terribles imputations; il tramait, disaient-ils, la ruine de l'empire : tous les revers des Musulmans étaient son ouvrage, et les *Ghiaours* devaient moins leurs succès à la fortune qu'aux machinations de ce traître. Cependant il était facile de vérifier l'absurdité de ces calomnies : Halet était l'homme du Divan qui soutenait avec le plus d'énergie la dignité de la Porte contre les prétentions de Saint-Pétersbourg : il était hors de toute vraisemblance que ce ministre, connu par sa haine sanguinaire contre les Chrétiens, s'entendît secrètement avec eux. Mais le peuple croit tout aveuglément ou ne croit rien; il ne raisonne pas sa confiance. Halet-Effendy devint donc l'objet spécial de sa haine, et s'il parvint à s'y dérober, cette fois encore, il dut trembler pour l'avenir.

Le calme était momentanément rétabli dans la capitale; mais le peuple n'était pas encore apaisé; il fallait que le Prince scellât, pour ainsi dire, sa réconciliation avec lui par quelque grande concession : il lui livra des Chrétiens. Remarquons

ici le malheur des gouvernemens qui n'ont que l'ignorance pour base et la férocité pour appui; ils sont réduits à entretenir l'une par le mensonge et à engraisser l'autre par des supplices; que la raison les engage à éclairer l'une, ils sont renversés; que l'humanité les porte à refuser à l'autre sa pâture ordinaire, ils sont eux-mêmes dévorés par elle. Méditez l'exemple terrible des Turcs, vous qui régissez les nations, et vous surtout, folliculaires aveugles qui prêchez le retour des tems de honte où les trônes de l'Europe étaient placés entre la barbarie et l'abîme comme le trône des Sultans!

Qu'on n'aille cependant pas me supposer l'intention d'attaquer le caractère personnel du Grand-Seigneur. Mahmoud peut être noble et généreux; il a prouvé dans plusieurs circonstances qu'il aimait la justice, qu'il n'était pas ennemi des innovations utiles à son pays; mais il est né dans des tems malheureux, et le sceptre d'Othman est un pénible héritage pour le prince qui désire le bien. Lorsque je parle du Sultan, je m'élève moins contre l'homme que contre les obligations monstrueuses de sa charge. Ici donc le gouvernement turc jugea le sacrifice de quelques innocens nécessaire à son repos; Mahmoud se vit contraint d'y souscrire. Cent cinquante grecs furent pendus ou décapités dans les divers quar-

tiers de la ville, et ce cruel spectacle assouvit la rage des mécontens. Halet régna encore dans le conseil; mais il ne réussit pas à se rétablir dans l'esprit du peuple, qui le considéra jusqu'à la fin comme son oppresseur et son tyran.

Par suite de ces contradictions si fréquentes dans les gouvernemens qui n'ont pour code que le caprice d'un seul ou la violence de tous, on vit paraître, à peu de jours de là, un firman de la Porte qui abolissait le commerce des esclaves dans la capitale; mais cette ordonnance arrivait trop tard : les infortunés Sciotes étaient déjà devenus la proie d'une multitude d'acquéreurs; et lors même que le Grand-Seigneur aurait pris plutôt ces inutiles précautions, l'humanité n'aurait eu qu'à en déplorer les suites. Détruire et détruire encore, voilà le bonheur des barbares : s'ils épargnent des femmes, la pitié n'est pas leur mobile : c'est pour en tirer un prix souvent énorme; mais qu'on leur ôte l'espoir de continuer ces infames spéculations, ils cèdent à leur férocité naturelle, et tout est sacrifié. Je ne crains pas d'aller trop loin, en disant que si l'ordonnance de la Porte avait précédé l'invasion de Scio, les sexes et les âges auraient été confondus dans la même ruine. Voilà ce que le tyran d'un peuple stupide et barbare devrait toujours prévoir; il en est l'oppresseur, mais il n'en est pas le maître;

tout est excès, tout est abus dans son empire, tout, jusqu'au bien qu'il voudrait faire.

Pendant les jours de tranquillité qui suivirent, la Porte s'occupa sérieusement des moyens de remédier aux maux qui désolaient l'état. On n'avait plus d'argent, mais il restait encore des soldats. De nouvelles hordes asiatiques traversèrent le Bosphore pour rejoindre Chourchid en Thessalie où on le croyait encore; les travaux de l'arsenal furent poussés avec plus de vigueur que jamais; l'on pressa l'armement de tous les vaisseaux de guerre qui restaient dans le port. Dès que le Grand-Seigneur avait eu connaissance de la fin tragique du Capitan-pacha, il s'était hâté de lui donner un successeur; et le nom de celui-ci était déjà dans toutes les bouches avant qu'on sût le vrai motif de son élévation. Le nouvel amiral était Cara-Méhemmet, ancien topchybachy (général d'artillerie); il avait fait ses preuves dans plusieurs campagnes; mais si l'on appréciait son mérite comme artilleur dans l'armée de terre, on doutait au moins de ses talens comme marin, et surtout comme général en chef des forces navales. Il était alors à Patras, où sa présence gênait singulièrement les opérations des Grecs, qui trouvaient en lui un adversaire habile et opiniâtre. On résolut d'envoyer la flotte dans le golfe de Lépante pour y prendre son nouveau

chef; mais avant de faire commencer cette longue promenade, le Sultan voulut réunir toutes ses forces pour imposer aux escadres hellèniennes par un appareil formidable. Les vaisseaux mouillés à Ténédos rentrèrent en partie aux Dardanelles pour y renouveler leurs approvisionnemens; la Capitana-Bey et quelques frégates avaient souffert beaucoup soit pendant la nuit de l'incendie, soit en abordant au milieu du désordre qui avait accompagné la fuite. On les mit en état de tenir encore la mer, et cinquante armemens de toute grandeur, depuis les vaisseaux de haut-bord jusqu'aux simples goëlettes furent prêts à mettre à la voile vers la fin de juillet. Cette flotte devait rallier celles du Pacha d'Égypte et du Dey d'Alger, se porter ensuite à Patras, et de là, ravitailler les places maritimes du Péloponèse, débarquer des troupes sur divers points pour faciliter les opérations de Chourchid, enfin, anéantir la marine des insurgés et ruiner leurs principaux établissemens. On verra quel fut le succès de cette grande expédition sur laquelle la Porte fondait, pour ainsi dire, ses dernières espérances.

Dans l'intervalle, on régla dans le conseil le sort définitif des deux principautés de Valachie et de Moldavie : le cabinet russe insistait plus que jamais sur l'évacuation de ces deux provinces, toujours promise et toujours différée; les minis-

tres médiateurs s'épuisaient en *invitations amicales*, et descendaient même jusqu'aux prières pour amener les barbares à tenir leurs engagemens : ils cédèrent, mais leur prétendue concession ne fut qu'une mesure illusoire qui ne changea rien à l'état présent des choses, et aggrava peut-être les malheurs des infortunés Moldaves et Valaques. On avait mandé à Constantinople un grand nombre de boyards ou seigneurs des principautés ; c'était, avait-on dit, pour choisir parmi eux les nouveaux hospodars. Ces infortunés gémissaient depuis plusieurs mois dans la capitale ; ils y étaient, pour ainsi dire, emprisonnés, et les égards que la Porte affectait de leur témoigner ne les rassuraient guère sur l'avenir : elle usait des mêmes procédés envers ceux qu'elle voulait perdre. Cependant, leurs alarmes étaient vaines ; après plusieurs conférences avec le grand visir et le reiss-effendy, un choix, plutôt arbitraire qu'électif, bien qu'il fût arrêté par la voix du scrutin, termina les indécisions de la Porte. Deux princes grecs parurent donc encore une fois dans la salle d'audience impériale pour y prêter serment au Grand-Seigneur, et recevoir de lui l'investiture de leur nouvelle dignité ! On ne s'attendait pas à cet événement ; l'opinion générale était que le Divan ne nommerait plus de vice-rois, ou qu'il n'élèverait que des turcs à ces importantes fonc-

tions; mais on ne savait pas que la politique et l'urgence des tems pouvaient réduire la Porte à se relâcher un peu de sa hauteur et de sa prudence ordinaires. Les deux hospodars, dont les noms furent presqu'aussitôt proclamés, étaient Grégorio Ghisca pour la Valachie, et Logotheti Stourdza pour la Moldavie. La Porte se hâta de communiquer officiellement aux ambassadeurs des puissances amies ce témoignage de sa fidélité à remplir ses engagemens; mais elle feignit d'oublier que l'élection des hospodars était une nouvelle infraction aux traités existans avec la Russie. Cette puissance s'était réservé, par une clause spéciale de la convention de Kaïnardgi, le droit de ratifier ou de rejeter les nominations aux charges d'hospodar de Valachie et de Moldavie faites à Constantinople; on ne la consultait pas, et le Divan affectait de regarder son choix comme irrévocable : plusieurs notes que je joindrai à d'autres pièces officielles, à la fin de ce volume, furent remises à MM. de Lutzow et Strangford; ils envoyèrent des courriers à Vérone où l'empereur Alexandre venait de se rendre, et tout s'arrangea pour le mieux. La Russie avait fait tant de concessions qu'elle pouvait bien faire encore celle-ci sans risquer de se compromettre davantage. Ce fut le premier pas vers une honteuse réconciliation, et la Russie, toujours

faible et cauteleuse, parut entièrement satisfaite, en se réservant toutefois quelques points de chicane, pour avoir toujours un prétexte d'agir, si elle en trouvait enfin l'occasion. Je ne sais pas, en vérité, comment elle devait être, cette occasion, pour lui sembler favorable.

Pour la première fois, depuis l'origine des trônes grecs de Valachie et de Moldavie, le sultan choisissait des princes ailleurs que parmi les Grecs du Fanal (1). Cette innovation ne surprit personne; les Grecs du Fanal lui inspiraient une trop juste défiance pour qu'il pût leur livrer encore la gestion d'une partie de ses États; mais ce qui excita la plus vive surprise parmi les Francs, les Grecs et les Turcs eux-mêmes, c'est la munificence insolite avec laquelle la Porte traita ses nouveaux mandataires; malgré la pénurie où elle se trouvait, elle leur fit compter à chacun 100,000 piastres (2) pour leur faciliter les moyens

(1) Ceux qui ont lu mon premier volume; savent déjà que le Fanal est un quartier de Constantinople, où les nobles grecs avaient leurs palais.

(2) On ne doit pas se méprendre sur la valeur des piastres turques, en les confondant avec les piastres d'Espagne, connues dans nos colonies sous le nom de *gourdes* : la piastre turque valait, il y a huit ans, trois francs de notre monnaie et même d'avantage; mais elle a beaucoup perdu depuis cette

de former leur maison. C'était pour ainsi dire dévier de ses principes ; elle qui vendait les charges au poids de l'or, à l'époque de sa prospérité, en payer les titulaires lorsqu'elle était dans la détresse ! Cependant la Porte, quoi qu'on ait pensé dans le tems de cette étrange mesure, était toujours conséquente avec elle-même : elle vendait des sceptres autrefois ; aujourd'hui elle achetait des créatures : ses délégués étaient sûrs de se gorger d'or dans leurs gouvernemens, avant la guerre ; les tems avaient changé, et maintenant la misère et la dévastation des provinces ne leur laissaient plus l'espoir de s'y enrichir. Au reste, qu'on ne s'abuse pas sur cette générosité apparente ; tout ce qui vient des Turcs est suspect, et leur feinte largesse n'était, dans le fond, qu'un prêt usuraire.

Je ne suivrai pas les nouveaux hospodars dans la pompe qui accompagna, comme à l'ordinaire, leur subite élévation ; je ne détaillerai ni le nombre de leurs officiers, ni les serviles actions de grâce qu'ils rendirent aux ministres, avec toute la bas-

---

époque, par suite des altérations successives qu'ont éprouvées les monnaies en Turquie : aujourd'hui, elle vaut à peine 75 c. et elle perdra encore, selon toutes les apparences. La piastre d'Égypte est infiniment plus faible ; elle varie, dans le commerce, depuis 40 jusqu'à 45 centimes.

sesse, tout le faste oriental. Laissons-les dans leurs palais, où ils reposent comme Damoclès, et voyons ce que devient la flotte immense de Constantinople.

Elle quitta la rade au commencement d'août, et ne s'arrêta à Gallipoli, que le tems nécessaire à son approvisionnement d'eau et de biscuit ; à peine eut-elle franchi le Bosphore que les vaisseaux de Mételin la rejoignirent ; ils l'attendaient en rade de Ténédos. Alors on fit voile pour la Grèce en se dirigeant au sud afin de rallier l'escadre égyptienne qui devait abandonner dans le même tems les parages de Stanchio. La jonction s'opéra dans les eaux de Santorin, au bruit de l'artillerie des deux flottes, qui composèrent alors un ensemble de cinquante-huit voiles. Santorin craignait une invasion ; mais les barbares passèrent outre : ils firent de même à l'égard de Tine, qui avait des motifs réels de terreur. Le vice-amiral avait reçu l'ordre positif de ne rien entreprendre sans le concours du Capitan-pacha, et de ne toucher nulle part ; c'était après le retour de Patras que les opérations devaient commencer. Bientôt cette grande armée navale se grossit encore des vaisseaux d'Alger qui l'attendaient à Candie ; enfin, le 10 août, à la pointe du jour, elle se présenta devant les dardanelles de Lépante, et le canon des châteaux annonça son arrivée aux deux rives du golfe.

Cependant les îles maritimes de l'Archipel étaient dans la consternation ; jamais rien d'aussi formidable n'avait été entrepris contre elles, et les Hydriotes eux-mêmes commençaient à désespérer du succès ; mais ce découragement ne fut pas général, et la confiance que les insulaires avaient dans la supériorité de leurs manœuvres, dissipa presque aussitôt une impression si funeste. On se rappela la fuite de cette même flotte, devant une vingtaine de vaisseaux indépendans, lorsque, au commencement de la guerre, elle se proposait de ruiner Samos ; on récapitula tous les revers, toutes les humiliations qu'elle éprouvait depuis deux ans ; la destruction d'un vaisseau à Ténédos, en 1821, la catastrophe récente du Capitan-pacha devant Scio ; tous ces souvenirs glorieux relevèrent le courage des Hellènes ; ils aimèrent à se persuader que la ruse et l'adresse pouvaient triompher de la force, et cette idée les sauva. C'en était fait de la cause hellénienne, si la terreur avait paralysé l'énergie de ses marins.

Nous avons déjà vu que l'on passait successivement de l'espérance au découragement sur le continent de la Grèce ; à cette époque l'on n'y était pas moins alarmé que dans les îles. Si l'on pouvait à peine résister aux Turcs qui inondaient déjà le Péloponèse, la Béotie et la Thessalie, que de-

viendrait la république lorsque la flotte aurait vomi dans son sein de nouvelles hordes ennemies? Le chef du gouvernement n'était plus à la tête des affaires, et tout devait se ressentir de son absence. Il y avait pour ainsi dire désorganisation complète; les généraux seuls étaient fidèles à leurs devoirs; mais ils agissaient selon les intérêts du moment, sans avoir de plan arrêté; les citoyens faibles émigraient ; les femmes éperdues se croyaient accablées déjà de tous les maux que leur peignaient leur imagination délirante, et les soldats restaient à leur poste : la grandeur du péril n'ébranla jamais leur constance. Tel était alors l'état déplorable des choses dans le Péloponèse, lorsque les membres du pouvoir exécutif justifièrent toutes les craintes par la pusillanimité de leur conduite, et légitimèrent, pour ainsi dire, la faiblesse des lâches. Je voudrais pouvoir taire un fait peu honorable pour ceux qui le composaient cette année; mais ma tâche est de tout dire, et je la remplirai jusqu'au bout. Ce gouvernement que nous avons suivi d'Épidaure à Corinthe, et de Corinthe à Argos, au lieu de donner l'exemple de l'héroïsme à la nation, commit la faute de passer à bord des vaisseaux hydriotes, qui bloquaient Anaply; cette maladresse, pour ne pas désigner autrement un acte si peu en harmonie avec ce que l'on devait attendre *des représentans*

d'un peuple armé pour la conquête de ses droits, produisit heureusement peu d'effet sur les troupes; elles étaient dévouées à leurs chefs, et jamais elles n'avaient porté plus loin l'enthousiasme et la confiance. On revint partout de ce premier effroi, et bientôt, comme dans les îles, un redoublement d'énergie en effaça jusqu'à la trace (1).

La flotte était donc à Patras, et Chourchid, dans le voisinage de Corinthe, pendant que le Péloponèse, ébranlé par tant de chocs terribles, osait à peine compter sur ses moyens de résistance. Cependant que devenait le brave Mavrocordato dans ces momens de terreur? Nous l'avons vu combattre en héros dans la malheureuse affaire de Péta; nous l'avons suivi dans sa retraite sur Vracori; maintenant quelle est sa fortune? il est pour ainsi dire séparé de la Grèce; il n'a point de secours à attendre d'elle, et toutes ses ressources, il doit les trouver en lui-même; jetons un coup d'œil rapide sur les événemens de sa glorieuse

(1) La conduite des membres du gouvernement fut si coupable que je tairai leur nom pour ne pas les livrer au mépris des braves: l'on ne doit pas oublier que Mavrocordato combattait alors au champ d'honneur; il fut donc étranger à cette faiblesse, ou plutôt elle n'eut lieu que parce qu'il n'était point là pour l'empêcher.

campagne dans l'Arta et sur le golfe Ambracique.

Ruschid-Pacha s'avançait par Vonizza pour couper aux Hellènes tout moyen de retraite sur Corinthe, et les obliger à en venir à une affaire générale, pendant qu'Omer Vrione continuait de presser les Souliotes, déjà réduits à la dernière extrémité. Ces deux chefs se voyaient avec jalousie : Omer, comptant sur ses talens et sur la fidélité des Albanais, se croyait assez fort pour soumettre les Acarnaniens sans le secours d'un collègue. Ruschid, fier des succès qu'il venait d'obtenir, ne regardait Omer que comme un rival heureux, qui lui ravirait en partie l'honneur d'une campagne, dans laquelle il aurait à peine figuré. Ils avaient à cœur tous les deux la ruine des Hellènes, et surtout la prise ou la mort de Mavrocordato; mais un seul voulait avoir le mérite d'un si beau *fait d'armes ;* et leur orgueil reculait devant l'idée d'un partage qui leur semblait également injuste. Ainsi, lorsque le sort du premier magistrat de la république semblait désespéré, les divisions de ses ennemis lui ouvraient une porte de salut.

Avant que de prendre position à Vracori, Mavrocordato avait pourvu à la défense du Macrinoros; il s'occupa sans relâche, de son nouveau quartier-général, des moyens d'armer tous les

Grecs de la contrée. Ils étaient en assez grand nombre pour garder les passages de leurs montagnes, et pouvaient d'autant mieux rendre ce service à la patrie, qu'ils étaient chez eux, qu'ils avaient l'habitude de ce genre de guerre, et qu'ils connaissaient toutes les issues, tous les postes difficiles ; mais leurs familles étaient alors en sûreté sur le territoire anglo-ionien, et les hommes, toujours sûrs d'échapper à l'ennemi, voyaient ses progrès avec plus d'indifférence. Tout à coup, et comme par miracle pour le salut du président, le *lord haut-commissaire* des Sept-Iles, par l'une de ces mesures particulières à la politique anglaise, révoque l'autorisation qu'il avait précédemment donnée aux chrétiens fugitifs de s'établir sur le sol britannique : il envoie un officier à Calamo pour en expulser les Grecs du continent, *sujets* de la Porte-Ottomane. Cet ordre barbare ne fut que trop ponctuellement exécuté ; une multitude de femmes et d'enfans se virent bannis de cette terre inhospitalière, pour rentrer dans une patrie où ils croyaient déjà trouver les barbares et la mort. Comme les dissensions naissantes entre Omer et Ruschid avaient amélioré les affaires de Mavrocordato, la politique inhumaine du ministre anglais tourna tout entière à son avantage : il vit affluer dans son camp la foule des Acarnaniens, qui avaient refusé jusque-là de prendre

part à la guerre, se croyant à l'abri de ses calamités lorsque leurs familles étaient elles-mêmes en sûreté; maintenant qu'ils ne voyaient de salut qu'en la victoire, pour leurs enfans et pour eux, ils prenaient le parti de combattre. Avant l'ordonnance de lord Maitland, Mavrocordato n'avait guères que six cents hommes; deux jours après il en comptait plus de deux mille; ce renfort arriva bien à propos.

Quatre mille Asiatiques quittaient déjà la plage de Vonizza pour attaquer les Hellènes. Dans ce pressant danger, Mavrocordato fit occuper Catouna, point de la plus haute importance, et qui commande la plaine de l'Achéloüs. L'ennemi n'osa pas tenter le passage; mais tous les jours ses avant-postes en venaient aux mains avec les tirailleurs grecs, et ces engagemens, peu considérables d'ailleurs, familiarisaient les Hellènes avec le danger, en leur inspirant une nouvelle confiance puisqu'ils avaient constamment l'avantage. Cependant Mavrocordato était retourné à Vracori en laissant le commandement de sa petite armée à un Grec acarnanien sur la loyauté duquel il croyait pouvoir compter; cette confiance le perdit. J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer plusieurs fois combien la délicatesse de cette peuplade est suspecte, et surtout combien les Grecs avaient de motifs pour se défier des hommes qui

avaient servi sous le visir de Janina, Aly-Tébé-len. Je n'insisterai pas sur ce point; il me suffira de dire que l'homme choisi par le président pour diriger les opérations de l'armée était de la basse-Albanie, et ancien officier du vieux tyran; il se nommait Varnakioti; l'influence qu'il exerçait sur les Acarnaniens et sur les Épirotes, plus encore que ses talens militaires, avaient décidé Mavrocordato à lui donner le premier grade de l'armée dans l'espérance qu'il userait de son crédit en faveur de la Grèce; mais il ne connaissait pas toute la noirceur de cette âme servile et mercenaire.

Les soldats murmuraient dès le commencement contre ce chef nouveau, qui s'opposait pour ainsi dire à leurs succès en les empêchant de poursuivre les maraudeurs turcs; on lui reprochait ses ménagemens affectés envers les prisonniers de Ruschid, et si l'on ne l'accusait pas de perfidie, on s'étonnait de son excessive prudence. Cette conduite équivoque, et plusieurs circonstances où ce traître mit encore plus à jour ses coupables projets, auraient dû dessiller tous les yeux sur son compte; d'ailleurs il avait été élevé avec Omer-Vrione, et depuis l'enfance, des services réciproques avaient resserré les liens de cette vieille amitié; mais on croyait Varnakioti plus utile que dangereux; on le maintint dans le commandement.

Il l'exerçait depuis une quinzaine de jours, lorsque, le 17 août, on surprit quelques Turcs porteurs de lettres de Ruschid, adressées au général grec, et dans lesquelles le pacha demandait l'échange des prisonniers; il finissait par des offres de pardon si l'on voulait se soumettre. Les capitaines furent aussitôt informés de cette découverte, qui devint publique dans le camp; ils se réunirent chez Varnakioti, bouillans de colère et d'indignation, et s'efforcèrent d'enchaîner ce perfide par la religion du serment; on jura de mettre à mort quiconque oserait émettre l'opinion de traiter avec les Turcs; mais le plan de Varnakioti était déjà concerté : lorsqu'il vit que les affaires, au lieu de s'améliorer, empiraient de jour en jour, que le Capitan-pacha, après avoir proposé une capitulation avantageuse, n'avait pas été mieux accueilli par le conseil de l'armée que les émissaires de Ruschid, il passa à l'ennemi, et sa défection entraîna celle des habitans de Valtos et de Xéroméros. On ne pouvait plus tenir à Catouna; il fallut se retirer sur l'Achéloüs, et se borner à la défense du passage de ce fleuve : jamais, depuis l'ouverture de cette campagne, si féconde en vicissitudes, Mavrocordato ne s'était trouvé dans un plus grand embarras.

Mais la rive droite du fleuve est un pays de plaine où la cavalerie des Turcs aurait eu trop

d'avantages; on fut donc obligé de l'abandonner encore pour gagner Angélo-Kastro, point au-dessous duquel il cesse d'être guéable. Six cents Grecs s'y établirent sous les ordres du capitaine Macri, et le président feignit de vouloir défendre le gué de *Lépénou* pour retarder Ruschid et faciliter l'évasion des habitans de Vracori. Il n'avait avec lui que trois cents hommes, et les eaux du fleuve étaient trop basses pour qu'il pût se maintenir long-tems à Lépénou; il opéra sa retraite sur Anatoliko, après avoir brûlé Vracori, les villages et les habitations du Vlocos, où l'ennemi pouvait s'établir; mais la fortune devait persécuter jusqu'au bout ce vertueux patriote. A peine commençait-il à respirer à Angélo-Kastro, qu'Omer-Vrione, délivré des Souliotes, vint appuyer Ruschid avec six mille hommes (1); de cette ma-

(1) Il faudrait être bien prévenu, bien partial, pour ne pas convenir que l'Angleterre a joué un *vilain* rôle dans les affaires de la Grèce: je crois que tous les partis s'accordent avec moi sur ce point. J'ai déjà signalé plus d'une fois l'injustice et même la barbarie des agens de cette puissance; le trait suivant prouvera combien ils étaient voués aux intérêts des Turcs: les Souliotes tenaient les troupes d'Omer-Vrione en échec devant leur ville; un sieur Mayer, agent anglais à Prévésa, faisait tous ses efforts pour décourager ces braves, et toutes ses propositions tendaient à leur faire trahir leurs devoirs. Ils résistèrent à ces indignes séductions; mais lors-

nière, Mavrocordato se trouva pressé par dix mille Turcs, n'ayant à leur opposer que le dévoûment et le courage de neuf cents Hellènes. Pour comble de malheur, le capitaine Macri venait de quitter sa position sur un faux avis d'un mouvement des Turcs pour l'envelopper; cette faute paraissait décisive pour le sort du président; mais il lui restait les Philhellènes et son courage. Il ne s'amusa point à occuper les défilés du mont Aracinthe, d'autant plus que cette précaution, au lieu de le servir, l'aurait infailliblement perdu, puisque la cavalerie de Ruschid, après avoir passé l'Achéloüs à Stamma, débouchait dans la plaine d'Anatoliko; il aurait pu rentrer encore dans le Péloponèse par Salone, mais sa grande âme reculait devant l'idée d'une fuite honteuse, qui aurait agravé les maux de la patrie, en attirant dans son sein de nouvelles bandes ennemies; il se résigna donc à son sort, et vint, avec ses trois cents braves, attendre les pachas à Crio-Néro, devant Anatoliko même (1).

---

qu'ils se virent sans ressources, ils furent obligés d'accepter: on les conduisit à Céphalonie, au nombre de trois mille, et ce fut à la suite de cette capitulation qu'Omer vint accroître les embarras de Mavrocordato. Qu'on me dise si ces odieuses menées pouvaient avoir lieu sans la participation du gouvernement, puisque ses délégués en étaient les auteurs?

(1) Je pourrais citer plusieurs traits qui suffiraient seuls à

Je reprendrai bientôt l'histoire des événemens de l'Acarnanie. Revenons enfin au Péloponèse; je m'en suis éloigné trop long-tems; mais la liaison des faits de cette guerre mémorable excuse le désordre de la narration, et le lecteur est entraîné comme l'historien; je l'ai déjà dit, et je le répète encore, si l'on eût voulu s'assujétir à un plan méthodique, on aurait composé un livre formé de lambeaux; en séparant les récits, on les dépouillait de l'intérêt principal, celui de l'ensemble, et pour ainsi dire de l'unité d'action; il fallait être classique et froid dans sa manière de procéder, ou moins rigoureux sous le premier rapport, et plus attachant; j'ai préféré ce parti.

---

la gloire de Mavrocordoto; mais je laisse parler ici un témoin oculaire, son compagnon d'armes. Lorsque Vouthier lui représentait les dangers d'un plus long séjour en Acarnanie, et le besoin qu'on avait de sa présence dans le Péloponèse, il répondit : « Les habitans de ces provinces sont, à la vérité, peu dignes que nous nous sacrifiions pour eux; mais si je m'éloigne, ils se soumettront aussitôt, et les hordes albanaises passeront à Patras. Le Péloponèse, qui peut à peine résister à l'armée qui l'a envahi, sera accablé par ces nouveaux ennemis, et c'en est fait de la cause des Hellènes. *C'est ici qu nous devons périr.* » Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire, et celui qui les prononce est au-dessus des éloges. Que ne doit pas espérer un pays avec un chef animé d'un patriotisme si sincère et si pur!

Cara-Méhemmet, ce nouveau capitan-pacha, que la flotte venait de prendre à Patras, se proposait peut-être quelques expéditions dans le golfe de Lépante; il avait offert aux Hellènes de Vracori une capitulation fort avantageuse, comme nous l'avons vu précédemment; mais il leur avait accordé huit jours de délai, et il n'attendit pas l'expiration de ce terme; il partit avec ses vaisseaux vers la fin d'août pour se rapprocher des côtes méridionales du Péloponèse, et seconder les opérations des troupes de terre. Un navire anglais accepta l'indigne mission de prévenir les barbares, et ce fut à son arrivée à Patras que l'amiral ottoman leva l'ancre avec son immense armée. Pourquoi le pavillon européen se souillait-il par des infamies au mépris de la foi jurée? L'Angleterre et l'Autriche observaient-elles cette neutralité si solennellement promise aux deux partis, lorsque leurs vaisseaux portaient insolemment des secours aux places assiégées par les Hellènes, lorsque leurs pavillons couvraient la fraude et l'espionnage, et que les bâtimens de guerre protégeaient ces odieuses prévarications? Encore, si comme la France, l'Autriche et l'Angleterre s'étaient bornées à un protectorat d'humanité envers les deux partis; cette infraction, qui n'en était pas même une, aurait été excusable; mais non, l'amour du bien ne les dirigeait pas : leur mobile était un

calcul faux et barbare, une politique injuste contre laquelle s'élevait l'Europe entière. Les Hellènes, au milieu de leurs souffrances, ont rendu justice au commerce français; il n'a jamais servi d'auxiliaire à leurs féroces ennemis, et l'appât de l'or n'a pu déterminer les bons marins provençaux à forfaire à l'honneur (1).

Bientôt Cara-Méhemmet se présenta devant Modon; les Turcs de cette place attendaient un

---

(1) Les cabinets de Londres et de Vienne pouvaient bien désirer la ruine de la liberté grecque, et y travailler même : cependant, je ne supposerai pas que ces cabinets fussent les instigateurs de la fraude de leurs bâtimens de commerce : ces infamies se commettaient clandestinement, peut-être, mais non pas à l'insu des agens anglais et autrichiens, puisqu'on osait recourir à eux pour obtenir la restitution des navires pris en contravention et retenus par les Grecs. *On est responsable des actes que l'on tolère*, et les diplomates de Londres et de Vienne méritent bien qu'on leur attribue en partie ces honteux abus. Au reste, car j'aimerais à ne point trouver de coupables, il faut avouer que les anglais d'Europe étaient presque étrangers aux prévarications que je signale; les Ioniens et les Maltais, moins scrupuleux, traitaient plus volontiers et plus facilement avec les Turcs qu'un Breton n'aurait pu le faire : je dois la même justice aux Antrichiens : les barbares ne s'adressaient pas à des capitaines de Venise ou de Livourne; mais ils traitaient avec les navires des ports de la Dalmatie. Malgré cela, j'en reviens encore à cette observation : *n'est-on pas responsable des actes que l'on tolère?*

renfort de troupes et de provisions; la flotte s'éloigna sans approcher de la côte. Hydra la vit défiler tout entière dans ses eaux, et prendre la direction d'Anaply; elle parut sur les côtes d'Argos le 10 septembre, et la vue de tant de vaisseaux alarma les Grecs du blocus d'Anaply, en rendant aux assiégés le courage qui les abandonnait: ces malheureux, dénués de tout, venaient effectivement de conclure une capitulation, au terme de laquelle ils devaient livrer la place à Colocotroni dans huit jours; mais, dès qu'ils virent flotter si près d'eux le pavillon du grand amiral, les négociations cessèrent, et ils se crurent sauvés. Les armées grecques, campées sur la rive droite de l'Inachus, sur les hauteurs de Mycènes et autour d'Anaply, attendaient avec anxiété l'issue de l'événement qui se préparait. Dram-Aly, toujours bloqué dans la plaine d'Argos, osa compter sur sa prochaine délivrance, et Démétrius Ypsilanti cherchait à inspirer aux braves enfermés avec lui dans l'Acropole, une confiance qu'il commençait à perdre lui-même. Les hostilités cessèrent de part et d'autre; on se regardait avec incertitude, et le sort d'une nation ou d'une armée dépendaient de cette flotte; elle était seule et les Grecs troublés cherchaient des yeux leurs vaisseaux, quand tout à coup l'amiral Miaouli vint mouiller devant Spezzia avec cinquante-sept bricks insulaires.

Ici je m'arrête, je respire un instant; après tant d'hésitations, de combats meurtriers et presque inutiles, les deux partis vont se porter des coups plus sûrs et plus décisifs : encore quelques jours, et les barbares seront anéantis ou le Pélonèse subira de nouveau leur odieuse tyrannie. Dieu des Chrétiens, génie de la Grèce et de la liberté, veillez sur vos enfans !



ALY BEY, CAPITAN PACHA.

Publié en 1824. par D. D. P et F. Imp Lib Rue S.t Louis N.° 46. et rue de Richelieu N.° 67.

CHAPITRE VI.

Fuite honteuse du Capitan-pacha. Les Grecs le poursuivent. Bataille d'Argos. Les Turcs sont exterminés dans le Péloponèse. Retraite de Chourchid en Thessalie. Bataille de Tricala. Les montagnes de l'Argolide sont encore le tombeau des débris de l'armée de Chourchid. Corinthe est menacée d'un nouveau siége de la part des Hellènes. Dissensions funestes parmi les généraux grecs. Réflexions à ce sujet.

LE jour baissait lorsque les deux flottes prenaient position dans le golfe Argien. Cara-Méhemmet, épouvanté de l'audace des insulaires, craignit de s'être engagé trop avant, et pour s'assurer une retraite facile, il rangea la côte de Morée à l'ouest, et s'établit devant Prasto: il n'osa pas jeter l'ancre, tant il appréhendait une surprise; ses vaisseaux mirent en panne, et il passa la nuit dans des transes continuelles. Les Grecs faisaient face à l'ennemi; leur ligne couvrait Spezzia et s'étendait presque jusqu'à la portée du canon des Ottomans.

Enfin, le jour parut; jour terrible qui doit éclairer la régénération d'un peuple illustre par sa gloire et ses malheurs, ou donner le signal de sa ruine! La Grèce entière était réunie sous les yeux des armées, arbitres de son sort; une immense population bordait les deux rives du golfe; les habitans d'Anaply, debout sur leurs remparts, observaient avec effroi le mouvement rétrograde du Capitan-pacha, qui semblait ne s'être approché d'eux la veille que pour les abuser plus cruellement : l'Europe elle-même allait assister au dénouement de ce grand drame politique; une frégate française, *la Fleur de Lys*, plusieurs navires de commerce anglais et autrichiens, mouillés devant Malvoisie, pouvaient suivre facilement les manœuvres des deux flottes sur lesquelles reposaient tant de craintes et d'espérances; en un mot, tout paraissait réuni pour animer les Hellènes, pour leur inspirer un généreux enthousiasme, gage certain de la victoire. Amour de la patrie, haine aux barbares, orgueil national, tous ces sentimens devaient agir à la fois sur leurs ames: heureusement qu'elles étaient d'une trempe assez forte pour recevoir et supporter ces nobles impressions. Aussi jamais, depuis l'origine des tems connus, les hommes ne poussèrent plus loin que dans cette circonstance l'exaltation du patriotisme et de la valeur.

Comme si la fortune s'était fait un jeu de l'inquiétude de tant d'hommes intéressés à la solution de ce terrible problème, un calme parfait régna toute la journée sur le golfe et paralysa les opérations des armées navales : elles eurent le tems de s'observer, et ce jour d'inaction forcée ne fut pas entièrement perdu pour les Hellènes. Ils virent la confusion des vaisseaux turcs ; ils découvrirent, dans la lenteur de leurs manœuvres, dans le désordre et la maladresse avec lesquels elles étaient exécutés, la véritable faiblesse des barbares. Ces masses énormes, ces canons prêts à vomir la mort, n'étaient redoutables que dans des mains habiles ; seuls, ils ne pouvaient rien, et conduits par des turcs, ils pouvaient moins encore. En effet, chaque vaisseau portait quatre ou cinq cents hommes de troupes de débarquement, outre un équipage deux fois trop nombreux. Pas un marin capable d'obéir avec intelligence, pas un officier capable de commander, dans toute la flotte. Elle avait été armée à la hâte ; on y avait entassé sans choix et sans discernement une foule d'aventuriers et de soldats asiatiques, en les créant matelots malgré eux, comme si l'on pouvait métamorphoser subitement, par un ordre despotique[1], le lourd habitant des vallées intérieures de la Natolie en homme de mer ! Aussi rien ne se faisait avec ensemble ; les commande-

mens du Capitan-pacha étaient mal transmis et plus mal exécutés ; les vaisseaux étaient sous voile, et fort heureusement, le calme qui régnait depuis leur entrée dans le golfe se soutenait encore : il aurait suffi d'un léger coup de vent pour que tout ce vain appareil de la grandeur expirante des Musulmans s'abîmât sur la côte voisine. Malgré le calme profond des eaux, des frégates et des vaisseaux de ligne se heurtèrent plusieurs fois, parce qu'ils étaient l'un sur l'autre et ne savaient pas éviter l'abordage. On entendait à bord comme des hurlemens confus; tous les équipages criaient à la fois ; chaque commandement supérieur était répété par les douze ou quinze cents hommes qui obstruaient le pont et les batteries; on ne s'entendait pas, on agissait moins encore. Voilà ce que les Grecs aperçurent du côté de l'ennemi. Cara-Méhemmet qui les observait en même tems n'eut pas lieu d'être aussi satisfait de ses remarques.

Il n'y avait ni vaisseaux, ni corvettes dans la petite flottille des Hellènes ; on n'y découvrait ni canon de 36, ni soldats d'abordage ; mais on y voyait régner l'ordre et la discipline. Là, point de tumulte, point de cris ; les officiers savaient commander et les matelots obéir. L'harmonie des mouvemens indiquait l'action d'une seule volonté ; leur promptitude et leur précision garan-

tissaient le savoir et l'expérience des chefs et le choix des équipages. Cette flotte se composait de cinquante-sept bricks, armés chacun de vingt canons de 18 et de 24, ou d'un pareil nombre de caronades de 24; chaque navire n'avait pas plus de cent hommes à bord, et la plupart même était loin d'en avoir autant; mais tous ces canons étaient régulièrement servis; tous ces hommes étaient utiles : l'amiral ottoman dut être frappé d'un si grand contraste. Après un examen si terrible pour lui, que devait-il attendre ? que pouvait-il espérer ?

Dès-lors, les résultats de la lutte qui allait s'engager étaient faciles à prévoir; les Grecs sentaient leur supériorité; ils étaient invincibles; les barbares découvraient leur faiblesse; ils étaient vaincus sans combattre. Cependant, chaque minute accélérait le moment fatal : sur le soir une brise de terre rida la surface unie du golfe; mais elle ne fraîchit pas assez pour qu'on pût manœuvrer sous voile. Un brick autrichien essaya néanmoins d'en profiter pour s'introduire dans la rade d'Anaply, et livrer aux assiégés un chargement de grains que leur envoyait le Capitan-pacha. Ce général avait à bord du même bâtiment deux émissaires avec des dépêches pour le gouverneur de la place. On comptait sur le calme qui empêcherait les Grecs d'arriver à tems

pour arrêter l'autrichien ; on s'imaginait qu'à cette heure suprême où les Hellènes jouaient pour ainsi dire leur existence tout entière, la crainte de blesser une puissance dont les sujets observaient si religieusement les lois de la neutralité, leur en imposerait encore. D'ailleurs, le navire en contravention prolongeait la ligne ottomane, et se croyait assez garanti par ses formidables batteries; mais à peine les Grecs ont-ils pénétré son dessein, que deux bâtimens légers se détachent de leurs ailes, et accostent le navire mercenaire sur les attérages d'*Ayos Pietro*, sous le canon d'une frégate turc assez lâche pour souffrir un tel affront : elle tira cependant quelques bordées qui ne firent aucun mal aux Grecs, et ceux-ci plus adroits, ripostèrent plus heureusement. La lutte était trop inégale ; ils ne s'obstinèrent point à la soutenir, et, contens d'avoir terrassé quelques ennemis, ils rejoignirent le brick amiral avec leur prise qu'ils conduisaient en triomphe. Les Turcs, dans l'intervalle, faisait un feu terrible, mais qui ne nuisait à personne et décélait seulement leur ignorance et leur terreur : ils n'osèrent pas mettre une chaloupe à la mer, tandis qu'il leur eût été facile, par ce moyen, de délivrer leur émissaire, et de capturer les Grecs, vu la lenteur de leur marche. Cette petite affaire était comme le prélude du grand événement du lendemain.

Le vent s'éleva pendant la nuit : au point du jour, il était fixé dans la partie sud-est : il favorisait les Grecs. C'est le 3 septembre ; ce jour est irrévocablement celui du combat. On s'y prépare des deux côtés, mais d'une manière bien différente : chez les Hellènes, lorsque les cantiques religieux ont pénétré tous les cœurs d'une douce confiance, ils sont encore électrisés par la magie du chant national ; la voix du prêtre les élève ; le délire du poète citoyen les enflamme ; et quand le ministre des autels a cessé de faire entendre la parole du dieu des chrétiens, l'exaltation et l'enthousiasme qu'il a fait naître croissent encore au nom de la patrie. Rien de pareil du côté des barbares ; ils invoquent l'impuissant Mahomet, et associent le nom de ce fourbe à d'odieux blasphêmes : ils menacent, ils cherchent à s'encourager par de vaines rodomontades ; mais ils tremblent, et l'amour sacré de la patrie ne ranime pas leurs forces mourantes. Chez les uns, tout est ardeur, tout est expérience ; chez les autres, tout est crainte et impéritie : la nécessité, le devoir, obligent les Grecs à combattre en désespérés ; les Turcs sont enchaînés là par la force ; ils ne connaissent point de devoirs à remplir, et la seule chose nécessaire pour eux est d'échapper à la valeur de l'ennemi.

Cependant le canon tonnait dans la rade long-

tems avant le jour : Cara-Méhemmet voulait préparer les siens au fracas des batailles, ou s'étourdir lui-même par le bruit : au point du jour l'immense flotte des Ottomans se distinguait à peine au milieu des tourbillons de fumée qui l'enveloppaient : on aurait dit qu'elle voulait se dérober à la vue de l'ennemi et à sa colère, à la faveur de ces nuages factices. Bientôt, les Hellènes se développent et présentent la bataille : l'amiral Miaouli qui les commande trace le plan de l'attaque, et, pour donner aux siens l'exemple du dévouement, il se réserve le vaisseau de Cara-Méhemmet ; mais toutes ces dispositions étaient inutiles : les barbares, à l'approche des Grecs, au lieu de réaliser leur folles bravades du matin, reculent et s'entre-choquent de toutes parts. Les vaisseaux commencent un feu terrible avant que l'ennemi soit à leur portée, et se foudroient eux-mêmes : Cara-Méhemmet s'épuise en vains signaux ; on ne les voit plus, on n'écoute plus rien ; le désordre est au comble. Déjà plusieurs frégates ont gagné la haute mer ; d'autres bâtimens les suivent, et les Grecs, loin d'avoir à enfoncer une flotte terrible, sont réduits à donner la chasse à de lâches fugitifs. Le Capitan-pacha, entraîné par la terreur commune, se sauve aussi du côté de Malvoisie : misérable dont on avait tant prôné la vaillance ! lui seul, avec son vaisseau de 80, pouvait encore

anéantir jusqu'au dernier bâtiment de la flotille insulaire; mais, non, il fuit, et devant quoi? devant un frêle navire de 22 canons, qu'un seul de ses boulets aurait écrasé! Il tint à bien peu de chose, qu'il ne subît, dans cet endroit même, le châtiment d'une conduite si honteuse et si coupable. Son vaisseau, poursuivi de près par l'intrépide Miaouli, toucha sur la grève de Malvoisie; mais il parvint à se dégager à tems. Les Grecs chassèrent l'ennemi jusqu'en vue de Thermie, et revinrent triomphans dans le golfe d'Argos.

Cette glorieuse affaire, qui leur avait coûté si peu d'efforts, décida le succès de la campagne. Cara-Méhemmet devait ravitailler Anaply, appuyer l'armée de terre et ruiner les îles de l'Archipel; il ne fit rien de tout cela, il n'eut pas même le courage de soutenir la vue des Hellènes; ce n'était pas pour avoir la force de les combattre. Il est vrai que sa flotte souffrit peu de la part des Grecs; mais elle s'abîma elle-même : la plupart des vaisseaux étaient criblés de leurs propres boulets, et, dans le nombre, il s'en trouvait plusieurs d'avariés par l'abordage des leurs, soit dans le golfe, soit dans la fuite. Les Grecs, de leur côté, n'avaient perdu que quelques hommes, et quinze bâtimens de transport, que l'escadre turque traînait à sa suite avec des troupes de dé-

barquement, tombèrent en leur pouvoir. Ils y trouvèrent des munitions de toute espèce, des armes et des pièces de campagne que les barbares y avaient entassées, tant pour l'usage de la flotte que pour l'armée de Chourchid. Mais, ces prises n'étaient rien en comparaison des avantages immenses que l'affaire de Malvoisie devait procurer aux Hellènes; leurs vaisseaux se mesuraient en ligne pour la première fois avec la flotte de Constantinople, et ce brillant coup d'essai, en leur inspirant une juste confiance, leur assurait l'empire de la mer. Ils ne craignaient plus maintenant de se voir entravés dans leurs opérations ultérieures par ce vain épouvantail, qui, loin d'être utile au sultan, ruinait sa cause et épuisait ses coffres; les impressions morales sont toutes puissantes sur les hommes doués d'une imagination ardente et facile à exalter. Dès que les Hellènes se furent convaincus de la lâcheté des marins turcs, ils regardèrent avec mépris ces vaisseaux énormes qu'ils voyaient auparavant avec une sorte d'inquiétude, et leur triomphe fut à jamais assuré.

Je ne ferai point ici de réflexions inutiles sur cette mémorable affaire; le lecteur sent aussi bien que moi toute l'infamie d'un général qui, à la tête de soixante-douze navires dont six vaisseaux de ligne, dix frégates et trente corvettes, fuit à

l'approche de cinquante-sept bricks de la marine marchande, armés en guerre depuis le commencement des hostilités. Les Français, témoins d'une déroute si incompréhensible, je dirai même si incroyable, n'ont pu contenir leur indignation, et je suis certain que M. le chevalier de Viella, qui commandait *la Fleur-de-Lis*, a partagé les sentimens de son nombreux équipage. Maintenant, quittons le golfe et portons-nous sur ses rives ; d'autres événemens nous y attendent, d'autres combats s'y préparent.

Comment peindre la consternation des malheureux habitans d'Anaply, lorsqu'ils virent disparaître cette flotte, si impatiemment attendue et pour laquelle ils venaient, tout à l'heure encore, de rompre une capitulation avantageuse! Il ne leur restait ni provisions, ni espérance ; Colocotroni, moins traitable cette fois, rejeta toutes leurs propositions, et jura qu'il presserait la place jusqu'à ce qu'elle se rendît à discrétion. Le siége fut donc continué avec le même acharnement de part et d'autre ; les Turcs, soutenus par le désespoir, bravèrent toutes les horreurs d'une famine désastreuse ; je n'en redirai pas les effrayans détails ; mais qu'on se figure tout ce que l'histoire rappelle de plus hideux en ce genre, et l'on n'approchera pas encore de la triste vérité. Cependant, ces infortunés, dont la courageuse

résignation était bien digne d'une meilleure cause, résistèrent plusieurs mois après cet événement, et seraient morts sans doute jusqu'au dernier, de misère et d'inanition, si les Hellènes ne se fussent introduits dans la place par surprise.

Colocotroni, libre de toute inquiétude du côté de la mer, et bien persuadé que la garnison d'Anaply était incapable de risquer d'imprudentes sorties, dans l'état où elle se trouvait, marcha sur Argos avec toutes ses forces. Piétro-Bey était à Milo avec une forte division de Spartiates; les montagnes de Mycènes et de Clénia étaient occupées par le corps de Démétrius Ypsilanti; celles de Phonia et de Calavryta, par les armatolis de Nicétas. Les Turcs se voyaient enveloppés de toutes parts et la fuite était impossible. Cependant, Dram-Aly-Pacha, loin de songer à traiter avec les Hellènes, résolut de combattre jusqu'au bout et de mourir glorieusement s'il ne pouvait vaincre. En conséquence de cette résolution, il s'éloigna des ruines d'Argos et vint adosser son aîle droite à Mavro-Vouni, sur la route de l'Arcadie; sa gauche se trouvait protégée par les marais, qui couvraient aussi une partie de son corps de bataille; dans cette position, il était à même de profiter de toutes les fautes des Grecs, et des avantages qu'il pourrait remporter lui-même. Si l'on diminuait la force des troupes stationnées dans

les montagnes pour grossir l'armée destinée contre lui, il se réfugiait de suite à Corinthe; si Colocotroni échouait dans son attaque, il se portait sur Anaply et sauvait cette place qui lui garantissait la possession de l'Argolide; au reste, malgré le mauvais succès de la flotte, il pouvait encore être secouru, et la présence de Chourchid à Clénia, dans cette occasion décisive, pouvait changer tout d'un coup la face des affaires.

Les Hellènes n'eurent pas le tems d'attaquer l'ennemi avant qu'il se fût retranché dans sa nouvelle position; mais, dès qu'ils le virent à Mavro-Vouni, où il s'était enfermé lui-même, ils résolurent de l'y bloquer tout-à-fait en occupant les passages qui lui restaient encore du côté d'Argos. Par ce moyen, ils le réduisaient à se soumettre sans combattre puisqu'il manquait de provisions et ne pouvait en trouver nulle part. Démétrius-Ypsilanti et Colocotroni se concertèrent avec Piétro-Bey, et le blocus fut décidé. Jamais les Grecs n'avaient été plus animés que dans ce moment; ils murmurèrent contre la froide prudence de leurs généraux, qui enchaînaient leur courage par les lenteurs d'un nouveau siége, tandis qu'il eût été plus simple d'attaquer l'ennemi et de l'écraser d'un seul coup. Cependant ils obéirent et reconnurent bientôt la sagesse de ce plan, qui leur paraissait d'abord si peu digne de leur audace.

Dram-Aly ne tarda pas à s'apercevoir de sa faute; il espérait que les Grecs, dans l'ivresse du succès, deviendraient téméraires et chercheraient à le forcer; mais lorsqu'il les vit au contraire campés tranquillement dans la plaine, et disposés à l'attendre, il ne songea plus qu'à se tirer d'un si mauvais pas. La chose était difficile; mais elle devenait impérieuse. Les soldats, malgré leur frugalité, vertu commune à tous les Turcs, manquaient de tout, et les chevaux mouraient déjà faute de fourrage. Le pacha fit sonder le marais; il n'avait d'espérance que de ce côté là. Heureusement pour lui que l'excessive sécheresse de l'été l'avait affermi en plusieurs endroits; il n'était pas impraticable. Cette découverte, sans le sauver tout-à-fait, adoucit au moins l'horreur de sa position présente. Il traversa ce marais pendant la nuit avec toute son armée, et ne perdit que quelques hommes et quelques chevaux dans cette marche périlleuse. Les Grecs étaient bien éloignés de pénétrer son dessein; aussi furent-ils saisis d'étonnement, lorsqu'au point du jour, ils aperçurent l'armée ottomane en bataille devant Argos; si Dram-Aly avait osé risquer une entreprise hardie, il pouvait tomber à l'improviste sur l'arrière-garde de Colocotroni, l'enfoncer et se présenter sous les remparts d'Anaply, avant que les Hellènes eussent eu même le tems de se re-

connaître ; mais il balança ; le jour parut, on le découvrit et il n'y eut plus moyen de rien tenter.

La bataille était inévitable ; les deux partis la demandaient avec une fureur égale ; il y allait du sort de l'armée turque et de l'indépendance momentanée de l'Argolide, car, en supposant même que les Hellènes fussent battus dans cette première occasion, leurs affaires étaient en trop bon état pour que cet échec pût avoir des suites bien fâcheuses. Mais ils ne pouvaient pas l'être ; leurs troupes égalaient presque celles de Dram-Aly par le nombre, elles les surpassaient par l'enthousiasme. Ils avaient d'ailleurs une foule d'avantages sur les Turcs ; il leur était facile, dans le cas où ils ne pourraient soutenir le choc de la cavalerie ennemie (ce qui était plus que probable, puisqu'ils n'avaient point de baïonnettes à lui opposer), de reculer jusqu'aux montagnes où ils étaient sûrs de trouver des vengeurs ; les Turcs, au contraire, devaient se frayer un chemin à travers les bataillons ennemis, ou périr dans les flots, car ils n'avaient que la mer derrière eux. Telle était la situation respective des deux armées lorsque l'affaire s'engagea.

Elle devint bientôt générale. Les fantassins, après quelques décharges de mousqueterie, se joignirent de plus près et combattirent corps à

corps; mais Dram-Aly ne comptait guère sur son infanterie; il se hâta de faire agir ses cavaliers pour jeter le désordre parmi les Grecs et les tailler plus facilement en pièces. Colocotroni avait établi une forte réserve à son centre, les troupes régulières formaient ses aîles; mais la gauche paraissait infiniment plus faible parce qu'il en avait confié la défense à un seul corps de Spartiates disciplinés à l'européenne, et commandés par un homme de leur nation, ancien officier français. Dram-Aly fut reçu par un feu terrible et bien nourri, qui l'obligea de se retirer avec une perte considérable. Il essaya une nouvelle attaque qui ne lui réussit pas mieux. Le désespoir et la honte animent au même dégré ce malheureux général; il revient pour la seconde fois sur ce champ de bataille où il doit rester confondu dans la foule des siens qui le couvre déjà. Cependant, la victoire, long-tems douteuse, se déclarait pour les Grecs; Piétro-Bey s'avançait à la tête de sa division pour porter le dernier coup aux barbares; Colocotroni et le prince Démétrius, combinaient les manœuvres de leurs meilleures troupes pour envelopper la cavalerie ennemie et terminer ainsi le combat; le cri de détresse, *amanh*, commençait à résonner dans les bataillons turcs; l'affaire était perdue pour eux. Dram-Aly voit sa défaite; il rugit de fureur. Pour la troisième fois, il s'élance

dans la mêlée à la tête de sa garde, exaspérée comme lui; il culbute quelques bataillons qui s'efforcent vainement de l'arrêter, tourne l'aile gauche de Colocotroni et tombe avec impétuosité sur la dernière troupe hellénienne qui défend la plaine d'Argos. Il n'avait plus que cet obstacle à franchir pour échapper au désastre de cette journée; il y succomba. Blessé mortellement d'un coup de feu, il fut aussitôt précipité de son cheval, et l'on ne trouva que le lendemain le corps de ce brave. Le reste de la cavalerie gagna les montagnes du côté de Rhyto, avec l'espérance d'arriver jusqu'à Corinthe; mais elle fut détruite le lendemain de la bataille d'Argos. Ainsi, personne n'échappa à cette sanglante défaite; elle purgea le Péloponèse de tous les barbares qui le ravageaient depuis trois mois.

Le prince Démétrius, Piétro-Bey et Colocotroni, firent cesser le carnage; il fut affreux : plus de cinq mille hommes restèrent sur la place du côté des Turcs; les Hellènes perdirent à peine cinq cents des leurs. On accepta la soumission de quelques Musulmans que les chefs se hâtèrent de cacher à la fureur du soldat. On embarqua ces malheureux à bord des navires hydriotes en station à Malvoisie, et ils furent conduits sur les côtes de l'Asie-Mineure. Tous les bagages de l'armée turque, son artillerie, son trésor, devinrent

la proie des Grecs ; jamais ils n'avaient eu à combattre tant d'ennemis à la fois, depuis le commencement de la guerre ; ce triomphe les enhardit : ils avaient une opinion exagérée de la cavalerie turque ; ils reconnurent dès-lors qu'elle n'était pas invincible.

On voit que la barbarie disparaît insensiblement à mesure que nous avançons ; les Hellènes se conforment déjà aux usages des nations policées, sur les droits de la guerre ; ils font des prisonniers, et, loin de violer les capitulations, ils épargnent des ennemis vaincus sur le champ de bataille. Le sénat de Corinthe avait défendu le commerce des esclaves, au commencement de l'année, et le décret, qu'il rendit alors, est assez remarquable pour que je l'insère tout entier dans le recueil de pièces officielles que je me propose de publier à la fin de ce volume. Plus d'esclaves dans la Grèce ! quel changement ! on y avait tellement l'habitude de l'esclavage ! Il faut que la raison soit bien forte chez un peuple pour qu'il sente la justice, ou même qu'il la devine et lui sacrifie sans murmurer des intérêts apparens ; mais, la chose la plus digne d'éloge, le trait qui honore le plus les généraux et les soldats helléniens, c'est la modération dont ils usèrent envers les vaincus d'Argos ; ils ne pouvaient ignorer que cet acte de clémence ne produirait aucune impression sur l'es-

prit des barbares, et qu'ils ne devaient rien attendre de leur pitié si les vicissitudes de la guerre les livraient un jour à leur fureur; mais l'humanité l'emporta sur d'autres considérations, et les représailles, déclarées indignes d'un peuple généreux, cessèrent dans les armées citoyennes. Applaudissez-vous, amis des Hellènes! vos espérances ne sont pas trompées; deux années ont suffi pour amener d'heureux changemens dans les mœurs, et la Grèce étonnera bientôt l'Europe elle-même par la sagesse de ses lois et l'éclat de sa philanthropie.

Nous avons vu le séraskier Chourchid marcher sur Athènes, dans l'espoir d'y trouver Ulysse associé à ses intérêts; mais, cette fois, l'artificieux armatolis ne crut pas devoir feindre davantage; il renvoya les émissaires du visir sans réponse, et leur déclara seulement que si l'armée turque osait s'avancer jusqu'à Mégare, il tomberait sur elle avec toutes ses forces. Chourchid, irrité d'une trahison dont il avait cru pouvoir profiter, disposa ses troupes à l'attaque, et jura de se venger d'Ulysse; mais celui-ci avait eu le tems de se préparer; il ne craignait pas ces vaines menaces. Tous les dervendgis (gardes des montagnes) des défilés limitrophes de l'Attique et de la Corinthie, garnissaient les passages; les Musulmans ne pouvaient se présenter nulle part sans danger pour eux.

Chourchid essaya donc de pénétrer par Mégare; il fut repoussé avec une perte considérable : furieux de cet échec, il se porta sur Condura; les derveudgis, aidés par les Thessaliens de Diamanty, laissèrent passer une portion de l'avant-garde qu'ils exterminèrent ensuite. Il n'y avait plus rien à espérer. Les Grecs avaient trop d'avantages sur toute la ligne de l'Attique, et leurs positions étaient trop formidables pour que les Musulmans pussent se flatter de les forcer. Transporté de dépit et de colère, le visir se vit donc réduit à regagner Corinthe, où il aurait vraisemblablement à soutenir un siége terrible, jusqu'au printems, à moins que la Porte n'expédiât de nouvelles troupes au milieu de l'hiver.

Cependant Ulysse, en apprenant la marche du séraskier sur Condura, s'était avancé lui-même jusqu'à Mégare; une de ses divisions occupait Kenchriés et commandait le passage de l'Isthme. Il ne restait plus à Chourchid d'autre chemin pour entrer dans Corinthe que le rivage de la mer; encore eût-il été inquiété, battu peut-être, par les Hellènes de Kenchriés. Mais il ne se doutait de rien, car l'imprévoyance est le défaut des barbares. Chassé de Condura, il revint sur Mégare et s'engagea dans les montagnes, espérant trouver libre encore la route qu'il venait de parcourir. Il eût été facile aux Hellènes d'exterminer dans

cette occasion les vingt mille hommes qui restaient au visir; mais ils se pressèrent trop et manquèrent leur coup. Chourchid, assailli devant Mégare, devina les projets d'Ulysse, et retourna brusquement en arrière. Il revint sur le golfe de Lépante, et, sans s'exposer davantage à Condura, il fit mine de marcher sur Salone. Diamanty le joignit à Erimo-Castro, et, par une attaque bien combinée, il parvint à couper son arrière-garde qui, sans espoir de salut, prit la fuite vers Corinthe en côtoyant la mer. Cette division, après avoir éprouvé des pertes considérables, atteignit cependant le Péloponèse. Nous verrons bientôt quelle fut sa destinée. Pour Chourchid, il changea aussitôt de direction, et se jeta dans la Livadie en traversant les montagnes où il perdit ses bagages, une partie de son artillerie et deux ou trois mille hommes de ses troupes. Ulysse et Diamanty se mirent aussitôt à sa poursuite; mais il avait déjà passé le Mavro-Néro (Céphise) à Turcho-Cheri, avant qu'il fussent à Thèbes. Ulysse comptait sur les Thermopyles et sur la résistance que les Turcs y éprouveraient, pour avoir le tems de les joindre; mais il n'en fut rien. Ces passages étaient presque sans défenseurs; Chourchid n'y était pas attendu. Il traversa le Sperchius, et, après avoir donné un jour de repos à son armée à Zeitouny, il prit la route de Larisse.

Cependant les Grecs ne se reposaient pas. Ils arrivèrent aux Thermopyles, deux heures après le passage des Turcs, et furent sur le point de les atteindre à Zeitouny. Au lieu de cela, Diamanty, qui connaissait très-bien tous les défilés du Parnasse, partit avec cinq cents hommes pour Armyro, afin de tourner les Musulmans tandis qu'Ulysse se porterait sur Zoli. Leur plan était d'arrêter Chourchid et de le forcer de se rejeter sur le Pinde au lieu de gagner Larisse. Diamanty devait l'attendre à Pharsale et le pousser sur Tricala, où les troupes d'Ulysse auraient eu le tems de se réunir. Ce plan, aussi hardiment conçu que sagement exécuté, eut un entier succès. Attaqués à l'improviste devant Pharsale, les Turcs s'imaginèrent que la Thessalie était au pouvoir des Grecs, ils se retirèrent sur le Pénée dans l'espoir de traverser ce fleuve au gué de Plocovo. Mais Diamanty ne les perdait pas de vue. Il laissa une partie de ses compagnons d'armes sur les derrières et sur les flancs de l'ennemi pour le harceler continuellement, et il arriva lui-même à Plocovo quelques heures avant Chourchid. Les eaux du fleuve étaient si basses et les troupes de Diamanty si peu nombreuses, qu'il était impossible d'arrêter les Turcs; le chef des Hellènes se contenta donc de prendre position au-delà de Plocovo, sur la route de Larisse, pour obliger l'ennemi à

prendre la direction de Tricala. Enfin il réussit, et, après huit jours de marche et de combats, il eut la satisfaction d'apercevoir les tentes de son collègue et le lieu désigné pour la défaite des Musulmans.

Chourchid, toujours attaqué, toujours poursuivi, comptait au moins donner quelques instans de repos à ses troupes, lorsqu'il atteindrait Tricala. Cette ville, que les Grecs et les Musulmans avaient occupée tour à tour, venait d'être surprise par les habitans du Pinde; ils s'étaient empressés de se joindre aux troupes d'Ulysse qui, par ce moyen, se trouvait à la tête de cinq mille hommes. Le visir se crut perdu lorsqu'au lieu de voir accourir une population amie au-devant de ses soldats, il fut assailli par l'armée grecque. Le premier choc fut décisif; les Turcs étaient épuisés de besoin et de fatigue; ils plièrent de toutes parts; des corps entiers jetaient leurs armes pour fuir avec plus de vitesse. Chourchid essaya un instant de ranimer les siens par son exemple; il voulut charger les Grecs avec sa cavalerie; mais l'inégalité du terrain l'empêcha de réussir. Il dut abandonner le champ de bataille avec ce qui lui restait de soldats et prendre la fuite du côté de Larisse. Cette déroute anéantit son armée; il était parti de Corinthe avec vingt mille hommes, il lui restait à peine deux mille cavaliers lorsqu'il entra dans

Larisse. Tout ce qu'il avait pu conserver de bagages et d'artillerie resta au pouvoir d'Ulysse, qui poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Larisse même. Ce beau fait d'armes le réhabilita entièrement dans l'esprit de ses compatriotes ; je n'ai pas dit qu'il avait manqué à tous les devoirs d'homme et de citoyen, en assassinant deux malheureux que le gouvernement envoyait pour le remplacer, lorsqu'on le croyait coupable de trahison : sans doute que rien ne peut effacer une tache si honteuse ; Ulysse aurait été puni si les troubles de l'État n'avaient pas comme suspendu momentanément l'action des lois. Espérons que sa conduite future et les services qu'il rendra encore à la patrie, l'absoudront, s'il est possible, d'un crime que rien n'excuse, et qui rappelle trop le barbare, et le satellite du féroce Aly-Tébélen (1).

Que de leçons dans l'histoire, si les hommes savaient en profiter ! Nous avons vu le grand amiral de Scio foudroyé par la vengeance au milieu de ses affreux succès : maintenant c'est le tour de Chourchid ; demain ce sera celui d'un autre barbare ou d'un nouvel ambitieux. Ce Chourchid, si fier de sa gloire passée, des lauriers sanglans qu'il

---

(1) J'ai dit, tome II, page 75, dans la note première, qu'Ulysse avait été au service du satrape de Janina. *Voyez* cette note.

vient de cueillir en Albanie, de sa fortune et de sa puissance, tombe avec son armée devant des ennemis dont il croyait pouvoir mépriser la faiblesse. Il est vaincu par ceux qu'il nommait ses esclaves dans l'ivresse de la prospérité; il rentre, honteux, fugitif dans cette même Larisse d'où il était sorti, peu de mois auparavant, à la tête de quarante mille hommes : que sont-ils devenus ?..... Les voilà dans cette poignée de cavaliers qui l'accompagnent ! va, malheureux ! tu ne gémiras pas long-tems sous le poids de ta honte : profite, si tu peux, du petit nombre de jours qui te restent encore !

La division que le séraskier avait perdue à Erimo-Castro n'eut pas le bonheur de pénétrer dans Corinthe; cette place était déjà cernée par les Grecs. Encore battus sur ce point, les Turcs se jetèrent dans les montagnes; ils ne pouvaient choisir une retraite plus dangereuse. Clénia devint leur tombeau. On fit quelques prisonniers qui furent aussitôt dirigés sur Argos, et de là, conduits à Malvoisie. Les Hellènes ne pouvaient garder ces malheureux; où les placer? comment les nourrir? Ils les renvoyaient dans leur patrie, et s'exposaient à les voir porter de nouveau les armes contre leurs libérateurs. Dans la position extraordinaire où se trouvait la Grèce, tout ce qui porte l'empreinte de la modération est

digne d'éloges : que ne doit-on pas attendre de ceux qui, en butte à la rage la plus atroce, accablés d'infortunes et d'ennemis, poussent la générosité jusqu'à ménager les jours de leurs bourreaux, jusqu'à leur rendre une liberté qu'ils savent devoir être employée contre eux ! Oh qu'il me tarde qu'elle jouisse paisiblement d'une liberté si chèrement acquise, cette illustre Grèce ! comme elle sera grande et magnanime alors !

Le plus grand danger des États naissans n'est pas dans l'injuste agression des armées étrangères ; il est dans les dissensions intestines, dans la lutte qui s'engage presque aussitôt parmi les citoyens ambitieux et les hommes avides de pouvoir. Quand tout commence, lorsque les institutions sortent grossières de la plume d'un législateur que l'expérience n'a pas mûri, le désordre est presque inévitable ; l'anarchie est imminente. Alors l'intrigue se déchaîne, et les partis se déclarent. Tous ceux qui ont acquis des droits à la reconnaissance de la patrie, briguent l'honneur du premier rang ; ils ont tout sacrifié pour l'affranchir ; ils rêvent déjà les moyens d'usurper son indépendance. Les Washington sont trop rares pour le bonheur du monde, et l'on croirait à peine au patriotisme désintéressé si l'on n'en trouvait un exemple mémorable dans ce grand homme, et dans le compagnon de ses travaux, l'émule de sa

gloire, La Fayette. O Grèce! que n'as-tu parmi tes héros des citoyens comme eux! Mais il n'en est pas ainsi; les généraux aspirent à la tyrannie; ils l'exercent presque dans le conseil. Colocotroni parle et agit en maître : cet homme, dont on a trop long tems méconnu l'ambition, après avoir supplanté le prince Démétrius Ypsilanti, attaque le gouvernement lui-même, et prend déjà le ton impérieux d'un dictateur. Tous ses collègues, à l'exception du brave Nicétas, affectent la même arrogance, et la Grèce, à peine sortie des chaînes du sultan, se voit menacée du despotisme militaire. Chaque armée forme pour ainsi dire une puissance à part; chaque général un souverain. Que de rivalités, que de crises terribles pour consolider l'édifice des libertés publiques! Un homme snffirait peut-être : Mavrocordato, enthousiaste d'une gloire véritable, dévoué à la patrie et sacrifiant l'ambition personnelle au bonheur de ses concitoyens, serait le Washington de la Grèce : qu'il parcoure ces lignes! qu'il entende mes voeux!

CHAPITRE VII.

Les Grecs opèrent un débarquement dans la presqu'île de Cassandre. Chourchid-pacha est enveloppé dans Larisse. Nouvelle déroute des Turcs. Soumission de l'Eubée. Un vaisseau turc est incendié à Ténédos par le capitaine Iorgaki. Effet de la loi somptuaire promulguée à Constantinople.

La fuite honteuse des vaisseaux turcs, dans le golfe Argien, la destruction de Dram-Aly-pacha, et plus que tout le reste, l'échec irréparable que le séraskier Chourchid venait d'essuyer à Tricala, relevèrent le courage des habitans de l'Olympe et du Pinde : la sanglante expédition d'Abdouloubond les avait glacés de terreur. Ils reprirent les armes, et la vue de leurs habitations ruinées par les barbares, le souvenir de leurs femmes et de leurs enfans déchirés, la honte d'avoir pu trembler un instant, tout accrut leur fureur, et le désir de la vengeance donna à leur audace l'énergie du désespoir : ils accoururent sous les tentes d'Ulysse, et conjurèrent Diamanty de les guider encore une fois. Si ce guerrier avait pu saisir ce

moment favorable, et profiter de l'exaspération de ces braves montagnards pour envahir de nouveau la Macédoine, c'en était fait de Salonique, et le cruel Abdouloubond recevait le juste salaire de ses crimes; mais il avait à cœur l'entière destruction de Chourchid et la délivrance de la Thessalie. Cette province une fois enlevée aux barbares, la Macédoine était ouverte aux armées helléniennes, et abandonnée, pour ainsi dire, à leur discrétion. Après la glorieuse affaire de Tricala, les généraux grecs accordèrent quelques jours de repos à leurs troupes, et marchèrent sur Larisse, avec l'espérance d'y anéantir les débris du corps de Chourchid, et de purger ainsi leur patrie de ses derniers oppresseurs.

Bien qu'Ulysse et Diamanty ne jugeassent pas convénable de s'occuper immédiatement des Macédoniens, ces malheureux n'étaient pas oubliés du reste de la Grèce. On avait appris et leurs succès et leurs revers : les vaisseaux en station dans le golfe de Salonique, témoins impuissans de leurs désastres, avaient porté dans les îles la nouvelle des funestes combats de septembre, et leur récit excita la même indignation dans tous les cœurs. Dès qu'on sut qu'une poignée de braves, seuls débris des vingt-cinq mille chrétiens rassemblés naguère devant Salonique, occupaient encore la position de Cassandre, on résolut de leur en-

voyer des secours, et la jeunesse guerrière de Tine et d'Andros s'offrit avec transport pour cette généreuse expédition. La mer était libre; les bâtimens turcs n'y inspiraient plus de crainte aux Hellènes. On équipa à la hâte dix navires, ou plutôt dix bateaux pontés, dans lesquels s'entassèrent trois mille chrétiens, et deux bricks d'Hydra, chargés d'armes et de munitions, escortèrent le convoi. Un vent favorable accéléra la marche de cette flotille libératrice, et, le troisième jour, les héros insulaires débarquèrent à Paliocori, sur la pointe méridionale de Cassandre.

Abdouloubond était de retour à Salonique : sa cruelle expédition dans l'Olympe n'avait guère duré que quinze jours : il se promettait bien d'exterminer les guerriers de Cassandre comme les montagnards de la Thessalie ; mais pour courir moins de risque dans cette nouvelle entreprise, il avait essayé d'abord les séductions et les promesses trompeuses : ce moyen ne lui réussit pas. Si l'on n'avait point oublié sa clémence envers les Grecs armés sur ce même point en 1821, on se rappelait mieux encore sa barbarie récente et les crimes sans nombre par lesquels il s'était, pour ainsi dire, efforcé de s'absoudre, aux yeux des siens, d'un moment de faiblesse. D'ailleurs, les soldats de Cassandre n'étaient pas venus là pour traiter avec les Turcs ; ils voulaient combattre et

vaincre ou succomber. Leur position était si malheureuse, que la vie même n'avait plus de charmes pour eux. Comment la supporter sans vengeance, lorsque les barbares leur avaient ravi tout ce qui la rend chère, enfans, épouses et fortunes? Hors de la Macédoine, ils végétaient sans patrie, et le Péloponèse, avec sa liberté et son bonheur naissant, ne leur offrait pas une compensation assez forte pour tout ce qu'ils avaient perdu : ils voulaient défendre leur pays jusqu'à la fin, le délivrer ou mourir en l'embrassant encore de leurs derniers regards.

Le pacha de Salonique, après avoir échoué dans ses négociations, marcha sur la presqu'île avec cinq mille hommes. Il n'en fallait pas tant pour la réduire, puisque tous les ouvrages de défense qui faisaient sa force autrefois avaient été détruits dans la dernière campagne. Les Grecs, au nombre de seize cents guerriers, ne pourraient lui opposer qu'une vaine résistance, et les dix pièces de canon que les Hydriotes leur avaient fournies dans le tems ne tiendraient pas devant sa formidable artillerie. Cependant, ces mêmes Grecs, qu'il espérait abattre si facilement, venaient de chasser les troupes auxquelles il avait confié la garde de la presqu'île : ces Grecs avaient osé poursuivre jusqu'à *Monté-Santo* quelques bandes de Turcs dévastateurs de Galazzita; ils n'étaient

donc pas si faibles, si abattus qu'il se plaisait à le croire. Néanmoins, il s'avança jusqu'à Palfiero sans rencontrer d'ennemis; mais il s'aperçut, en approchant de ce bourg, qu'il en verrait bientôt, et de plus redoutables qu'il ne se l'était figuré d'abord. Toute la plaine était coupée de fossés larges et profondes, distribuées de distance en distance, et la cavalerie ne pouvait faire un pas jusqu'à l'isthme sans courir les plus grands dangers. Il fallait renoncer également au transport de l'artillerie, ou perdre un tems considérable à frayer une route commode. Abdouloubboud était bouillant de fureur, et toutes les lenteurs qu'une semblable entreprise aurait nécessairement occasionées s'accordaient mal avec son impatience. Il ordonna donc à son infanterie de suivre la lisière des montagnes ; et, l'accompagnant lui-même dans ce pénible trajet, il atteignit les rives du golfe après trois jours de marche. Les Grecs ne l'avaient pas inquiété : à peine quelques partis de tirailleurs s'étaient montrés de loin à son avant-garde ; il se flatta que sa présence subite dans la presqu'île, malgré les obstacles sans nombre qu'on avait opposés à ses troupes, glacerait le courage des Hellènes, et leur ôterait jusqu'à la volonté de se défendre. Il raisonnait en barbare, accoutumé à pousser l'audace jusqu'à la témérité dans le succès, et la

faiblesse jusqu'à la lâcheté dans l'infortune : mais les Grecs lui prouvèrent qu'ils ne ressemblaient pas aux serviles réunis sous ses ordres.

L'approche du pacha ne les étonna point; ils savaient que ce général avait l'habitude de brusquer les obstacles au lieu de s'arrêter à les vaincre; et cette connaissance leur avait même inspiré l'ingénieux stratagême qu'ils employèrent si heureument. Ils ne craignaient ni Abdoulouboud, ni ses janissaires; mais ils craignaient leurs canons. Une fois affranchis de ce terrible surcroît, le nombre des ennemis n'étonnait plus leur courage. Huit cents hommes défendaient l'isthme; les autres, en ligne derrière eux pour les soutenir et les remplacer au besoin, gardaient les bagages et devaient pourvoir à la subsistance de leurs frères. Que de résignation! comme le désespoir ajoute à la valeur! Huit pièces de douze, en batterie sur la première ligne, couvraient le front des Hellènes, et les deux autres étaient en réserve sur la berge du second retranchement. Trois fossés, garnis de palissades et à dix toises environ l'un de l'autre, séparaient en quelque sorte l'isthme de la terre ferme; ils aboutissaient d'une part à la mer, et de l'autre aux montagnes que les Grecs avaient rendues impraticables par d'immenses ouvrages; au surplus, leur ligne embrassait toute la largeur du passage, et les mon-

tagnes, qui le coupent à l'ouest, n'ont pas assez d'élévation pour être bien difficiles à défendre.

A l'aspect de ces travaux, si bien combinés, les Turcs reculèrent de frayeur. Abdoulouboud, outré de colère et de dépit, se reprochait à lui-même le système de défense employé par les Hellènes. S'il avait été plus expéditif dans sa campagne au mont Olympe, les réfugiés de Cassandre n'auraient pas eu le tems de se fortifier; si même, à son retour, il s'était hâté de les combattre, au lieu d'entamer de vaines négociations, il les aurait surpris au milieu de leurs préparatifs. Toute sa rage tomba sur le chef des troupes qu'il avait laissées sur ce point en partant; il lui reprocha sa lâcheté et son insouciance, puisque, loin de punir les rebelles, il n'avait ni empêché, ni même découvert leurs projets et leurs travaux. Cependant, le mal était sans remède; il fallait prendre un parti. Le plus sage était de retourner à Palfiero et d'ouvrir un chemin à l'artillerie; mais l'impétueux Abdoulouboud voulut risquer une attaque avant que de soumettre son impatience aux retards d'une longue et pénible corvée.

Sans se donner le tems d'étudier le terrain, sans connaître au juste la position de l'ennemi, ses forces et ses moyens de défense, il fait avancer ses janissaires, la carabine sur l'épaule et le sabre

au poing, comme s'il s'agissait uniquement d'abattre les pieux dont le revers des fossés est garni. Les Grecs étaient cachés derrière les retranchemens; on ne voyait ni leurs bataillons ni leur artillerie; mais ils étaient attentifs aux mouvemens de l'ennemi. Abdouloubond arrive à peine à la portée du canon que la mitraille écrase sa troupe et l'arrête. Les barbares remplissaient l'air de hurlemens féroces pour s'animer au combat; leurs chants se convertissent en cris de détresse; ils reculent, et, le pacha lui-même, devenu moins téméraire en connaissant le danger, ne pousse pas plus loin sa folle entreprise. Deux heures après, les Ottomans avaient disparu, en abandonnant leurs blessés et leurs morts. L'aveugle audace d'Abdouloubond lui coûta deux cents hommes.

Mais il ne renonça point à ses projets sur Cassandre. Il mit toute son armée au travail pour combler les fossés, et fit venir de nouvelles troupes de Salonique, afin de hâter cette fatigante opération. Les Grecs ne lui permirent pas d'achever tranquillement : ils étaient toujours aux prises avec les travailleurs, et ceux-ci devaient jeter la pioche à chaque instant pour saisir le mousquet et se défendre. Malgré les efforts des Hellènes, les travaux avançaient avec une rapidité effrayante, et l'artillerie de l'ennemi suivait, pour ainsi dire, la pioche des ouvriers. En moins

de huit jours, Abdoulouboud reparut devant l'isthme, à la tête de toutes ses forces et avec tous ses moyens de vengeance et de destruction.

Les Grecs n'avait plus d'espoir; quelle apparence de pouvoir résister à huit mille hommes soutenus par trente pièces de canon? il fallait un miracle ou des secours. Les pauvres Macédoniens, avec leur crédulité ordinaire, comptaient sur ce premier moyen de salut; une vierge, honorée d'un culte particulier dans la presqu'île, avait, disait-on, protégé les chrétiens dans la campagne de 1821, tant qu'ils s'était montrés pieux et soumis à la discipline de l'église; mais, quelques infractions, quelques jours d'abstinence violés, irritèrent la sainte qui, pour punir ces peccadilles, livra toute l'armée au cimeterre des Turcs, sans distinction d'innocens ou de coupables. Cette *équitable sévérité* servait de texte aux discours des papas; ils s'épuisaient en promesses, au nom de la sainte, si les fidèles observaient rigoureusement tous les devoirs imposés par la religion, et en menaces terribles, s'ils y manquaient. Cependant il est probable que le ciel ne serait pas intervenu dans cette affaire et que les malheureux Grecs auraient succombé, si la subite apparition des insulaires ne leur avait rendu l'espérance. Ils se virent alors en état de résister à l'ennemi et leurs chants de joie annon-

cèrent au pacha qu'ils ne redoutaient plus ni ses bourreaux, ni ses canons (1).

La ligne de défense fut aussitôt doublée; ceux d'Andros, brûlant de signaler leur courage, demandaient l'honneur de combattre au premier rang; mais les Macédoniens avaient des droits incontestables à cette prérogative des braves; leurs infortunes et leurs injures étaient des titres trop puissans pour que les insulaires ne leur accordassent pas le privilége de frapper les premiers coups. Il est beau de voir cette lutte généreuse parmi des guerriers : comment trouverait-on des lâches au milieu d'un si noble enthousiasme?

(1) La superstition est le défaut général du peuple grec; il croit tout ce qu'on veut lui faire croire; il consacre toutes les rêveries anciennes; et, par une singularité bien digne de remarque, plusieurs pratiques superstitieuses du paganisme se sont perpétuées jusqu'à ce jour dans quelques parties du Péloponèse : des prêtres ignorans, ou plutôt des fourbes adroits, toujours prompts à saisir les circonstances qui peuvent augmenter leur crédit sur le peuple, ont rattaché ces vieilles fables aux mystères du christianisme. J'ai vu la Grèce d'Europe, j'ai connu les Grecs d'Asie, et je puis affirmer que, dans ces deux régions, il n'est pas un village qui n'ait ses miracles, ses saints à prodiges, ses morts ressuscités, etc., etc. Bien plus, il n'est pas un Grec qui ne croie lui-même avoir participé à quelque miracle. Ils ont tous leurs visions à raconter : les lumières dissiperont sans doute ces fantômes des ténèbres de l'ignorance.

Les navires hydriotes débarquèrent aussitôt les munitions destinées à l'armée ; vingt pièces d'artillerie furent placées à la hâte dans les lieux les plus exposés; des canonniers d'Hydra s'offrirent spontanément pour en faire le service : après tous ces préparatifs, que les Hellènes terminèrent en peu d'heures, la position qu'ils occupaient était réellement devenue formidable ; trois fossés, garnis de chevaux de frise, couvraient leurs premiers postes ; des retranchemens, construits avec beaucoup d'adresse, protégeaient la première ligne, et les batteries, dont les feux croisés balayaient pour ainsi dire la largeur de l'isthme, étaient disposées irrégulièrement, au centre, sur les deux aîles et sur le front du corps de réserve. En un mot, un ingénieur européen, qui aurait vu le plan de défense des assiégés de Cassandre, n'aurait pu s'empêcher d'admirer le génie inventif des Hellènes, puisque, sans étude, et guidés seulement par une sorte d'instinct naturel, ils s'étaient presque élevés à la hauteur de l'art (1).

Abdoulouboud était enfin arrivé jusqu'à la

(1) On m'avait promis le plan des travaux de Cassandre ; je regrette beaucoup de ne l'avoir pas reçu : ce dessin aurait été précieux pour les connaisseurs. Du reste, on peut se le représenter à peu près par ma description : elle est extraite *textuellement* de ma correspondance.

chaîne de montagnes qui borde le golfe de Cassandre; il s'y arrêta, et son impétuosité ordinaire céda cette fois à la prudence. Il fortifia son camp, précaution que les Turcs ne prennent jamais, et, pour approcher avec moins de risques de la ligne macédonienne, il essaya de faire pratiquer un chemin couvert jusque sous le feu des batteries. Cette première tentative ne lui réussit pas. Ses travailleurs furent obligés de renoncer à l'espoir d'atteindre les Grecs, et ceux-ci, fiers du découragement de l'ennemi, se crurent désormais invincibles. Une aveugle confiance leur avait toujours été fatale; heureusement qu'ils se continrent alors et ne risquèrent pas une attaque en rase campagne : une pareille faute aurait amené leur ruine; mais s'ils ne la commirent pas dans le premier moment, nous verrons bientôt qu'ils se laissèrent encore aller à cette folle ardeur qui les avait perdus devant Salonique.

Les Turcs, effrayés de l'appareil formidable déployé par les Hellènes, se croyaient à peine à l'abri dans leurs retranchemens; le pacha, pour mieux connaître les dispositions des assiégés, pour découvrir leur endroit faible, s'il était possible, combina une fausse attaque dans laquelle toute son armée devait figurer, mais sans danger pour elle. Il la rangea en bataille au point du jour et fit marcher ses janissaires sur les deux rives de

l'isthme, tandis que son centre, immobile, canonnait les Grecs, quoiqu'il sût bien que la distance rendît ces feux inutiles. Les Grecs n'étaient point en garde contre la ruse de l'ennemi : ils faisaient feu de toutes leurs batteries comme pour en indiquer la véritable position; et, après quelques heures de mouvemens assez vagues sur les extrémités de la ligne macédonienne, les Turcs rentrèrent dans leur camp. Cette journée, qui s'annonçait d'une manière si terrible, ne coûta que quelques hommes aux Musulmans; le canon s'entendait jusqu'à Salonique, et l'on y trembla pour les suites d'une affaire qu'on croyait être décisive.

Après cet examen, Abdouloubоud fut plus que jamais convaincu de l'impossibilité de soumettre Cassandre par la force, au moins pour le moment. Il entama de nouvelles négociations qui n'eurent pas une issue plus favorable que les premières, et, prévoyant déjà toutes les lenteurs d'une expédition si difficile, il revint à Salonique. Son Kiaïa-Bey prit le commandement de l'armée qui devint un corps d'observation : les Grecs respirèrent, et mirent le tems à profit pour fortifier successivement tous les points de la presqu'île et s'y ménager des abris en cas de revers.

Laissons Cassandre pour revenir à Chourchid: les Macédoniens sont tranquilles maintenant; ils

sont presque victorieux : ne troublons pas leur bonheur par une narration trop prompte; je le dois au lecteur qui jouira quelques momens, au moins, d'une illusion bien douce, mais bien passagère.

Ulysse se dirigeait sur Larisse par Koutzochero pendant que son collègue Diamanty s'avançait par Pharsale. Ils rencontrèrent plusieurs détachemens de Turcs fugitifs qu'ils taillèrent en pièces sur la route. Diamanty eut une affaire bien plus rude à soutenir; mais il s'en tira avec sa valeur ordinaire. Chourchid, en arrivant à Larisse, avait répandu l'alarme dans la ville; tous les Turcs s'étaient aussitôt préparés à la défense, et le visir Hassan-Pacha s'était porté vers Pharsale pour favoriser la retraite des fuyards de Tricala, et surtout pour sauver, s'il était possible, l'arrière-garde du séraskier, dont on n'avait point de nouvelles depuis sa disparition à Érimo-Castro. Dans l'intervalle, Chourchid devait marcher sur Plocovo avec le reste des troupes pour arrêter les Grecs, et se replier au besoin sur Zarko; les montagnes qui coupent la plaine en cet endroit rendaient la résistance facile; mais Chourchid arriva trop tard: il n'était pas encore à trois milles de Larisse que les Hellènes occupaient déjà les hauteurs de Koutzochero. Il revint précipitamment sur ses pas et expédia des *Tartares* au visir Hassan pour le presser de voler à la défense de Larisse.

Les courriers du séraskier ne purent remplir leur mission ; ils échappèrent comme par miracle aux soldats de Diamanty, et leur prompt retour glaça les Musulmans d'épouvante. Chourchid trembla pour Hassan et pour lui-même, puisque dans le dénuement où il se trouvait, il lui était presqu'impossible de résister à deux armées victorieuses. Larisse est ouverte de toutes parts ; le Pénée la met à l'abri d'un coup de main au nord et à l'ouest ; mais au sud et à l'est, elle n'est protégée ni par l'art, ni par la nature. Que de réflexions ne dut pas faire alors ce même Chourchid qui, peu de mois auparavant, s'enivrait de sa puissance et énumérait avec orgueil les milliers d'hommes réunis sous son commandement suprême ! Il était seul maintenant ou entouré d'une poignée de soldats, presque tous vaincus par les Grecs en différentes occasions, et fugitifs comme lui. Quel exemple terrible des jeux de la fortune !

Des Chrétiens fuyant devant les Turcs avaient annoncé à Diamanty l'approche du corps d'Hassan-pacha. Celui-ci, ravi de trouver enfin une occasion favorable pour se venger des Barbares et les combattre seul, disposa ses troupes, qui partageaient son ardeur et sa haine ; il s'avança en bon ordre jusqu'à Pharsale ; les Turcs n'y étaient pas encore ; mais la terreur des habitans indiquait assez que leurs bandes dévastatrices

ne tarderaient pas à se présenter. En effet, sur le soir quelques détachemens de cavalerie musulmane entrèrent dans la ville en poussant des cris de fureur ; les Grecs n'en laissèrent pas échapper un seul homme. Après ce premier succès, Diamanty rangea une partie de sa troupe en haie sur les deux côtés de la route qui mène de Larisse à Pharsale, et se porta lui-même avec le reste en avant de cette dernière ville. Bientôt Hassan-pacha, suivi d'une multitude d'hommes épars ou groupés de distance en distance, traversa la ligne grecque : Diamanty avait recommandé à ses soldats de ne faire aucun mouvement tant qu'ils verraient les Turcs en marche sur la ville : ils ne devaient agir que lorsqu'Hassan-pacha, repoussé par la division de Pharsale, essayerait de gagner la plaine de Larisse. Un plan aussi hardi ne pouvait s'exécuter en plein jour ; la nuit favorisait les Grecs ; l'ennemi ne s'aperçut de rien, et donna, tête baissée, dans le piége qui lui était tendu.

Dès que le pacha eût atteint les postes avancés de Diamanty, celui-ci tomba sur les Turcs avec toute sa division, et les força de rétrograder. Ces malheureux conduits par la terreur, allaient se jeter d'eux-mêmes sur les Chrétiens embusqués : d'autres, croyant rencontrer des Grecs, frappaient leurs camarades ou en étaient frappés : la

déroute fut complète et le carnage épouvantable. Au point du jour, Diamanty rallia ses troupes, et ceux des ennemis qui s'étaient perdus dans l'obscurité succombèrent à leur tour. La plaine était jonchée de cadavres. Hassan-pacha lui-même fut trouvé parmi les morts. De quatre mille hommes que ce malheureux général commandait dans cette expédition, il ne s'échappa que deux ou trois cents cavaliers, et pas un d'eux ne regagna Larisse : ils s'enfuirent du côté de Mélitha, et furent exterminés par les armatolis du Pélion, dans le voisinage d'Armyro. Après cette brillante victoire qui délivrait la Thessalie, Diamanty continua sa marche sur Larisse. Les soldats composèrent un chant triomphal en son honneur, et les hommes qui dirigeaient provisoirement les affaires de la Grèce, en l'absence du gouvernement, lui décernèrent des éloges publics. Comme aux époques brillantes de Sparte et d'Athènes, les modernes Amphyctions déclarèrent que le brave Diamanty *avait bien mérité de la patrie*. Que sont tous les vains honneurs, tous les brillans colifichets par lesquels on croit payer chez nous le sang des guerriers, auprès de la magique puissance de cette glorieuse déclaration !

Ulysse avait déjà tenté deux attaques infructueuses du côté du fleuve, lorsque son collègue parut devant Larisse. Bientôt on connut dans la

ville tous les détails de la triste journée de Pharsale, et le découragement fut au comble. Chourchid avait perdu son crédit; il ne lui restait plus qu'une ombre d'autorité. Les Musulmans ne se fiaient plus ni à son courage, ni à sa capacité : ils se plaignaient hautement de leurs infortunes, et en rejetaient le blâme sur le malheureux séraskier. On l'outrageait publiquement, et les hommes que la hauteur ou même la puissance d'un chef offusquent toujours, classe bien nombreuse, surtout dans les armées, soufflaient déjà la sédition et la révolte. On voulait un autre général, et Chourchid, accablé de ces nouveaux désagrémens, comme s'il n'avait pas assez d'autres peines, comprit qu'un acte de vigueur pouvait seul le rétablir dans l'opinion. Il se montra à ses troupes, et dépouilla cette dignité insultante qu'il avait conservée devant elles, même depuis ses derniers revers; il combattit au premier rang dans les deux affaires engagées par Ulysse, et, bien décidé à vaincre ou à mourir, il se disposa à faire un dernier essai pour se délivrer de l'ennemi.

La chose n'était guère facile, surtout depuis l'arrivée de Diamanty; les deux armées grecques réunies étaient presque aussi nombreuses que toutes les forces dont Chourchid pouvait diposer; elles avaient de plus le souvenir de trois victoires, pour exciter leur émulation, tandis

que chaque soldat du séraskier ne pouvait compter que des défaites. Cependant Chourchid parvint à exciter quelqu'enthousiasme parmi les siens, en attaquant leur orgueil ; il leur peignait les Grecs, tels qu'ils étaient avant la guerre, et passant ensuite à leur situation présente, il accusait indirectement l'insouciance des Turcs des succès de l'ennemi : « Vous n'auriez point perdu, disait-il aux chefs des Baïracs, cette prééminence qui appartient de droit aux Osmanlys sur toutes les nations de la terre, si vous aviez toujours fait votre devoir. Qu'est-ce qu'un échec pour un peuple aussi nombreux que les étoiles ? Nos ancêtres n'étaient-ils pas vaincus quelquefois dans les mille et un combats qui leur assurèrent la conquête du monde ? Sans doute ils l'étaient, mais ils ne perdaient pas courage ; ils reparaissaient le lendemain, furieux comme le lion blessé ; impétueux comme le vent du désert : et vous, indignes successeurs de ces héros, vous jetez vos armes lorsque l'infidèle triomphe momentanément ! vous fuyez devant ses timides légions, lorsqu'il vous suffirait encore de tourner la tête pour les glacer d'épouvante et les foudroyer ! Reprenez-les donc, ces armes, et qu'elles deviennent enfin terribles pour des esclaves sacriléges qui osent menacer leurs maîtres ; suivez-moi, chefs des soldats, imitez mon exemple, et je vous pro-

mets la victoire. Si nous succombons, l'Asie nous garde des vengeurs; si nous exterminons ces impies, l'univers oubliera peut-être nos disgrâces passées. Nous n'avons plus de secours à attendre, plus d'entreprises à former; l'ennemi nous enveloppe de toutes parts : Hassan-pacha est mort en voulant nous sauver : imitons ce héros, ou vengeons son trépas. Je vous attends sur la rive du fleuve; vous verrez que Chourchid n'est point encore glacé par l'âge, ou que l'honneur peut lui rendre toute la force et toute la vigueur de la jeunesse. Venez, et que les coups que nous allons porter retentissent jusqu'au fond du Péloponèse pour y terrifier nos ennemis et consoler les mânes de nos frères, qui gémissent indignées sur le sol infidèle. »

Pendant que Chourchid tenait ce discours aux principaux officiers de l'armée, les *Imâm* haranguaient le peuple dans les mosquées. Bientôt les Musulmans, affectés par des reproches si pénibles à leur orgueil, se réunissent autour du palais du séraskier, et lui demandent à grands cris de les mener contre les infidèles. Chourchid se présente aussitôt; il monte à cheval, et cette troupe d'hommes abattus par la douleur et le découragement la veille, se précipite d'elle-même au milieu des périls qu'elle croyait ne pouvoir assez éviter une heure auparavant.

Le séraskier tourna toutes ses forces du côté d'Ulysse ; il avait trop à cœur de punir ce rusé général pour en manquer la seule occasion qu'il en aurait peut-être. Le kiaya d'Hassan-pacha réunit quelques milliers de Turcs, plus froids et moins propres à l'exécution du projet hardi que méditait le visir, pour tenir Diamanty en échec et l'empêcher de secourir son collègue.

Avant que d'arriver aux retranchemens d'Ulysse, il fallait traverser le Pénée, qui n'est pas guéable à Larisse dans les années ordinaires ; mais la sécheresse avait été si grande que les eaux du fleuve étaient sans profondeur. Les Turcs s'y jettent aveuglément en poussant des cris de rage, et ils atteignent l'autre rive malgré les efforts des Hellènes. Alors un combat terrible s'engage entre les deux partis ; les Grecs se défendaient avec courage, mais les Turcs attaquaient en désespérés. Le prudent Ulysse sentit bien que la partie n'était pas égale, et pour empêcher une déroute complète, il se retira sur Koutzochero. Cette affaire lui coûta plus de quatre cents hommes, et les Turcs en laissèrent au moins autant que lui, sur le champ de bataille, sans compter ceux qu'ils avaient perdus dans le passage du fleuve. Chourchid ne poursuivit pas trop long-tems les fuyards ; il modéra même l'ardeur de ses troupes, qui s'acharnaient après Ulysse ; la crainte de perdre

en un instant le fruit de cette sanglante journée le porta à rentrer immédiatement dans Larisse; il fut salué par les acclamations de tout ce qui restait encore de Musulmans dans la ville. Il en était digne; il venait de la sauver. Depuis l'ouverture de cette funeste campagne, c'était la première fois que Chourchid se voyait applaudi; c'était la première fois aussi qu'il méritait des applaudissemens.

Dès le commencement de l'action, Diamanty s'était hâté de tout disposer pour voler au secours de son collègue; mais la division du kiaya l'empêcha de réaliser ce projet; il se vit lui-même surpris par les Musulmans, ou du moins, menacé d'une attaque prochaine. Son intention n'était pas de tout risquer à la fois, et il n'en était pas réduit à la même extrémité que les Turcs; de concert avec le corps d'armée aux ordres d'Ulysse, il pouvait beaucoup; seul il ne pouvait pas même se défendre avec succès, parce qu'une longue résistance lui était impossible, en pleine campagne, contre une troupe un peu nombreuse; il n'avait que six cents hommes. D'ailleurs son rôle n'était pas de tenir tête à une armée; il se réservait pour les grandes entreprise, pour les embûches et les coups de main : il se replia donc sur Pharsale lorsqu'il vit le kiaya marcher à sa rencontre. Mais celui-ci n'avait pas l'ordre

d'attaquer; il n'osa prendre sur lui de poursuivre: content de voir la retraite des Hellènes, et fier d'avoir participé en quelque chose à la gloire de cette journée, il attendit, à son poste, que Chourchid lui fit donner l'ordre de se retirer.

Ainsi finit le siége de Larisse. Les Grecs, après les plus brillans succès, dus autant à leur courage qu'à l'habileté et à la sagesse de leurs généraux, se retirèrent en-deçà du Pénée, laissant aux Turcs la possession de la haute Thessalie. Lorsqu'on réfléchit aux événemens de cette guerre on ne peut s'empêcher d'admirer le bonheur des Hellènes : inférieurs par le nombre aux hordes musulmanes, moins bien armés qu'elles, dépourvus de munitions et privés de nourriture la plupart du tems, ils triomphent partout. Que ces Turcs devaient être lâches, ou que leurs chefs devaient être ignorans, pour marcher ainsi de défaite en défaite, lorsque tout semblait leur garantir la victoire!

L'île de Négrepont était presque soumise aux Hellènes depuis la déclaration de l'indépendance; deux villes tenaient seules pour les Turcs, et elles avaient résisté à dix-huit mois de siége, à plusieurs famines, et à la chute des plus fortes places du Péloponèse. Négrepont et Carysto, dans lesquelles tous les Turcs de l'île s'étaient réfugiés, depuis le commencement des hostilités, se défendaient avec une vigueur extraordinaire; plusieurs fois les

troupes grecques, occupées au siége de Carysto, avaient été mises en fuite par la garnison; les Turcs du continent avaient secouru Négrepont à diverses époques, et les Hellènes avaient éprouvé plus d'un revers devant les remparts de cette cité héroïque. Le fils de Piétro-Bey venait d'y perdre la vie peu de mois auparavant; un grand nombre de guerriers illustres l'avaient précédé ou suivi. On aurait sans doute renoncé à la conquête de ces deux places, si, par leur position, elles n'avaient été que d'une importance ordinaire; mais Négrepont commandait la Béotie et l'Attique, et les Turcs de cette ville pouvaient facilement ravager ces deux provinces s'ils n'étaient contenus ou réduits. Carysto, à l'extrémité méridionale de l'île, devenait un point de ralliement pour les flottes de Constantinople : c'était leur route pour se rendre sur les côtes du Péloponèse; c'était-là qu'elles pouvaient débarquer les troupes destinées contre la presqu'île ou la Grèce septentrionale. La nécessité, l'amour de leur repos et de leur conservation, imposaient aux Hellènes l'obligation expresse de chasser les Turcs de ces positions dangereuses; les sacrifices ne leur coûtèrent point pour arriver à ce but, et ils ne furent pas même découragés par les revers; leur constance finira par triompher de la valeur des ennemis.

On poussait plus vivement le siége de Négrepont que celui de Carysto. Une armée de Maniotes, qui avait puissamment contribué à la réduction de l'Acropole d'Athènes, formait l'élite des troupes grecques réunies devant la capitale de l'Eubée. Carysto n'était pas précisément assiégée; les insulaires, campés autour des remparts et sur le rivage, se bornaient à une sorte de blocus assez facile à violer par leur négligence; mais la garnison de Carysto, qui avait compté sur le secours que la flotte ottomane lui portait annuellement, était si découragée de la fuite honteuse du grand amiral qu'elle était incapable de rien entreprendre. Peut-être même que si les Grecs avaient profité du premier moment de terreur pour donner un assaut général, ils se seraient emparés de la place sans éprouver beaucoup de résistance; ils n'en firent rien, et le siége traîna en longueur. Négrepont, moins à portée d'être secourue, plus souvent attaquée, et par des ennemis bien autrement redoutables que les insulaires de Carysto, luttait avec acharnement contre les Grecs, la peste et la famine. Ces trois fléaux avaient déjà considérablement affaibli la garnison lorsque les nouvelles du combat naval de Malvoisie et de la déroute de Dram-Aly, vinrent ajouter à l'horreur d'une position déjà désespérée. On savait dans la ville les derniers revers de

Chourchid à Mégare et à Érimo-Castro : il ne restait plus d'espoir de salut que dans la commisération des Hellènes. Le pacha (je ne trouve pas dans mes notes le nom de ce général) fit proposer au chef des assiégeans une capitulation ; celui-ci la rejeta. Piétro-Bey avait juré de détruire Négrepont, et de n'épargner aucun de ses habitans pour venger la mort de son fils : le serment de ce terrible spartiate avait quelque chose de sacré pour ses soldats, qui partageaient ses regrets et son ressentiment. Alors les Turcs, bien persuadés qu'ils n'avaient rien à espérer de la pitié des ennemis, se préparèrent à la mort avec résignation. Dans l'état déplorable où ils se trouvaient réduits, ils n'avaient plus qu'à l'attendre.

Cependant un commissaire du gouvernement, ou des généraux qui l'avaient provisoirement remplacé, vint d'Athènes à Négrepont pour offrir aux Turcs des conditions avantageuses s'ils consentaient à livrer la place. Le fils de Colocotroni commandait les troupes du siége, et l'envoyé parlait au nom de son père ; il obéit. Les habitans de la ville saisirent l'occasion qui se présentait ; ils s'embarquèrent au nombre de cinq mille, hommes, femmes et enfans, dans des barques amenées d'Hydra, et passèrent ensuite à bord des vaisseaux de cette île, pour retourner en

Asie. La garnison des forts ne voulut plus se soumettre. Ce changement était facheux pour les Hellènes : Athènes craignait pour sa liberté, tant que les barbares seraient maîtres de Négrepont, puisque la possession de cette citadelle leur assurait les moyens de passer sur le continent.

Dès lors les Grecs donnèrent tous leurs soins au siége de cette place; une partie de l'armée qui était stationnée dans l'Attique se joignit aux troupes insulaires, et nous verrons bientôt que les Hellènes l'emportèrent sur l'opiniâtreté de leurs courageux ennemis.

En quittant la baie d'Anaply, la flotte ottomane s'était ralliée à Skiros, au delà de l'Eubée : le Capitan-pacha n'osa pas rentrer immédiatement à Constantinople, dans l'espoir de réparer la faute qu'il venait de commettre. La saison n'était pas trop avancée, et la flotte pouvait entreprendre beaucoup encore jusqu'à la fin de la campagne. Cara-Méhemmet, cherchant pour ainsi dire à s'abuser lui-même, vint donc jeter l'ancre à Ténédos, pour être tout prêt à fondre de là sur les Grecs, s'il en trouvait l'occasion, ou à rentrer aux Dardanelles s'il était poursuivi une seconde fois. Il ne pouvait choisir un lieu plus favorable aux Hellènes. Ténédos n'a point de port; les vaisseaux doivent y mouiller dans une rade ouverte,

où ils sont exposés à tous les dangers et à toutes les surprises. Le grand amiral commençait à peine à respirer dans cette nouvelle station, lorsqu'un événement affreux, qui faillit lui coûter la vie sur le moment, ruina pour jamais ses affaires, et le perdit sans retour.

Le bruit de sa défaite à Malvoisie s'était répandu dans toutes les îles; celles qui avaient contribué au succès de cette fameuse journée, partageaient en quelque sorte l'ovation de leurs marins; les autres, moins heureuses, brûlaient de pouvoir aussi payer leur dette à la patrie par quelque service éclatant. Ipsara n'avait point de vaisseaux dans l'escadre de Miaouli; son rang parmi les îles, la prospérité de sa marine, et la bravoure connue de ses guerriers, lui imposaient l'obligation de réparer la perte de ce jour de gloire: il lui restait encore des héros. Alors, ce même Iorgaki, dont nous avons admiré le dévoûment à Scio, forme un projet non moins hardi que celui qu'il exécuta au commencement de l'été avec tant de bonheur: il sait que les Turcs sont à Ténédos, qu'ils sont plus que jamais en garde contre les piéges des Grecs, que plutôt de s'exposer à de nouvelles surprises, ils ont juré de couler à fond tous les vaisseaux qui s'approcheraient des leurs, fussent-ils reconnus pour appartenir aux ports musulmans de l'Asie; aucune de ces consi-

dérations ne l'arrête ; ses jours appartiennent à la patrie ; il en fait le sacrifice une seconde fois.

Au lieu d'armer des bricks et de risquer une entreprise, de nuit comme au mois de juin, cet intrépide patriote choisit de préférence deux sacolèves, petits navires de construction turque et employés au cabotage sur les côtes d'Asie : il les garnit de soufre, de bitume, de poudre et de bois gras : il embrasse encore une fois ses enfans et part avec l'espérance, au milieu des transports d'admiration de ses compatriotes assemblés sur le rivage.

Iorgaki s'était réservé le commandement de l'une des sacolèves, Constantin Canaris dirigeait l'autre : deux bricks de guerre d'Ipsara devaient feindre de poursuivre les sacolèves qui se réfugieraient au milieu de la flotte ottomane. Iorgaki, Canaris et tous leurs matelots, avaient pris le costume turc ; ils portaient le pavillon du Grand-Seigneur ; leurs navires étaient gréés comme ceux de Constantinople ; le déguisement était parfait en tout, et la fraude bien difficile à découvrir. Ce fut ainsi qu'ils se dirigèrent sur Ténédos.

En approchant de cette île, destinée à couvrir dans tous les tems les artifices des Grecs, Iorgaki prit le large avec Canaris, et les bricks commencèrent leur feinte poursuite : à mesure qu'ils avançaient, leurs rôles respectifs prenaient comme

un nouveau caractère de vraisemblance. Les sacolèves forçaient de voiles pour échapper au péril; les bricks portaient toutes les leurs et canonnaient fréquemment les fugitifs. Ceux-ci arrivent enfin sous le canon des premiers vaisseaux turcs: alors les navires d'Ipsara, au lieu de lâcher prise, bravent le danger, et poussent l'audace jusqu'à suivre les sacolèves au milieu de l'escadre ennemie. Pas un vaisseau ne bougea : quelques coups de canon partirent inutilement, et les insulaires virèrent de bord sans qu'une frégate osât se mettre à leur poursuite. Tant de lâcheté fut bientôt punie.

Cependant les sacolèves, délivrées d'un si grand péril, gouvernent droit sur les vaisseaux les plus apparens de la flotte; l'une marche sur l'amiral, l'autre sur la Capitana-Bey : au moment d'aborder, les équipages se jettent dans les caïcks (bateaux d'une forme particulière à l'Archipel et aux ports de l'Asie), amarrés derrière les sacolèves, et les Ottomans attribuent cette bizarre précaution à la frayeur que *ces pauvres gens* venaient d'éprouver; mais le spectacle horrible qui s'offrit tout à coup à leurs yeux épouvantés les désabusa bien cruellement. Les sacolèves abordent, et le feu semble jaillir du premier choc : elles se couvrent de flammes, et les vomissent par torrens sur les vaisseaux ennemis : l'amiral se dé-

gage; la terreur gagne à bord des autres bâtimens; ils coupent leurs câbles et fuient vers les Dardanelles. Cara-Méhemmet éteint l'incendie de son vaisseau en pleine mer; mais la Capitana-Bey ne peut ni se débarrasser, ni fuir : elle est consumée en un instant, et saute avec seize cents hommes, la caisse de la flotte et le dernier rayon d'espérance des Musulmans.

Les Turcs atteignirent Gallipoli; ils ne s'y croyaient pas encore en sûreté. Le malheureux amiral partit pour Constantinople : quel compte pouvait-il rendre de sa mission? Il ne revint plus à bord, et sa tête tomba sous le fatal cimeterre. Après sa conduite à Malvoisie, on ne sait trop s'il est plus digne de pitié que de blâme. Le sort d'un lâche n'intéresse personne, et le seul titre de Méhemmet à la compasion, c'est l'iniquité de son supplice. Il méritait peut-être la mort, mais il fallait une enquête, un jugement : on est toujours disposé à plaindre les victimes de l'arbitraire.

Quel coup pour le divan que le retour de la flotte, de cette flotte qui devait tout soumettre, tout réduire en cendres et qui revenait encore à demi ruinée après avoir perdu l'un de ses plus beaux vaisseaux! La consternation régnait dans la ville; les Musulmans s'attendaient à voir paraître les Grecs d'un jour à l'autre, et les batteries formidables qui couvrent les deux rives du Bosphore

rassuraient à peine cette populace effrayée qui se rappelait encore l'apparition subite de l'escadre anglaise, sous les murs du sérail, en 1807, malgré ces mêmes batteries. Toujours des revers, toujours des désastres, et, comme pour accabler la nation de tous les maux à la fois, toujours des ordonnances plus propres à ajouter aux calamités présentes qu'à en diminuer l'horreur! Les ressources de l'empire étaient épuisées: l'or du sérail allait s'engloutir inutilement dans les plaines de la Thessalie, dans les gorges du Péloponèse et dans les flots de l'Archipel; cependant, à mesure que les moyens diminuaient, les charges de la Porte devenaient plus considérables; il lui fallait maintenant deux armées nouvelles contre la Grèce et les Persans : une autre flotte, car les réparations qu'exigeait celle-ci, devaient être presque aussi coûteuses que l'achat d'un pareil nombre de vaisseaux. Comment se tirer de tant d'embarras? Il fallait de l'argent ; on n'en trouvait nulle part. Le numéraire disparaissait peu à peu, l'on ne voyait plus en circulation que les mauvais parats dont l'Égypte infecte l'Asie (1). Le divan

(1) Le pacha d'Égypte envoie en Asie et à Constantinople, des sommes considérables en *parats*. Le parat est une petite monnaie d'argent qui vaut un peu plus d'un liard (valeur nominale), mais elle ne coûte pas tant au pacha : c'est une spécu-

avait usé tous les moyens, il avait eu recours à tous les expédiens, et le peuple, fatigué désormais, avait manifesté son mécontentement d'une manière trop ostensible, pour qu'il fût de la sagesse de l'irriter encore : la chose était bien délicate, mais les besoins étaient bien grands. Il fallut recourir à d'autres mesures et risquer une révolution, car le Grand-Seigneur en était venu à ce point extrême. On publia un *firman* qui proscrivait le luxe, qui fixait le nombre des bijoux et les valeurs que chaque Turc pouvait posséder en métaux précieux; le surplus devait être remis, dans un terme désigné, au trésor impérial, et c'était sur ces rentrées accidentelles que la Porte fondait ses moyens pour continuer la guerre. Proscrire le luxe en Asie! et de qui vient une idée si bizarre? du monarque le plus fastueux de la terre. Ce firman, que je donnerai peut-être à la fin du volume, rappelait aux Osmanlis la noblesse de leur origine, la grossière valeur de leurs ancêtres et la simplicité sauvage de leurs mœurs; mais ceux-là, enfans du désert, n'avaient point encore goûté les délices de l'Asie; les Turcs, auxquels on tenait ce langage, amollis au contraire par

---

lation; il retire en échange les vieux sequins qui sont purs d'alliage, et les monnaies d'or; ce commerce est très-lucratif pour l'Égypte.

une longue apathie, par tous les genres de volupté, n'étaient guère propres à apprécier cette glorieuse pauvreté dont on leur vantait les charmes : ils se soulevèrent d'indignation; on s'y était attendu : l'adresse des ministres arrêta de nouveau cette fermentation qui se répandit de la capitale dans les provinces; quelques lingots d'or furent remis à la monnaie par des fanatiques assez stupides pour se dépouiller parce que le tyran l'ordonnait. Bientôt, on vit moins d'armes brillantes, mais, au lieu d'en bannir le luxe au profit du trésor, on enfouit les métaux précieux, et la Porte ne gagna rien à cette grande mesure pour laquelle elle avait tant risqué.

Comme les Hellènes s'élevaient rapidement sur les débris de leurs anciens oppresseurs! Nous les avons vus naître pour ainsi dire; nous avons déploré leur faiblesse; nous avons craint pour leur salut; eh bien, aujourd'hui, ils sont réellement les maîtres : ils commandent sur terre et sur mer. L'ennemi les méprisait, parce qu'il ne connaissait pas la magique puissance de l'amour de la liberté sur les hommes; il les redoute aujourd'hui; il subira demain, peut-être, le joug qu'il leur imposa si long-tems.

CHAPITRE VIII.

Malheurs de Chypre. Succès des Chrétiens dans l'île de Candie. Dernière tentative des Turcs en Thessalie ; ils y sont encore battus. Avantages remportés par les Samiens. Troubles à Constantinople. Disgrace du favori Halet ; sa mort. Les Persans, au lieu de suivre le cours de leurs succès, s'endorment dans l'inaction à Bagdad et à Erzerum.

Depuis les massacres du mois d'octobre 1821 l'île de Chypre jouissait d'un calme apparent (1): il était bien troublé de loin à loin par quelques assassinats, par des violences et des menaces contre les Chrétiens ; mais l'anarchie avait cessé ; ou du moins, elle ne se livrait plus à toute la violence de ses fureurs. Les troupes syriennes avaient été remplacées par les soldats du vice-roi d'Égypte ; on se flattait de pouvoir jouir d'un long repos, et le commerce avait même repris son ancienne vigueur. Tous les Grecs de Famagouste s'étaient

(1) *Voyez* tome Ier, page 356 et suivantes.

retirés à Larnaca pour y profiter, au besoin, de la protection des agens européens. Quelques vignerons chrétiens, disséminés dans l'île, des cultivateurs, établis dans les villages voisins de Larnata, étaient les seuls Grecs qui se trouvassent à la portée des barbares.

La révolte du pacha de Saint-Jean-d'Acre n'avait produit aucune sensation sur les Turcs insulaires. Cet homme était de leur nation; son entreprise n'avait nul rapport avec la cause des Hellènes; elle devenait à peu près indifférente aux barbares. Ils n'avaient été agités ni par la catastrophe récente d'Alep, qu'un tremblement de terre ruina de fond en comble au mois d'août, ni par les succès des Persans à Bagdad et sur toute la ligne de l'Euphrate : les événemens de Scio avaient causé un moment d'exaspération; mais la populace, contenue par la fermeté du gouverneur que la Porte venait d'envoyer à Larnaca, ne se permit que des injures et des blasphêmes. Le mois d'août s'écoula paisiblement; la première quinzaine de septembre fut troublée par les bruits qui circulaient déjà sur le désastre des Ottomans en Morée et en Thessalie; les Turcs se réunissaient dans les lieux publics; là, contre leur coutume, ils s'entretenaient des affaires de l'État, et les malveillans profitaient de cette disposition des esprits pour prêcher le pillage et les

massacres. Une fermentation sourde, qui est le présage ordinaire des soulèvemens du peuple en Turquie, régnait dans la ville; les Chrétiens se cachaient, comme aux époques les plus désastreuses, et le gouverneur appelait autour de lui une partie des troupes dispersées dans l'intérieur pour opposer la force à la violence, si le désordre commençait.

L'irritation des esprits s'accrut d'une manière prodigieuse lorsque des bateaux de Cos eurent apporté la nouvelle d'une expédition récente des Samiens sur le continent : ces audacieux insulaires venaient de s'avancer jusqu'aux portes de Guzel-hissar. Une foule de villages mahométans avaient été incendiés par eux; ils n'avaient épargné personne. On n'était que trop disposé au mal dans l'île de Chypre. Ces tristes rapports, que la calomnie ne manquait pas d'envenimer, firent éclater l'orage qui grondait depuis plusieurs jours.

Les Barbares choisirent le dimanche pour l'exécution de leurs projets; ils n'ignoraient pas que les Grecs, malgré leur terreur, assistaient au service divin; ils profitent de cette circonstance pour les immoler. En effet, dès la pointe du jour, les quartiers habités par les Francs et les Grecs sont inondés de furieux; le sang coule autour des églises, devant les portes des consulats; les assas-

sins pénètrent dans quelques maisons et s'y livrent à tous les genres d'excès; plusieurs navires s'approchent du quai; mais la ville est trop éloignée du port pour que les infortunés, que la rage poursuit, aient le tems de s'y réfugier : on frémissait en pensant aux suites d'une réaction si horriblement commencée; les consuls se hasardaient à peine à recevoir des Grecs sous leur pavillon; mais celui de France, que j'ai déjà cité dans mon premier volume, M. Méchain ouvrit les portes de sa maison, et s'exposa encore une fois aux périls qu'il avait courus précédemment, pour servir la cause sacrée de l'humanité.

Cependant, le *Moutsellim* (1) avait eu le tems de se reconnaître ; plusieurs messages du consul de France lui avaient appris les scènes affreuses dont la ville chrétienne était le théâtre; il assemble sa garde : quelques Janissaires en augmentent le nombre, une légion égyptienne marche avec eux. Bientôt ces troupes enveloppent les factieux et les repoussent dans les quartiers turcs; le gouverneur dut sévir contre quelques-uns des plus forcenés; ils tombèrent sous les coups des soldats; les autres s'enfuirent en vomissant d'horribles imprécations. On accusa les Égyptiens du

(1) Nom turc qui correspond à celui de gouverneur.

meurtre des scélérats qui s'étaient attiré eux-mêmes ce juste châtiment.

Le soir, on crut que la ville était pacifiée ; des patrouilles nombreuses circulaient partout ; les provocateurs à l'anarchie encombraient déjà les prisons publiques ; mais le crime n'était qu'assoupi, on ne l'avait pas encore terrassé. La rage n'était plus concentrée dans quelques têtes ardentes ; elle agitait tous les Musulmans. Le matin ils en voulaient aux Grecs ; le soir ils maudissent les Égyptiens. Ce sont les nouvelles victimes qu'ils se proposent d'immoler ; voilà le sang que demande leur aveugle furie.

Il était moins facile à verser que celui des malheureux Grecs ; il fallait engager une lutte terrible dont l'issue était bien incertaine ; mais l'exaspération est aveugle, et la populace égarée ne calcule jamais. L'arrivée des Égyptiens en Chypre y avait mécontenté tous les Turcs ; ils n'avaient pu voir sans dépit la confiance que l'on témoignait à ces étrangers ; une chose surtout leur avait été bien sensible. Tous les postes importans étaient au pouvoir des Égyptiens ; la police intérieure des villes, la surveillance des campagnes qui appartiennent de tems immémorial, et pour ainsi dire de fondation, aux Janissaires du pays, étaient également exercés par les soldats de Méhemmet-Aly : en un mot les Égyptiens étaient

tout en Chypre, et les Janissaires n'y étaient plus rien. Cette milice orgueilleuse endurait impatiemment un pareil affront, qu'elle n'avait que trop mérité par son indiscipline et ses excès. Plusieurs rixes que les autorités avaient appaisées jusque-là, signalèrent son mécontentement; l'insurrection de septembre et le rôle que les Égyptiens y jouèrent, presque malgré eux, fut comme le signal du combat que les deux partis allaient se livrer.

Il commença presque aussitôt à Larnaca, et la guerre civile étendit ses ravages sur tous les points de l'île, où des Egyptiens se trouvaient mêlés aux Turcs. Si du moins, pendant que les Barbares se déchiraient entre eux, les Chrétiens avaient pu respirer! mais non; ils étaient en exécration aux deux partis, et également en butte à leurs coups. Au milieu de cette crise désastreuse, sur laquelle je ne peux ni ne dois m'arrêter, M. Méchain se montra digne de ses collègues d'Europe et d'Asie; il fit aimer la France sur ces bords désolés; son courage ne se démentit pas un seul instant, et les Chrétiens de Larnaca le proclamèrent le David de Chypre. Notre marine ne fut pas non plus étrangère à la gloire du consul. Toutes les fois que la cause de l'humanité se trouvait compromise, elle était là pour la défendre. Les troubles ne cessèrent que lorsque le pacha d'Egypte eut rappelé ses soldats; mais

quelle espérance reste-t-il aux Chrétiens dans ces funestes contrées? Ils y sont maintenant à la merci de leurs oppresseurs : ô liberté, puisses-tu bientôt rendre Chypre à l'agriculture et à la paix!

J'ai laissé Ismaïl-Gibraltar à Candie, après la déroute des Sfacchiotes et la courageuse retraite du capitaine Mano ; il est tems de reprendre mon récit. La cause des Hellènes était peut-être perdue sans retour dans l'île de Crète, si les Sfacchiotes avaient eu long-tems un adversaire aussi dangereux qu'Ismaïl-Gibraltar ; mais le vice-roi d'Égypte était alors engagé dans plusieurs guerres en Afrique et en Arabie; la présence et l'habileté de ce chef lui devenaient nécessaires. Imaïl quitta donc l'Archipel avec ses troupes, et livra les misérables Candiotes à eux-mêmes : il leur avait donné de sages conseils en partant; mais ils étaient trop lâches et trop découragés pour les suivre. Au lieu de conserver les avantages qu'ils devaient à la bravoure du général égyptien, ils rentrèrent dans leurs places fortes, et les Grecs purent encore reprendre l'offensive : bientôt de nouvelles arméessortirent des montagnes, et Réthymnos eut à soutenir un second siége. La garnison de Candie essaya de se mesurer avec les troupes de Mano; elle ne put soutenir leur choc. Mano, instruit par l'expérience, fortifia son camp avec plus de soin ; il établit des sentinelles et des

postes avancés sur la côte; il prit toutes les précautions d'usage à la guerre. Candie se trouve située dans une position trop formidable pour que lesS facchiotes osassent en entreprendre le siége ; ses moyens de défense sont trop multipliés, trop inépuisables même pour qu'ils se flattassent de la réduire autrement que par famine. Ils s'établirent donc autour des remparts, et recommencèrent le blocus avec une nouvelle persévérance. Dans le même tems, des vaisseaux de Cassos croisaient à l'entrée du port pour en interdire l'approche aux vaisseaux neutres, dont j'ai tant de fois signalé les prévarications.

Dans les premiers jours d'octobre, les armées chrétiennes étaient maîtresses de l'île. Une longue suite de victoires, interrompues momentanément par l'arrivée des Egyptiens, les avaient amenées jusqu'aux portes des cités musulmanes ; Candie, Réthymnos et la Canée, bloquées par terre et par mer, ne comptaient déjà plus que sur des secours incertains pour appuyer leur résistance. Leurs batteries et leurs immenses ouvrages de défense les rassuraient contre les tentatives de l'ennemi ; mais ce n'était pas un préservatif contre la disette. Si les vaisseaux insulaires avaient pu débarquer du canon, et si le Péloponèse avait pu fournir des ingénieurs aux Sfacchiotes, la Crète était acquise dès ce moment à la cause

Hellénienne ; mais l'artillerie était trop utile aux Hydriotes, et les ingénieurs trop rares dans la Grèce pour qu'on pût les prodiguer sur tous les points à la fois ; les Sfacchiotes se virent donc réduits à suivre leur ancien plan de campagne, et plusieurs mois s'écoulèrent dans une inaction forcée de leur part et de celle des Turcs (1).

Cependant la victoire que Chourchid venait de remporter à Larisse, avait presque relevé ses espérances : il n'osait plus compter, dans le misérable état où il se trouvait réduit, sur la soumission du Péloponèse ; mais il se flattait encore de pouvoir reconquérir la Thessalie, et pénétrer jusqu'à Corinthe. Les Musulmans partageaient son erreur ; ils croyaient que rien ne résisterait à leurs armes, parce qu'ils s'en étaient dignement servis une fois. Quelques détachemens envoyés de Scodra arrivèrent sur ces entrefaites, et le sé-

(1) Je suis presque tenté de reprocher au gouvernement provisoire de n'avoir pas donné aux affaires de la Crète toute l'attention qu'elles méritaient : on a bien envoyé aux Sfacchiotes quelques officiers européens ; quelques généraux du Péloponèse ; mais cela ne suffisait pas : il aurait fallu tout entreprendre pour conquérir cette île qui, par sa position et la force de ses places de guerre, est destinée à jouer un grand rôle dans la Grèce moderne. Peut-être que le gouvernement sentira bientôt cette vérité, et qu'il réparera sa trop longue négligence.

rasquier, en dépeuplant Larisse, pouvait recommencer la guerre avec dix mille hommes. Abdouloubond lui promettait depuis long-tems des soldats et des munitions; mais ce pacha, occupé tout ensemble par les Hellènes de Cassandre et les Grecs insulaires qui avaient osé débarquer des troupes jusque sous les murs de Salonique, ne se hâtait pas de réaliser ses promesses. Dans l'incertitude où se trouvait alors Chourchid, il pensa que la célérité, dans les opérations de cette nouvelle campagne, lui serait encore plus utile qu'un renfort de quelques milliers d'hommes; d'ailleurs, il ne recevait pas d'avis de Constantinople, et le silence de la Porte l'alarmait d'autant plus, que le Grand-Seigneur avait ordonné récemment la saisie de son harem; les ministres ne répondaient plus à ses dépêches, et tant de présages funestes lui imposaient en quelque sorte l'obligation de réparer promptement ses disgrâces s'il voulait conserver sa tête.

Il s'empressa donc de former une nouvelle armée : déjà ses courriers avaient répandu des proclamations dans toutes les contrées musulmanes du nord pour inviter les Turcs à se lever en masse et à le joindre devant Larisse : il n'acquit guère de soldats volontaires par ce moyen; mais les agas de la Bosnie et de la Servie lui expédièrent aussitôt toutes les troupes disponibles dans

leurs gouvernemens. J'ai déjà parlé plusieurs fois de la bravoure et de l'adresse des habitans de ces provinces : il est inutile de m'étendre davantage à ce sujet. Chourchid recevait journellement de nouveaux auxiliaires, et quinze jours après la retraite d'Ulysse, il pouvait reparaître aux Thermopyles à la tête de douze mille hommes.

Les armées turques ne se croient jamais assez fortes tant qu'elles ne traînent pas à leur suite une multitude de canons. Ce n'est pas assurément pour le parti qu'elles peuvent en tirer, car ces pièces sont pour la plupart du tems si volumineuses et si peu maniables, qu'il faudrait plus que l'art de nos artilleurs pour les rendre utiles en campagne : ensuite elles sont toutes fort mal montées et plus mal servies; mais les Turcs ne s'attachent pas à ces considérations; ils tiennent à l'artillerie moins pour les services qu'elle peut leur rendre que pour la fumée qu'elle produit ; ils aiment à s'étourdir, en allant au combat, et je serais presque tenté de croire qu'ils jugent de leurs chances de succès d'après le bruit qu'ils peuvent faire. Chourchid partageait à cet égard les préjugés de ses soldats; il était turc comme eux. Son artillerie et ses bagages étaient demeurés à Mégare, à Érimo-Castro et à Tricala : comment réparer ces pertes, à une si grande distance des arsenaux militaires ? La nécessité rend ingénieux :

le séraskier fit monter à la hâte, sur des affûts énormes, les grosses pièces de fer qui défendaient la citadelle de Larisse, et l'armée fut satisfaite. Cependant on ne songeait pas que ces masses étaient destinées à traverser un pays de montagnes où l'on manquerait bientôt de moyens de transport.

Après quelques autres préparatifs, qui ruinèrent la haute Thessalie, Chourchid se mit en campagne. Ses troupes, sans être aussi nombreuses que la première fois, étaient infiniment mieux composées; elles étaient animées d'un excellent esprit, et la fortune semblait vouloir sourire encore au général en chef; mais toutes ces apparences trompeuses cachaient un avenir bien sombre. En traversant la plaine de Pharsale, les Turcs trouvèrent les cadavres de leurs compatriotes que Diamanty avait laissés sans sépulture. Ils leur rendirent les derniers devoirs, et cette lugubre cérémonie fit naître bien des réflexions dans leurs esprits superstitieux. Quel début, en effet, pour une entreprise qui allait être décisive! L'image de la mort et le spectacle sanglant d'une défaite! L'armée se remit en marche, et entra quelques jours après dans les murs de Zeitouny.

Nous avons vu que les Grecs avaient été forcés de renoncer à leurs projets sur Larisse; mais ils ne s'étaient pas arrêtés inutilement dans les en-

virons. Ulysse ne voulait point s'établir à Koutzochero ; il y était trop éloigné du centre des affaires. Diamanty ne pouvait ni demeurer à Pharsale, ni retourner dans l'Olympe, où la cause hellénienne était pour long-tems perdue : ces deux chefs reprirent donc leurs anciennes positions aux Thermopyles ; ils ravagèrent le pays derrière eux, et attendirent les Turcs dans les défilés du Parnasse. Ils pouvaient maintenant braver les efforts, non pas seulement des troupes du séraskier, mais de tous les Turcs réunis : sûrs de leurs soldats, ils étaient sûrs du succès ; et depuis qu'Ulysse avait fait preuve de talens et de courage dans les expéditions qui venaient d'avoir lieu, il n'avait plus ni concurrens, ni rivaux dans l'armée : Diamanty lui-même obéissait à ses ordres, quoiqu'il fût son égal, et les capitaines des différens corps le reconnaissaient pour leur chef suprême.

Chourchid balança d'abord sur le parti qu'il avait à prendre : rester dans l'inaction à Zeitouny ne l'avançait en rien ; attaquer les Grecs aux Thermopyles était peut-être bien téméraire. Cependant il fallait opter entre ces deux moyens. Le séraskier se décida pour le dernier. Quelques officiers de son armée condamnaient hautement cette imprudence ; d'autres voulaient qu'on essayât de corrompre les généraux ou de soulever

les soldats ennemis ; mais Chourchid se rappelait trop bien les fourberies d'Ulysse pour s'exposer à de nouvelles mystifications. Il voulait prendre l'offensive ; sa volonté l'emporta sur les humbles représentations de son conseil.

L'armée traversa donc le Sperchius ; mais il fallut dès-lors renoncer à l'artillerie ; les chemins étaient impraticables. Ce premier contretems fit beaucoup d'effet sur les Turcs : ils obéissaient déjà avec répugnance ; ils ne marchèrent plus qu'en tremblant. Déjà même la défection commençait parmi les soldats de Larisse, et avant que le séraskier eût gagné le pied des montagnes, il lui manquait plus de deux mille hommes. Jusque-là, tout avait été pour le mieux ; on n'avait point encore découvert d'ennemis : mais personne ne s'abusait sur cette feinte négligence. On savait qu'Ulysse était aux Thermopyles, et l'on connaissait trop la tactique de ce général pour lui supposer la faiblesse d'avoir quitté son poste. Chourchid voulait pénétrer sur-le-champ dans les montagnes ; on parvint à modérer un peu sa folle ardeur. Il fut résolu, dans le conseil, qu'au lieu de tenter le passage par le défilé des Thermopyles, proprement dit, on suivrait les détours pris autrefois par les soldats de Xercès. Pendant que la majeure partie de l'armée ferait ce mouvement, le reste devait se porter en avant,

jusqu'à l'entrée de la gorge, pour donner le change aux Grecs : mais ils n'étaient point dupes de ces grossiers artifices, et ce n'était pas un capitaine comme Ulysse que l'on pouvait tromper aisément.

Celui-ci, devinant pour ainsi dire la pensée des Barbares, avait détaché son collègue Diamanty, avec deux mille hommes, pour arrêter l'ennemi dans les gorges et l'empêcher de tourner la montagne, s'il essayait ce moyen. Bientôt la fusillade qui se fit entendre à sa gauche, et la présence des Musulmans sur la ligne du passage naturel, lui prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé dans ses calculs. Presqu'aussitôt, les coureurs de Diamanty lui donnèrent des détails plus positifs : alors, il réfléchit un instant, puis, comme inspiré par un génie secret, il fait dire à Diamanty de tenir tête à Chourchid jusqu'à la dernière extrémité, et se jette lui-même avec tout ce qui lui reste de soldats sur la division qui feignait de vouloir l'attaquer. Les Turcs ne lui résistent pas : ils songent moins à se défendre qu'à fuir ; quelques-uns gagnent les montagnes et meurent sous les coups des armatolis ; d'autres s'élancent à travers les marais du côté de Bodonitza ; ils périssent dans les eaux ou demeurent ensevelis dans la fange : le plus petit nombre atteint le Sperchius, et court porter à Larisse la funeste

nouvelle d'un désastre qui n'est encore que commencé.

Les Hellènes ne s'arrêtent ni au pillage des vaincus, ni à la poursuite des fuyards ; ils volent sur les derrières de Chourchid, et bientôt le malheureux pacha se voit entouré d'ennemis. Heureux encore s'il avait pu périr, dans cette sanglante journée, avec la majeure partie de ses troupes! mais la fortune lui réservait une mort bien moins glorieuse. Il combat en désespéré, et se dégage avec trois ou quatre cents hommes seulement. Ulysse le poursuivit jusqu'à Patradgick, et, désespérant de pouvoir l'atteindre, il lui laissa continuer sa route vers Larisse.

C'était le coup de grâce de Chourchid : nous ne le verrons plus figurer dans les événemens qui vont suivre ; et si je prononce encore une fois son nom, ce sera pour annoncer son supplice. Il laissa quatre mille morts aux Thermopyles ; on tua presqu'autant de Turcs dans les montagnes voisines, et le reste de son armée se dispersa dans la Thessalie. Jamais les habitans de Larisse n'avaient été plongés dans une si grande consternation : ils craignaient de voir paraître l'armée victorieuse d'un jour à l'autre, et il ne leur restait pas un soldat à lui opposer. Tous les Serviens se retiraient dans leur pays ou en Macédoine; la citadelle n'avait plus ni munitions,

ni artillerie : dans cette détresse, on expédia plusieurs courriers à Abdoulouboud pour implorer ses secours; et ce général, qui venait de recevoir des troupes de la Romélie, quitta Salonique pour voler sur le Pénée. Les affaires de Cassandre traînaient en longueur, et il s'était contenté de laisser quatre ou cinq mille hommes devant la presqu'île pour contenir les assiégés jusqu'à son retour.

Les Grecs avaient eu l'intention de marcher directement sur Larisse; mais la prudence les empêcha de réaliser ce projet. D'ailleurs, les grands événemens qui se passaient en Acarnanie, et le besoin de réduire la garnison de Corinthe, les obligeaient à ne pas s'éloigner du Péloponèse. Diamanty garda les Thermopyles; Ulysse dirigea son armée sur Corinthe. Nous touchons à la fin de cette campagne mémorable, la plus importante peut-être de toutes celles que les Hellènes doivent faire encore, puisqu'elle assura leur indépendance, qui était au moins problématique avant cette époque.

Sur ces entrefaites, les vaisseaux d'Ipsara ne demeuraient pas oisifs dans leur port. Cette île était trop voisine des côtes de l'Asie-Mineure, et le nouveau triomphe du brave Iorgaki avait excité trop d'enthousiasme dans la flotte, pour qu'elle ne s'efforçât point d'imiter un si bel exem-

ple. Elle ne se bornait déjà plus à de simples excursions dans les parages de Smyrne et de Chypre; elle osait prendre l'offensive, et jeter des troupes sur le continent pour désoler les barbares. Divers points du golfe Adramytte avaient été ravagés par les guerriers d'Ipsara; la grande ville de Pergame les avait vus porter la flamme et la mort jusque dans ses campagnes, et Smyrne elle-même était menacée d'une invasion prochaine. Ces intrépides insulaires avaient à peine attendu la retraite des vaisseaux d'Aly-Bey, et la dispersion des hordes turques, pour disputer aux Musulmans la possession des ruines de Scio : plusieurs fois, Vehid-pacha, gouverneur de la citadelle, puisque la ville n'existait plus, et Elez-aga, ancien beglerbey d'une partie de la Natolie, qui régissait paisiblement le pachalick d'Échelle-Neuve avant la guerre, et que la Porte tenait exilé à Scio depuis un an, avaient été réduits à rappeler les milices de Vourlha pour défendre leur territoire envahi : mais pendant qu'une escadre insulaire se montrait devant Cardamile, qu'une autre foudroyait les vestiges de Scio même, une troisième ravageait les côtes de Vourlha, et les Barbares étaient trop occupés chez eux pour pouvoir répondre à l'appel de Vehid. On ne compte pas plus de vingt mille habitans à Ipsara: cette population avait été peut-être doublée par

les émigrations ; or, le calcul approximatif ne donnera guère que dix mille hommes capables de porter les armes sur une masse de quarante mille individus de tout âge et des deux sexes : quelle devait donc être l'énergie et l'activité de ces dix mille guerriers, puisqu'ils se montraient tour à tour, et souvent à la fois, en vingt endroits différens, tandis que le service des stations maritimes ne souffrait point de cette diversion !

L'entreprise sur Mételin est le coup le plus hardi et le plus important que les Ipsariotes aient frappé cette année. Déjà, pendant que les Turcs désolaient Scio, les bâtimens insulaires avaient débarqué des troupes auprès de Porto-Sigri ; mais la garnison, aidée par les Musulmans des campagnes, n'avait pas permis à ces braves de rallier les Chrétiens des environs, et de s'établir dans le pays ; ils furent contraints de s'embarquer précipitamment, après avoir laissé une trentaine des leurs sur le rivage. Le résultat de cette première tentative fut un massacre presque général des Grecs de Porto-Sigri et de Molivo : les Chrétiens cultivateurs se jetèrent dans les montagnes, où les Barbares étaient moins nombreux, et l'Olympe de Mytilène servit aussi de refuge au malheur. Ces atrocités indignèrent les habitans d'Ipsara ; ils se reprochaient en partie les calamités de leurs frères de Mételin, puisque

la rage des Turcs avait été réveillée par l'apparition des insulaires à Porto-Sigri ; ils se crurent tenus de venger les victimes.

Cependant, plusieurs mois s'écoulèrent sans que la flotte d'Ipsara pût réaliser ses projets sur Mételin; d'autres soins l'occupaient alors; d'autres intérêts lui imposaient le devoir de rester dans une sorte d'inaction, pour être prête au premier signal. Quand l'horizon politique de la Grèce se fût un peu éclairci, les Ipsariotes tournèrent de nouveau toutes leurs vues sur Mételin; une grande expédition fût résolue. Ils avaient dans cette île des intelligences et de nombreux partisans; tous les Grecs étaient disposés à se joindre à eux, et les villes, disséminées sur les bords de la mer, n'ayant pour la plupart ni forteresses ni garnisons, devaient céder au premier effort. Il est vrai que les Turcs de l'île y étaient aussi nombreux que les Grecs; qu'ils étaient maîtres de toutes les positions importantes, d'où il serait bien difficile de les expulser; mais la coopération des Ipsariotes devait faire pencher la balance en faveur des Chrétiens, qui auraient encore l'avantage de porter les premiers coups, et de surprendre l'ennemi.

Au commencement d'octobre, deux escadres se présentent, l'une à Sigri, l'autre au port Coloni : quatre mille guerriers se précipitent dans

ces deux villes, et massacrent les Musulmans. Bientôt cinq mille Grecs se joignent aux deux troupes, et l'une se dirige sur Molivo, tandis que l'autre porte dans les campagnes turques le ravage et la désolation. Les Barbares ne résistèrent pas à ce premier choc ; ils fuirent épouvantés, et les Chrétiens se virent en possession de tout le nord de l'île, peu de jours après le commencement des hostilités. On ne doit pas s'attendre à trouver dans les Grecs des vainqueurs modérés; trop de souvenirs et de haine remplissaient leurs cœurs, pour que la pitié pût y trouver accès : les massacres furent horribles, parce que la rage des Barbares l'avait été. Comment les insurgés de Métélin auraient-ils épargné leurs oppresseurs, puisqu'ils avaient sous les yeux, et les cadavres de leurs concitoyens égorgés la veille, et les ruines fumantes de Scio? Si quelque chose peut excuser la vengeance, ces titres sont bien suffisans pour que celle des Mételiniotes paraisse moins odieuse.

L'aga qui gouvernait l'île, en l'absence d'un chef supérieur, assembla aussitôt des troupes, et marcha contre les insurgés. La ville de Métélin, où les pachas font ordinairement leur séjour, est assez bien fortifiée ; les rayas grecs y sont en petit nombre, parce que les Turcs y exercent sur eux une tyrannie trop insupportable. Toutes les plaines environnantes, jusqu'aux montagnes de

l'intérieur, sont cultivées par des Musulmans; c'est-là que le gouverneur forma son armée. Il avait déjà plus de douze mille hommes en approchant de Coloni : les Turcs fugitifs de cette ville et de Sigri accrurent encore ses forces, et les Chrétiens, effrayés à leur tour, n'osèrent pas risquer le combat avec une armée si considérable. Les Musulmans reprirent tout le pays que les insurgés avaient occupé d'abord; mais ils n'y trouvèrent que des ruines. Deux fois les légions d'Ipsara s'arrêtèrent pour attendre l'ennemi dans des lieux difficiles, et deux fois le nombre l'emporta sur l'adresse et la valeur. Après ces essais malheureux, l'armée chrétienne se dispersa dans les montagnes; les Ipsariotes se remirent en mer, enmenant tous les proscrits qui voulurent les suivre, et les Barbares se vengèrent de leurs pertes par de nouveaux assassinats. L'enceinte des villes n'était plus habitable pour les Chrétiens : ils s'établirent avec leurs familles dans les contrées sauvages de l'intérieur, et y formèrent une autre peuplade de Moraïtes, qui commença dès-lors une guerre d'extermination contre les Musulmans des plaines.

L'expédition de Mételin, qui s'annonçait d'une manière si brillante pour les Grecs, n'eut, pour ainsi dire, aucun résultat, puisque les pertes et et même les représailles furent horriblement

compensées de part et d'autre ; mais elle eût ceci d'avantageux pour la cause hellénienne, que les Grecs purent se maintenir dans l'île en état d'hostilité permanente contre les oppresseurs. Ce premier pas était un acheminement vers une prochaine délivrance.

Puisque j'en suis à l'article des opérations hardies des insurgés, je dois dire un mot de celles des Samiens. Ces courageux insulaires, qui avaient été des premiers à proclamer l'indépendance, ne se contentaient pas de veiller à la défense de leur pays, si souvent menacé par les Barbares ; pour leur montrer au contraire combien ils méprisaient ces vaines démonstrations, ils désolaient continuellement les côtes de l'Asie-Mineure. Tousles villages du pachalick d'Échelle-Neuve avaient été ruinés par les Samiens dès le commencement de la guerre ; il ne restait plus de Turcs sur le rivage, depuis l'embouchure du Méandre jusqu'aux plaines d'Éphèse : les Barbares, surpris à chaque instant, avaient abandonné leurs anciennes habitations pour se réfugier dans les villages de l'intérieur. Échelle-Neuve était la seule ville de la côte où les Musulmans, rassurés par leur nombre, la présence d'un pacha et les troupes réunies sous ses ordres, se crussent en sûreté ; mais ils n'osaient pas secourir leurs misérables compatriotes dans la crainte de se com-

promettre eux-mêmes, et les Samiens pouvaient tout entreprendre impunément. Voilà les Turcs chez eux; voilà comme ils s'y défendent: que doit-on craindre de leurs attaques?

Les expéditions des Samiens étaient accompagnées d'un bonheur si constant qu'ils ne mirent bientôt plus de bornes à leur audace. Après avoir saccagé tous les établissemens turcs situés au bord de la mer, ils résolurent de s'engager plus avant, et d'aller chercher l'ennemi jusqu'au centre de ses provinces. Le 25 octobre, deux mille hommes débarquent à l'entrée de la nuit au cap Sainte-Marie, et suivent le cours tortueux du Méandre : leur marche était couverte par l'ombre et le secret; ils ne troublent point le repos des Barbares sur leur route, dans l'espérance de les accabler en revenant. Ils voulaient arriver à Guzel-Hissar; mais le trajet est bien long, et malgré la célérité de leur marche, le jour les surprit à plus de deux lieues de la ville. C'en est fait; leur coup est manqué. Des paysans, des bergers, des conducteurs de caravane les découvrent presque à la fois, et courent jeter l'alarme dans la place menacée. Bientôt l'aga lui-même est averti : les Turcs sont en armes, et les Samiens voient sortir une armée pour les combattre. Alors ne se croyant pas en état de résister à des forces trop supérieures, ils retournent sur leurs pas;

brûlant et saccageant les campagnes et les habitations. La petite ville de Kelibeh fut ruinée de fond en comble ; plus de vingt hameaux turcs éprouvèrent le même sort, et leur population ne fut pas épargnée. Il fallait un holocauste aux victimes d'Échelle-Neuve ; celui-là fut sanglant. Cinq mille Turcs périrent sous le glaive et dans les flammes : les Samiens se rembarquèrent après avoir frappé ce grand coup ; ils n'eurent pas même à combattre les troupes de Guzel-Hissar, parce que l'aga n'osa pas s'engager trop avant. L'île entière célébra ce triomphe par des réjouissances publiques, et les Turcs du continent firent payer aux Chrétiens, demeurés en leur pouvoir, ce terrible échec. On en ressentit le fâcheux effet jusqu'en Chypre, comme je l'ai dit précédemment. Ce n'était point sur leurs véritables ennemis que les Barbares assouvissaient leur vengeance ; c'était sur des hommes paisibles, confians, désarmés, souvent même étrangers à la connaissance des événemens qui se passaient alors : qui ne sent pas tout l'odieux d'une conduite si atroce et si lâche !

Sur ces entrefaites, une grande révolution s'opérait à Constantinople, et la Porte se voyait en proie à de nouvelles inquiétudes. Les Janissaires avaient enfin remporté une victoire complète : le favori du sultan, l'ame de son conseil,

celui qui partageait en quelque sorte avec lui la souveraineté de l'État, Halet-Effendy, venait d'être renversé. Cet événement est trop considérable pour que je me borne à une simple indication. Halet-Effendy était l'homme du ministère ottoman ; il était, si je puis m'exprimer ainsi, toute la politique de l'empire. Ce personnage éloigné des affaires, elles devaient prendre nécessairement une autre direction, et les destinées de la Turquie étaient presque attachées au sort d'Halet-Effendy. On a besoin de quelques détails sur la chute instantanée de l'homme qui paraissait le plus affermi dans la faveur de son maître ; je vais en donner.

De toutes les mesures employées par le divan pour combler le déficit du trésor impérial, la dernière avait été la plus odieuse à la nation. On n'avait pu se soumettre aux ordres tyranniques de la Porte, qui, peu satisfaite d'avoir ruiné l'État, attaquait maintenant la fortune des particuliers ; si le ministère avait proscrit l'usage des objets de luxe seulement pour arracher les Musulmans à de frivoles jouissances, on aurait peut-être murmuré, mais on aurait obéi. Au lieu de cela, on les dépouille, et pourquoi faire? pour enrichir le prince ; car dans l'opinion des Turcs, une mesure fiscale passe toujours sur le compte de l'avarice des gouvernans. On est en butte à

tant d'extorsions, dans ce malheureux pays, qu'on ne peut y croire à la sincérité du monarque, lorsqu'il parle de bonne foi au nom de la cause publique. Ses prédécesseurs, ou lui-même, ont employé si souvent ce langage! Le peuple s'est vu ruiner tant de fois au nom de ses intérêts compromis! On est payé pour être défiant; et si le prophète de la Mecque s'avisait lui-même de venir demander à un Turc le sacrifice de sa fortune tout entière, celui-ci hésiterait encore, malgré son fanatique dévoûment. Au reste, cette répugnance des Turcs à se dépouiller, en faveur d'un maître impérieux, n'a rien qui puisse nous surprendre: chez nous, la même cause amènerait les mêmes effets. On est bien revenu partout de ce vieux préjugé qui mettait le gouvernement à la place de la nation; aujourd'hui les intérêts respectifs sont mieux connus, et quoique ceux des peuples ne soient pas tout encore, ils entrent au moins pour beaucoup dans la balance de l'opinion. Lorsque la chose publique est une et indivisible, s'il est permis de le dire, lorsque des intérêts étrangers ne s'y trouvent pas unis de manière à étouffer quelquefois l'intérêt principal, tout est dévoûment et enthousiasme, comme dans l'ancienne Grèce; les sacrifices ne coûtent rien, et les richesses des particuliers, les brillantes parures auxquelles l'amour-propre des femmes attache un

si grand prix, arrivent presque sans effort dans les coffres de la patrie, comme chez les premiers Romains. Mais c'est bien différent, lorsqu'un peuple opprimé, sans lien national, sans institutions qui lui soient chères, et presque sans patrie, se voit imposer de nouveaux sacrifices qui doivent seulement resserrer ses chaînes : il recule, et comme l'un des ingénieux acteurs du bon La Fontaine ; il s'écrie fatigué : Que m'importe à qui je sois? mon ennemi, c'est mon maître.

Il serait facile de développer cette grande maxime du sage moraliste; mais on appréciera sans doute les raisons de mon silence... Revenons à la catastrophe d'Halet-Effendy.

L'ordonnance qui ruinait le peuple avait soulevé tout le monde contre lui, parce que tout le monde en attribuait l'invention à son génie fertile en ressources de ce genre. La malignité de ses ennemis profita habilement de cette dernière circonstance pour le perdre. D'abord une violente sédition éclata dans la capitale ; elle fut à peine comprimée par la force : les supplices, au lieu de produire leur effet ordinaire, accrurent encore l'indignation générale. Plusieurs incendies, dont l'un ravagea une portion de Constantinople, se succédèrent dans un court espace de tems, et l'on ne put attribuer ces malheurs au hasard. Le sultan eut recours aux largesses pour calmer l'ef-

fervescence des esprits ; il avança la solde des janissaires, et le *luphtéh*, ou paiement, eut lieu vers la fin de septembre, le jour de l'audience impériale accordée à M. d'Ottenfels, nouvel ambassadeur d'Autriche : déjà le Grand-Seigneur, la sultane favorite et Halet lui-même, avaient envoyé publiquement leurs bijoux à l'hôtel des monnaies, comme pour donner l'exemple des sacrifices et de la résignation ; mais cet expédient ne réussit pas mieux sur le peuple que le luphtéh sur les janissaires : on se plaignit avec la même amertume, et le désordre continua. Partout on entendait les imprécations de la classe industrielle, qui se voyait ruinée par la loi de prohibition, et les menaces des soldats qui avaient bien d'autres motifs pour détester Halet : souvent les voûtes du sérail retentirent des plaintes du peuple, et le malheureux ministre entendit plus d'une fois ce peuple irrité demander sa tête. Il fallait que la Porte se décidât promptement dans ce péril extrême. Il y allait de son propre salut.

Cependant Mahmoud tenait à Halet par tant de liens ! c'était son meilleur ami, le compagnon de son enfance : il lui avait toujours donné les plus éclatans témoignages d'un attachement sincère et d'un dévoûment à toute épreuve ; sa fermeté dans les circonstances difficiles, sa pénétration dans les affaires avaient épargné déjà

bien des fautes à la Porte, et c'était justement lorsqu'elle avait le plus besoin d'un homme habile qu'on s'acharnait à l'en priver! Mahmoud déplora plus d'une fois sa triste position; il était également à plaindre comme souverain et comme simple individu; il se voyait réduit d'une part à sacrifier le meilleur de ses ministres, et de l'autre à frapper son ami. Que de momens dans la vie où le poids d'un sceptre est insupportable!

Quelques jours s'écoulèrent encore dans le trouble et l'incertitude : la rage des mécontens prenait un caractère de violence qu'elle n'avait jamais eu. Le 8 novembre, on fit exécuter quelques Grecs, et entre autres le malheureux Constantin Négris, frère de ce Théodore Négris, qui remplissait les fonctions de secrétaire-d'état dans le gouvernement provisoire des Hellènes : ces assassinats juridiques n'étaient ordonnés que pour distraire le peuple; on espérait que sa fureur prendrait une autre direction; mais il lui fallait des victimes de son choix, et le sang des infortunés Grecs fut inutilement répandu. Les ministres européens commençaient eux-mêmes à s'alarmer de la tournure que prenaient les affaires : le peuple, aveuglé par la colère et le ressentiment, ne respectait plus rien : les Francs avaient été menacés; quelques-uns même n'en avaient pas été quittes pour des injures, et la Porte n'avait plus

la force d'empêcher ou de punir ces excès. En vain les *Imâm* tâchaient de ramener les esprits au nom de la religion et du prophète ; on était insensible à leurs exhortations comme à leurs anathèmes : on avait soif de vengeance, et la voix des prêtres ne pouvait triompher d'une exaspération que n'avaient pu vaincre ni l'or ni les bourreaux de la Porte.

Enfin, le 9 novembre, les chefs des janissaires se réunissent : ils rédigent à la hâte une supplique au Grand-Seigneur pour lui demander l'éloignement d'Halet-Effendy, et la destitution des ministres alors en charge. Abdallah-pacha, commandant supérieur des troupes campées à Scutary, l'un des premiers officiers de la milice révoltée, le plus implacable ennemi d'Halet, se charge de remettre lui-même au Sultan cette dangereuse pétition. En effet, il se présente le soir au palais impérial, et Mahmoud reçoit de ses mains le funeste papier. C'était presqu'un ordre sous la forme d'une humble prière. Quel coup pour l'orgueil du prince! Cependant il était forcé de se soumettre. Pour déguiser au moins son humiliation et son dépit, il témoigna la plus haute considération au messager des janissaires, et le fit traiter avec tous les égards que l'étiquette orientale accorde aux premiers personnages de l'État ; mais il ne voulut pas s'expliquer sur le

grand objet de cette entrevue. Dès qu'Abdallah fut sorti du palais, Mahmoud, incertain encore et flottant entre la soumission et la résistance, s'affuble d'un costume grossier, et parcourt les divers quartiers de la ville pour connaître par lui-même la vérité tout entière. Ce déguisement, qui était si fort en usage autrefois parmi les grands princes arabes de Bagdad, ne fut point favorable au malheureux Sultan; il courut partout, et partout il recueillit les mêmes plaintes : il lisait, pour ainsi dire, la pétition d'Abdallah dans l'indignation de tous les regards; il l'entendait sortir de toutes les bouches. Il revint accablé. Deux heures après, Salih-pacha, grand-visir, avait cessé ses fonctions. Abdallah-pacha fut aussitôt élevé à sa place, et le muphty, autre créature d'Halet, tomba dans la même disgrâce : un *oulémah*, Sidky-Shâdy lui succéda. Le grand-barbier, le grand-cafetier, tous les hommes qu'Halet-Effendy avait placés autour du trône se virent supplantés par les janissaires. Mahmoud voulait, en quelque sorte, se préparer, par ces destitutions successives, au grand coup qu'il devait encore porter. Enfin, le 10, il envoie un officier chez Halet pour lui redemander les sceaux de l'Empire. Tout à coup, songeant lui-même aux dangers que ce malheureux va courir dans la capitale, il lui envoie l'ordre de se retirer à Broussa. Halet-Effendy se soumit à son sort avec toute la résignation d'un Musul-

man ; il partit sous la conduite d'un capidgy-bachy, comptant peut-être sur un retour d'affection de la part du Sultan. Cet espoir se serait probablement réalisé, si les choses avaient pu en demeurer là ; mais la vengeance du parti dominant n'était pas encore assouvie. Halet avait demandé, pour dernière faveur, la permission de se retirer à Iconium, dans un couvent de religieux turcs qu'il protégeait spécialement à l'époque de sa prospérité : on lui accorda cette grâce. Mais à peine se fut-il éloigné de Constantinople, que le peuple furieux fit éclater de nouveaux transports de rage : il pilla la maison de l'ancien favori, et demanda sa tête d'une manière si impérieuse et si menaçante, que le Divan se vit forcé de lui promettre encore cette cruelle satisfaction. Bientôt, effectivement, cette tête, objet de tant de discordes et de tant de haine, parut sur la porte du sérail avec un écriteau dans lequel on énumérait tous les prétendus crimes du malheureux proscrit. On dit que Mahmoud versa des larmes de désespoir en apprenant la mort de son ami, arrêt qu'il avait été réduit à prononcer lui-même. Le peuple se calma, et les janissaires rentrèrent dans l'ordre : la loi spoliatrice ne fut point abrogée (1); mais on s'en consola : le peuple venait

(1) J'ai dit plusieurs fois que l'ordonnance qui imposait aux Musulmans l'obligation de remettre au trésor impérial tous

de remporter une grande victoire sur son maître, et les janissaires avaient enfin des ministres de leur choix.

Ce grand événement causa beaucoup d'agitation dans l'Empire : une multitude de pachas et d'officiers d'un ordre secondaire, qui devaient leur élévation à la faveur d'Halet, perdirent leurs emplois. Les créatures des janissaires se partagèrent toutes les branches de la haute administration, et l'État fut presque envahi par cette soldatesque ambitieuse. On reçut diversement la nouvelle du malheur d'Halet-Effendy ; ses ennemis s'en réjouirent; mais les Musulmans plus éclai-

---

leurs bijoux et tous leurs effets précieux, était une *mesure spoliatrice* : ces mots ont encore un sens plus étendu qu'on ne le supposait peut-être. Chez nous, une loi qui enleverait aux particuliers l'argenterie qu'ils possèdent, ne serait qu'à demi ruineuse pour la nation; il resterait encore aux riches, aux cultivateurs, à une foule de personnes, des immeubles et des propriétés rurales; en Turquie, c'est bien différent : les Orientaux consacrent leur fortune à l'achat d'armes brillantes, de pipes de luxe, de galons d'or, d'étoffes de soie, de pierres précieuses et d'argenterie. Souvent leurs femmes ou eux-mêmes, portent sur eux toutes leurs richesses qui s'élèvent quelquefois à plusieurs centaines de mille francs : qu'on extorque toutes ces choses à ces malheureux; on les prive de tout; tel était justement l'esprit de la nouvelle ordonnance. Les réclamations et même les murmures étaient assez légitimes, comme on voit,

rés, ceux qui connaissaient mieux les véritables intérêts de leur patrie, déplorèrent un changement sans résultats heureux, et qui pouvait avoir les suites les plus funestes. Si l'administration d'Halet-Effendy n'avait pas toujours été sans reproche, elle avait été constamment sage et vigoureuse. Plusieurs innovations utiles s'étaient introduites dans les provinces ou dans le gouvernement, sous les auspices de ce fonctionnaire : il avait donné tous ses soins à l'instruction du peuple, et de nouveaux colléges, fondés à Constantinople et dans les grandes villes de l'Empire, attestaient sa sollicitude à cet égard. Depuis un siècle environ, la Porte, affaiblie par une longue suite de revers, était presque tombée dans le mépris; les souverains de la Chrétienté affectaient avec elle le ton humiliant de la protection et de la supériorité; mais Halet s'était affranchi d'une suggestion si insupportable : au milieu des embarras de deux guerres désastreuses, il avait osé braver Saint-Pétersbourg, et son audace avait réussi. Où trouverait-on l'énergie de ce ministre, la profondeur de ses vues, l'inébranlable fermeté de son caractère ? dans ceux qui le remplaçaient ? ils n'étaient connus que par leur dévoûment aux janissaires. On les accusait de vouloir réconcilier la Porte avec la Russie à quelque prix que ce fût. Ainsi, lorsque le Sultan était sur le point de re-

cueillir le fruit de la vigoureuse résistance d'Halet; des hommes plus timides, tout-à-fait étrangers aux manœuvres diplomatiques, allaient imprudemment le lui arracher. En un mot, quoique personne n'eût à se louer de l'ancien favori, sa chute fut loin de contenter tout le monde; on y vit le triomphe d'une faction, plutôt que l'effet d'une équitable sévérité; tous les esprits modérés plaignirent le Sultan et déplorèrent l'état malheureux où la nation se trouvait réduite: on se tut devant la force, mais on n'en pressentit pas moins tous les maux que ce nouvel ordre de choses allait, peut-être, amonceler sur l'Empire.

Si la faible minorité des hommes raisonnables, en Turquie, avait plus d'un motif pour ne point applaudir au succès des janissaires, les Chrétiens en général, et les ambassadeurs en particulier, se félicitèrent d'une révolution qui délivrait les uns d'un ennemi féroce, les autres d'un adversaire dangereux. Jamais cet homme n'avait conseillé que des mesures de destruction contre les Grecs. On lui reprochait l'assassinat du patriarche, la mort de Morousi, et l'extermination des plus illustres personnages du Fanal: les atrocités commises à Scio, les supplices et les massacres de Constantinople étaient en partie l'effet de sa rage et de ses instructions secrètes. C'était lui qui avait différé jusqu'à ce moment l'évacuation des prin-

cipautés, quoique les hospodars y fussent déjà installés. Si quelquefois le divan, ébranlé par un reste de pitié, et plus encore par les énergiques représentations des ambassadeurs, inclinait vers la modération, Halet-Effendy s'opposait de toutes ses forces à ce que l'on suivît l'impulsion de ce retour d'humanité. Lorsque les moins violens triomphaient de sa résistance, il ne manquait pas de paralyser leur bonne volonté; des firmans contradictoires se succédaient sans interruption dans les provinces; et lorsque celui de la veille enjoignait aux pachas de protéger les Grecs, celui du lendemain leur imposait aussi l'obligation de ménager leurs assassins, et surtout de mettre à mort tous les rayas qu'il serait possible de trouver coupables, ou de faire paraître tels. C'est ainsi qu'à Smyrne, par exemple, Hassan-pacha promettait un jour aux consuls de sévir contre les perturbateurs, et se voyait forcé le jour suivant de fermer les yeux sur leurs horribles succès. Halet-Effendy pouvait avoir de grandes qualités comme diplomate; mais sa barbarie, son fanatisme et ses fureurs le rendront toujours l'objet de l'exécration générale. Les Hellènes perpétueront le souvenir de ce monstre dans les pages consacrées au récit de leurs sanglantes infortunes. Il sera dans leur histoire ce que sont les Nabuchodonosor et les Antiochus dans les annales des Hébreux.

J'en ai déjà trop dit sur ce personnage, qui dut une partie de sa célébrité au hasard de la naissance. Quelques moyens naturels, beaucoup de fermeté et de persévérance, un jugement sûr et des vues assez vastes, lui firent une réputation parmi les barbares; mais il n'eût été que médiocre sur un plus grand théâtre. Emporté par la fougue de son imagination, il avait rêvé bien des réformes impossibles dans l'état actuel des Turcs; il voulait les ramener graduellement à la simplicité primitive, et faire disparaître jusqu'aux traces de la corruption des mœurs: tous les Musulmans devaient être guerriers comme autrefois; mais Halet, persuadé qu'une ignorance absolue déprave les hommes presqu'autant que la volupté les énerve, cherchait à répandre le goût de l'instruction parmi le peuple : former l'esprit et corriger les mœurs, tel était le grand but de ce novateur. S'il n'avait pas terni ces louables intentions par des actes révoltans et par un fanatisme outré, on lui devrait peut-être des éloges; mais quand on voit un furieux qui prétend réformer un peuple, et l'excite lui-même au massacre, en en donnant juridiquement l'exemple, on recule indigné : ses faibles vertus disparaissent, et l'on ne voit plus que la difformité de ses vices.

Bientôt, les ambassadeurs se flattèrent d'obtenir du nouveau ministère les concessions que le

précédent leur avait toujours refusées : Abdallah-pacha passait dans l'opinion pour un homme modéré ; les janissaires qui l'avaient porté au visiriat ne voulaient point de rupture avec la Russie, et le Sultan, affranchi désormais de la tutelle d'Halet, ne s'opposerait pas non plus aux dispositions pacifiques du conseil. Cependant quelques Grecs furent encore suppliciés à Constantinople peu de jours après l'installation des nouveaux ministres ; mais ceux-ci promirent solennellement l'évacuation des principautés, et les troupes de Jassy et de Bucharest reçurent en effet l'injonction de se replier sur le Danube. On s'occupa immédiatement du sort des Grecs d'Asie, et cette fois, on prit des mesures répressives contre les meurtriers : tous les pachas commandans furent sommés d'arrêter les abus, de veiller à la sûreté publique, et de punir les perturbateurs avec toute la sévérité des lois. C'était déjà beaucoup en faveur des malheureux rayas, et si la Porte avait usé de la même douceur, depuis le commencement des troubles, elle aurait peut-être ramené à elle une partie des mécontens, ou du moins elle n'en aurait pas multiplié le nombre. Ces mesures de police générale commandèrent pendant quelques jours l'attention du divan ; on songea ensuite aux moyens de réparer les pertes de la dernière campagne. Les troupes de Scutary se mirent en marche pour

Salonique; l'armée du Danube reçut la même destination, et les travaux de l'arsenal furent repris avec une nouvelle activité. On pensait que la disgrâce d'Halet-Effendy sauverait Chourchid; mais le Sultan avait déjà prononcé sur son sort: toutes les instances des amis du malheureux général en chef furent inutiles; on ne put retarder le coup fatal. En peu de jours, on avait presque oublié à Constantinople le grand changement qui venait de s'opérer; les choses reprirent leur cours ordinaire, et l'on conçut plus que jamais l'espérance d'une prompte réconciliation entre la Porte et la Russie.

Au milieu de ces crises intérieures, les Turcs avaient tous les jours de nouveaux motifs d'inquiétude. La guerre n'exerçait pas seulement ses ravages à l'ouest et sur les côtes maritimes de leur empire; l'est et le sud étaient également en proie à d'autres ennemis. Les Persans que nous avons vu pénétrer d'une part jusqu'à Erzerum, et de l'autre jusqu'auprès de Bagdad, remportaient continuellement de nouveaux avantages. Déjà toutes les troupes de la province de Mosul avaient été battues dans plusieurs affaires; les pachas syriens, campés derrière l'Euphrate, n'osaient plus prendre l'offensive, et Bagdad attendait l'armée ennemie pour lui ouvrir ses portes. On ne sait trop quelles étaient les vues du Schah d'Ispahan en entreprenant cette bizarre expédi-

tion ; ses généraux, au lieu de mettre leurs succès à profit pour gagner du terrain et conquérir des provinces, s'endormaient dans une lâche inaction à Téhéran, et sur la rive gauche de l'Euphrate. Ils n'osèrent pas franchir ce fleuve, quoiqu'ils ne pussent ignorer que les commandans ennemis n'avaient ni l'intention, ni la force de leur disputer le passage. A Téhéran, un jeune prince qui aimait cependant la gloire militaire, se bornait à faire des courses inutiles, sur le territoire du Grand-Seigneur, quand il aurait pu envahir, sans éprouver la moindre résistance le Pont, et l'Arménie. On doit croire, d'après ce qui s'est passé, que le génie de l'Angleterre ne fut pas étranger à la modération des Persans : le cabinet de St.-James, qui travaillait de toutes ses forces au salut des Barbares, amortit probablement les coups que la Perse voulait leur porter. On ne peut trouver d'autre cause à la conduite extraordinaire des armées persannes pendant toute la campagne de 1822.

Ces événemens, qui ont peut-être un rapport trop éloigné avec ceux qui me restent à décrire, m'ont écarté trop long-tems de mon sujet : retournons au Péloponèse et dans l'Acarnanie ; Mavrocordato, Nicétas et Colocotroni y acquièrent à chaque instant de nouveaux titres à notre admiration.

CHAPITRE IX.

Mavrocordato entre à Missolunghi. Siége de cette place. Fuite précipitée d'Omer-Vrione. Napoli de Romanie (Anaply) tombe au pouvoir des Grecs. La garnison de Corinthe est exterminée par Nicétas en Achaïe. Chourchid-Pacha est décapité à Larisse. Siége de Patras. Nouveaux efforts des Grecs en Eubée. Convocation de l'assemblée nationale pour l'élection des membres annuels du pouvoir exécutif.

Après quelques jours de manœuvres inutiles devant Anatoliko, le président, réduit à la dernière extrémité, se jeta dans Missolunghi. Il ne lui restait plus que trois cents hommes, depuis la malheureuse retraite du capitaine Macri à Stamma. Le 5 novembre, ce bataillon héroïque entra dans la place qui devait être le sanglant théâtre de sa ruine ou de ses nouveaux exploits. Ce fut alors que le brave Marcos-Bozzaris rejoignit Mavrocordato avec vingt-sept Souliotes, les seuls qui eussent résisté aux intrigues de l'agent anglais. Quelle position pour ces infortunés! Trois cents hommes, renfermés dans une vaste en-

ceinte, avec trois mauvaises pièces d'artillerie, sans munitions pour les servir, et menacés par une armée de douze mille Turcs ou Albanais! Il fallait plus que du courage pour songer seulement à la résistance. On eut recours à tous les moyens capables d'arrêter l'ennemi; de nouveaux travaux complétèrent, aussi bien que possible, les ouvrages exécutés autour de la place au commencement de la guerre; on fit de la mitraille avec du fer et des éclats de bombe; on imagina, pour ainsi dire, de nouvelles armes : quelques baïonnettes, trouvées dans un vieux magasin, furent distribuées aux paysans, et ces préparatifs étaient à peine terminés lorsque les Turcs se présentèrent (1).

(1) Missolunghi, située à l'entrée de la baie d'Anatoliko, à l'embouchure du golfe de Patras, est maintenant une place de la première importance, par suite des onvrages que les Hellènes y ont fait exécuter : en 1822, elle n'était protégée que par un fossé assez large, peu profond, et presque sans eau : les Grecs des rives septentrionales du golfe devaient s'y réfugier en cas d'invasion. Ainsi les premiers travaux de Missolunghi n'étaient destinés qu'à mettre la place à l'abri d'un coup de main. Mais après la campagne de 1822, Mavrocordato fit sentir au gouvernement combien on devait s'attacher à la conservation de ce poste militaire, qui pourrait servir de rade aux vaisseaux destinés contre Patras, et de barrière aux Albanais dirigés sur le Péloponèse. Dès-lors on s'occupa sans relâche des fortifications, et avant la fin de l'hiver, Missolunghi n'avait plus rien à craindre de la part des Turcs.

Omer-Vrione et Ruschid-pacha, profitant des dispositions du terrain, s'établirent aussitôt à une portée de fusil de la porte de la place; il fut impossible de les tenir à une plus grande distance. Dans l'intervalle, Joussouf, pacha de Serès, et gouverneur de Patras, s'avançait avec une escadre pour bloquer le port et interdire aux assiégés toute communication avec les côtes du Péloponèse. Les Turcs attaquèrent incontinent; mais au lieu d'assaillir plusieurs points à la fois, chose qu'ils pouvaient faire aisément, vu leur supériorité numérique, ils dirigèrent tous leurs efforts contre la porte d'enceinte, devant laquelle ils s'étaient d'abord entassés : les Hellènes étaient réunis sur ce point; ils repoussèrent facilement les Barbares. Ceux-ci, étonnés de la vigueur des assiégés, s'imaginèrent qu'ils avaient reçu des renforts. Le bruit du tambour, qui résonnait continuellement dans la ville et sur les remparts, la vue des baïonnettes, dont le haut des murailles était bordé, tous les confirma dans cette opinion. Alors Omer et Ruschid proposèrent un accommodement. Les Grecs se gardèrent bien de rejeter ces offres tout d'un coup; ils amusèrent l'ennemi, qui accorda lui-même une suspension d'armes de six jours pour les négociations.

La première attaque des Barbares avait découvert à Mavrocordato les endroits faibles de la

place : les jours d'armistice furent employés à de nouveaux ouvrages ; un fossé intérieur couvrit le front de la ville, en joignant deux églises bâties derrière la porte ; on crénela ces édifices, qui devaient servir de seconde barrière, lorsque l'artillerie des assiégeans aurait fait sauter l'autre. Un navire ennemi s'était perdu sur la côte quelques jours auparavant ; on employa ses canons à armer des bateaux qui s'embossèrent aux extrémités de la muraille : le peu de profondeur de l'eau sur ces points, aurait permis aux Turcs de les tourner et d'investir la place. Enfin, comme il fallait aussi des hommes, le président fit venir presque toute la population d'Anatoliko, et par ce moyen, Missolunghi compta cinq cents défenseurs lorsque les hostilités recommencèrent.

Cependant les pachas avaient reçu des canons et des obusiers ; ils établissaient des batteries autour de la ville, tandis que les Hellènes, éclairés par ces préparatifs sur les projets de l'ennemi, augmentaient l'épaisseur de leurs murs. L'escalade était ce qu'ils redoutaient le plus dans leur position actuelle ; mais quand ils virent l'ennemi décidé à battre en brèche, ils se rassurèrent. D'ailleurs ils avaient d'autres motifs d'espérance : les deux généraux turcs étaient plus que jamais divisés d'opinion ; leurs troupes elles-mêmes partageaient l'antipathie des chefs ; Ruschid n'avait

que des Asiatiques; tous les soldats d'Omer-Vrione étaient Albanais. Les uns et les autres se voyaient avec mépris et jalousie; rien ne se faisait avec ensemble, et les soldats d'Omer dédaignaient de partager le service avec ceux de Ruschid. Pour compléter la division qui existait déjà parmi les généraux et les armées, un troisième compétiteur vint se mettre sur les rangs pour tâcher de retirer à lui seul toute la gloire de la reddition de Missolunghi. Joussouf négociait secrètement avec les Grecs; et ceux-ci, toujours habiles à profiter des ressources que leur présentait la fortune, s'empressèrent de communiquer aux généraux des troupes de terre les offres du gouverneur de Patras, en leur laissant entrevoir une sorte de disposition à accepter.

Omer-Vrione canonnait vainement Missolunghi depuis la rupture des dernières conférences; lorsqu'il fut instruit des manœuvres de Joussouf, il s'empressa d'entamer de nouvelles négociations. Ruschid et lui furent vivement piqués des prétentions de ce général, qui osait traiter, pour son compte et sans leur participation, du sort d'une place qui était presque entre leurs mains, tandis qu'il n'avait, lui, que quelques navires inutiles. Joussouf, dans son projet de capitulation du 10 novembre, demandait aux Hellènes qu'ils lui livrassent une vingtaine d'in-

dividus, qu'une vingtaine d'autres fussent exilés: à ces conditions, les quatre cents qui restaient devaient avoir la faculté de choisir leur retraite. Mais les hommes demandés par Joussouf, et dont il envoyait les noms, étaient les principaux chefs de l'armée; le président se trouvait en tête de cette liste de proscription. Ses compagnons d'armes, indignés de ce que l'ennemi pût les croire assez lâches pour commettre une bassesse si révoltante, voulaient qu'on répondît sur-le-champ au barbare avec toute l'énergie de l'honneur blessé; Mavrocordato, plus sage et plus froid, modéra ce premier transport d'indignation : il amusa Joussouf par une réponse vague, et les commandans des troupes de terre, qui exigeaient bien moins que lui, perdirent également leur tems en démarches infructueuses.

Chaque jour de retard dans les opérations de l'ennemi avançait le salut des Grecs. Le Péloponèse, purgé des hordes qui l'avaient envahi, ne réclamait plus de secours; il pouvait au contraire en donner. Les vaisseaux indépendans, maîtres de la mer, et n'ayant plus d'escadres turques à redouter, se portaient librement sur toutes les côtes du territoire de la république, et les navires confinés à Patras n'étaient pas en état de leur disputer le passage du golfe de Lépante. Une expédition avait été résolue à Hydra pour la déli-

vrance de Missolunghi. Le 20 novembre, six bâtimens de cette île, doublèrent en effet la pointe de Morée; et, comme pour annoncer aux Barbares qu'ils touchaient au terme de leurs succès, ils incendièrent un brick de guerre turc, à la vue de Joussouf et de son impuissante flotille. Ce général revint de suite à Patras, et les vaisseaux libérateurs prirent la place des siens devant Missolunghi.

Dès-lors, Mavrocordato se crut certain de la victoire. L'hiver, accompagné de ses pluies et de ses rigueurs, commençait à se faire sentir aux assiégeans; leurs tentes n'étaient plus un préservatif contre l'inondation, et bientôt ils se virent comme engloutis dans la boue. Une épidémie désastreuse fut la suite de ces calamités. Ruschid prit position à Bochori; Omer-Vrione recula également son camp, et les assiégés célébrèrent, avec des transports de joie, ce mouvement rétrograde de l'ennemi.

Peu de jours après, les guerriers assemblés à Vostizza, profitant de la disparition des vaisseaux de Joussouf, traversèrent le détroit : douze cents hommes, parmi lesquels on remarquait surtout les généraux Mavro-Michale et Déliani, renforcèrent la garnison, et la mirent non-seulement en état d'attendre l'ennemi, mais encore de l'attaquer avec avantage. Des émissaires avaient été

envoyés depuis quelque tems dans les provinces voisines. Les armatolis se rassemblaient de toute part et étaient prêts à fondre sur les Turcs, tandis que des troupes helléniennes s'avançaient par Salone, et qu'une division de Crévariotes manœuvrait sur les derrières des pachas. Ils sentirent le danger de leur position ; le siége fut poussé avec une nouvelle vigueur, mais avec aussi peu de résultat qu'auparavant.

Omer-Vrione, désespéré de la lenteur des opérations et du tems qu'il perdait autour de Missolunghi, disposa tout pour un assaut général ; il n'ignorait pas que les Acarnaniens et les Grecs de Salone et de la Phocide allaient bientôt l'envelopper ; son salut et celui de ses troupes dépendaient donc en quelque sorte du succès de ses derniers efforts. La retraite était presque impossible ; l'Aspro-potamo (Achéloüs), grossi par les pluies et les torrens, n'était guéable nulle part ; il fallait vaincre sur-le-champ, ou gagner Vrachori, sans attendre que les Hellènes fussent en état d'arrêter la marche de l'armée.

Le 5 janvier 1823, huit cents Albanais parvinrent à s'établir le soir dans les fossés d'enceinte : on ne les aperçut pas, et la négligence des sentinelles faillit perdre la ville dans cette occasion décisive. Mille hommes, rangés à peu de distance, devaient soutenir les premiers ; le reste

des troupes d'Omer était en bataille derrière eux. Tout à coup les assiégeans font un feu terrible de toute leur artillerie, et les Albanais répondent à ce signal par des cris de fureur qui jettent l'alarme dans la ville. Bientôt, ils s'élancent eux-mêmes sur le rempart; quelques-uns le franchissent, mais les Grecs arrivaient pour les recevoir. On combattit corps à corps, et le résultat de cette lutte sanglante fut la défaite des Albanais. Il furent rejetés dans le fossé que leurs camarades commençaient à remplir; dès ce moment ce ne fut plusun combat, mais une boucherie : les Hellènes frappaient ces malheureux à coup sûr, et ils en exterminèrent sept cents avant que les autres eussent pu gravir le revers du fossé. Cette téméraire entreprise coûta aux assiégeans l'élite de leurs soldats.

Ruschid n'avait point pris part à l'affaire du 5 janvier; il s'était retiré vers Lépante avec sa division. Pour Omer, il n'attendit pas le jour; à peine eut-il rallié les débris de ses Albanais, qu'il s'enfuit du côté d'Angélo-Kastro. Les Grecs le poursuivirent et lui tuèrent beaucoup de monde. Cependant il put atteindre Vrachori avec deux mille hommes : on n'osa pas le forcer dans cette position, parce que sa cavalerie, à laquelle les Hellènes n'avaient rien à opposer, lui donnait trop d'avantages dans unpays de plaines. L'Achéloüs

n'était pas guéable; le pacha dut rester long-tems à Vrachori : dans l'intervalle, les armatolis de Salone occupaient successivement tous les passages; Omer ne pouvait échapper à leur vengeance que par un miracle. Toute sa division succomba; il eut cependant le bonheur de gagner Vonitza, sur le golfe Ambracique, avec une centaine de cavaliers. Tel fut l'issue de la mémorable campagne d'Acarnanie.

Les défenseurs de Missolunghi trouvèrent dans leurs succès même la récompense de leur héroïque résignation. Ils n'auraient eu que de glorieux souvenirs à rapporter dans la Grèce, si des pertes considérables n'avaient pas comme attristé leur triomphe. Les Philhellènes étaient morts; il n'en restait que quelques-uns : Normann lui-même avait succombé, le 25 novembre, à ses fatigues et à ses blessures. Il était né germain : son trépas l'a naturalisé grec. Un jour, sa nouvelle patrie paiera à ses mânes un juste tribut de reconnaissance : on verra des monumens perpétuer la mémoire de ce brave, et lorsqu'un autre panthéon recevra les dépouilles des héros, on y lira sur sa tombe : *Normann, martyr de la liberté.*

Après la retraite précipitée de l'ennemi, les Hellènes trouvèrent dans son camp beaucoup d'armes et de munitions qu'il avait abandonnées; ses morts étaient sur le champ de bataille, et la

plupart de ses canons encore en batterie. Peut-être qu'il ne manquait au triomphe de Mavrocordato que de pouvoir lui-même compléter la ruine des barbares ; il n'eut pas le tems de se charger de ce soin. Les généraux qui l'avaient si vaillamment secondé suivirent le cours de leurs succès. Déjà le besoin de la présence du premier magistrat de la république se faisait vivement sentir dans le Péloponèse : les membres du gouvernement avaient outrepassé le tems légal de leurs fonctions ; mais les circonstances extraordinaires où l'on s'était trouvé leur servirent d'excuse. Mavrocordato rentra donc dans sa patrie : il eut la joie de la trouver libre ; il put se rendre à lui-même le glorieux témoignage d'avoir contribué à son affranchissement. Elle était délivrée de ses féroces ennemis, cette malheureuse Grèce ; mais il lui en restait encore de bien dangereux parmi ses propres enfans. Mavrocordato respira l'air pur de la liberté sur le sol de la Grèce : il y vit à chaque pas les terribles monumens de la valeur de ses concitoyens ; il fut témoin du patriotisme de quelques généraux, de l'enthousiasme de tous les Hellènes ; mais à travers ces glorieux trophées, au milieu de cette ivresse tumultueuse, il ne vit pas le bonheur. La haine, les rivalités, l'ambition passaient en quelque sorte des chefs aux simples citoyens : on allait choisir des magis-

trats, et l'intrigue se mettait déjà à la place du mérite, et ceux auxquels on allait confier les destinées de l'État ne seraient peut-être que les organes d'une faction. Cette affligeante perspective empoisonna la joie du vertueux patriote : mais qu'il se rassure ; qu'il lutte contre les envahissemens de l'ambition avec autant de courage que contre les Turcs : l'Europe le contemple, et attend de lui la prospérité de la Grèce.

Il est tems que nous voyions tomber enfin les orgueilleux remparts d'Anaply, de cette cité où les barbares se croyaient invincibles. On y était réduit à toutes les horreurs de la famine, et les vaisseaux de l'Autriche et de l'Angleterre, retenus par la présence d'une escadre d'Hydra, n'osaient plus y introduire les secours qui avaient tant gêné d'abord les opérations des Hellènes. Anaply ne comptait ni sur la clémence des assiégeans, ni sur une miraculeuse délivrance. Colocotroni, furieux d'avoir été joué deux fois par les barbares, ne voulait plus entendre parler d'accommodement, et les derniers revers des armées turques rendaient impossible tout secours de leur part. Dans cette cruelle extrémité, la garnison ne démentit point son courage ; les Turcs de la ville, contenus par elle, se soumirent avec moins de résignation ; mais il fallait obéir à la force.

Tous ceux qui lisent mon ouvrage sont trop



T. COLOCOTRONI.

Publié en 1824 par D. D. P. et F. Imp. Lib. Rue St Louis No 46, et rue de Richelieu No 67.

au courant des affaires de la Grèce pour ne point connaître le terrible Colocotroni, ce chef audacieux qui arbora, l'un des premiers, l'étendard de la liberté. On sait qu'il combattait les Turcs long-tems avant la guerre de l'indépendance. Ennemi des Barbares par caractère et presque par héritage, il les fit souvent trembler jusqu'au sein de leurs villes, lorsque tout dormait encore dans le Péloponèse. Menacé dans ses montagnes, il les quitta plutôt que de se soumettre : il passa dans les îles Ioniennes, servit dans leurs bataillons, et reparut dans sa patrie quand la révolution commença : brave comme son glaive, impétueux, avide de gloire et de renommée, il ne tarda pas à exercer une grande influence dans les affaires: son courage avait été utile à sa patrie, son insatiable ambition lui sera funeste. Jaloux du crédit de ses rivaux, ou plutôt ne voulant pas de rival, ennemi de toute contrainte, incapable de suivre d'autre loi que l'impulsion de ses idées, irascible et vindicatif, cet homme extraordinaire semble avoir été formé par la nature pour les circonstances où il s'est trouvé : c'est un chef de parti ; mais Colocotroni n'est pas fait pour être citoyen. Le joug des lois pèserait trop à son ame altière : il est né pour commander : il serait despote à la tête d'un état comme à la tête d'une armée. Quand ses services ne seront plus utiles à la

Grèce, il retournera dans ses montagnes pour y combattre encore : s'il reste dans le Péloponèse, il en deviendra le tyran. Sa place n'était pas même sur un si petit théâtre ; dans les vastes régions de l'Asie moyenne, il aurait groupé autour de lui toutes les hordes éparses, et l'univers eût été menacé d'un autre Tamerlan. Un jour, les Hellènes voteront des statues à sa mémoire, s'il ne la rend point odieuse par son ambition. Il peut beaucoup sur ses concitoyens : il a ce génie des révolutions qui subjugue les hommes ; s'il en abuse, c'en est fait de la Grèce ; elle ne fera que changer de maître. Puissé-je me tromper sur le compte de Colocotroni! oh! si toutes mes craintes n'étaient que des chimères! L'avenir prononcera.

Les Grecs avaient entrepris plusieurs fois de s'emparer de la ville par escalade ; le mauvais succès de ces tentatives les découragea. On ne pouvait pas espérer non plus d'emporter la citadelle de Palamide de vive force : il fallait attendre que la famine eût vaincu les assiégés, et qu'ils vinssent eux-mêmes ouvrir les portes de leur forteresse. Cependant la disette devenait insupportable ; tous les jours quelques Turcs fugitifs, des femmes et des enfans passaient dans le camp des Grecs pour implorer leur pitié : on avait eu recours à tous les moyens, même à ceux que la nature réprouve, pour remplacer les alimens

ordinaires ; il ne restait plus rien, ni dans la ville, ni dans les forts. Enfin, le 5 décembre, un Turc pénètre dans les tentes des Hellènes ; il était poussé par la faim. On apprend de lui qu'il sort de la citadelle ; qu'elle est abandonnée et que les soldats chargés de la défendre n'ont pu résister plus long-tems aux horribles privations qui les accablent depuis tant de mois. Ce récit fait naître l'espérance dans le cœur des Grecs ; cependant ils n'osent se fier à la parole du transfuge. On le conduit devant le général : il fait la même déposition ; alors Colocotroni, trop prudent pour être dupe d'un grossier stratagême, commande à une légion d'élite de se munir d'échelles : il monte avec elle au fort de Palamide.

L'obscurité de la nuit, la difficulté des lieux, l'incertitude des Hellènes, et les grands résultats de leur démarche, donnaient à cette expédition un caractère de solennité : c'est le chef de la ligne hellénienne qui gravit, comme Aratus, les rochers d'une autre Corinthe. Le vent soufflait avec fureur : les soldats marchaient en silence : aucun bruit étranger ne résonnait autour d'eux. Les plus agiles gagnent la porte du fort ; ils la trouvent ouverte. Les autres arrivent, et le général ose à peine en croire ses yeux ; toujours en garde contre les piéges de l'ennemi, il fait arrêter sa troupe : on pose les échelles ; un petit nombre de

braves s'élancent dans l'intérieur des forts ; ils sont déserts. A leur retour, Colocotroni ne balance plus, et dans un instant les Hellènes ont envahi tous les postes, ils sont maîtres de toutes les batteries. Quelques Turcs isolés y étaient encore ; ils se jettent aux pieds des vainqueurs. Mais tout n'est pas terminé ; Colocotroni occupe seulement la partie basse de la citadelle ; il reste un fort supérieur qui domine les autres : toutes les fatigues de cette mémorable nuit seront perdues pour les Hellènes s'ils échouent sur ce dernier point.

Il n'avait pas été abandonné par ses défenseurs ; mais les Musulmans qui s'y trouvaient entassés, n'avaient ni la force ni la volonté de prolonger une vaine résistance : Colocotroni leur envoie un parlementaire ; ils se soumettent. Au point du jour, tous les ouvrages de Palamide sont au pouvoir des Hellènes : les couleurs de l'indépendance flottent sur les créneaux, et le bruit de l'artillerie de tous les forts, annonce à la ville ennemie qu'elle vient de changer de maître.

Ici, comme après la bataille d'Argos, la modération des Hellènes fit chérir en eux la victoire. Loin d'exercer les droits sanglans de la guerre, sur une ville prise d'assaut, ils se hâtèrent de soulager l'infortune des vaincus ; on leur fournit des alimens, et peu de jours après les navires d'Hydra

les reçurent à leur bord. Une frégate anglaise, *le Cambrian*, qui se trouvait alors en rade d'Anaply, fut à même d'apprécier la conduite des braves Péloponésiens. Le commandant de cette frégate, M. Hamilton, qui s'était signalé à Smyrne par sa généreuse humanité, demanda et obtint du général en chef la faveur de transporter lui-même en Asie quelques-uns des vaincus. Les détracteurs des Hellènes ont profité de cet incident pour attribuer le salut des Turcs d'Anaply à la présence et à l'intervention du capitaine anglais; mais il n'y avait point d'Anglais à Argos ni à Malvoisie; il n'y avait point d'Anglais à Navarin lorsque les Grecs y observèrent si religieusement les articles de la capitulation. Au reste, l'opinion est aujourd'hui fixée sur la Grèce; on n'est plus à la merci des feuilles musulmanes, et les imputations de la calomnie ne seront plus accréditées par la confiance aveugle de la multitude. On sait qui l'on doit maudire et à qui l'on doit s'intéresser; on connaît enfin de quel côté sont les Barbares, et dès lors les pamphlets turcomans ne distillent plus qu'un innocent venin.

Ce dernier triomphe compléta la joie des Hellènes : le Péloponèse était affranchi. De toutes les places occupées par les Turcs, celle d'Anaply était la plus redoutable; elle venait de suc-

comber : Patras, Coron et Modon ne comptaient que sur les secours éloignés des vaisseaux de Constantinople : on ne les avait point encore assiégées régulièrement ; les armées devenaient disponibles, et ces derniers retranchemens de l'oppression devaient tomber à leur tour. Pour Corinthe, environnée d'ennemis, on se flattait de pouvoir bientôt la réduire. Athènes était libre, la Thessalie presque conquise, l'Arcananie délivrée, et la Macédoine soulevée encore une fois : des guerriers arrivaient de toutes parts sous les drapeaux helléniens : le Pinde, le Parnasse et l'Olympe étaient déserts, et les armées péloponésiennes se fortifiaient de leurs dépouilles. Dans l'intervalle, toutes les îles se préparaient à de nouvelles expéditions : les vaisseaux de Cassos bordaient les rivages de la Crète ; ceux d'Hydra croisaient dans les eaux de la Macédoine et de la Romélie ; ceux d'Ipsara s'avançaient jusque sous les batteries du Bosphore, tandis que la marine de Spezzia surveillait les côtes occidentales de la Grèce et le golfe de Patras. Une nouvelle année allait commencer ; une autre campagne allait s'ouvrir, et les ressources des Chrétiens avaient pris un accroissement qui les étonnait eux-mêmes. Tous ceux qui avaient nourri jusque-là des craintes vagues sur l'avenir, s'abandonnèrent sans réserve à l'espérance, et l'on attendit impatiem-

ment le retour du printems, qui allait amener de nouveaux périls et de nouveaux triomphes.

Mais l'hiver ne devait pas s'écouler sans fruit pour la gloire des Hellènes : la campagne n'était pas encore terminée. Dès que la nouvelle de la prise d'Anaply fut parvenue à Corinthe, les Turcs de cette place ne se crurent plus en sûreté dans la forteresse où le manque de vivres allait bientôt se faire sentir : ils étaient déjà cernés par les Grecs, mais trop irrégulièrement pour que la retraite fût impossible. Chourchid avait laissé huit mille hommes à Corinthe : cette garnison avait presque la force numérique d'une armée. Elle conçut le projet de rejoindre Joussouf à Patras, puisque les routes de la Thessalie étaient désormais impraticables pour elle. Deux pachas asiatiques commandaient les troupes; ils comptaient peu sur la bravoure des soldats turcs : toute leur espérance reposait presque sur un corps de six cents Albanais. Quand le plan de retraite eut été adopté, l'un des généraux se détermina à demeurer dans la place avec cinq cents hommes; les autres se mirent en marche, et surmontèrent facilement les premiers obstacles qu'on leur opposa. Ils auraient dû peut-être côtoyer le golfe; mais il fallait vivre, et les soldats n'avaient pu se munir de provisions à Corinthe. On suivit la lisière des montagnes, et le premier jour on ne rencontra

pas de légions grecques : le pays était ruiné ; point de villages, point d'habitans; aucun moyen de se procurer des subsistances. Ce fut ainsi que les barbares, luttant contre la fatigue, la famine et les rigueurs de la saison, arrivèrent aux confins de la Corinthie.

Les défilés de Mavra-Litharia sont la ligne de démarcation entre l'Agalick de Corinthe et le pays si fameux des Arcadiens : les Turcs s'y présentèrent ; mais les gorges étaient occupées : ces armatolis de Nicétas, que nous avons vus, dans le tems, courir du Mavron-Oros à Patras, qui se sont répandus de Vostitza jusqu'à Missolunghi, n'ont point abandonné les postes qui leur furent confiés. Cependant la colonne musulmane ne voyant de salut à espérer que dans la victoire, dissipe cette poignée de braves, et s'étend dans la plaine de Zacoula après avoir jonché la route de morts et de blessés. Le pacha osa croire que cet obstacle serait le dernier ; l'armée partagea son erreur : quelques chaumières abandonnées récemment, quelques habitations éparses dans la plaine devinrent la proie des flammes : c'est ainsi que les Turcs cherchaient à s'étourdir sur les maux qui les accablaient, et pour ainsi dire, à donner le change à leurs besoins, puisqu'ils ne trouvaient pas à les assouvir.

Cependant, cette troupe d'hommes exaspérés

par l'inquiétude et la faim approchait du mont Acrata : les guerriers de Nicétas, ennuyés d'un long repos, attendaient impatiemment cette occasion. Le brave Nicétas les contenait à peine ; on voulait accabler l'ennemi dans la plaine, avant même qu'il se fût compromis dans les montagnes : le Pacha marchait vers Cako-Scala, et bientôt toute l'armée fugitive fut comme encaissée entre les rochers de Sainte-Irène et le mont Acrata. Nicétas profite de cette faute énorme ; il se porte à la tête de la ligne musulmane et l'arrête ; dans le même tems, le général Pétimésa s'emparait des passages que l'ennemi venait de quitter. Repoussés vivement par Nicétas, les barbares tombent sur la division de Pétimésa, qui les charge avec fureur et les rejette dans la gorge : ils laissèrent plus de cinq cents morts dans ces deux premières attaques ; mais ce n'était rien encore : ils étaient perdus, et devaient mourir là jusqu'au dernier, à moins que les Hellènes ne leur accordassent la vie : ils étaient trop fiers pour la demander, et trop cruels envers des vaincus pour croire à la modération d'une armée chrétienne victorieuse.

Les Hellènes ne voulurent point abuser de leurs avantages pour exterminer l'ennemi, et Nicétas, malgré l'épithète de *Turcophage*, était trop humain pour répandre le sang lorsqu'il pouvait en éviter l'effusion ; il se hâta d'arrêter le

carnage et envoya un parlementaire au commandant turc ; il accordait la vie sauve aux vaincus, s'engageait à les faire transporter en Asie, à moins qu'ils ne préférassent le séjour du Péloponèse, et n'exigeait d'eux que la remise des armes et des munitions de guerre qu'ils amenaient de Corinthe. On ne voulut pas ajouter foi à la sincérité de ces promesses; les Barbares, jugeant les Chrétiens d'après eux-mêmes, crurent que ces offres cachaient une perfidie, ils les rejetèrent avec dédain; mais les Albanais moins injustes, et connaissant mieux toute l'étendue du péril, se hâtèrent de profiter de la générosité des Hellènes; ils quittèrent le pacha et firent leur soumission. Pour les Turcs, animés à un point égal par le désespoir, la haine, et l'amour d'une vie prête à leur échapper, ils se précipitèrent au milieu des rangs ennemis : leur furie coûta cher à la Grèce, mais ils en furent les premières victimes. Deux fois Nicétas plia devant les Barbares, et deux fois il les ramena dans la gorge : la division du capitaine Pétimésa, qui gardait les passages du côté de la Corinthie, fut la plus vigoureusement attaquée : le pacha repoussé par Nicétas, et ne comptant plus sur la possibilité de se rapprocher de Patras, tourna tous ses efforts contre Pétimésa pour tâcher de regagner au moins les plaines de la Corinthie. Jamais les Hellènes n'avaient eu à com-

battre de si redoutables adversaires : tous les Turcs, dans ce moment extrême, étaient presque des héros. Malgré l'avantage de sa position, Pétimésa n'avait pu soutenir un choc si impétueux : ses armatolis reculaient étonnés, les Turcs pénétraient déjà dans la petite vallée de Sainte-Irène ; le danger était imminent et leur salut presque assuré. Tout à coup Nicétas, qui voit les progrès de l'ennemi et la déroute de Pétimésa, vole à son secours avec une partie de ses troupes : dans l'intervalle, le reste de sa division chargeait l'ennemi en queue pour l'occuper à la fois sur tous les points : ce mouvement fut décisif ; culbutés encore une fois les Turcs ne revinrent plus à la charge : leur chef était mort, les meilleurs soldats avaient succombé, les gorges étaient encombrées de cadavres. Dès ce moment les Grecs n'eurent pour ainsi dire qu'à égorger ; ils offrirent de nouveau le pardon aux vaincus, ceux-ci ne répondirent que par des cris de rage. Le combat avait commencé avant le jour, il ne se termina qu'au milieu de la nuit. Le lendemain, de plus de quatre mille Asiatiques qui se pressaient la veille autour des rochers de l'Acrata, il ne restait pas un homme vivant. Cette victoire couronna dignement la glorieuse campagne de 1822.

Mais la Grèce n'avait que trop payé les lauriers d'Acrata : le désespoir des Turcs lui coûta six

cents hommes tués ou mis hors de combat; Pétiméşa lui-même ne put survivre à ses nombreuses blessures : deux jours après la bataille, ses compagnons d'armes l'ensevelirent sur le théâtre de sa gloire; une pierre modeste attend le monument que la patrie reconnaissante doit élever un jour à ce généreux citoyen. On déplora vivement sa perte; depuis le commencement de la guerre, Pétiméşa avait donné de si nombreux témoignages de patriotisme, il avait rendu de si grands services à la cause nationale, soit à la tête des armées, soit en organisant lui-même des corps de troupes, et en entraînant par son exemple tous ceux qui flottaient encore dans une coupable incertitude, que son zèle était devenu nécessaire à l'état; les regrets de ses concitoyens et le deuil de la patrie l'honorèrent encore plus que ses exploits. Voilà les triomphes qu'il est beau de mériter : oh! que l'émulation doit être grande dans un pays libre, puisque les vertus y reçoivent de parcilles récompenses!...

Cependant Abdouloubond s'était mis en marche pour Larisse, et les Hellènes de Cassandre crurent devoir profiter de l'absence de ce général pour s'étendre dans la Macédoine. Ils formèrent le projet hardi d'assaillir les retranchemens des Turcs pendant qu'une forte division traverserait l'isthme et se dirigerait sur Salonique; la nuit fut

choisie pour l'exécution de cette grande entreprise : deux cents hommes déterminés franchirent les barrières du camp ennemi, répandirent partout l'épouvante et la mort, et rejoignirent heureusement leurs compagnons auprès de Palfiero. Les Grecs perdirent à peine cinquante guerriers dans cette téméraire entreprise : le nombre des morts et des blessés s'éleva à plus de six cents hommes du côté des Turcs. Le jour suivant ils ajoutèrent de nouveaux ouvrages à leurs retranchemens pour éviter de semblables surprises; mais ils ne savaient pas que les Grecs avaient profité du désordre de la nuit pour pénétrer dans l'intérieur. Bientôt les nouvelles de Salonique les éclairèrent sur les résultats de cette nuit : ils croyaient en avoir été les seules victimes, ils apprirent que leur désastre n'était rien en comparaison des maux que leur coupable négligence attirait aux Musulmans.

Les guerriers de Cassandre, en marchant sur Salonique, avaient surpris les troupes campées à Galazzita; ils tuèrent deux mille hommes en cet endroit : plusieurs bandes grecques, dispersées dans les montagnes voisines, accoururent au devant d'eux; ils continuèrent ainsi leur route en se fortifiant à chaque pas. Ne mettant plus de bornes à leurs prétentions ni à leur audace, ils voulaient saccager Salonique qu'ils croyaient

abandonnée ; mais en approchant ils reconnurent la folie de ce projet. Une armée de Roméliens était campée sous les murs de la ville, et le bruit de l'approche des Grecs, répandu par les fuyards de Galazzita, rendait les Barbares trop attentifs pour qu'on pût espérer de les surprendre ; les Hellènes, désespérés de trouver un obstacle qu'ils n'avaient pas même soupçonné, se retirèrent précipitamment sur l'Athos, pour ne point donner à la cavalerie ennemie le tems de les envelopper ; mais il était trop tard, ils s'étaient trop avancés. On les poursuivit avec fureur et ils eurent bien de la peine à regagner Vasilica ; la retraite était déjà impossible : les Turcs occupaient toutes les issues, il fallait combattre. Dans un si grand péril, ces hommes courageux n'hésitèrent pas un instant ; ils se jetèrent au milieu des hordes ennemies, et y trouvèrent pour la plupart une mort digne de leur audace. Quelques-uns parvinrent cependant à gagner les montagnes ; ils échappèrent seuls au désastre de cette horrible journée.

Les Chrétiens avaient tant de fois subi la peine de leur fougue inconsidérée, qu'on est tout surpris de leur voir commettre encore les mêmes fautes. Ils pouvaient conserver, jusqu'au printems, l'importante position de Cassandre ; ils y étaient assez forts pour braver tous les soldats d'Abdouloubond ; point du tout, ils rêvent des triomphes

imaginaires ; ils s'ennuient d'un trop long repos, et se perdent par une funeste imprudence. Les Turcs ne manquèrent pas de tirer parti de leur succès à Vasilica pour presser plus vivement le siége de Cassandre : il ne restait, à ce malheureux pays, qu'un petit nombre de défenseurs : attaqués tous les jours, et sur tous les points à la fois, ils reculèrent insensiblement. A la fin de décembre, les Hellènes ne possédaient plus que quelques milles de terrain sur le cap Paillouri, et le bourg de Cassandre était leur dernier rempart. Voilà ce qu'avait produit une funeste précipitation. Abdoulouboud reçut avec transport la nouvelle de ces avantages successifs : son ambition venait d'être en partie satisfaite par les nouveaux honneurs dont le Sultan l'avait comblé.

On sait qu'après la bataille des Thermopyles, Chourchid était revenu à Larisse : il y tomba malade de désespoir. Quelques personnes ont supposé qu'il avait reçu de nombreuses blessures au passage du Sperchius ; mais non ; le moral seul était affecté. Les Turcs sont, il est vrai, peu sensibles aux revers de la fortune ; ils croient que tout est fixé d'avance, que les destins des hommes sont assujétis à des règles invariables ; mais les malheurs de Chourchid avaient quelque chose de trop accablant, pour que les chimères du fatalisme pussent lui offrir une consolation. Abdou-

louboud arriva sur ces entrefaites ; il feignit une déférence hypocrite pour son ancien général ; et celui-ci, aigri par le chagrin, résigné au coup terrible qui devait le frapper encore, ne répondit aux protestations d'Abdoulouboud qu'en lui demandant froidement s'il était déjà porteur de son arrêt de mort. Le pacha de Salonique n'avait pas reçu le fatal firman ; mais il n'ignorait pas qu'il arriverait bientôt. Un capidgy-bachy, dépositaire des ordres suprêmes de la Porte, exécuteur de ses terribles volontés, était parti de Constantinople le 26 novembre : il ne se présenta que trop tôt à Larisse. Chourchid, soumis jusqu'au bout aux caprices de son maître, s'inclina respectueusement, et présenta sa tête au bourreau. Abdoulouboud était désigné pour le remplacer dans le commandement.

Les revers de Chourchid nous ont occupés si long-tems, j'ai si souvent préparé le lecteur à la dernière disgrâce de ce général, qu'il serait superflu de m'arrêter à de nouvelles réflexions. La Porte perdit en lui son meilleur officier : après Chourchid, elle n'avait plus personne à mettre à la tête de ses armées. Abdoulouboud, Joussouf-pacha, Omer-Vrione et Moustapha, pacha de Scodra, n'avaient ni ses talens reconnus, ni sa longue expérience. Entraîné par une confiance indiscrète, il s'était perdu lui-même dans le Pélopo-

nèse : mais si la barbarie de la Porte ne lui avait pas ôté, avec la vie, tout espoir de réparer ses pertes, les Hellènes auraient peut-être payé cher leurs triomphes passés, dans la campagne suivante. La Grèce applaudit à la rage des barbares qui se frappaient eux-mêmes en croyant se venger : dès-lors, on se rassura pleinement sur les suites du nouvel orage qui s'amoncelait en Macédoine et en Thessalie contre le Péloponèse.

Au milieu de l'agitation qui régnait dans la presqu'île, le gouvernement ne négligea pas de prendre toutes les mesures nécessaires à la conservation des avantages qu'on venait de payer par tant de sacrifices. L'armée de Colocotroni reçut l'ordre d'investir Patras ; Piétro-Bey dirigea la sienne sur l'Eubée ; Nicétas bloqua l'Acrocorinthe ; Ulysse et Diamanty reprirent leurs positions aux Thermopyles, et des bandes nombreuses de Spartiates et de Messéniens s'établirent devant Coron et Modon. Ces places étaient approvisionnées pour plus de deux ans ; il était impossible de les réduire par famine ; mais en attendant qu'on pût employer la force contre elles, il était urgent de contenir leurs nombreuses garnisons : les petites armées réunies sur ces points étaient disponibles, et la patrie les trouvait au besoin. On peut évaluer à trente mille hommes tous les guerriers répandus alors sur les divers points de

la Grèce : les îles comptaient à peu près le même nombre de marins ou de soldats, et l'Acarnanie, la Macédoine et la Crète n'avaient pas moins de quarante mille combattans, organisés en troupes régulières ou guerroyans en clefüs. En un mot, lorsque les Barbares ouvrirent la campagne de la troisième année, depuis le commencement de la guerre de l'indépendance, les Hellènes pouvaient avoir cent mille hommes sous les armes depuis Samos jusqu'au golfe Ambracique, et depuis la Crète jusqu'au mont Athos.

On profita du court intervalle qui restait encore, avant le renouvellement des hostilités, pour procéder à l'élection des magistrats de la république : l'assemblée générale fut convoquée à Anaply, qui devint tout à coup le siége d'un gouvernement libre, après avoir été le dernier refuge de la tyrannie. Toutes les îles de l'Archipel envoyèrent leurs députés, et ces préparatifs occupèrent le Péloponèse jusqu'au milieu de février. Nous allons voir quel fut le résultat des opérations du congrès national, résultat qui devait avoir une si grande influence sur les destinées de la patrie.

CHAPITRE X.

Le congrès national, convoqué à Anaply, s'assemble à Astro. Immenses préparatifs des Turcs. Omer-Vrione se réfugie à Prévésa. Moustapha, pacha de Scodra, prend le commandement des troupes de Larisse. Tombasis remplace en Crète le général en chef Aphendallos. Premiers essais des Turcs en Thessalie. Le congrès se sépare après avoir installé le nouveau gouvernement à Anaply.

Nous commençons enfin la troisième année de la guerre nationale. Déjà toutes nos craintes sont dissipées, et nos doutes éclaircis : la Grèce ne sera plus la proie de ses tyrans; elle leur échappe à jamais; le fanatisme et la barbarie n'y perpétueront pas l'anarchie et la licence : les progrès des lumières y sont aussi rapides que les progrès des armées, et l'on y sent partout le besoin d'une organisation sociale. Que deviennent vos sacriléges prophéties, vous qui vous établissiez effrontément les arbitres du sort des Hellènes? Ils devaient succomber au premier choc; ceux qu'ils avaient chargés de leur défense devaient eux-mêmes les vendre à la Porte; mais heureusement

pour la Grèce que la lâcheté et la perfidie n'étaient que dans vos ames.

Je serai moins long dans le détail des événemens qui vont suivre : cette guerre n'a plus le même intérêt que la précédente, et quoique le Sultan s'efforce de la rendre encore plus formidable que les deux autres, nous devinons déjà qu'elle ne nuira point à l'indépendance des Grecs, que même elle peut à peine ajouter à leur gloire. Les nouveaux lauriers qu'ils vont moissonner de toutes parts n'auront plus rien qui puisse nous surprendre ; nous connaissons les Hellènes; nous savons ce qu'ils peuvent, ce qu'ils osent, et nous nous attendons à tout. Mais avant de reprendre l'histoire des combats qui doivent se livrer encore, voyons ce qu'était la Grèce à la fin de l'année 1822 : nous avons en quelque sorte pénétré dans son intérieur ; il nous reste maintenant à connaître sa situation politique en Europe, et la nature de ses relations avec les puissances chrétiennes.

Les Grecs, considérés comme rebelles à leur souverain, dès l'origine de la révolution, n'avaient trouvé d'appui nulle part. L'Autriche s'était ouvertement prononcée contre eux ; l'Angleterre avait interdit, aux vaisseaux indépendans, la navigation de la Méditerranée, au-delà du golfe Adriatique : la France et l'Italie tenaient leurs

ports fermés au nouveau pavillon ; et si quelques navires de Londres et d'Amsterdam étaient venus d'abord vendre à Hydra des armes et des munitions de guerre, on s'était hâté de défendre au commerce ce genre de spéculation. Bientôt les îles Ioniennes refusèrent un asile aux malheureux fugitifs du continent; l'Autriche donna des ordres sévères pour que les navires, qui prendraient des passagers grecs à Smyrne, sur les côtes du Péloponèse ou dans les îles de l'Archipel, ne fussent point admis dans les ports de l'Adriatique : la Russie elle-même prit des mesures pour qu'à l'avenir les Chrétiens du Levant n'eussent plus la liberté de s'établir dans ses états. Ce fut alors que l'Allemagne et la Suisse se peuplèrent de fugitifs. La France avait imité ses alliés; et les Grecs, répandus dans la Suisse, dans la Bavière et le Wurtemberg, ne parvinrent qu'avec des peines infinies à obtenir, plus tard, la permission de s'embarquer à Marseille. Plusieurs fois il fut question d'un traité d'alliance entre le gouvernement provisoire des Hellènes et les États-Unis d'Amérique ; mais ce traité ne se conclut pas : l'Amérique offrit ses vœux à la Grèce; des considérations politiques l'empêchèrent d'assister efficacement ce malheureux pays. Dès-lors tout espoir de secours étrangers s'évanouit : on ne compta plus que sur la munificence de quelques philantropes et sur

les bienfaits des sociétés philhelléniques d'Angleterre, de Russie et d'Allemagne. Cependant, au milieu de cette affreuse détresse, malgré cet abandon général, les Grecs ne perdirent point courage; ils résolurent de se venger de l'égoïsme des cabinets européens par des triomphes, et la campagne de 1822 consomma pleinement cette héroïque vengeance.

Les tribunes nationales de Londres, de Paris et de Washington retentirent souvent des plaintes éloquentes des députés philantropes : la cause des Hellènes fut plaidée par tout ce qu'il y avait d'hommes généreux dans les deux Mondes. On leur opposa, dans l'un des raisons péremptoires, dans l'autre, on étouffa leur voix. Ni les massacres de l'Asie-Mineure, ni les horreurs de Scio, ni l'arrogance du divan, rien ne changea la politique de l'Europe : on commençait même à refuser des passeports aux citoyens qui s'armaient en faveur de la Grèce; on les décourageait par des obstacles et des lenteurs; on les abusait par de faux rapports. Des escadres, envoyées au nom du commerce européen, couvraient l'Archipel, et ces escadres protégeaient la fraude et l'espionnage. Sous leurs auspices, des navires, chargés de munitions, approvisionnaient les places maritimes, et rendaient illusoire le blocus déclaré par les Hellènes. Ainsi, la Canée, Patras et Anaply avaient

échappé trois fois à l'impatience des armées chrétiennes. Le sénat hellénien envoya une députation au congrès de Vérone; elle ne fut point admise à l'audience des souverains. La Grèce avait fait tous ses efforts pour se rapprocher de la grande société européenne; lorsqu'elle se vit si cruellement repoussée, elle se résigna : elle attendit du tems et de la victoire ce qu'on refusait à ses prières et à sa faiblesse.

Cependant les choses prirent un tournure bien différente après les défaites successives des Turcs en Thessalie, en Morée et en Acarnanie, et surtout après la dispersion de la grande flotte de Constantinople; l'Angleterre fut la première à se relâcher de sa rigueur inhumaine. Le lord haut commissaire des Sept-Iles, qui avait montré jusque-là tant d'acharnement contre les Grecs, publia tout à coup une ordonnance moins sévère; il annonçait qu'à l'avenir la Grande-Bretagne observerait la plus stricte neutralité (c'est-à-dire que les navires du commerce ne serviraient pas les barbares), et que l'escadre anglaise reconnaissait le blocus des places assiégées. Cette déclaration tardive fut presque aussitôt suivie du retour des Souliotes. Ces braves, que l'on retenait à Céphalonie depuis la capitulation de Souli, reçurent enfin l'autorisation de passer dans le Péloponèse. Que l'Angleterre semblât pencher en faveur des

Hellènes, c'était beaucoup sans doute ; mais ce n'était pas tout encore. On connaissait les bonnes intentions de la France, ou du moins la loyauté de ses agens et de sa marine ; mais l'Autriche inspirait des craintes. Déjà l'amirauté d'Hydra et les vaisseaux d'Ipsara et de Cassos avaient eu plusieurs démêlés avec les commandans des forces navales de l'empereur ; ces contestations, que la prudence des magistrats grecs avait terminées à l'amiable, pouvaient se renouveller encore et prendre un caractère plus grave ; mais l'Autriche elle-même reconnut le blocus déclaré par les Hellènes. Ces concessions soulagèrent le gouvernement d'un poids bien insupportable ; dès ce moment, il n'était plus en butte aux caprices des agens européens dans les diverses Échelles, ni à la tyrannie des bâtimens de guerre ; les pavillons chrétiens ne servant plus d'auxiliaires à l'étendard de Mahomet, la paix des Grecs avec l'Europe n'était plus menacée à l'avenir. Ils pouvaient endurer l'indifférence des souverains, ils pouvaient à la rigueur se passer de leurs secours ; mais une rupture avec l'un d'eux aurait infailliblement entraîné la ruine de la patrie naissante.

Au commencement de 1823, si le gouvernement des Hellènes n'était pas encore reconnu, il était au moins avoué tacitement ; les cabinets européens ne traitaient pas avec lui ; mais ils res-

pectaient quelques-uns de ses actes, et c'était déjà beaucoup. La grande escadre que la France entretenait dans l'Archipel, depuis 1821, fût considérablement réduite; l'Augleterre se contenta de laisser à Smyrne une seule frégate et quelques corvettes; l'Autriche diminua pareillement le nombre de ses armemens, et la Hollande, qui s'était fait constamment remarquer par la modération de ses agens, la prudence et l'humanité de ses marins, retira presque tous ses vaisseaux à la fois. C'était rendre aux Hellènes la justice qu'ils n'ont pas cessé de mériter; on leur laissait la police de l'Archipel, et, si le commerce eut à souffrir des calamités de la guerre, les Turcs seuls furent coupables. Il arriva cependant que d'infames corsaires, abusant des troubles de l'état, se permirent d'attaquer des navires européens en pleine mer, ou dans les rades désertes des écueils du Péloponèse; mais la sévérité des châtimens qui leur furent infligés, par les divers sénats insulaires, arrêta le cours de ces excès; bientôt le commerce reprit sa vigueur accoutumée, et dans la suite on n'eut à réclamer que contre les vaisseaux de Constantinople.

Qu'on remarque surtout ici que cette bienveillance tardive, accordée aux Hellènes, n'était pas seulement un hommage payé à leur valeur : c'était aussi la récompense de leur loyauté. On avait

reconnu que cette révolution, à laquelle des visionnaires rattachaient tant de complots, n'avait rien de subversif pour l'Europe, qu'elle était étrangère à l'influence des radicaux anglais, des illuminés d'Allemagne, des carbonaris napolitains et du libéralisme français; la marche des affaires en Morée et l'esprit du gouvernement provisoire prouvèrent à tous les partis que la Grèce travaillait pour elle seule et qu'elle agissait par sa propre impulsion. Peut-être que si l'Espagne avait tendu la main aux Hellènes, lorsqu'elle n'était encore que menacée, cette alliance aurait eu des suites funestes pour le Péloponèse; mais il ne la chercha point, et si Madrid la lui proposa, il eut la prudence de ne point se compromettre par un échange de services onéreux. Mavrocordato implorait des secours, il voulait des alliés, mais il les cherchait parmi les puissances reines; il connaissait trop bien la politique des cabinets de l'Europe pour exposer le salut de ses concitoyens par des démarches inutiles ou dangereuses.

Telle était donc la situation politique de la Grèce au mois de janvier 1823. Assurée de la neutralité des monarques européens, et n'ayant plus rien à craindre de leur part, elle était certaine du succès. Les finances n'étaient pas, il est vrai, dans un état bien prospère; mais les ressources des particuliers avaient suffi jusqu'à ce

moment, et ces généreux citoyens pouvaient faire encore de nouveaux sacrifices. D'ailleurs, le système des impôts commençait à se régulariser dans toutes les provinces de la coalition; les prises nombreuses que les croisières des îles faisaient sur les Musulmans produisaient beaucoup à la caisse nationale, puisqu'on devait y verser le cinquième de leur valeur en numéraire ou en marchandises; et les désastres des Turcs, depuis deux ans, avaient approvisionné le Péloponèse d'armes et de munitions. Dans un état où les charges sont purement honorifiques, où toutes les récompenses consistent dans la magie de quelques mots, où les soldats servent à leurs frais, où les généraux consacrent leur fortune à la patrie, au lieu d'épuiser la sienne, l'or devient presque inutile; l'enthousiasme et le dévoûment sont les trésors d'un peuple armé pour la conquête de ses droits.

Cependant on fixa la solde des troupes régulières, et cette modification apporta d'heureux changemens dans l'armée; par ce moyen les généraux se virent maîtres de leurs soldats, tandis qu'auparavant ils n'exerçaient sur eux qu'une sorte d'ascendant moral. On avait formé les cadres de plusieurs régimens; ils s'organisèrent pendant la suspension des hostilités; on en créa encore quelques autres, parce qu'on avait reconnu l'a-

vantage des corps disciplinés sur les hordes musulmanes. Les armées des Thermopyles et d'Étolie reçurent des renforts d'hommes et de munitions; des ingénieurs européens se rendirent à Missolunghi pour mettre cette place importante en état de résister désormais aux entreprises des Turcs. Le Péloponèse fut purgé de tous les cadavres qui l'infectaient, et le gouvernement décida qu'à l'avenir on brûlerait les corps des ennemis tués sur le champ de bataille. Après toutes ces mesures de police et de sûreté, la nation plus libre et momentanément tranquille, s'occupa exclusivement de l'élection des nouveaux magistrats.

On avait choisi Anaply pour l'assemblée générale ; mais la discorde qui éclata presque aussitôt parmi les candidats à la magistrature et leurs partisans, obligea les députés à se réunir dans un lieu moins agité par les orages des factions. La petite ville d'Astro devint le siége du congrès. Il s'écoula encore un tems considérable avant que cette illustre réunion de tout ce que la Grèce avait de distingué pour les talens, le courage et le patriotisme pût commencer le cours de ses travaux. Dans l'intervalle, tout annonçait déjà le renouvellement de la guerre. Constantinople avait presque terminé ses immenses préparatifs lorsque le Péloponèse délibérait encore sur le choix de son gouvernement, et les opérations des armées

de terre et de mer ne devaient pas même attendre les résultats du congrès d'Astro.

La Porte avait épuisé tous ses moyens pour rendre cette campagne décisive. Un corps de mille topchis, ou artilleurs de l'arsenal, était parti de Constantinople à la fin de décembre pour se rendre à Salonique : un parc immense se formait aussi dans cette ville, pendant que les armées du Danube, du Bosphore, de la Thrace et de la Bulgarie étaient en marche pour s'y réunir. Dans l'intervalle, on pressait l'armement d'une nouvelle flotte : Chousrou-pacha, successeur du grand-amiral, officier d'une capacité reconnue, devait cette fois conduire les vaisseaux ottomans. Ce général pouvait avoir des talens véritables ; il avait fait ses preuves autrefois sous les ordres du fameux Capitan-pacha Houssein : mais alors les équipages des escadres turques se composaient de matelots, et de matelots grecs ; aujourd'hui il n'en restait pas un à bord ; et dans la foule d'Asiatiques entassés sur les vaisseaux, on aurait eu bien de la peine à trouver un marin. Que pouvait faire un amiral avec une flotte ainsi composée ? je le demande, non pas même aux hommes de mer, mais à tous ceux qui me lisent ? Le talent d'un général est d'un grand poids, sans doute, lorsqu'il a des lieutenans capables de le seconder, et des soldats habiles à comprendre et à exécuter ses

ordres; mais lorsqu'on ne voit rien de tout cela dans une armée navale, on peut prédire sa ruine d'avance. Un chef expérimenté n'est pas plus redoutable qu'un homme seul, à la tête d'un ramassis de barbares indociles et ignorans. Chousrou-pacha avait trop d'orgueil pour sentir cette vérité : il équipait ses vaisseaux en y faisant jeter de force tous les bateliers du Bosphore et tous les Turcs étrangers que sa garde pouvait saisir dans les rues de Constantinople. Les pachas des provinces maritimes employaient les mêmes procédés pour organiser les *galliandgis* ou soldats de marine, et c'était avec cette flotte que Chousrou-pacha voulait écraser les Hellènes. Au lieu de prendre avec lui ces grands vaisseaux, qui jusqu'alors avaient seulement servi d'alimens aux flammes des brûlots grecs, il n'arma que des frégates et des navires d'un ordre inférieur; il pensait avec raison qu'ils seraient plus faciles à diriger, surtout pour des marins peu exercés; mais il aurait dû savoir aussi que rien n'est facile quand on ne sait rien, et que l'appareillage d'une simple goëlette offre presque autant de difficultés, à ceux qui l'exécutent pour la première fois, que l'appareillage d'un vaisseau de haut bord.

Au milieu de ces préparatifs, les intrigues du divan ébranlaient déjà le nouveau ministère installé, avec tant de pompe, deux mois auparavant.

Abdallah-pacha quitta la cour et se retira à Nicomédie : on a prétendu que ce personnage avait abandonné les affaires de son propre mouvement, et que sa retraite n'était point une disgrâce ; mais sa conduite dans la révolution qui avait coûté la vie à Halet-Effendy, et la part qu'il avait prise à la catastrophe de ce favori n'étaient pas des titres à la bienveillance du Grand-Seigneur; cela explique assez la cause de sa chûte, qui au reste fit honneur à son caractère. En quittant la charge de grand-visir, Abdallah ne possédait que quarante piastres (trente francs environ), et la Porte lui procura les moyens de faire son voyage. La modération et l'intégrité sont des vertus si rares chez les Musulmans qu'on ne peut refuser à celui-ci de justes éloges : il fut généralement regretté, et plusieurs incendies qui ravagèrent la capitale signalèrent le mécontentement du peuple. Aly-pacha prit la place du vertueux Abdallah.

Pendant que les armées turques s'assemblaient à Salonique, Omer-Vrione, battu à Vrachori, menacé dans Vonizza par les troupes hellénien- nes, déjà maîtresses de l'Arta, fut obligé de fuir encore. Il parvint à entrer à Prévésa, presque seul, abandonné de tous les Albanais, et ayant perdu tout son crédit. Les vaisseaux de Spezzia bloquèrent cette place par mer, tandis que le général Bozzaris s'avançait par Comboti. Omer-

Vrione se trouvait dans une position désespérée : il avait commis dans cette campagne les mêmes fautes que Chourchid; il avait partagé ses revers, et le Grand-Seigneur, qui ne le croyait pas étranger à la dilapidation des trésors d'Aly-Tébélen, pouvait fort bien envoyer chercher sa tête. Il passa quelque tems dans des transes continuelles, et ne réussit qu'au commencement d'avril à gagner Janina, capitale de son gouvernement.

Abdouloubond, qui commandait provisoirement en chef, en Thessalie, depuis la mort de Chourchid, remit le commandement à Mustapha, pacha de Scodra. Ce général, que la Porte décorait du titre fastueux d'*invincible*, ne pût voir sans dépit le misérable état de l'armée qu'on le chargeait de conduire à la victoire. Les dépêches de Constantinople lui avaient parlé de quarante mille hommes déjà sous les armes à Larisse, et il y trouva dix mille barbares, la plupart sans armes, et manquant de tout. Cette triste armée n'avait ni artillerie ni bagages : le pays était ruiné, les magasins vides, et l'on ne recevait point de subsistances militaires. Le pacha de Scodra fut sur le point de mourir de douleur en connaissant enfin le véritable état des choses, et les dangers de la mission qu'il venait d'accepter. Il donna les ordres les plus positifs pour que toutes les troupes de Salonique, de Sérès et d'Andrinople vinssent

le joindre à son quartier-général, et il s'écoula encore un tems considérable avant qu'il fût obéi. Les hommes arrivaient, mais les munitions restaient en arrière, de sorte que les barbares étaient menacés d'une horrible famine avant même le commencement des hostilités. Mustapha, désespéré de l'imprévoyance de la Porte et de la négligence de ses agens, quitta Larisse avec ses troupes pour retourner dans son gouvernement. Il espérait qu'il lui serait plus facile d'entamer les Grecs du côté de l'Épire, avec le secours des Albanais, que de les combattre dans la Thessalie, surtout avec des troupes comme celles de Larisse. Méhemmed, gouverneur de Larisse, remplit provisoirement les fonctions de séraskier jusqu'à l'arrivée des pachas d'Andrinople et de Précovetcha.

La Crète avait été récemment le théâtre d'une sorte de révolution militaire. A l'époque des derniers triomphes des Hellènes en Étolie et en Morée, les Sfacchiotes, se défiant de la loyauté de leurs chefs, s'étaient soulevés contre eux. Le président de leur sénat, le commandant supérieur des armées, le régulateur des entreprises dirigées contre les Turcs, Aphendallos avait été accusé de trahison. Plusieurs lettres interceptées, plusieurs manœuvres des pachas de Réthymnos et de Candie, la mollesse des opérations et les ordres précis du chef des armées aux généraux comman-

dans, de ne rien entreprendre contre l'ennemi jusqu'à ce que des négociations, qu'il supposait entamées, fussent terminées, tout cela fit naître des craintes, et les soupçons se tournèrent bientôt en certitude. On arrêta des émissaires du pacha de Candie qui portaient au parjure Aphendallos, le projet d'un traité entre les Musulmans et lui; Aphendallos devait faire rentrer les Sfacchiotes sous le joug des Turcs et recevoir un pachalick en récompense de sa trahison. Ce projet était chimérique; mais on ne lui donna pas le tems de travailler à son exécution. On l'arrêta ainsi que quelques autres conspirateurs; on mit les scellés sur leurs papiers, et ces grands coupables furent transférés à bord des bâtimens hydriotes, en station sur la côte, pour passer devant la commission judiciaire du sénat péloponésien. Les Sfacchiotes profitèrent de cette circonstance pour demander au gouvernement un chef de leur choix; le brave Tombasis d'Hydra, patriote connu par son zèle et son dévoûment à toute épreuve, fut désigné d'un accord unanime, et bientôt les Crétois eurent le bonheur de le voir parmi eux. Les affaires qui avaient langui quelque tems, par suite de l'agitation des esprits et des sourdes menées d'Aphendallos, reprirent une nouvelle vigueur sous les auspices de Tombasis; au mois de février, la Canée entrait en ac-

commodement avec les Grecs, et s'ils ne soumirent point alors cette importante forteresse, c'est que la subite apparition de la flotte ottomane, dans les eaux de la Crète, rendit l'espérance aux assiégés et les porta à rompre la capitulation, comme avait fait le gouverneur d'Anaply dans la campagne précédente. Néanmoins, la ruine de cette place n'est que différée; la prudence et la valeur de Tombasis en garantissent aux Sfacchiotes la prochaine conquête.

Cependant on s'attendait dans les îles de l'Archipel à voir paraître incessamment la flotte du Capitan-pacha; toutes les escadres destinées à agir, dans cette campagne, se réunissaient à Hydra; bientôt, soixante bricks, de douze à vingt canons, provenant du contingent d'Ipsara, de Spezzia, de Cassos et d'Hydra même, se trouvèrent en rade de cette dernière île, prêts à mettre à la voile au premier signal. Le capitaine Miaouli, celui qui venait de vaincre Cara-Méhemmet dans la mémorable affaire de Malvoisie, fut continué dans le commandement. Si quelque chose peut enhardir au point de prophétiser l'issue probable d'une guerre dont les chances sont toujours variées et incertaines, c'est bien assurément l'esprit et les dispositions des chefs et des soldats des deux partis : autant les vaisseaux de Constantinople étaient mal commandés, mal équipés, au-

tant ceux des Hellènes se distinguaient par une discipline sévère, l'expérience et l'enthousiasme; c'était comme l'année précédente; les deux flottes présentaient le même aspect qu'alors; le savoir, le besoin de vaincre étaient du côté des Hellènes; la confusion, le découragement et l'ignorance régnaient à un point égal sur les vaisseaux de Constantinople et sur leurs équipages. Jamais, depuis le commencement de cette guerre désastreuse, on n'avait joui d'une plus grande sécurité, et les marins insulaires se faisaient une fête prématurée de la terreur que leur présence et leur audace allaient encore causer aux barbares.

Le mois de mars annonçait le retour des combats : déjà les neiges de l'Olympe s'écoulaient dans les torrens de la Thessalie; bientôt il serait possible aux armées d'entrer en campagne, et le congrès d'Astro ne terminait rien encore. Méhemmet-Pacha, qui était parvenu, à force de travaux et de patience, à former une division assez nombreuse à Larisse, voulut profiter du désordre apparent qui régnait dans le gouvernement des ennemis, pour leur porter les premiers coups. Il aurait peut-être exécuté seul cette folle entreprise, si les pachas d'Andrinople et de Précovetcha n'étaient arrivés à tems pour prendre part à la déroute de leur collègue. Ces deux généraux, qui avaient l'ordre d'attendre la flotte, et

de ne point s'approcher des Thermopyles avant qu'ils n'eussent la certitude que le grand amiral était à Patras, crurent que la défense de marcher sur le territoire ennemi ne leur interdisait pas la faculté de le combattre sur leurs derrières; d'ailleurs, cette précaution était même indispensable, d'après le plan qui leur avait été tracé. Sélim, pacha d'Andrinople, devait se porter sur les Thermopyles pour dégager les troupes asiatiques débarquées par la flotte dans l'île de Négrepont; Joussouf, pacha de Précovetcha, marcherait en même tems vers Salone, avec ses Bulgares, pour passer dans le Péloponèse à bord des vaisseaux musulmans. Ce mouvement, qui dégarnirait la Thessalie et la Macédoine, laisserait ces provinces à la discrétion des armatolis stationnés dans le Pinde et l'Olympe, et ces audacieux montagnards pourraient même couper la retraite aux armées turques, en cas de revers, comme ils avaient fait l'année précédente. Ces considérations déterminèrent Joussouf et Sélim à adopter le projet de Méhemmed, et, soit pour assurer leurs derrières, soit pour commencer par une victoire qu'ils croyaient facile, ils se préparèrent à combattre les montagnards.

Deux expéditions, dirigées à la fois contre Volos et Oxia, furent comme le prélude du renouvellement des hostilités. Les Turcs s'engagèrent

témérairement dans les gorges d'Oxia, parce qu'ils n'avaient pas assez de leur terrible expérience pour savoir que la tactique des Grecs était de les attirer dans les défilés pour les détruire plus sûrement. Ils ne rencontrèrent pas un armatolis sur leur route; mais, dès qu'ils furent assez enfoncés dans les montagnes pour que la retraite fût impossible, les capitaines Hiscos et Stournaris se montrèrent tout à coup à la tête de leurs guerriers. La perte des barbares fut immense, on les ramena jusqu'à Pharsale, et, de cinq mille hommes qui avaient été commandés pour cette funeste entreprise, cinq ou six cents fugitifs rejoignirent seuls le quartier-général des pachas.

Ce premier revers les détrompa bien cruellement sur l'issue d'une campagne qu'ils se croyaient appelés à terminer en peu de mois. Cependant Abdullah-Pacha commandait les troupes envoyées contre Volos; les généraux en chef se consolèrent de l'échec d'Oxia, dans l'espérance que la division de Volos le ferait oublier par ses triomphes. On ne recevait point de nouvelles d'Abdullah; mais ce silence de sa part était interprêté favorablement par les Séraskiers; ils furent même sur le point d'annoncer à Constantinople une victoire qu'ils regardaient comme positive, avant que de connaître le véritable état des choses : c'est ainsi qu'au mois de juin 1822, Chourchid, abusé par

l'occupation rapide d'une partie du Péloponèse, avait cru la guerre terminée, et s'était empressé d'instruire la Porte de la ruine totale des Hellènes, comme si cette ruine eût été réellement consommée.

Heureusement pour les généraux en chef qu'ils retardèrent leurs dépêches de quelques jours. Tout à coup, des Asiatiques, déserteurs de la division d'Abdullah, répandent dans Larisse le bruit de sa défaite. On ne voulait point y croire dans le premier moment; on arrêta même quelques-uns des fugitifs; mais bientôt, les misérables restes de ce corps d'armée, qui devait soumettre le Pélion, rentrèrent dans la capitale de la Thessalie, traînant à leur suite une multitude de blessés au lieu des bagages qu'ils avaient emmenés. Abdullah n'était ni parmi les fuyards, ni parmi les blessés; il était resté lui-même sur le champ de bataille.

Nous savons que Diamanty commandait les troupes d'observation stationnées aux Thermopyles; Ulysse, en attendant l'ouverture de la campagne, assiégeait Carysto dans l'île de Négrepont, et ne devait quitter l'Eubée que lorsque les Turcs agiraient en Thessalie. Mais Diamanty, apprenant la marche d'Abdullah sur Volos, et sachant que le capitaine Tassos n'était pas en état de résister aux forces considérables de l'ennemi,

prend cinq cents hommes d'élite, remet le commandement des défilés à son lieutenant et se dirige vers le Pélion. Il eut le tems de rejoindre Tassos avant que l'ennemi se fût présenté sur les rives du golfe. Dès-lors, ces deux chefs, au lieu de conserver les positions que la troupe de Tassos occupait auparavant auprès d'Armyro, se retirèrent d'un commun accord sur Volos, en laissant la garde des passages aux dervendgys. Ils n'avaient guère que mille hommes avec eux; mais les montagnes étaient couvertes d'armatolis, et par ce moyen, ils se trouvaient presque avoir la force numérique des Ottomans.

Abdullah marchait avec précaution sur Armyro; il savait que Tassos était posté aux environs; mais dès qu'il se fut aperçu que la place était abandonnée, il ne garda plus aucune mesure, et, se flattant de pouvoir réduire Volos aussi aisément, il s'avança avec confiance. Les Grecs ne firent aucun mouvement pour l'arrêter; on surprit bien quelques détachemens épars, quelques convois écartés; mais ces coups hardis s'exécutèrent avec tant de promptitude et tant de bonheur, que le gros des ennemis n'en eut pas même connaissance. A mesure que les Turcs gagnaient du terrain, les armatolis se repliaient derrière eux, en sorte qu'au moment où Abdullah parut devant la place de Volos, son armée était déjà cernée de toutes parts.

Les barbares arrivèrent en désordre dans la petite plaine de Volos; les pillards et les maraudeurs, qui eurent l'audace de vouloir pénétrer dans la ville pour choisir le butin, avant que leurs compagnons se le disputassent, furent les premiers punis. Ensuite, Tassos et Diamanty fondent sur l'avant-garde d'Abdullah qui ne s'attendait à rien moins qu'à une si terrible surprise; les mille hommes des Hellènes se multipliaient en quelque sorte, pour atteindre un plus grand nombre de barbares à la fois; ceux-ci n'ont pas le tems de se reconnaître ni se développer; ils reculent vers les montagnes, où les armatolis les accablent encore. En peu d'heures, la déroute est complète, et les Chrétiens n'ont plus qu'à frapper : la plaine de Volos et les passages qui y aboutissent, du côté d'Armyro, étaient encombrés des cadavres et des bagages de l'ennemi.

Cependant, quoique vaincu dans cette première affaire, Abdullah était encore formidable : il avait rallié plus de trois mille hommes, et se retirait avec eux sur Armyro. Les armatolis ne résistaient pas aux coups de cette colonne exaspérée : déjà les Musulmans avaient franchi les gorges les plus dangereuses; un effort de plus et ils gagnaient Armyro, et ils échappaient à la valeur de Diamanty et à la haine de Tassos. Celui-ci tourne l'ennemi par des détours qui lui sont

connus dans les montagnes, et bientôt Abdullah s'aperçoit qu'il n'a plus affaire seulement aux timides dervendgys : Tassos l'arrête et le repousse sur Diamanty; alors une affaire décisive s'engagea des deux côtés. Diamanty, aidé par la population entière de la presqu'île et des montagnes voisines, écrase les barbares; Abdullah tente un dernier effort avec le petit nombre de cavaliers qui lui restent; il est tué à leur tête. Sa mort fut comme le signal de la destruction de ses troupes. Six cents hommes, la plupart couverts de blessures se sauvèrent à Mélitha, et bientôt après à Larisse; voilà tout ce qui échappa au désastre de Volos, des cinq mille hommes qui marchaient sous les ordres d'Abdullah.

La consternation des habitans de Larisse, dans cette circonstance, ne peut se comparer qu'à leur inquiétude après la dernière défaite de Chourchid aux Thermopyles. On n'entendait partout que des plaintes et des gémissemens : les soldats commençaient à murmurer contre leurs chefs, et peut-être que si les pachas avaient concerté de nouvelles entreprises, dans le moment même, l'armée entière se fût soulevée contre eux. Mais ils se tinrent en repos en attendant la flotte : cette leçon était plus que suffisante pour leur orgueil; et, plutôt que de compromettre une autre portion de leurs troupes, ils résolurent de suivre stricte-

ment le plan qui leur avait été tracé. Ainsi, les montagnes, au lieu d'être soumises, se peuplèrent de guerriers chrétiens; et quand les armées turques se dirigèrent sur la Livadie, elles étaient déjà comme enveloppées et prisonnières.

Enfin, les discussions cessaient à Astro; les partis s'étaient rapprochés, et les mandataires de la nation avaient rempli leurs devoirs. Après de longs débats, qui prirent souvent un caractère alarmant, tous les pouvoirs furent remis à deux hommes également recommandables par leurs services passés et leurs qualités personnelles. Le vertueux Condouriotty d'Hydra, frère d'un autre Condouriotty qui administrait les affaires de sa patrie, depuis le commencement de la révolution, avec autant de sagesse que d'intégrité, fut élu président pour le civil; Piétro, bey de Maina, qui briguait le commandement, l'emporta sur ses nombreux rivaux et fut proclamé président militaire. Les députés avaient été portés à ce choix, moins encore par la confiance qu'ils avaient dans les talens du bey de Maina, que par celle que leur inspirait le caractère connu de ce général; ambitieux, mais patriote ardent, ils savaient que la république n'avait rien à craindre de sa part; d'ailleurs, il jouissait d'un crédit immense dans la Morée : sa famille régissait, avant la guerre, une portion de la presqu'île; c'était là que les

chrétiens persécutés trouvaient un asile contre la violence des barbares. On avait conservé religieusement le souvenir de ses anciens bienfaits; on n'oubliait pas non plus qu'il était déjà quelque chose sous le gouvernement des Turcs mêmes, qu'il avait sacrifié généreusement tous les avantages de sa position pour se joindre à ses compatriotes, et que ses trésors avaient été prodigués à la cause nationale. Piétro-Bey était aussi brave soldat que vertueux citoyen; son courage avait été utile à la patrie dans plus d'une occasion décisive, et ses nombreux régimens se trouvaient répandus sur tous les points intérieurs et extérieurs du Péloponèse. Tant de titres firent pencher la balance en sa faveur, et les orgueilleuses prétentions de Colocotroni, ses menaces et sa fureur n'ébranlèrent pas la fermeté du congrès.

La prise d'Anaply avait singulièrement augmenté l'audace de ce terrible général; il se crut dès-lors l'homme de la république, son unique appui, son indispensable soutien. Lorsque les députés arrivaient dans cette ville, qui leur avait été désignée pour le siége du congrès, Colocotroni leur faisait part de ses prétentions avec l'assurance d'un homme qui réclame ce qui lui est dû, et le ton impérieux d'un maître qui veut être obéi. Ces premières menées indisposèrent

tout le monde ; la conduite du général acheva de le perdre dans l'opinion. Il affectait une sorte d'indépendance au milieu des remparts qu'il venait de conquérir ; il s'était établi gouverneur d'Anaply de sa propre autorité, et les membres du gouvernement, qui s'y rendaient de Tripolizza, devaient se soumettre à ses caprices. Il donnait des ordres à tous les commandans ; il dirigeait le mouvement des troupes et les opérations des armées ; à quel titre et en vertu de quelle loi ? parce que, depuis la dispersion du gouvernement provisoire, Colocotroni s'était substitué à sa place ; parce que son armée était dévouée à ses intérêts et paraissait disposée à soutenir ses prétentions. La sagesse de Mavrocordato échoua devant l'emportement de ce fier soldat : Piétro-Bey, moins modéré que le président, et qui avait des motifs personnels pour supporter impatiemment l'arrogance de Colocotroni, fut le premier à s'élever contre sa tyrannie ; une lutte terrible fut la suite de cette courageuse opposition, et la patrie fut menacée des horreurs de la guerre civile. Le congrès se retira alors à Astro ; le séjour d'Anaply ne lui offrait ni sécurité pour le présent, ni liberté pour les discussions qui allaient s'ouvrir. Colocotroni, furieux de la retraite des députés, les menaça de quitter la Grèce ou de s'opposer, à main armée, à l'élévation des nouveaux magistrats, s'il n'était à leur tête.

Dans l'intervalle, Piétro-Bey revenu à lui, et pressentant les nouveaux malheurs qu'une guerre civile attirerait sur la Grèce, au milieu des calamités qui l'accablaient déjà de toutes parts, ne poussa pas les choses plus loin avec son rival; on apprécia sa modération, et la prudence avec laquelle il parvint lui-même à assoupir cette affaire, fut peut-être l'un de ses titres les plus puissans à la préférence du congrès.

Colocotroni apprit avec des transports de rage le résultat des travaux de l'assemblée; il voulait marcher sur Astro avec toutes ses troupes; il voulait exterminer à la fois et ses rivaux et les hommes qui avaient osé le braver si hardiment; on l'arrêta, on finit par le ramener à des sentimens plus en harmonie avec le titre de citoyen qu'il s'honorait de porter. Cependant l'orgueil de ce général et son amour propre si cruellement blessés, auraient peut-être causé bien des maux à la nation : on ne craignait pas que l'irascible Colocotroni, emporté par un aveugle ressentiment, fût se jeter dans les bras des Turcs; mais les troubles qu'il pouvait exciter dans la Grèce étaient peut-être plus dangereux pour l'état que sa défection. Pour le contenir, on lui fit espérer le commandement en chef des armées helléniennes, et presque le partage de cette autorité suprême qu'il voyait avec tant de dépit entre les mains de Piétro-Bey.

Son ambition parut satisfaite, et le Péloponèse fut délivré encore une fois du péril éminent qu'il venait de courir. La guerre qui se renouvela bientôt sur tous les points à la fois, occupa trop sérieusement les chefs et les soldats pour qu'on pût songer seulement aux funestes dissentions qui avaient failli ruiner la patrie.

Le congrès d'Astro promulgua quelques décrets de police intérieure : on lui dut en quelque sorte l'organisation de l'armée, puisque c'est depuis cette époque que les troupes régulières, en si petit nombre auparavant, et entretenues aux dépens des particuliers, firent la principale force des légions helléniennes, et combattirent aux frais de l'état; les généraux ne voulurent point recevoir d'émolumens, et les officiers les plus pauvres refusèrent aussi la solde en numéraire que le gouvernement se proposait de leur allouer. Une république est toujours assez riche lorsque les citoyens méprisent l'or, et lorsque l'amour de la patrie et de la gloire élèvent tous les cœurs audessus d'un sordide intérêt.

Le vertueux Mavrocordato donna des preuves nouvelles de son patriotisme dans ces graves circonstances; lorsque les démêlés survenus entre Colocotroni et le bey de Maina commençaient à inspirer de vives inquiétudes au congrès, il ne se contenta point de faire tous ses efforts pour calmer

l'emportement des guerriers, il refusa encore la présidence du pouvoir exécutif qui lui était presque offerte par les vœux de l'assemblée. Il pensa que puisque ces hautes fonctions étaient convoitées par deux hommes également jaloux de les obtenir, on devait au moins en contenter un pour acheter la paix intérieure et la tranquillité publique. Ce fut à cette rare modération que Piétro-bey dut sa nouvelle dignité; Mavrocordato reprit le commandement d'une armée, et les citoyens, en général, qui avaient la plus grande confiance dans les lumières et dans les talens de ce zélé patriote, le virent avec peine quitter la direction des affaires; mais, quoique Mavrocordato ne fût plus revêtu de la suprême magistrature, il conserva toujours la plus grande influence dans le gouvernement, parce que tout le monde rendait hommage à son mérite, et que les nouveaux membres du pouvoir exécutif étaient les premiers à reconnaître sa supériorité. Du fond de l'Acarnanie, où il se rendit immédiatement, il éclaira plus d'une fois le conseil d'Anaply, et les ministres ne hasardèrent jamais une mesure importante avant qu'elle n'eût été, pour ainsi dire, sanctionnée par la sagesse de Mavrocordato. De quel œil un homme sensé doit-il envisager de vains honneurs et des charges souvent dangereuses, lorsqu'il règne ainsi sur ses concitoyens par l'ascendant de ses vertus et de son génie?

Le prince Démétrius Ypsilanti fut à peine nommé au congrès d'Astro : il avait rendu des services éminens à l'État; mais il avait perdu son crédit sur le peuple. Colocotroni l'avait bravé plusieurs fois ; il avait tourné en ridicule et sa manière d'être et son inépuisable confiance dans les bonnes intentions de la Russie : l'arme du ridicule est mortelle pour les grands lorsqu'ils ne peuvent opposer à ses coups que de frivoles raisons ou une impuissante dignité. Ypsilanti dut souffrir l'arrogance du superbe cleftis; et cette première marque de faiblesse lui fit le plus grand tort dans l'opinion. Ensuite il avait la maladresse de mêler la Russie à toutes les opérations; on aurait dit qu'il travaillait pour elle, et qu'au lieu d'être le général d'un peuple libre, il n'était que l'instrument d'un monarque. On se fatigua de ses discours : les officiers de son état-major lui firent entendre qu'ils voulaient demeurer indépendans, et qu'ils refuseraient même l'intervention des Russes s'ils devaient l'achetèr par le sacrifice de leur liberté. Ces fautes, que le prince n'aurait pas commises s'il avait eu une plus longue expérience des hommes, le privèrent de la plupart de ses partisans; mais le zèle qu'il montra toujours pour la cause publique lui valut l'estime générale. S'il cessa dès-lors de figurer parmi les hauts fonctionnaires du gouvernement, il mérita

le titre de PREMIER CITOYEN, et celui-là vaut bien celui de *prince de Morée*, qui lui avait été décerné par acclamation en 1821.

A la fin d'avril, le congrès se sépara : la plus parfaite harmonie régnait alors dans le gouvernement : les ambitions étaient en partie satisfaites, et l'on avait oublié déjà les discordes passées : la flotte de Chousrou-pacha avait franchi les Dardanelles; Moustapha s'avançait en Albanie; les Turcs de Larisse reprenaient l'offensive, et menaçaient la Livadie. On ne songea plus qu'à la guerre, et tous les généraux retournèrent à leurs postes. Heureux encore le pays où l'intérêt sacré de la patrie l'emporte sur l'intérêt personnel! Quand les citoyens oublient leurs querelles domestiques, et se réunissent spontanément contre l'ennemi commun, tout n'est point encore perdu, et les discordes mêmes ne compromettent pas l'existence de la nation.

CHAPITRE XI.

Omer-Vrione et Joussouf, gouverneur de Patras et pacha de Serrès, forment une armée en Albanie. Moustapha, pacha de Scodra, s'avance vers l'Acarnanie. Les Roméliens, sous la conduite de Sélim-Pacha, sont battus à Bodonitza. Défaite des Musulmans dans l'île d'Eubée. La flotte ottomane arrive à Patras. Déroute de l'armée de Joussouf, pacha de Précovetcha, par les généraux Ulysse et Nicétas. Une armée turque essaie d'envahir l'Attique. Les Athéniens la mettent en fuite. Tentatives du Capitan-pacha sur Corinthe et sur Missolonghi. Belle défense du général Marcos-Bozzaris. Les Albanais se révoltent contre Joussouf, pacha de Serrès.

Les Turcs, éclairés par l'expérience de la campagne précédente, combinèrent leurs opérations pour agir cette fois avec plus d'ensemble, et ne pas s'exposer aux mêmes revers. La flotte devait débarquer des troupes à Carysto et à Corinthe : les armées de terre avaient l'ordre de ne commencer leurs mouvemens que lorsque le Capitan-pacha serait à Négrepont ou à Lépante, pour les soutenir. Sélim, avec les soldats d'Andrinople et de la Romélie, marcherait sur l'Attique et sur l'Eubée,

pendant que le pacha de Précovetcha traverserait la Livadie pour passer dans le Péloponèse, à la tête de son armée, sur les vaisseaux du Capitan-pacha : Sélim attaquerait donc les gorges de Mégare du côté de l'Attique, et le pacha de Précovetcha, débarqué par la flotte entre Corinthe et Vostizza, dirigerait dans le même tems tous ses efforts contre ces positions formidables en les prenant par Kenchriès. Les généraux turcs regardaient ce plan comme infaillible; il l'aurait été peut-être s'il avait pu réussir. Trois mille hommes d'élite, commandés par le brave Nicétas, gardaient le passage de l'isthme et les défilés de Condura : si cette armée avait été défaite, le Péloponèse était envahi, parce que les barbares auraient eu la facilité d'y pénétrer sans obstacle. Une fois maîtres de ces passages importans, ils n'auraient pas commis la faute de les abandonner, comme autrefois; ils s'y seraient maintenus, et les Grecs, réduits à défendre leur territoire contre des essaims d'ennemis, n'auraient eu pour refuge que les montagnes de l'Arcadie et les gorges du Taïgète. La révolution cessait dès ce moment; et les Hellènes guerriers, au lieu de former un corps de nation, redevenaient cleftis comme avant 1821. Mais les barbares s'étaient abusés, et cette nouvelle expédition ne devait être signalée que par leurs nouveaux désastres.

Ces terribles assauts que la presqu'île devait soutenir n'étaient pas tout encore : dans le même tems, Missolunghi assiégée par terre et par mer, l'Acarnanie ravagée par les Albanais d'Omer-Vrione et de Joussouf, pacha de Serrès, l'Étolie occupée par les Scodriens et le redoutable Moustapha-pacha, seraient hors d'état de soutenir le Péloponèse. Les faibles armées grecques, répandues sur divers points de l'Étolie, les troupes de Salone et la peuplade guerrière des Crévariotes auraient trop affaire dans leur propre pays pour songer même au péril de la Morée; d'ailleurs, les Bulgares de Joussouf, pacha de Précovetcha devaient exterminer en passant la population de Salone et celle de Galaxidi. Qu'on ne perde pas de vue surtout que toutes ces opérations s'exécutaient à la fois; que Sélim, Joussouf, Moustapha, Omer-Vrione et le grand-amiral marchaient ensemble : quatre armées, formant une masse de cent mille combattans, se pressaient donc sur les frontières d'un malheureux pays qui comptait à peine cinquante mille défenseurs (1) : mais l'en-

(1) Toutes les forces réunies de la Grèce n'excédaient pas cent mille hommes : les îles de l'Archipel (Samos et la Crète y comprises), entraient au moins pour moitié dans cette évaluation approximative. Les Chrétiens de l'Olympe, du Pinde, de l'Ossa, du Pélion et de la Macédoine, formaient

thousiasme, la valeur et de glorieux souvenirs soutenaient l'espérance des Hellènes : les talens des chefs, la confiance et le dévoûment des soldats valaient cinquante mille hommes, et rétablissaient, pour ainsi dire, l'équilibre entre leurs héroïques légions et les hordes des barbares.

Omer-Vrione, échappé de Prévésa, fut longtems indécis sur le parti qu'il avait à prendre : la mort de Chourchid lui faisait craindre le même sort, et le mécontentement des Albanais le rendait soucieux pour l'avenir, en supposant même que la Porte le laissât vivre. On dit qu'il fut plus d'une fois sur le point d'embrasser la cause des Grecs : un reste d'espérance l'empêcha seul de mettre ce projet à exécution. L'arrivée de Joussouf, pacha de Serrès, et le besoin de s'occuper immédiatement de la formation d'une nouvelle armée, donnèrent un autre cours à ses idées; les Grecs le comptèrent encore au nombre de leurs ennemis, et ses efforts, ses promesses, un reste d'attachement que plusieurs peuplades albanaises conservaient pour lui, suffirent pour attirer six mille hommes sous ses drapeaux. Joussouf réunit une division assez nombreuse, et les deux géné-

---

peut-être le tiers de l'autre moitié : ainsi, j'exagère sans doute un peu en donnant cinquante mille hommes au Péloponèse, à la Livadie et à l'Etolie.

raux s'établirent à Arta, en attendant l'armée de Scodriens que Moustapha-pacha promettait de diriger incessamment sur l'Etolie.

Bientôt ils reçurent effectivement l'avis de la marche du Séraskier. Son armée, forte de vingt mille hommes, pénétrait déjà dans l'Epire; quant à Moustapha, il ne jugea pas à propos de l'accompagner encore : il retourna dans son gouvernement pour y former de nouvelles milices, et surtout pour y compléter l'organisation de sa cavalerie, qu'il regardait, avec raison, comme l'élite de ses troupes.

Dans l'intervalle, Méhemmet-Chousrou-pacha venait de prendre douze mille Asiatiques à bord de la flotte, sur les côtes de Smyrne : on savait qu'il faisait voile sur l'Eubée, que les escadres d'Égypte et d'Alger louvoyaient près du cap Spada en attendant le grand-amiral. Omer-Vrione entra aussitôt en campagne; les Grecs occupaient l'importante position des cinq puits, dans le voisinage d'Arta; les deux généraux ottomans réunirent tous leurs efforts contre ce point, qui n'était gardé que par trois cents hommes. La lutte fut terrible, mais le nombre l'emporta. Il fallut combattre encore à Combotti, qu'une division d'Acarnaniens s'était chargée de défendre. Omer-Vrione surmonta ce second obstacle; il traversa l'Achéloüs et arriva à Vrachori sans avoir été inquiété dans sa marche.

Cependant le général Marcos-Bozzaris était alors à Angélo-Kastro ; il avait fortifié les avenues de cette ville, les gorges du mont Aracinthe et le poste militaire de Crio-Néro. Dès qu'il sut l'arrivée d'Omer à Vrachori, il entama des négociations avec ce pacha pour l'arrêter quelques jours et terminer lui-même ses préparatifs de défense. Joussouf était encore à Arta ; Omer ne se croyait pas assez fort pour attaquer seul ; il saisit donc avec empressement l'occasion qui se présentait d'employer son tems d'une manière qu'il croyait plus utile à ses intérêts qu'une marche hasardeuse : Bozzaris eut le loisir d'étudier les dispositions de l'ennemi, de connaître l'esprit des Albanais, et ces observations lui suggérèrent l'idée ingénieuse de débaucher les soldats d'Omer, qui n'obéissaient qu'à regret.

Mais les pachas de Larisse, impatiens de venger leur premier revers, s'avançaient déjà sur la Grèce avec toutes leurs forces. Le Capitan-pacha avait débarqué trois mille hommes à Carysto : c'était le signal convenu. Aussitôt Sélim, pacha d'Andrinople, se dirige sur les Thermopyles pour donner la main aux Turcs de l'Eubée, et conquérir l'Attique. Zeitouny était abandonnée ; l'armée ottomane traversa le Sperchius sans éprouver de résistance ; mais l'aspect des gorges redoutables qu'il fallait franchir ensuite glaça les Turcs

d'épouvante. Ces lieux fumaient encore du sang des soldats de Chourchid ; leurs ossemens, à demi brûlés, couvraient les rives du fleuve ; on en rencontrait à chaque pas les tristes débris. Sélim n'eut point la hardiesse de pénétrer plus avant : il s'arrêta au pied des montagnes, et, pour éviter les surprises de l'ennemi, il envoya quelques corps de Thessaliens à la découverte.

Tant de fois vainqueurs dans ces lieux mémorables, les Hellènes, pour tromper les Turcs, avaient changé leur plan de défense. Au lieu de les arrêter dans l'endroit même où les Spartiates combattirent les Perses, ils les attendaient aux passages du mont Catavrotha : deux mille hommes, commandés par Tassos et Diamanty, occupaient ces importantes positions. Ces deux mille hommes venaient déjà de s'immortaliser à Volos ; ils étaient couverts des dépouilles de l'ennemi ; ils allaient le frapper avec ses propres armes. Diamanty, tenant surtout à laisser ignorer au pacha sa présence aux Thermopyles, fit cacher sa troupe derrière les rochers escarpés du Parnasse, et elle échappa aux recherches des coureurs de Sélim. Ces hommes connaissaient la terrible réputation des Thermopyles, et peut-être même qu'ils n'osèrent pas s'engager trop avant. Tout dans ces lieux respirait le deuil et la mort ; on n'y découvrait ni bergers, ni paysans, ni habitations ; des ruines,

des cendres et des ossemens étaient les seuls hôtes de ces affreuses solitudes. Après une halte de plusieurs jours, qui fut sans fruit pour le visir, il fit lever sa tente, et l'armée s'entassa dans les gorges.

Il n'y avait plus ni zèle ni transport du côté des barbares; ils marchaient tristement, et leur contenance indiquait leur faiblesse; on eût dit qu'ils avaient déjà le sentiment du malheur qui les attendait le lendemain. Cependant les routes étaient si étroites que, dans quelques endroits, les cavaliers devaient passer un à un; quelquefois elles étaient sillonnées par des ravins profonds et impraticables pour les chevaux et les bagages. On perdit ainsi beaucoup de tems en marches et en contre-marches inutiles; la nuit survint, et Sélim n'était pas encore à deux lieues des rives de l'Asope.

Le séjour de ces terribles montagnes était trop dangereux pour une armée : Sélim ne s'arrêta point; il donna l'ordre de continuer la marche; et les soldats, exténués de fatigues, se résignèrent en murmurant; le Séraskier avait pris des guides à Larisse; mais, soit que ces hommes se fussent chargés d'une mission qu'ils ne pouvaient remplir, soit qu'ils ne l'eussent acceptée que pour perdre les Turcs, ils s'en acquittèrent si mal, que le Pacha en avait fait décapiter huit le matin

même : les trois autres parvinrent à s'échapper à l'entrée de la nuit, et les barbares se trouvèrent tout-à-fait perdus dans le labyrinthe des montagnes. Ces guides étaient de malheureux Grecs enlevés aux environs de Pharsale : on leur avait promis une forte récompense, et le pacha ne doutait pas que l'or ne fît sur eux son effet ordinaire : on doit des éloges à la rare vertu de ces Chrétiens, puisque, non seulement ils résistèrent à la corruption, mais encore à la crainte des supplices. La sanglante exécution du matin n'ébranla pas la constance de ceux qui avaient été momentanément épargnés, et ils ne durent leur salut qu'à la fuite. Comment les Hellènes n'auraient-ils pas triomphé, lorsque le patriotisme et la haine des tyrans exaltaient à ce point tous les courages et toutes les imaginations ?

Déjà Sélim avait fait arrêter les bagages ; une division nombreuse fut laissée en arrière pour les garder jusqu'au lendemain. Le gros de l'armée s'avançait du côté de Bodonitza ; mais les détours qu'il fallut prendre l'éloignèrent de cette direction. La nuit était obscure, le ciel orageux, les gorges détrempées par les eaux des torrens : les hommes et les chevaux tombaient à chaque pas, et, pour comble de malheur, une de ces tempêtes assez communes dans les montagnes de la Grèce, gronda tout à coup sur l'armée. En peu

d'instans, une pluie affreuse inonda les gorges, et réduisit les soldats à chercher un refuge sur les flancs escarpés des monts voisins. Les chevaux luttèrent quelque tems contre ce nouvel obstacle; mais ils furent entraînés par la force des eaux, et Sélim lui-même dut renoncer à l'espérance de conserver le sien. Quelle horrible position! Une armée entière, harassée de fatigues et suspendue sur le revers d'un abîme! Où fuir? Comment se dérober aux torrens qui tombent du ciel? On essaya de marcher encore; mais cette vaine tentative compromit l'existence d'une foule de malheureux qui roulèrent dans le ravin, et Sélim, dévoré d'inquiétude, fut réduit à attendre le jour dans cet endroit. Il était presque revenu sur ses pas, et se trouvait alors au milieu des défilés de Catavrotha.

Les soldats de Diamanty planaient sur la tête des Musulmans; ils couronnaient les montagnes au pied desquelles l'ennemi s'était en quelque sorte cramponné. L'occasion était on ne peut plus favorable, et le ciel lui-même venait de se déclarer pour les Chrétiens. Ils suivent les sentiers connus du Catavrotha, et les bruyantes lamentations de l'ennemi leur servent de guide pour le surprendre. L'orage cessait à peine, que les Turcs sont assaillis de toutes parts: ils sont culbutés par milliers dans les torrens, et ceux qui échappent au

fer des Hellènes s'abîment dans la chute. Le carnage fut horrible, et le nombre des blessés surpassa de beaucoup celui des morts : les Grecs n'avaient qu'à frapper. Abattus par la terreur, la fatigue, et plus encore par cet ouragan funeste qui avait paralysé jusqu'à leurs armes, les Turcs ne songeaient pas même à fuir. On vit le lendemain des colonnes entières demeurées à la place qu'elles occupaient avant le combat, et ceux qui les composaient furent les moins malheureux ; ils parvinrent à se réfugier en Thessalie, parce que les Grecs s'étaient portés en avant, et qu'il ne restait sur le champ de bataille qu'un petit nombre d'armatolis et quelques centaines de pillards. Sélim courut les plus grands dangers; il se sauva presque seul, à pied, et erra dans les montagnes jusqu'au point du jour : alors il réunit les bandes fugitives qui débouchaient de toutes parts, et gagna avec elles les bords de l'Asope, où ses bagages étaient encore. Il ne s'arrêta point, et, abandonnant tout ce qui pouvait retarder sa fuite, il prit la route des plaines de Pharsale, toujours poursuivi par les troupes victorieuses. Ce général, se voyant plusieurs fois sur le point d'être surpris, et jugeant de l'impossibilité où il était de résister à l'ennemi par le découragement et la frayeur de ses soldats, faisait disperser des armes et des munitions sur la route pour retenir les

Grecs. Ce stratagême, qui lui coûta presque tout ce qu'il avait pu sauver de ses bagages, lui réussit complétement, et il atteignit enfin les ruines de Pharsale.

Tassos et Diamanty s'arrêtèrent dans la plaine; ils laissèrent au pacha la triste satisfaction de porter lui-même à Larisse la nouvelle de sa honte. Plus de huit mille hommes avaient péri du côté des barbares, et les malheureux blessés expirèrent au milieu des souffrances, parce que les vainqueurs n'avaient pas les moyens de soulager leurs maux. L'affaire de Bodonitza qui fut si glorieuse pour la Grèce, ne lui coûta presque point de sacrifices: les généraux ne perdirent que trente ou quarante soldats, victimes d'une téméraire ardeur. Le butin fut immense en armes, en artillerie et en munitions de toute espèce: trois ou quatre cents chevaux, abandonnés dans les gorges la veille du combat, mais qui avaient heureusement résisté à la violence des eaux, furent trouvés sains et saufs du côté de Bodonitza: les Chrétiens des bords de l'Asope en rassemblèrent un bien plus grand nombre sur les rives du fleuve. Ces prises, une partie de l'artillerie et des bagages de l'ennemi, passèrent immédiatement dans le Péloponèse, en sorte qu'on y apprit l'expédition de Sélim, et la destruction de son armée en recevant ses riches dépouilles.

Le capitaine Diamanty n'avait pas besoin de ce nouveau triomphe pour que sa gloire fût complète ; le gouvernement lui décerna des éloges, et le brave Tassos eut part à cette récompense. Diamanty, toujours prompt et infatigable, se dirigea immédiatement sur l'Eubée, où les Turcs avaient obtenu d'abord quelques avantages. Tassos prit position aux Thermopyles, en attendant le pacha de Précovetcha, qui venait de pénétrer dans la Livadie.

Méhemmet-Chousrou-pacha, sorti de Constantinople à la fin d'avril avec quarante bâtimens de guerre de toutes grandeurs, mais sans un seul vaisseau de ligne, était venu d'abord chercher les troupes que les pachas de Kaysariéh, de Pergame et de Magnésie rassemblaient depuis trois mois au port de Maynehmen. Ensuite, au lieu de poursuivre directement sa route, il s'était arrêté dans la rade de Carysto pour ravitailler cette place, et débarquer trois mille hommes sur la côte. Les flotilles insulaires, stationnées sur le passage des Musulmans, se repliaient à mesure que l'escadre ennemie les dépassait. Lorsque le Capitan-pacha jetait l'ancre devant Carysto, trente-huit navires chrétiens l'attendaient à sa sortie, entre Zéa et le cap Colonne. Chousrou n'osa point accepter le combat que les Hellènes lui présentèrent ; il força de voiles et passa rapi-

dement au milieu d'eux, comme pour éviter d'être atteint dans sa fuite. Les vaisseaux turcs étaient serrés les uns contre les autres, au point que plusieurs bricks s'abîmèrent en donnant sur des frégates. Les Grecs continuèrent à manœuvrer sur les derrières de l'ennemi, et détachèrent même plusieurs brûlots qui ne purent arriver jusqu'aux barbares. Une tempête leur livrait cette flotte; mais le ciel fut constamment pur et serein; un bon vent de nord-est favorisa le Capitan-pacha jusqu'en vue de Cérigo. Les escadres d'Egypte et d'Alger grossirent alors la sienne, et les Grecs, n'osant plus se compromettre désormais avec des forces trop supérieures, reprirent la direction d'Hydra. Une escadre de quatre bâtimens légers bloquait le port de Coron : dès que les bateaux de la côte eurent annoncé l'approche des Turcs, et que leur immense flotte eut effectivement doublé le cap Mapatan, les Hellènes mirent à la voile. Ils eurent l'audace de passer à une petite distance des barbares, sans qu'une frégate songeât même à les gêner dans leur retraite. Un brigantin d'Alger fit mine de les poursuivre; mais il rentra presqu'aussitôt dans la ligne ottomane. Chousrou-pacha s'approcha de Coron; la bonne contenance des troupes grecques rangées autour de la place le troubla si fort, que loin d'opérer un débarquement sur la côte, il n'osa

pas même jeter dans cette ville les provisions qui lui étaient destinées, et dont elle avait le plus grand besoin. A Modon, il fut plus hardi, c'est-à-dire moins lâche ; il renouvela en partie la garnison du fort, le pourvut abondamment de vivres et de munitions de guerre, et continua sa marche.

Laissons-le dans le canal de Zante, d'où il doit bientôt insulter aux pavillons neutres dans les eaux de Patras, et revenons à Carysto. Le Capitan-pacha s'est empressé de secourir cette place ; il en a presque doublé la garnison, en l'augmentant d'un corps de trois mille hommes, et les munitions qu'il a entassées dans la citadelle mettent les Musulmans en état d'y résister plus de dix-huit mois aux troupes helléniennes ; mais, en laissant des hommes, des soldats barbares, il n'a pas laissé de capitaine pour les conduire : que feront-ils sur cette côte éloignée des établissemens turcs, au milieu d'un peuple ennemi ? Demeureront-ils enfermés dans la forteresse ? Ce parti ne convient pas à leur pétulance, et l'orgueil qu'ils ont apporté des déserts de l'Asie, le sentiment de leur prétendue supériorité sur des *Ghiaours*, tout les anime au combat, tout les pousse à leur perte (1).

(1) J'ai déjà employé le mot *ghiaour* une fois, et je de-

Dès que les Chrétiens qui cernaient Carysto eurent aperçu la flotte, ils se retirèrent sur les montagnes voisines pour être en état d'observer ses mouvemens sans danger. Il leur fut impossible de reconnaître au juste la quantité de soldats que Chousrou jetait dans la place; mais le nombre leur en parut considérable. Bientôt après le départ des vaisseaux, ils virent les assiégés sortir de leurs murs, et les bataillons qui se répandirent dans la plaine semblaient annoncer une armée tout entière. Cependant les Musulmans, voulant se débarrasser enfin d'un corps d'observation qui les emprisonnait depuis six mois, avaient réuni toutes leurs forces pour une sortie générale, et les troupes que les Hellènes croyaient si formidables par le nombre, n'excédaient pas

---

vais peut-être, pour l'intelligence de beaucoup de personnes, en donner alors l'explication : je répare ici cette négligence; *ghiaour* veut dire, en turc, *chien maudit*. Les Turcs, en appliquant aux Chrétiens cette épithète injurieuse, lui donnent un sens plus étendu : dans ce cas, *ghiaour* signifie *maudit chien d'infidèle*. Voilà comme ils nous traitent, nous, nos ministres à Constantinople, et même nos souverains. C'est bien gracieux assurément, et cette gentillesse de leur part mérite au moins qu'on les ménage. Ils doivent avoir été satisfaits de notre conduite depuis deux ans, et tout porte à croire qu'au lieu de *maudits* chiens, ils nous appelleront désormais *bons* chiens : ce sera toujours autant de gagné.

cinq mille hommes. D'abord les Turcs se rangèrent en bataille dans la plaine, et marchèrent en bon ordre contre les ennemis, avantageusement postés sur les hauteurs. Ceux-ci n'avaient rien à craindre; ils pouvaient attendre les barbares de pied ferme, et les ramener à Carysto l'épée dans les reins; mais ils avaient cru voir des légions innombrables; ils n'osèrent pas risquer le combat. La terreur dissipa donc en un instant cette armée qui luttait depuis six mois contre le désespoir d'une nombreuse garnison : le chef qui commandait les Hellènes les rallia à une petite distance, et prit position dans les montagnes, avec l'espoir que le découragement des soldats ne serait pas de longue durée.

On est sûr de triompher des barbares lorsqu'on peut résister à leur premier choc; on est certain qu'ils marcheront eux-mêmes à leur perte si l'on réussit à leur inspirer une aveugle confiance. Les Asiatiques, ivres de joie, et commençant à croire que les Musulmans de ces contrées avaient été vaincus parce qu'ils n'avaient pas de Natoliens dans leurs rangs, se débandèrent pour suivre les traces de l'ennemi avec plus de vîtesse. Ils trouvèrent sur leur route quatre ou cinq villages chrétiens qui venaient d'être abandonnés; ils les pillèrent, et les habitations furent ensuite livrées aux flammes. Après cet exploit digne d'eux, les

barbares, toujours persuadés que les Grecs fuyaient au loin, et courant presque toujours, arrivèrent à la ligne des hautes montagnes qui partagent l'Eubée dans toute sa longueur. Ils s'y enfoncèrent inconsidérément et par petites troupes; les uns suivaient une gorge, les autres, attirés par la vue d'une cabane sur le plateau d'un mont voisin, essayaient de le franchir; quelques-uns, déjà chargés du butin qu'ils avaient fait la veille, retournaient sur leurs pas, et le plus petit nombre demeurait irrésolu dans la plaine, comme pour attendre l'événement.

Une conduite si téméraire méritait un prompt châtiment; les Hellènes, revenus enfin de l'effroi que les barbares leur avaient inspiré, s'étaient presque tous réunis sous les ordres de leur brave commandant. Ce n'était plus ces hommes craintifs et pusillanimes qui reculaient deux jours auparavant à la seule vue d'une armée qu'ils croyaient supérieure : ces fuyards de la veille étaient devenus des guerriers irrités, avides de gloire et de vengeance. Ils avaient vu l'incendie de leurs villages; ils avaient eu le tems d'observer par eux-mêmes, du fond de leur retraite, et l'imprévoyance et la présomption de l'ennemi; ses forces même ne les effrayaient plus, parce qu'ils les avaient enfin estimées froidement. Ils laissèrent donc le champ libre aux barbares; ils leur permirent de brûler

encore un ou deux villages dans les gorges ; mais dès qu'ils les virent assez engagés, pour que la fuite leur devînt impossible, ils se jetèrent sur eux en poussant de grands cris, et les défirent sur deux ou trois points différens. Les Asiatiques, soutenus par un reste de cette ardeur belliqueuse qu'ils avaient manifestée en commençant l'expédition, se défendirent avec plus de courage qu'on n'en aurait attendu de leur part; mais continuellement harcelés, accablés de toutes parts, ils se débandèrent, et se répandirent çà et là : ils périrent isolément les uns de fatigue et de besoin, les autres sous les coups des Grecs. En peu de jours le blocus de Carysto était rétabli, et la garnison, presque réduite à ses propres forces ; il ne rentra dans la place qu'un bien petit nombre d'Asiatiques; les autres succombèrent. Ainsi, les efforts du Capitan-pacha sur l'Eubée procurèrent seulement aux Hellènes l'occasion de moissonner de nouveaux lauriers; l'état des Musulmans des places de guerre fut à peine amélioré, et ils se virent encore une fois resserrés dans l'enceinte étroite de leurs citadelles.

Pendant que ces événemens se passaient à Carysto, Méhemmed - Chousrou-pacha s'établissait avec sa flotte devant la baie d'Anatoliko, à l'entrée du golfe de Patras. Ce général commença les hostilités, non pas contre les Grecs, qu'il ne pou-

vait atteindre; mais contre les Européens eux-mêmes. Plusieurs bâtimens de commerce anglais et autrichiens étaient en rade de Missolunghi et de Patras lorsque la flotte ottomane arriva dans ces parages. L'amiral des Turcs, supposant que ces navires portaient aux insurgés des secours et des munitions, fit saisir les capitaines, et leur fit appliquer à chacun cinq ou six cents coups de bâton. Ce châtiment barbare avait peut-être bien été mérité par quelques-uns qui, au lieu d'assister les Grecs, étaient venus porter des vivres aux Turcs de Patras; mais il n'en était pas moins révoltant. On se plaignit d'une conduite si arbitraire; on réclama contre cette violation du droit des gens, et la barbarie du Capitan-pacha fut presque considérée comme une déclaration de guerre aux puissances chrétiennes; mais on était disposé à souffrir toutes les humiliations plutôt que de compromettre la *précieuse existence* de la Sublime-Porte. Le gouvernement des îles Ioniennes se contenta d'adresser au grand-amiral des représentations sur sa conduite, d'une manière assez ferme cependant pour que le barbare ne se permît plus à l'avenir de maltraiter des Européens. Il avait même arrêté deux bâtimens autrichiens; on lui fit lâcher prise, mais on n'exigea point de réparation de sa part. Quelle honte! voilà comme l'Europe défendait ses droits et protégeait les intérêts de ses nationaux.

Après ces belles prouesses, Chousrou-pacha fit tous ses efforts pour établir le blocus de Missolunghi avec toute la rigueur possible ; mais il ne put s'approcher de la place, parce que les lagunes qui obstruent cette partie du golfe et la chaussée qui couvre Missolunghi la rendent inaccessible aux bâtimens de guerre. Ensuite le grand-amiral débarqua des troupes à Patras, et le corps d'armée grec qui bloquait cette ville, sous les ordres du général Colocotroni, se retira en bon ordre sur les montagnes, en sorte que les barbares gagnèrent un peu plus d'espace, mais demeurèrent cernés comme auparavant. Ils se gardèrent bien d'attaquer les Hellènes; ils attendirent l'effet des grands coups que les pachas de Larisse portaient alors en Livadie. Nous connaissons déjà le sort du pacha d'Andrinople; Joussouf, pacha de Prévetcha ne fut guère plus heureux.

Joussouf était parti de Larisse presqu'en même tems que son collègue Sélim, c'est-à-dire au commencement de juin. Il conduisait plus de vingt mille hommes, et, comptant sur un succès assuré avec des forces si considérables, il traversa les monts Delacka, plein de confiance dans le résultat d'une entreprise où tout était en sa faveur. Les Grecs occupaient ces montagnes; ils laissèrent passer l'ennemi et tombèrent sur son arrière-garde, qu'ils mirent en désordre. Cela n'empêcha point

Joussouf de continuer ; il marcha ainsi, toujours inquiété, éprouvant continuellement de nouvelles pertes, et arriva dans les défilés de la Phocide, où les armatolis de Salone, prévenus de ses projets contre eux, l'attendaient pour le punir. Tout à coup il se vit enveloppé par une nuée d'ennemis, et réduit à disputer le terrain pied à pied. Il resta plus d'un mois dans les montagnes, ne pouvant ni avancer ni fuir : son armée diminuait de jour en jour, et le nombre des Hellènes semblait augmenter en proportion. Ces belliqueux adversaires eurent l'audace de pénétrer dans son camp à Arachova et d'incendier ses bagages au milieu de la nuit : deux milliers de poudre sautèrent avec un bruit effroyable ; la tente du pacha fut couverte de ruines, et plus de trois mille hommes périrent dans l'explosion. Joussouf songea sérieusement à sortir d'un si cruel embarras : la route de Salone lui était interdite ; il ne devait plus espérer d'atteindre les rives du golfe corinthien ou de rentrer en Thessalie ; dans cette position extrême il essaya de gagner la plaine de Thèbes pour passer ensuite dans l'Attique, où il espérait que Sélim aurait été plus heureux.

Mais les généraux Ulysse et Nicétas, instruits du mouvement rétrograde de l'ennemi, s'emparèrent aussitôt de tous les passages de la Livadie, et s'établirent aux environs de Thèbes même.

Joussouf marchait avec tant de difficulté qu'il leur donna le loisir de se préparer à le bien recevoir. Ce malheureux général était déjà vaincu lorsqu'il vint donner avec le reste de ses troupes au milieu des pièges des Hellènes. Il avait laissé trois mille hommes à Arachova pour occuper les armatolis, et assurer ses derrières : il lui restait environ dix mille hommes en approchant de Thèbes.

C'était à l'époque des plus fortes chaleurs de l'année, dans les premiers jours de juillet; les Turcs, exténués de fatigue, et trouvant à peine de quoi se désaltérer dans les montagnes arides qu'ils parcouraient depuis deux mois, laissaient derrière eux une foule de traînards que les dervendgys exterminaient aisément. Déjà les fièvres, si dangereuses dans ces contrées, ravageaient l'armée, en proie à tous les maux; mais Joussouf découvrit les plaines de Thèbes, il se crut sauvé.

Cependant, les généraux grecs étaient fidèlement instruits de toutes les démarches du pacha : dès qu'ils le surent à une si petite distance de leurs corps d'armée, Ulysse prit une division de Mégariens, plus agiles que les autres Grecs, par l'habitude qu'ils ont de parcourir les montagnes, et s'établit de manière à pouvoir couper l'armée ennemie pour rendre sa défaite moins périlleuse. Ce plan réussit avec le bonheur qui accompagnait toutes les entreprises du capitaine Ulysse. Joussouf,

attaqué à l'improviste dans une gorge étroite, se crut trop heureux encore de pouvoir continuer sa marche, avec la moitié de ses troupes, en abandonnant son arrière-garde, qui réussirait peut-être à se dégager seule. Mais il n'eut pas à se féliciter long-tems d'avoir pu se dérober au péril qu'il venait de courir. Nicétas le charge avec fureur, lui tue beaucoup de monde, et le rejette dans les montagnes avec les débris de son armée. Les Turcs tournèrent précipitamment sur Érimo-Castro; Joussouf parvint à rallier encore quatre mille hommes, et voulant échapper aux ennemis, il essaye de passer au-dessous de Thèbes pour atteindre le canal de Négrepont et se réfugier en Eubée; mais le lendemain il fut encore assailli par les troupes de Nicétas : c'en était fait peut-être de l'armée de Joussouf et de ce général lui-même, si trois mille hommes, échappés aux coups d'Ulysse, ne l'avaient rejoint au milieu du combat. Ce renfort inespéré favorisa la retraite du pacha qui, abandonnant presque tout ce qui lui restait de bagages et d'artillerie, traversa l'Euripe à Dramvich, et se présenta bientôt sous les murs de Négrepont.

Les troupes helléniennes, occupées au blocus de la citadelle, épouvantées de la prompte apparition de l'ennemi, se retirèrent en désordre, et Joussouf leur tua trois cents hommes avant qu'elles

eussent pu gagner les montagnes, refuge ordinaire de la faiblesse. Animés par ce premier succès, les barbares oublièrent en un instant leurs disgrâces passées, et les revers qu'ils venaient d'éprouver encore en Livadie : ils se reposèrent de leurs fatigues à Négrepont, et le commandant de cette place leur fournit quelques provisions, bien qu'il fût déjà lui-même dans le plus grand embarras. Joussouf se mit de suite à la poursuite des fuyards.

Il remporta plusieurs avantages successifs, et se crut dès-lors assuré de la victoire. Un village chrétien, que les habitans n'avaient point encore abandonné, tomba en son pouvoir, et les barbares s'y livrèrent à toutes les horreurs du pillage et du massacre. Instruit par les terribles leçons qu'il venait de recevoir en Livadie, le Séraskier évita soigneusement de s'engager dans les montagnes; il suivit les bords du canal en tirant vers Carysto : le nombre de ses troupes ne permit pas aux bandes grecques de l'attaquer dans sa marche. Quelques essais malheureux les rendirent même si timides qu'ils n'osaient plus approcher les Turcs, et ceux-ci désolèrent impunément les villages chrétiens qui couvrent les bords du canal.

Nous savons que Diamanty était venu secourir les Chrétiens de l'Eubée, après la glorieuse affaire de Catavrotha. Ce chef intrépide, au lieu de s'ar-

rêter auprès de l'armée de siége de Négrepont, avait poussé jusqu'à Carysto. C'était sur ce point que le Capitan-pacha avait débarqué des troupes; il était donc le plus compromis. Cependant les Hellènes avaient déjà dissipé les Asiatiques lorsque Diamanty se présenta au milieu d'eux : le siége de Carysto recommençait avec un nouvel acharnement, et le vainqueur de Catavrotha, ne voulant pas s'amuser inutilement devant cette place, préparait tout pour une expédition à Cassandre, quand la terreur des Chrétiens de l'ouest de l'île lui apprit et l'arrivée de Joussouf et ses victoires et sa marche rapide.

Diamanty renonce aussitôt à ses projets sur Cassandre; il prend les quinze cents hommes qu'il avait amenés de Thessalie, et court au-devant de l'ennemi : les Grecs qu'il rallia sur son passage grossirent sa petite armée; il n'avait cependant guère que trois mille soldats lorsqu'il découvrit les barbares.

Cette fois il lui fut impossible d'employer les stratagèmes qui lui avaient si souvent procuré la victoire. Les barbares occupaient la plaine, et, quoiqu'il détachât tous les jours quelques corps de guerriers pour attirer Joussouf dans les montagnes, il ne put réussir à changer le système de ce général. Alors, malgré son infériorité numérique, Diamanty, réduit à combattre en ligne,

ne, balança plus; l'ennemi faisait tous les jours de nouveaux progrès ; il était tems d'arrêter ce fléau dévastateur.

Le 5 août 1823, les Chrétiens sortent des montagnes où ils s'étaient tenus cachés jusque là, et se rangent en bataille devant une petite ville grecque que les éclaireurs de Joussouf ravageaient déjà. Ils fondent en même tems sur les barbares qui s'efforcent en vain de se rallier, et les mettent en désordre. Cependant le pacha soutenait son arrière-garde avec deux cents cavaliers bulgares : ceux qui n'avaient pu d'abord résister au choc des Grecs se formaient en seconde ligne, et bientôt le combat devint plus terrible que jamais. Après des efforts inouis, les Hellènes, vainqueurs sur tous les points, poursuivirent les barbares à une grande distance ; Joussouf protégeait la retraite des siens avec sa cavalerie, et ce général n'échappa que par miracle aux coups des tirailleurs de Diamanty. Enfin, deux jours après cette affaire, les Turcs, postés avantageusement dans un village à demi-ruiné par eux, se décidèrent à soutenir les attaques de l'armée chrétienne. Une petite rivière qui pouvait être défendue aisément, couvrait leur position, et Diamanty devait faire un long détour pour trouver un passage. Joussouf fit mettre en batterie, sur les rives escarpées du fleuve, quatre petites pièces de campagne, seuls

débris de l'immense artillerie qu'il traînait à sa suite en entrant en Livadie. Après ces dispositions, les Musulmans se crurent tout-à-fait hors de péril.

Le pacha comptait sur l'impétueuse audace des Grecs pour les mettre en déroute. En effet, s'ils se fussent jetés inconsidérément sur la ligne ennemie, ils étaient perdus. Les meilleures troupes de Joussouf bordaient le fleuve : deux cents topchis, exercés au tir du fusil comme au maniement du canon, dirigeaient les batteries, et le reste de l'armée du pacha, toujours sous les armes, n'avait pas trois cents toises d'espace à parcourir pour joindre les postes avancés. Le général ottoman ne connaissait pas encore son dangereux adversaire; il ne savait pas qu'il unissait la prudence au courage, et qu'il n'était audacieux que lorsque la nécessité ou la certitude du succès lui imposaient le devoir de l'être.

Quelques jours se passèrent ainsi : les deux armées s'observaient avec un soin égal; celle de Diamanty pour surprendre les Turcs, celle de Joussouf pour éviter les surprises. Plusieurs fois des détachemens grecs traversèrent le fleuve, et s'avancèrent impunément jusqu'au village occupé par l'ennemi; mais il fallait faire un long détour, et la disparition subite de l'armée aurait naturellement éclairé les Turcs sur ses projets. Diamanty

se borna donc à la défensive : la cavalerie turque venait souvent jusqu'au milieu de ses retranchemens, et ces excursions coûtaient toujours quelques soldats aux Hellènes, tandis que les barbares ne perdaient pas un seul homme. Diamanty fit creuser pendant la nuit des trous profonds ; la plus grande partie de la terre qu'on en retira fut dispersée au loin ; le reste jeté légèrement sur les fosses pour couvrir de longues pièces de bois, taillées en cônes, sur lesquelles les chevaux turcs devaient s'abîmer. On eut soin de jeter sur la surface de ces piéges d'une nouvelle espèce, du sable sec pour ôter tout soupçon à l'ennemi. D'ailleurs, le soleil brûlant du lendemain dessécha tellement cette terre fraîchement remuée, qu'il eût été fort difficile de deviner un stratagème si bizarre. Toute l'armée des Hellènes prit part à ce grand travail ; il fut terminé dans l'espace d'une nuit. Deux jours après, lorsque les Bulgares s'avisèrent de passer le fleuve, on les attendit de pied ferme ; on n'essaya pas de les arrêter ; mais à une petite distance des avant-postes, ils furent accueillis par une vive fusillade qui les força de changer de direction, et ils se jetèrent eux-mêmes dans les précipices qui leur étaient préparés. Une vingtaine de cavaliers demeurèrent au pouvoir des Hellènes, et, depuis ce moment, les autres ne se hasardèrent plus au-delà du fleuve.

Le mois d'août s'écoula de cette manière, en engagemens partiels, sans que les deux partis osassent en venir à une affaire décisive. Enfin, lorsque Diamanty eut en quelque sorte rassuré les barbares sur ses dispositions, et qu'il leur eut inspiré la plus parfaite sécurité, il se prépara à les attaquer en tournant leur ligne de défense. Pendant la nuit du 5 septembre, il fait allumer de grands feux dans son camp, laisse aux avant-postes quelques soldats qui ont l'ordre de se retirer eux-mêmes lorsque tout sera tranquille du côté des barbares, et s'enfonce dans les montagnes avec toutes ses forces. Il était presque à la hauteur des retranchemens de Joussouf deux heures avant le jour; mais ses soldats, fatigués d'une marche pénible, avaient besoin d'un instant de repos; il s'arrête, et profite de cet intervalle pour renouveler aux officiers les instructions qu'il leur a données la veille. Au lever du soleil, pendant que les Turcs étaient encore plongés dans le sommeil, Diamanty fond sur le village qu'ils occupent, s'empare de leurs positions, pénètre dans leur camp, et fait un carnage épouvantable. Joussouf, réveillé par le bruit, se sauve presque sans armes du côté du fleuve, et fuit avec ses topchis et ses Bulgares. Les Hellènes remportèrent une victoire complète; l'ennemi laissa quatre cents hommes tués ou blessés dans

le village et dans le camp, une grande quantité d'armes et de munitions, son trésor, et tout le butin qu'il avait fait depuis le commencement de la campagne. Mais Diamanty ne s'arrêta point en cet endroit; il ne donna pas un instant de repos au pacha, et arriva presque aussitôt que lui sous les murs de Négrepont.

Le commandant de cette place refusa d'ouvrir ses portes aux fuyards: Joussouf seul eut la lâcheté de s'y réfugier, en abandonnant ses troupes. Alors son kiaya, reconnaissant l'impossibilité de se maintenir plus long-tems dans l'île, s'embarqua pour l'Attique à la faveur des batteries du fort turc. Cet officier avait au moins l'espérance de pouvoir surprendre Athènes, où il n'était pas attendu; mais le bruit de sa marche parvint aussitôt à la connaissance des Athéniens; l'Archonte Gouras forma à la hâte une armée citoyenne, et marcha au-devant des barbares. Ceux-ci vivement attaqués dans les gorges du Pentélique, changèrent de direction, et se sauvèrent du côté des Thermopyles, en côtoyant le canal de l'Eubée. Des vingt mille hommes que Joussouf conduisit vers Salone, à peine si quinze cents fugitifs réussirent à gagner la Thessalie. Ainsi, pendant la campagne de 1823, la paix intérieure du Péloponèse ne fut pas même troublée un seul instant; les défaites successives de Sélim et de Joussouf le mirent à l'abri de toute crainte ultérieure;

mais les grands préparatifs de l'ennemi en Acarnanie, et les efforts du Capitan-pacha contre toutes les places du golfe de Corinthe pouvaient encore causer bien des maux. Voyons quel fut le résultat des opérations des barbares du côté de l'Étolie.

Chousrou-pacha s'attendait à voir arriver de jour en jour l'armée du pacha de Précovetcha sur Salone et Galaxidi. Après avoir dégagé Patras, il envoya une partie de la flotte vers Corinthe, pour tâcher d'introduire aussi dans la citadelle des hommes et des munitions; mais les Hellènes employés au siége de l'Acro-Corinthe reçurent les Turcs avec tant de vigueur, que les barbares renoncèrent à leur entreprise. Le grand amiral, repoussé de ce côté, tourna toutes ses vues vers l'Étolie. Il fit occuper le poste de Crio-Néro par une division d'Asiatiques, et les Grecs ne cédèrent qu'après une lutte des plus opiniâtres. Dans l'intervalle, un autre corps de Musulmans s'établissait à Procaniston, et Missolunghi allait se voir bloquée par terre et par mer, avant même que les armées d'Omer-Vrione et du Séraskier Moustapha fussent en Étolie. Le brave Marcos Bozzaris se maintenait toujours aux environs d'Angélo-Kastro, tandis que son frère Constantin commandait en sa place la garnison de Missolunghi.

L'amiral ottoman s'était efforcé d'abord d'in-

terdire l'approche de Missolunghi aux bâtimens grecs ; de fortes croisières louvoyaient perpétuellement dans le canal de Patras et à l'entrée du golfe, tandis qu'une station, composée des plus grosses frégates, était embossée devant la chaussée même de la place. Cependant, les Hellènes, profitant des calmes assez fréquens dans ces parages au mois d'août, armèrent des goëlettes, des tartanes et autres bâtimens légers, et venaient braver les canons impuissans des barbares. Ce fut ainsi que l'on compléta l'approvisionnement de Missolunghi, et souvent même aux dépens des Turcs, puisque les intrépides marins grecs s'emparèrent de plusieurs convois, au milieu de la flotte ennemie, sans qu'elle pût ou qu'elle osât l'empêcher.

Marcos Bozzaris s'était aperçu du mécontentement de plusieurs chefs albanais qui ne continuaient cette guerre désastreuse qu'avec une extrême répugnance. En enchaînant Omer-Vrione par la promesse d'une prompte capitulation, il désorganisait insensiblement son armée. Joussouf, pacha de Sérès, était encore aux environs d'Arta ; Bozzaris semait également la désunion parmi les officiers de son état-major. Lorsque ce pacha voulut prendre la direction de Vrachori pour rejoindre son collègue, une révolte presque générale éclata dans les rangs albanais ; tous les

soldats demandaient leur solde et les récompenses qu'on leur faisait espérer depuis deux ans ; les officiers accusaient le pacha de les conduire à la mort, et de les avoir vendus lui-même aux généraux grecs. Joussouf parvint à se soustraire à la rage des révoltés en changeant de costume. Il se sauva dans le golfe Ambracique, et passa à Patras à bord d'un bâtiment qu'il tenait prêt dans le port de Vonitza.

Lorsque le malheur de Joussouf fut connu d'Omer-Vrione, celui-ci, qui était lui-même à la veille d'éprouver le même sort, quitta précipitamment sa position de Vrachori, et se retira dans l'intérieur, en cherchant à s'attacher les troupes par de nouvelles promesses. La dispersion du corps de Joussouf et la retraite d'Omer-Vrione, laissèrent aux Hellènes la libre possession de l'Étolie jusqu'au golfe de l'Arta. Cependant, l'armée des Scodriens s'avançait par Agrapha, et Missolunghi devait être bientôt enveloppé par cette nuée de barbares. Marcos Bozzaris quitte Angélo-Kastro, où sa présence n'est plus nécessaire, et vole à Karpénitze, au devant du Séraskier Moustaphi : il vole à l'immortalité.

CHAPITRE XII.

Bataille de Karpénitze. Défaite des Turcs. Dévouement de Marcos-Bozzaris. Moustapha-Pacha repoussé par les Hellènes du côté de l'Étolie. La flotte ottomane s'enfuit précipitamment, et ne laisse à Patras que l'escadre algérienne forte de seize petits bâtimens. Omer et Moustapha parviennent à réunir leurs forces aux environs du mont Zigos. Ils ne peuvent approcher de Missolunghi. Défaite des Barbaresques dans le golfe de Patras. Les Pachas se retirent à Angelo-Kastro. État de la Grèce à la fin de 1823. Réflexions générales.

Le brave Marcos Bozzaris choisit une position avantageuse dans les environs de Karpénitze, pour que sa faible division pût lutter facilement contre les hordes de Scodra : on n'avait pu lui donner que trois mille hommes ; mais son courage et son génie valaient une armée. Les Hellènes étaient à peine établis depuis deux jours dans les défilés de Karpénitze, quand les barbares vinrent camper à une petite distance de leurs avant-postes. L'occasion était décisive ; le sort de Missolunghi, celui de l'Étolie, peut-être même celui du Péloponèse dépendait uniquement de l'affaire qui allait s'engager. Les forces des Turcs montaient

à dix mille hommes ; conduits par trois pachas albanais ; Bozzaris n'avait avec lui que deux mille huit cents Péloponésiens ou armatolis de l'Étolie et deux cent quarante Souliotes.

Dès que les barbares furent en présence, le général des Hellènes, craignant de ne pouvoir faire assez pour sa patrie en suivant les conseils d'une timide prudence, médite un projet digne des plus belles époques de l'ancienne Grèce. Il assemble ses généreux Souliotes, et leur parle comme Léonidas aux Spartiates des Thermopyles. Son intention est de pénétrer avec eux dans le camp des ennemis, de frapper leurs généraux, de répandre partout l'épouvante et la mort, et de délivrer ainsi le Péloponèse et Missolunghi du dernier assaut qu'ils aient à craindre cette année. Les Souliotes applaudissent à cette héroïque résolution; ils se réjouissent de pouvoir partager la gloire et les périls de leur général, de leur compatriote chéri, de celui qui erra longtems avec eux sur le sol étranger, lorsque les persécutions du visir de Janina eurent triomphé du désespoir des braves (1). Tout est arrêté ;

---

(1) On connaît les malheurs des Souliotes, leurs combats, leur persévérance. Le poète et l'historien ont buriné tour à tour la gloire et les infortunes de cette penplade héroïque. Plusieurs chants populaires consacrent aussi dans la Grèce le

Bozzaris n'attend plus que la nuit. L'entreprise est plus que périlleuse ; il y va certainement de la vie de ceux qui la tentent, et l'illusion d'un salut inespéré ne soutient pas même le courage des héros ; mais un sentiment plus fort que l'espérance domine leurs grandes ames ; la patrie gémissante compte sur leur valeur, l'univers les contemple, et l'immortalité les attend.

Bozzaris prépare ses troupes au grand coup qu'il va porter : pendant qu'il s'avancera lui-même avec ses Souliotes jusqu'aux tentes des pachas, le reste de sa division attaquera les barbares sur trois points différens, et ceux qui pourront échapper au sabre des Souliotes, tomberont sous les coups des Péloponésiens. Cependant, pour ne point compromettre le succès de cette expédition, les officiers supérieurs en connaissent seuls les détails ; heureusement qu'il ne se trouvait ni *Gogo* ni *Varnakioti* parmi eux.

L'armée chrétienne était donc sous les armes à l'entrée de la nuit : on se demandait l'explication de cette manœuvre inaccoutumée ; les uns croyaient à la retraite ; les autres pensaient que

---

souvenir de la lutte que les Souliotes soutinrent contre Aly-Tébélen. On annonce un recueil de ces chants populaires ; on n'aura pas omis sans doute les chants élégiaques sur la chûte de Souli.

le général Bozzaris était en garde contre les surprises des Musulmans. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi dans l'incertitude, mais dans une incertitude silencieuse : l'armée se mit en marche vers les neuf heures, et tout le monde, à l'exception d'une douzaine de commandans, ignorait le but de cette course nocturne ; mais on avait l'ordre d'avancer sans bruit, et cette recommandation, à laquelle était pour ainsi dire attaché le résultat de l'entreprise, fut religieusement observée. Enfin, sur le minuit les Hellènes s'arrêtèrent ; ils étaient presqu'à la vue du bivouac des barbares. Si la lune avait brillé tout à coup, c'en était fait, ils étaient découverts ; mais Bozzaris avait trop bien calculé pour avoir à craindre un pareil contretems : c'était le 20 août ; le ciel était couvert de nuages propices ; un vent d'ouest très-violent soufflait dans les gorges, et emportait au loin jusqu'au bruit des pas des Hellènes.

Enfin Bozzaris traverse les bivouacs musulmans sans que l'armée soit plus instruite ; bientôt le tumulte épouvantable des barbares lui révèle une partie de la vérité. Les cris des Souliotes, le nom de Bozzaris, répétés par les échos du Parnasse, arrivent jusqu'aux Chrétiens, et leur indiquent, pour ainsi dire, leur devoir. Au même instant, les généraux commandent l'attaque, et le camp des Turcs est inondé de toutes parts ; le carnage

fut horrible ; plus de trois mille hommes restèrent sur la place, et les autres cherchèrent leur salut dans la fuite. Cette action coûta la vie à deux pachas ; elle sauva Missolunghi, l'Étolie, peut-être même le Péloponèse : elle est sans contredit la plus glorieuse de toutes celles qui ont amené l'indépendance des Hellènes, soit pour la hardiesse du plan, soit pour la prudence avec laquelle elle fut conduite, soit enfin pour l'héroïsme et presque le grandiose de son exécution. Mais la Grèce, au lieu de se féliciter d'un si brillant succès, n'eut que des larmes à répandre : elle venait de gagner beaucoup à la vérité, mais elle avait tant perdu en perdant un seul homme ! Bozzaris était tombé sur le corps d'un pacha.

Ce héros, dont le nom servira dans les âges futurs à caractériser le dévouement et l'enthousiasme patriotique, comme celui de Léonidas, s'était avancé vers les pachas : dans l'intervalle, les Souliotes criaient en frappant : « *Mourez, infidèles ! c'est Marcos Bozzaris, ce sont les Souliotes qui vous punissent et vengent la Grèce !* » Ces accens terribles, ces noms redoutés, suffisaient seuls pour vaincre les Turcs. Bozzaris aurait pu facilement rejoindre son armée et achever, à sa tête, la déroute des Albanais ; mais il voulut auparavant exterminer leurs généraux. Il pénétra dans leurs tentes, au milieu d'une nuée de soldats accourus

pour les défendre. Il relevait encore une fois son bras terrible pour frapper un visir, lorsque le coutelas d'un Turc le renverse; il n'était que blessé : ses derniers instans coutèrent bien des victimes aux barbares. Les Souliotes qui l'avaient accompagné vengèrent son trépas d'une manière digne de lui : on reconnut leur désespoir à la violence de leurs coups.

Le lendemain, au deuil de l'armée victorieuse, on l'aurait prise pour l'armée vaincue : les officiers et les soldats étaient également accablés de la perte irréparable que venait de faire la patrie. Bozzaris n'était pas seulement grand capitaine, guerrier intrépide, citoyen vertueux; il était encore l'ami du brave, son protecteur, son plus ferme soutien. Loin d'affecter la hauteur insolente que quelques généraux grecs étalaient déjà dans le Péloponèse, il aimait à s'entretenir avec les soldats, à fraterniser en quelque sorte avec eux : aussi les troupes avaient-elles une confiance sans borne dans ses talens et ses vertus. Il aurait conduit son armée aux entreprises les plus difficiles, et les soldats se seraient jetés aveuglément au milieu des périls, parce que Bozzaris l'attendait de leur dévouement. Héritier d'un nom fameux chez les Souliotes, au printems de son âge et de ses triomphes, Bozzaris promettait de longs jours de gloire à la Grèce; il avait assez vécu pour la

postérité, mais pas assez pour la patrie. Un coup malheureux anéantit toutes les espérances; et, s'il est quelque chose qui puisse honorer un grand homme plus que ses actions, la mémoire de Bozzaris joüit de ce glorieux privilége : les Souliotes ont pleuré en lui un frère, les soldats un ami, et la Grèce entière pleurera long-tems l'un de ses plus zélés défenseurs.

Les débris de l'armée de Scodra se rallièrent à une petite distance de Karpénitze : le désastre du 20 août avait abattu le courage de ces Musulmans; ils choisirent une position favorable, et les Grecs, jaloux de venger le trépas de leur général, enveloppèrent bientôt cette troupe effrayée. Moustapha-pacha était encore aux environs d'Evropolis, lorsqu'il reçut la nouvelle de la défaite de son armée; il partit aussitôt, avec les cinq mille hommes qui lui restaient, pour réparer, s'il était possible, un échec si préjudiciable au succès de la campagne, et surtout si contraire à sa gloire. Les Hellènes, malgré la supériorité de l'ennemi, supériorité que les cinq mille hommes de Moustapha rendaient plus formidable encore, gardèrent leurs positions, et résistèrent avec avantage à tous les efforts du pacha de Scodra. Celui-ci voulait pénétrer dans l'Étolie; le grand-amiral attendait la coopération de ses troupes; mais il attendit vainement. L'armée de Bozzaris, veuve

de son général, avait en quelque sorte hérité de l'enthousiasme du héros. Elle fut invincible, et le pacha de Scodra, qui avait la réputation d'être toujours victorieux, échoua complétement dans toutes ses opérations. Il resta dans les gorges du mont Aninos jusqu'au milieu de septembre, toujours harcelé, toujours contenu par les Grecs, sans pouvoir avancer ni fuir. Sur ces entrefaites, les choses avaient changé de face à Missolunghi, à Patras et à Corinthe.

Le Capitan-pacha qui, se fiant à l'arrivée prochaine des Albanais d'Omer-Vrione et de l'armée de Scodra, avait débarqué la majeure partie de ses troupes sur divers points de l'Étolie, reçut presqu'en même tems l'avis de la révolte du corps de Joussouf, et les funestes détails du combat de Karpénitze ; il fut comme renversé par des coups si terribles. Dès-lors, craignant d'éprouver lui-même un sort pareil, il fit rembarquer précipitamment tous les barbares qu'il avait jetés sur Crio-Néro et sur Procaniston. Deux jours après, ne se croyant plus en sûreté désormais dans des lieux tout pleins de la gloire des Hellènes et des malheurs des Musulmans, il appareilla avec toute la flotte de Constantinople, et les assiégés de Missolunghi célébrèrent, par des réjouissances publiques, une délivrance si inespérée. On trouva sur la côte, à Procaniston et à Crio-Néro, une

grande quantité de munitions de toute espèce que les barbares avaient abandonnées en partant. Le Capitan-pacha, que nous rejoindrons bientôt dans la mer de Candie, ne laissait devant Lépante que seize bâtimens algériens : c'était plus qu'il n'en fallait sans doute pour interdire aux Grecs l'accès du golfe, si ces navires n'avaient pas été gouvernés par des Turcs; mais puisque le grand-amiral ne se croyait pas en état de lutter avec toutes ses forces contre les armées navales des Hellènes, que pouvait-il donc attendre d'une misérable flotille de seize voiles, rebut de la marine d'Alger, et composée, en presque totalité, de barbares ramassés à Smyrne et à Constantinople (1)?

Omer-Vrione, ignorant la fuite précipitée de Méhemmed-Chousrou-pacha, s'efforçait de réunir

(1) Les Algériens ont l'autorisation de *recruter* dans les états du Grand-Seigneur. Leurs bâtimens ramassent tous les vagabonds de Smyrne et de Constantinople, et c'est ainsi que le Dey forme sa marine. On ne doit pas s'étonner ensuite de ne trouver dans cette marine que d'infâmes corsaires. La régence d'Alger paie, en retour de cette concession, un tribut annuel au Sultan et l'assiste dans ses guerres; mais, dans celle-ci, les Algériens se contentaient d'envoyer de mauvais navires sans équipages : ils les armaient à Constantinople, et ces bâtimens n'étaient pas plus redoutables que ceux de la Porte, puisqu'ils n'avaient pas un véritable marin à bord non plus.

les débris du corps de Joussouf et de composer une nouvelle armée dans la Haute-Albanie. Il se mit en marche au commencement de septembre avec environ huit mille hommes. Il était déjà sur les bords de l'Achéloüs avant que les Grecs eussent eu connaissance de sa marche ; mais dès qu'ils apprirent l'arrivée de ce général, et le dessein qu'il méditait, celui de secourir Moustapha, ils se retirèrent pendant la nuit, et, craignant de se voir bientôt cernés par Omer-Vrione, ils gagnèrent les défilés de Zigos, en avant de Missolunghi. Leur petit nombre ne leur permettait pas de lutter en rase campagne contre deux armées; la ruse seule pouvait compenser la disproportion des forces ; mais on ne pouvait employer la ruse que dans des lieux propices ; il fallait donc les choisir : les défilés du mont Zigos, le voisinage de Missolunghi qui n'est qu'à neuf ou dix milles de cette chaîne de montagnes ; tout dans ces nouvelles positions favorisait les Grecs ; en cas de revers, ils pouvaient se replier sur Missolunghi, et la certitude du salut donne encore plus d'énergie au courage et à l'audace des hommes.

Dès que Moustapha se vit enfin délivré, il se hâta d'établir ses communications avec Omer-Vrione. Ces deux généraux convinrent d'agir de concert contre Missolunghi, et, persuadés que la retraite des Grecs décélait leur faiblesse et leur

terreur, ils réunirent toutes leurs forces à Vrachori pour se diriger ensuite sur la baie d'Anatoliko.

Cependant les Grecs, maîtres de tous les passages, retardèrent long-tems la marche des pachas. Ceux-ci n'avaient pas moins de seize mille hommes en quittant Vrachori; ils éprouvèrent plusieurs échecs successifs avant de pouvoir atteindre la plaine d'Anatoliko, et là, malgré l'habileté de leurs manœuvres, ils ne réussirent point à s'approcher de Missolunghi. Deux ou trois engagemens terribles entre quelques détachemens de leur armée et la garnison, commandée par le brave Constantin Bozzaris, frère du héros de Karpénitze, les rendirent plus circonspects : ils avaient déjà perdu trois mille hommes de leurs meilleures troupes, presque avant que d'avoir commencé les opérations. Ils se trouvaient, pour ainsi dire, entre deux feux : lorsque la garnison de Missolunghi les attaquait d'une part, les guerriers du mont Zigos taillaient en pièces leur corps de réserve; ils comprirent que, dans une position si dangereuse, il était urgent de prendre un parti : la saison avançait, et bientôt l'Achéloüs ne serait plus guéable; ils suspendirent donc momentanément leurs efforts contre Missolunghi, pour tâcher d'occuper les rives du golfe, et de s'entendre avec le commandant de l'escadre algérienne pour mettre plus d'ensemble dans leurs opérations respectives.

Omer-Vrione se rappelait trop bien les tristes résultats de l'expédition de 1822 pour ne pas insister fortement sur la retraite ou sur une attaque décisive. Lorsqu'il apprit la fuite de Méhemmed-Chousrou-pacha, il avait déjà opéré sa jonction avec le pacha de Scodra ; il n'était plus tems de rétrograder ; mais si cette nouvelle lui était parvenue dans la Haute-Albanie, il est presque certain qu'il n'aurait pas fait un pas pour secourir son collègue, attendu que cette complaisance pouvait le perdre lui-même. Maintenant qu'il se trouvait compromis et qu'il prévoyait, à la tournure des affaires, que cette campagne ne serait guère plus heureuse que la première, il faisait tous ses efforts pour se tirer d'un si grand embarras. On était au mois de novembre ; les pluies commençaient à inonder les plages marécageuses d'Anatoliko ; l'Achéloüs allait bientôt déborder ; et les Musulmans, loin d'être sur le point d'envahir Missolunghi, n'avaient pas encore pu s'établir autour de cette place. Omer voulait retourner de suite à Vrachori ; son collègue s'y refusa opiniâtrement : il avait à cœur de venger la défaite de de son armée à Karpénitze, et ne pouvait croire qu'une poignée de Chrétiens fût en état de résister à seize mille hommes commandés par l'*invincible* (1) Moustapha.

(1) Le divan donnait à ce général le surnom d'*invincible*.

Les généraux détachèrent donc deux divisions de leurs meilleures troupes, l'une vers Crio-Néro, l'autre vers l'Échelle de Galatas : ces divisions devaient servir d'intermédiaire entre les pachas et l'amiral algérien ; mais elles n'arrivèrent point à leur destination. Les Grecs occupaient Crio-Néro depuis la disparition de la flotte ottomane ; ils attendirent les barbares et les taillèrent en pièces. Dans le même tems, Constantin Bozzaris envoyait huit cents hommes à Galatas ; ils exterminèrent l'autre détachement des séraskiers. Après ce revers, qui détruisait toutes leurs espérances, les Turcs firent un dernier effort sur Missolunghi ; ils essayèrent de surprendre la place, mais cette audacieuse entreprise leur coûta cher. Attaqués par les troupes de Zigos, les détachemens de Galatas et de Crio-Néro, pendant que la garnison les chargeait avec fureur, ils reculèrent jusqu'à Angélo-Kastro, laissant une foule de morts et de blessés sur le champ de bataille. Cette glorieuse affaire délivra Missolunghi du côté de la terre, tandis

parce que jusqu'alors il avait été fort heureux dans ses entreprises ; mais il ne s'était pas encore mesuré avec des ennemis bien redoutables. Sa campagne en Acarnanie a singulièrement affaibli la haute opinion qu'on avait de son mérite : déjà même il est question d'un firman de la Porte qui mettrait sa tête à prix.

qu'une escadre d'Hydra s'avançait pour dissiper les Algériens. Omer et Moustapha gagnèrent Vrachori ; les débordemens de l'Achéloüs ne permettaient plus d'entreprendre le passage ; ainsi les pachas se virent dans la même situation qu'au mois de décembre 1822. Les armées grecques les enveloppaient de toutes parts, tandis que de nouvelles légions chrétiennes s'avançaient par Salone, que d'autres n'attendaient à Vostitza que le départ des Algériens pour leur ôter toute espérance de retraite. C'est à peu près ici que finit la campagne de 1823. Les événemens que je vais décrire ne sont plus que des accessoires; mais je n'anticiperai pas sur les opérations de 1824 ; cette nouvelle guerre me fournira peut-être l'occasion d'entretenir un jour le lecteur, et de lui montrer encore cette Grèce mémorable, retrempée par l'infortune, et devenue plus grande et plus glorieuse qu'à l'époque de ses premières prospérités.

Cependant, le Capitan-pacha s'efforçait d'atteindre les Dardanelles ; il ne se croyait plus en sûreté nulle part. Il passa devant Cérigo dans les premiers jours de septembre ; le vent n'était pas favorable ; sa flotte louvoya entre cette île et l'île de Crète. Tout à coup les escadres combinées des Hydriotes, des Spezziotes et des Ipsariotes se montrent devant le cap Saint-Ange. Chousrou-

pacha crut découvrir une flotte de brûlots ; il fit signal à tous les bâtimens de forcer de voiles ; et malgré le vent impéteux qui soufflait alors, il gagna Milo avant que les Hellènes eussent pu le joindre. Deux corvettes périrent dans le trajet ; plusieurs bâtimens furent endommagés, et les Grecs s'emparèrent d'un beau brick et de deux goëlettes. Chousrou-pacha, toujours poursuivi par les insulaires, réussit enfin à gagner le Bosphore ; sa présence à Constantinople, et l'état déplorable de la flotte qu'il ramenait en disaient plus encore que ses discours. La Porte ne sévit pas contre cet officier ; mais il est à présumer que le commandement des armées navales sera transmis à un autre, et que la *promenade* de la flotte de Constantinople ne se fera plus sous les auspices de Méhemmed-Chousrou-pacha.

Dès que les insulaires se virent enfin délivrés de la présence des vaisseaux ottomans, ils se dirigèrent sur Patras ; une flotte d'Hydra parut tout à coup à l'embouchure du golfe, et les Algériens, forcés d'accepter le combat, résistèrent à peine au premier choc. Ils furent complétement battus ; leur escadre dispersée dans les eaux des îles Ioniennes, et Missolunghi n'eut pas plus à craindre de leur part que de celle des pachas albanais. Un ou deux bâtimens se réfugièrent à Patras et à Lépante ; quelques autres demeurèrent au pouvoir

des Grecs, et deux bricks coulèrent à fond à l'entrée du golfe. Ce fut alors que la partialité du gouvernement des Sept-Iles se montra dans tout son jour. Un brick algérien, poursuivi par un bâtiment d'Hydra, et désespérant de pouvoir lui échapper, se jeta lui-même à la côte sur un écueil dépendant des Sept-Iles. Les barbares firent, de cet endroit, un feu terrible sur les Grecs, qui respectèrent long-tems la neutralité du territoire, quoique ce territoire eût déjà cessé d'être neutre, puisqu'il était couvert d'ennemis. Cependant, comme l'écueil était assez voisin de la terre-ferme pour que les boulets et même les balles des Algériens pussent y atteindre les Chrétiens, ceux-ci ne balancèrent plus; Mavrocordato lui-même se mit à la tête d'une expédition dirigée contre les barbares; ils se rembarquèrent précipitamment en laissant une foule de morts sur le rivage, et leur bâtiment fut pris quelques heures après. La conduite du prince Mavrocordato n'avait rien que de très-naturel: il n'y a plus de territoire neutre dès qu'on permet à un parti de s'y établir; d'ailleurs, cet écueil, abandonné et inhabitable, n'appartient pour ainsi dire à personne. Cependant le lord haut-commissaire se permit une réprimande bien hautaine contre le prince; il le traita d'une manière si inconvenante que tous les journaux de l'Europe ont été les échos de l'indignation que la

conduite de sir Th. Maitland avait causée ; il ne se plaignait point des Barbares, il s'emportait seulement contre les Grecs. Je pousserais peut-être les détails plus loin, si le lord haut-commissaire était encore là pour me répondre ; mais il serait peu généreux à moi de faire le procès d'un mort. Qu'il repose, et que les Grecs lui pardonnent, s'il est possible ; surtout que son successeur n'imite pas sa conduite.

Les Macédoniens firent peu de chose en 1823 ; tantôt vainqueurs, tantôt vaincus à Cassandre, il leur fut impossible de reconquérir la presqu'île qu'ils avaient perdue par un excès de témérité. Quelques insurrections partielles éclatèrent encore dans l'Athos ; mais Abdouloubound les comprima avec sa barbarie ordinaire. Une nouvelle expédition, qu'il fit dans ces montagnes au mois de juin, les dépeupla entièrement ; aujourd'hui l'on n'y voit que des ruines et des cendres. Les couvents de Monté-Santo n'ont pas été épargnés non plus ; tout est anéanti pour jamais dans ces malheureuses contrées. Les escadres insulaires bloquaient toujours le port de Salonique, et les Hydriotes essayèrent deux ou trois débarquemens à l'embouchure du Vardar, mais sans succès. Il serait bien à désirer, dans l'interêt de la Grèce en général et de la Macédoine en particulier, que la Porte,

qui semble toujours disposée à punir ceux qui la servent, disgraciât enfin le visir Abdouloubond. Cet homme, malgré la férocité de ses mœurs, ne manque pas d'une certaine capacité : les Hellènes ont appris à le craindre, et ils l'estimeraient peut-être, si les ruines de l'Athos et de l'Olympe n'étaient pas là pour exciter leur indignation.

Dans la Crète, rien n'avait changé de face, pour ainsi dire; la Canée, après avoir traité de sa reddition avec Tombasis, résistait encore aux Sfacchiotes; Candie et Rethymnos, bloquées par terre et par mer, ne parlaient point de capitulation. Cependant l'île entière était soumise; les Chrétiens, maîtres de l'intérieur des terres, des montagnes et des côtes de la mer, n'avaient que trois ou quatre points à conquérir; mais c'était le plus difficile qui restait à faire; le tems et la persévérance amèneront la chute des places de la Crète, puisque la force et le courage ne peuvent rien contre elles. Peut-être que cette année même, la Grèce, plus puissante et plus libre, pourra diriger contre ces fiers remparts une expédition formidable; des canons et des ingénieurs européens suffisent; la Crète a des guerriers. Je ne puis renoncer à l'espérance de voir cette grande île tout-à-fait indépendante; elle est assez considérable, assez fertile pour former un gouvernement à part,

et les Hellènes, en cas de revers, ce que l'on ne craint plus aujourd'hui, pourraient y braver encore toute la puissance des Turcs.

Du côté de l'Asie-Mineure, les Samiens, toujours formidables, ravageaient continuellement les côtes voisines : Smyrne, désolée au commencement de l'année par les Barbares que les Hellènes avaient épargnés à Anaply, jouissait depuis cette époque d'un calme à peine interrompu de loin à loin par des actes de vengeance exercés sur de malheureux Grecs : la promptitude des châtimens et la sévérité protectrice du gouverneur empêchèrent le retour des époques désastreuses que les Smyrnéens se rappelleront toujours avec effroi. Mais à la fin de l'année 1823, diverses expéditions des Ipsariotes, dans le golfe Hormcin, réveillèrent toutes les craintes, et le pacha eut bien de la peine à contenir cette fois l'exaspération des Musulmans.

Se voyant enfin tranquilles du côté de la mer, les Ipsariotes ne se contentèrent plus d'épouvanter le mouhafizh de Scio, Joussouf-bey, qui venait de succéder à Véhid : ils firent quelques débarquemens sur les côtes de Mitylène; mais tout cela ne suffisait point encore. Alors ils s'avancèrent dans la baie de Smyrne, jusque sous les batteries du château qui défend l'entrée de la rade, et dé-

barquèrent en cet endroit quatre ou cinq cents hommes. Ces guerriers portèrent la terreur et la dévastation jusqu'aux portes de Smyrne même; ils enlevèrent deux ou trois caravanes, et se rembarquèrent chargés de butin. Peu de jours après, une autre expédition, dirigée sur la rive opposée, se porte sur Bournabah, gros village où les Turcs, les Francs et même les Grecs de Smyrne ont des *couláh* (1) et des maisons de campagne : de là, cette bande se dirige sur Magnésie, et enlève encore sur cette route, fréquentée par les caravanes de Smyrne et de Constantinople, un grand nombre de chameaux chargés des marchandises les plus précieuses. Il est inutile de dire que ces expéditions coûtèrent la vie à plusieurs Turcs; mais les Grecs se gardèrent bien de se livrer à tous les transports de la haine que les Turcs de ces contrées leur inspiraient; c'était effectivement là que se trouvaient les dévastateurs de Scio; les environs de Smyrne étaient peuplés des forcenés qui massacrèrent les Chrétiens en 1821; mais les Ipsariotes ménagèrent ces barbares pour ne point compromettre l'existence des malheureux rayahs qui n'avaient encore pu s'éloigner de Smyrne. Ils s'embarquèrent après ces courses hardies sur

(1) *Couláh* correspond au mot français *maison de campagne*.

un point couvert de plus de deux cent mille Turcs rassemblés dans les grandes villes de Smyrne et de Magnésie.

L'alarme se répandit à Smyrne, et quand le danger fut passé, la fureur des Barbares se réveilla. Les Chrétiens et même les Francs tremblèrent pendant plusieurs jours; mais la fermeté des autorités turques et la prudence des consuls calmèrent insensiblement cette funeste agitation. Après ces événemens qui pouvaient se renouveler et finir par attirer les Smyrnéens des malheurs plus grands encore que ceux qu'ils avaient éprouvés jusques là, les consuls se décidèrent, à la sollicitation du commerce et des autorités musulmanes, à écrire au sénat d'Ipsara. Ils faisaient observer à ces magistrats que Smyrne, par sa position, ses relations avec l'Europe, et le nombre des Européens qui s'y étaient établis, devait être considérée comme une ville semi-européenne; que les Ipsariotes, en attaquant les Turcs sur ce point de l'empire Ottoman, nuisaient aux intérêts du commerce européen, et lui portaient même des coups plus directs et plus sensibles qu'au commerce musulman. Enfin, les consuls, pour entraîner le sénat par une dernière considération bien plus forte que les autres, déploraient les malheurs que les courses des insulaires accumu-

laient sur la tête des rayahs. « Nous les avons protégés jusqu'à ce jour, disaient-ils ; nous les avons sauvés même dans plus d'une occasion ; mais que pourrons-nous faire désormais pour eux, si vous, leurs frères, leurs compatriotes, vous vous acharnez à provoquer leur extermination ? » Peu de jours après l'envoi de cette pièce, les consuls reçurent la réponse du sénat : « Nous poursuivrons nos ennemis partout où nous les trouverons ; si, pour se venger, ils égorgent nos frères, ces nouveaux traits de férocité prouveront au monde ce qu'il ne sait que trop déjà, que les Turcs sont des lâches et des barbares. » Tel est à peu près l'esprit de cette réponse qui est on ne peut plus respectueuse ; les magistrats d'Ipsara y rendent hommage à la générosité des consuls à chaque ligne ; ils les nomment les bienfaiteurs, les sauveurs des Grecs, et les conjurent de vouloir bien continuer à ces malheureux leur puissante protection ; mais loin de dissiper les craintes, ils insinuent au contraire que leurs projets ne sont pas de s'en tenir à de si petits essais. Depuis ce moment, on redoute à Smyrne, non pas simplement les dévastations des bandes ipsariotes, mais la présence d'une escadre. Si ce malheur arrivait, la seconde ville de l'empire serait anéantie sans retour : les Grecs et les Européens qui s'y trou-

vent disséminés succomberaient les premiers sous les coups des Barbares. J'espère que les Ipsariotes, arrêtés par le tableau affreux des horreurs qu'une pareille expédition amènerait infailliblement, ne la hasarderont pas. D'ailleurs, elle serait sans fruit pour eux; ils détruiraient Smyrne de fond en comble ; c'est possible, mais ils ne s'y établiraient pas et ne pourraient pas même profiter de ses richesses. Cette ville contient quatre-vingt mille Turcs ; c'est presque la population de toutes les îles de l'Archipel réunies.

Pour finir cet aperçu général, je dois dire quelques mots de Constantinople. La tranquillité de cette grande ville ne fut pas troublée bien sérieusement dans le cours de l'année 1823. Les ministres se succédaient presque sans interruption, et dans l'espace de quelques mois, on vit quatre grands visirs et trois reiss-effendy paraître et disparaître. Il en était de ces personnages comme des capitan-pachas. Au milieu de toutes ces destitutions, le peuple gémissait, les janissaires étaient mécontens et la Porte plus embarrassée que jamais. Cependant elle venait de se délivrer d'un ennemi qui aurait pu lui nuire beaucoup, s'il avait su profiter des circonstances ; la Perse consentit à un arrangement à la suite duquel elle rappela ses armées. Tous les Persans

qui avaient été détenus à Constantinople, dès le commencement des hostilités, recouvrèrent leur liberté, et le Grand-Seigneur se hâta d'envoyer un ministre à Ispahan pour applanir tous les obstacles qui s'opposaient encore à une parfaite réconciliation.

L'ambassadeur de France, M. Florimont de Latour-Maubourg, avait quitté Constantinople au commencement de l'année; on avait beaucoup espéré d'abord de la sagesse et de l'expérience de ce diplomate; mais il arriva trop tard pour jouer un rôle bien marquant. Les ambassadeurs d'Autriche et d'Angleterre s'étaient emparés du cabinet turc : ils exerçaient la plus grande influence sur le divan; il s'étaient presque rendus nécessaires au Grand-Seigneur. C'est ainsi que l'homme qui méritait peut-être le plus de figurer sur la grande scène politique de Constantinople, où s'agitaient alors des questions du plus haut intérêt pour l'Europe, fut constamment évincé par ses collègues, tandis que son mérite personnel, le rang de la puissance qu'il représentait, et les rapports intimes de la Russie avec la France, le plaçaient, pour ainsi dire en première ligne. Un chargé d'affaires lui succéda provisoirement et la France, qui, par le nombre de ses vaisseaux répandus dans l'Archipel, par le courage et les

vertus de ses agens en Turquie, jouait un rôle digne d'elle depuis l'origine de la guerre, tomba dans l'oubli à Constantinople. On ignore peut-être que les intérêts des Européens, dans l'empire ottoman, ne sont bien protégés que par la présence et la vigueur d'un ministre : on envoie des flottes, mais le divan ne les voit pas (1). Il faut un ambassadeur à Constantinople; autrement la France sera bientôt réduite à renoncer à ses comptoirs du Levant.

Mais si le peu de succès des armées en Grèce attristait le divan, il avait aussi bien des motifs de consolation et même de joie ; la Russie s'était enfin soumise ; elle avait plié le genou ; trois notes pleines de hauteur, que le divan s'était obstiné à envoyer à Saint-Pétersbourg, malgré les instances et les prières des ministres médiateurs, ne firent point sortir le sénat russe de son apathie : au contraire, un conseiller d'état fut envoyé à Constantinople pour mettre la dernière main à un nouveau traité entre les deux puissances. Je n'ose

(1) Les vaisseaux de guerre européens ne peuvent entrer dans la mer de Marmara. Ceux qui se montrent jusque sous les murs du sérail, doivent cacher leurs canons et se désarmer entièrement. Les officiers n'ont pas le droit de circuler en uniforme dans les rues de Constantinople.

point m'arrêter sur ce chapitre; j'en ai déjà trop dit; mais le sujet n'est pas épuisé! La prudence arrête ma plume; le lecteur me devinera.

On peut dire avec vérité que la campagne de 1823 compléta le salut des Grecs. Il était déjà garanti par les victoires de 1822; mais la Porte n'avait pas épuisé tous ses moyens, et ses généraux avaient été peut-être un peu trop téméraires. En 1823, tout est mis en œuvre pour assurer la réussite des opérations de terre et de mer; un plan parfaitement conçu régularise les mouvemens des armées; elles agissent avec le plus grand ensemble; toutes les parties de la Grèce sont attaquées à la fois, et les barbares échouent sur tous les points. Ils essayeront encore de nouvelles entreprises, parce que la haine les aveugle, et que l'expérience ne les corrige point; mais ils seront encore vaincus. La Grèce n'a plus rien à craindre de leur part; et sans l'intervention d'une autre puissance, malheur qu'il m'est impossible de redouter, les bandes turques viendront s'ensevelir une troisième fois dans les plaines de la Béotie et du Péloponèse. Si le divan n'a pu soumettre ce peuple de héros lorsqu'il n'était pas réuni en corps de nation, que peut-il donc espérer, maintenant qu'il agit avec ensemble, qu'il connaît ses forces, et que ces forces terribles sont dirigées

par des chefs habiles ? Le parti le plus sûr pour la Porte ottomane serait sans doute de souffrir ce qu'elle ne peut empêcher, et de reconnaître l'indépendance des Chrétiens; mais elle est trop orgueilleuse pour s'humilier à ce point; elle préfère les dangers d'une guerre désastreuse qui la ruine en hommes et en argent, et compromet jusqu'à son existence.

Aujourd'hui, les Hellènes sont, pour ainsi dire, les arbitres de leurs destinées; ils résisteront sans peine aux agressions de la Porte; mais qu'ils se gardent des troubles domestiques! Quand un état se déchire de ses propres mains, il se livre lui-même à la vengeance de ses ennemis ou à l'ambition des ses voisins. O braves Hellènes! soyez heureux chez vous, mais surtout soyez sages; qu'un gouvernement éclairé, protecteur des libertés publiques, vous procure le bonheur; mais n'allez pas remplir le monde du bruit de vos discordes, comme il est déjà plein du bruit de vos triomphes. Lorsque la patrie est en proie à l'anarchie des factions, il faut recourir à la protection de l'étranger, il faut recevoir des armées auxiliaires, et bientôt il faut plier sous un maître. Hellènes, vous vous êtes élevés à la hauteur de vos ancêtres; ne vous déchirez pas comme eux; ils n'eurent long-tems qu'un Philippe à craindre,

mais vous êtes entourés de Philippes. Voyez les effets des protections militaires ! vous en avez presque chez vous un exemple terrible. Quand des chefs ambitieux se disputeront une dangereuse prééminence, lorsque des hommes égarés prendront parti pour ces indignes citoyens, lorsqu'une guerre civile menacera le Péloponèse, que la partie saine de la nation, avant que de s'abîmer dans le gouffre, jette les yeux sur les îles Ioniennes !

FIN DE LA PARTIE HISTORIQUE.

NOTES
ET PIÈCES OFFICIELLES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES ÉVÈNEMENS DE LA GRÈCE.

Ier
PROCLAMATIONS ET DÉCRETS DU SÉNAT PÉLOPONÉSIEN ET DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.
(Années 1822 et 1823)

Le Gouvernement provisoire aux Hellènes.
(Mai 1822).

HELLÈNES ! vous avez pris les armes pour purger le sol de vos pères de la présence impure des féroces Musulmans ; pour vous arracher à la misère dont ces monstres vous accablaient ; pour vous soustraire à toutes les vexations et à toutes les infamies ; pour cultiver librement la sainte religion de Jésus-Christ ; pour vivre sous l'égide des lois, et vous ranger parmi les nations en vous délivrant du joug odieux des barbares, de la rage sanguinaire de ces impies qui vous traitaient comme des esclaves et comme des bêtes de somme !

Jamais le soleil n'éclaira une guerre plus juste que la nôtre : aussi vous avez remporté la victoire dans

tous les combats, et vous auriez déjà conquis la liberté, cette liberté si chère dont vous sentez si vivement le prix, si votre zèle ne s'était refroidi dans le succès : vous avez donné à nos ennemis le tems de se préparer à de plus grands efforts, et, nous vous le déclarons, un grand danger vous menace, l'heure est venue de montrer au monde si vous êtes dignes de la liberté, ou nés pour mourir esclaves.

Hellènes, la vie et la mort sont des évènemens communs aux hommes et aux animaux les plus vils; mais une vie honorable ou une mort glorieuse n'appartiennent qu'à l'homme libre. Montrez que vous êtes issus des anciens Hellènes, qui ne connaissaient rien de préférable à la liberté; c'est en combattant pour elle qu'ils ont vaincu toutes les forces de l'Asie. Vous avez encore des exemples vivans à imiter; vos prélats, vos sénateurs, vos primats, voyant le danger de la patrie, vont marcher à votre tête. Ce n'est pas pour une nation étrangère que nous combattons; nous combattons pour nous-mêmes, pour notre vie, notre honneur et notre religion. Courons tous aux armes et supportons encore quelques mois de maux et de souffrances pour reconquérir et consolider à jamais notre indépendance. Que les villes et les villages demeurent déserts, que les plaines et les campagnes offrent partout l'aspect d'un camp!

Péloponésiens, c'est vous qui fîtes flotter les premiers l'étendart de la liberté; c'est vous qui répandîtes les premiers le sang des barbares; c'est à vous qu'il appartient de combattre au premier rang, et

d'être les remparts de la Grèce. Point de repos à vos bras redoutables, jusqu'à ce que le tigre ait succombé. Spartiates! ne bornez pas votre liberté à vos âpres rochers, à vos humbles cabanes, quand vous pouvez vous établir dans les plaines, et dans les palais de vos oppresseurs. Braves Souliotes! vous à qui la Grèce a confié depuis tant d'années le dépôt sacré de sa liberté, ne démentez pas votre constance au milieu des périls qui vous menacent; vos compatriotes et les Européens philhellènes volent à votre secours. Et vous aussi, habitans de l'Attique et de la Livadie, ne perdez pas courage, vous aurez bientôt des défenseurs!

Hellènes, n'ayez plus qu'une même ame; que toute passion cesse, que l'intérêt particulier n'occupe plus votre pensée : vous n'avez qu'un intérêt véritable, celui de vaincre; vous ne devez avoir qu'une passion, celle de punir vos tyrans.

Et vous marins, qu'avez-vous fait de cette bravoure et de cette noble ardeur qui vous ont distingués dès le commencement de la guerre? Votre enthousiasme serait-il refroidi? Attendez-vous que les îles soient anéanties pour montrer une valeur trop tardive? C'est maintenant qu'il faut prouver que vous connaissez les avantages attachés à une existence nationale; montrez que vous êtes patriotes et chrétiens!

Craignez-vous les vaisseaux turcs? Ils ne sont pas montés par des Hydriotes, des Spezziotes, des Ipsariotes; mais par des Juifs, des Arméniens et des Asiatiques. Vous avez anéanti l'un des plns redoutables; ceux qui restent seront-ils donc de pierre ou de

bronze? Faites voir que ce ne sont pas ces gros vaisseaux qui remportent les victoires, mais la valeur des Hydriotes et des Ipsariotes.

Hellènes, le tems presse; tout est perdu si vous vous laissez aller à la négligence. Armez-vous, embrassez-vous, jurez de détruire l'ennemi ou de mourir pour la religion et la patrie!

Manifeste au sujet du dévouement d'Iorgaky.

(Juin 1822).

HELLÈNES! La persévérance est l'apanage des hommes à grand caractère. Vous avez enfin prouvé que vous êtes les dignes descendans de ces héros qui, pendant dix années, persistèrent au siége de la fameuse Troie, et la firent succomber.

Hellènes, réjouissez-vous, mais soyez modestes dans votre joie; n'oubliez pas que vous devez moins vos succès à votre bravoure qu'au Tout-Puissant, protecteur du juste. Recourez toujours à sa miséricorde; reconnaissez en lui notre libérateur. C'est lui qui fortifie nos bras; c'est lui qui nous soutient dans la pénible carrière que nous parcourons.

Le 7 (19) du mois de juin, quarante-trois citoyens d'Ipsara et d'Hydra, résolus à mourir pour la patrie, se sont précipités au milieu des vaisseaux ennemis; ils ont réussi à brûler les deux plus grands, et le Capitan-pacha a été anéanti; l'autre vaisseau était celui du pacha Guémici. La bonté divine a conservé sains et saufs nos généreux frères.

Le même jour, la citadelle d'Athènes s'est soumise,

et l'étendart d'azur et la croix flottent sur ses créneaux, sur les murs du Parthénon : il ombrage l'antique berceau des sciences et de la gloire de nos ancêtres.

Parmi les Turcs qui ont capitulé, il en est qui ont demandé et obtenu la permission de demeurer en Grèce; les autres, préférant se retirer en Asie, y seront envoyés aux frais de l'État.

Le 17 du même mois, la garnison d'Anaply a signé la capitulation qui doit nous livrer cette grande citadelle du Péloponèse : vos vaisseaux sont déjà prêts pour reporter ces Turcs en Asie.

Tandis que dans les Champs-Élysées, les ombres de nos illustres ancêtres se réjouiront en voyant que sous la cendre s'était conservée une pure étincelle de leur vertu et de leur valeur, au sein d'Abraham, se rempliront de joie les ames de nos pères et de nos frères, innocentes victimes du cruel sultan. Ces martyrs, ces élus, notre saint patriarche et tous ces évêques morts du supplice des criminels, adresseront à la Trinité de ferventes prières pour bénir nos travaux, et faire prospérer nos armes à l'ombre de la sainte croix.

Héllènes, souvenez-vous, dans toutes les circonstances de votre glorieuse entreprise, que la justice accompagne ce signe sacré, et que Jésus, qui nous a rachetés en s'immolant lui-même, recommande la concorde.

Le vrai courage doit être joint à la modestie, à la charité et à l'union. L'obéissance aux lois fait la paix des citoyens. Frères, soyez doux et clémens pour les

vaincus, fuyez l'injustice et soyez bienveillans pour votre prochain ; Dieu continuera à bénir vos armes, et nos triomphes assureront à jamais notre gloire et notre indépendance.

Acte d'indépendance de la nation grecque.

(Janvier 1822*).

La nation grecque prend le ciel et la terre à témoins que, malgré le joug affreux des Ottomans, qui la menaçait d'une extinction totale, elle existe encore. Ces tyrans féroces, violant les capitulations et tout principe d'équité par des actes iniques et destructifs, qui ne tendaient qu'à l'anéantissement du peuple soumis, l'ont forcée de recourir aux armes pour sa propre conservation. Après avoir repoussé la violence par le seul courage de ses enfans, elle déclare aujourd'hui devant Dieu et devant les hommes, par l'organe de ses représentans réunis, *son indépendance politique*.

Descendans d'une nation distinguée par ses lumières et par sa douce civilisation, à une époque où la civilisation répand ses bienfaits avec une profusion vivifiante sur les autres peuples de l'Europe, et ayant sans cesse sous les yeux le spectacle du bonheur dont ces peuples jouissent sous l'égide protectrice des lois, les Grecs ont-ils pu rester plus long-tems dans un état

* J'ai donné, t. Ier, pages 429 et suivantes, la constitution provisoire, promulguée à Épidaure, à la même époque.

aussi horrible qu'ignominieux, et voir avec apathie ce bonheur qu'ils sentaient que Dieu a départi également à tous les hommes? Des motifs si puissans ont pressé le moment du réveil; et la nation, pleine de ses souvenirs et de son indignation, a réuni toutes ses forces pour revendiquer ses droits. Telles sont les causes de la guerre que nous avons été forcés d'entreprendre contre les Turcs. Loin d'être fondée sur des principes de démagogie et de rébellion, loin d'avoir pour cause les intérêts de quelques individus, cette guerre est une guerre nationale et sacrée; elle n'a pour but que la restauration de la nation, et sa réintégration dans les droits de propriété, d'existence et d'honneur.

Des attaques, peu dignes d'hommes nés libres au sein de l'Europe chrétienne et civilisée, ont été dirigées contre notre cause. Mais quoi! les Grecs seuls devaient-ils être exclus comme indignes de tous les avantages que Dieu a créés pour tous les hommes? Étaient-ils condamnés à une servitude éternelle, qui perpétuait chez eux la spoliation, la violence et les massacres? Enfin la force brutale de quelques hordes barbares qui, sans être jamais provoquées, vinrent, avec le carnage et la destruction, usurper nos droits et détruire notre gouvernement, pouvait-elle jamais être légalisée par le *droit des gens* de l'Europe?

Les Grecs ne l'ont jamais reconnue et n'ont cessé de la repousser par les armes toutes les fois qu'ils ont eu l'espérance de réussir, ou lorsque des circonstances favorables se sont offertes.

Partant de ce principe, et assurés de nos droits,

nous ne voulons, nous ne réclamons que notre rétablissement dans l'association européenne, où notre religion, nos mœurs et notre position nous appellent; nous voulons nous réunir à la grande famille des Chrétiens et reprendre parmi les nations le rang qu'une force usurpatrice nous a ravi.

C'est dans cette intention, aussi pure que sincère, que nous avons entrepris cette guerre, ou plutôt que nous avons concentré les guerres partielles que la tyrannie musulmane a fait éclater dans nos diverses provinces et dans nos îles; et nous marchons d'un commun accord à notre délivrance, avec la ferme résolution de l'obtenir, ou d'ensevelir à jamais nos malheurs sous une grande ruine : nous nous montrerons jusqu'au bout dignes de nos ancêtres, et nous vivrons comme eux, ou nous finirons comme ils auraient fini.

Dix mois se sont écoulés depuis que nous avons commencé cette guerre nationale : le Tout-Puissant nous a été propice ; quoique sans aucun moyen pour soutenir cette lutte disproportionnée, nos efforts ont été partout couronnés du succès. Nous avons quelquefois trouvé une vive résistance ; mais nous avons fini par l'emporter. Cependant, occupés sans relâche à applanir les difficultés survenues, nous avons été forcés de différer l'accomplissement de notre organisation politique, qui devait constater l'indépendance des Hellènes; nous ne pouvions, nous ne devions pas même nous occuper de l'existence politique avant que d'avoir assuré notre existence individuelle. Voilà la

cause de ce retard involontaire qui a peut-être provoqué quelques désordres.

Enfin, ces difficultés étant levées en grande partie, nous nous sommes livrés avec ardeur à la confection d'un système organique pour les provinces. L'impérieuse nécessité nous a forcés d'établir d'abord des gouvernemens locaux, tels que ceux d'Étolie, de Livadie, du Péloponèse et des îles. Comme les fonctions de ces gouvernemens n'embrassaient que l'administration intérieure de ces lieux respectifs, les provinces et les îles ont député des représentans, chargés de la formation d'un gouvernement provisoire mais suprême, à la souveraineté duquel ces assemblées locales devaient être soumises. Ces députés, réunis dans un congrès national, après de longues et mûres délibérations, établissent aujourd'hui ce gouvernement, le proclament seul gouvernement légitime de la Grèce, parce qu'il est fondé par la justice divine et humaine, et qu'il repose sur la volonté et le choix de la nation.

Ce gouvernement est composé d'un conseil exécutif et d'un corps législatif. Le pouvoir judiciaire en est indépendant.

Les députés, en finissant, déclarent à la nation grecque que, leur tâche étant remplie, le congrès se dissout aujourd'hui. Le devoir du peuple est désormais d'obéir aux lois et de respecter les exécuteurs des lois. Grecs! vous avez voulu secouer le joug qui pesait sur vos têtes, et vos tyrans succombent tous les jours; mais il n'y a que la concorde et l'obéissance au

gouvernement qui puissent consolider votre liberté. Daigne le Dieu des lumières éclairer les gouvernans et les gouvernés, afin qu'ils connaissent leurs véritables intérêts et qu'ils coopèrent d'un commun accord à la délivrance de la patrie !

A Épidaure, le 15 (27) janvier 1822, l'an 1er de l'indépendance.

Signé Alexandre MAVROCORDATO, *président du conseil.*

(Suivent les signatures des soixante-sept membres du Congrès. *Voyez* t. Ier, page 441).

Organisation des Provinces grecques.

(Avril 1822).

Vu que le premier intérêt de tout gouvernement est une sage et équitable juridiction et administration; le corps législatif a décrété, et le pouvoir exécutif a ratifié ce qui suit :

§. Ier.

LA domination grecque est divisée en provinces; chaque province a un éparque, un chancelier, un directeur des dépenses, un receveur des impôts, un édile. Dans les îles, ainsi que dans les villes maritimes, l'édile remplira les fonctions de capitaine de port. Chaque village a des représentans; le nombre des représentans doit être proportionné au nombre des familles de chaque village, savoir : ceux qui sont composés de cent maisons ont un député, ceux de deux cents, deux, etc., etc.; mais ceux qui en ont plus

de quatre cents, ne pourront pas avoir plus de quatre mandataires. Chaque bourgade ou chef-lieu nommera ses représentans d'après la même proportion.

§. II. *De l'éparque.*

L'éparque est nommé par le gouvernement; il n'est pas nécessaire qu'il soit né dans la province où il doit résider, ni choisi parmi les habitans de cette province. Nul individu ne peut être nommé éparque de la province où est établi la famille de l'éparque de la sienne. Il doit s'adresser au gouvernement par l'intermédiaire des ministres, pour tout ce qui concerne les affaires intérieures de son département. Il surveillera avec la plus grande vigilance la conduite des autres employés. Son pouvoir exécutif s'étend à toute la province. Les deux tiers de la force armée, mise à sa disposition, sont envoyés par le gouvernement central ainsi que le chef militaire; le tiers restant est choisi parmi les habitans de la province. Il doit donner main-forte pour l'exécution des jugemens; il seconde aussi de tout son pouvoir les chefs, employés, notables et édiles en tout ce qui a rapport à l'exercice de leurs fonctions. De concert avec les députés ou notables, il juge les procès, fait exécuter les ordres du gouvernement, et met les troupes recrutées à la disposition du chef militaire.

§. III. *Du chancelier.*

Le chancelier est nommé par le gouvernement. Il est directeur du bureau; il contre-signe tous les actes

officiels signés par l'éparque. Il remplace l'éparque en cas d'absence.

§. IV. *Des députés.*

Les députés sont choisis parmi les hommes les plus respectables et les plus distingués de la province, à la pluralité des suffrages, et de la manière suivante : chaque village, aussi-bien que les villes et chefs-lieux, nomme un nombre d'électeurs proportionné à sa population ; les électeurs se rendent au chef-lieu pour l'assemblée ; les deux tiers des voix suffisent pour que l'élection soit valide.

§. V. *Du receveur des impôts.*

Le receveur des impôts perçoit les contributions de la province et en tient un compte détaillé. Il ne fait aucun paiement sans un ordre signé de l'éparque. Il présente ses comptes tous les deux mois au ministre des finances par l'entremise de l'éparque. Il reçoit les ordres du ministre des finances par l'entremise de l'éparque, et se concerte avec le magistrat pour les exécuter.

§. VI. *De l'édile.*

L'édile, ou chef de la police, est nommé par le gouvernement, qui le dirigera dans ses opérations. Le ministre de la police lui fera parvenir ses ordres par le canal de l'éparque, et correspondra aussi avec lui directement.

§. VII. *Des notables ou gérondas (vieillards).*

Les notables sont élus par les habitans de la pro-

vince, de la manière suivante : chaque village forme une assemblée électorale, et nomme son notable à la pluralité des voix ; les deux tiers des suffrages suffiront pour que l'élection soit valide. Les notables reçoivent un brevet qui légitime leur élection. Les notables feront exécuter les ordres de l'éparque. Ils tiendront un compte exact des recettes et des dépenses. Ils présenteront ces comptes tous les mois aux députés. Ils rempliront les fonctions de juges de paix. Si l'éparque manque à ses devoirs, il est rappelé par le gouvernement et puni. Si quelque député, ou le chancelier ou l'édile ne font pas leur devoir, l'éparque les suspend de leurs fonctions, en nomme provisoirement d'autres et en fait part au gouvernement ; ces fonctionnaires, nommés provisoirement, sont pris dans les corps des notables. Si l'accusation de l'éparque et des députés, contre un notable, est trouvée conforme à celle des habitans, il est destitué, et un autre est nommé à sa place. L'île de Crête, à cause de son étendue, par sa position et par suite de diverses circonstances qui l'empêchent de correspondre facilement avec le gouvernement central, outre l'éparque dans chaque province et les autres fonctionnaires, aura une commission formée de trois membres. On choisira parmi eux un président, et cette commission représentera l'éparque général ; elle appellera au gouvernement des difficultés qui pourraient s'élever.

A Corinthe, le 30 avril (12 mai) 1822, l'an 1er de l'indépendance.

A. Mavrocordato,
Président du pouvoir-exécutif.

Loi qui fixe la solde des troupes.

(Mai 1822).

Considérant les besoins urgens de la patrie, qui réclame l'assistance de tous les citoyens capables de porter les armes pour repousser l'ennemi et consolider l'indépendance de la nation ; considérant les justes récompenses qui sont dues à tous les citoyens qui versent leur sang pour le triomphe de cette cause sacrée ; considérant que l'un des buts de cette guerre nationale est de reconquérir le sol de nos pères, et de le remettre au pouvoir des citoyens auxquels l'usurpation étrangère l'avait arraché, le sénat législatif a décrété et le conseil exécutif a sanctionné ce qui suit :

1° Les soldats déjà engagés au service de la patrie, et ceux qui s'engageront dans la suite, recevront pour solde un arpent de terre par mois, à partir du jour de leur engagement.

2° Ceux des Péloponésiens qui se porteront hors du Péloponèse pour rejoindre l'armée des frontières, recevront pour solde un arpent et demi par mois.

3° Les soldats doivent déclarer la durée de leur engagement ; cependant personne ne pourra s'engager pour moins de six mois.

4° Lorsque le soldat aura fini son engagement, le gouvernement lui accordera son congé d'après ses papiers, qui doivent être signés par ses chefs.

5° Le soldat, qui aura satisfait à toutes ces dispositions, recevra du gouvernement les lettres constatant

ses droits de propriété sur la terre qui lui est échue pour prix de ses services.

6° Les droits de ceux qui seraient morts sur le champ de bataille passeront aux héritiers. On leur tiendra compte de tout le tems pendant lequel le soldat s'était engagé, s'il venait à mourir avant l'expiration de ce terme.

7° Ceux qui, par suite des blessures qu'ils auront reçues, ne pourraient plus servir la patrie par les armes, seront regardés comme ayant complété leur engagement.

8° Tous les soldats, tant ceux qui sont déjà en activité que ceux qui s'engageront dans la suite, prêteront le serment, 1° d'être fidèles à la patrie ; 2° de se soumettre en tout à la discipline militaire ; 3° de ne pas quitter le service avant le terme promis.

9° Il n'est permis à aucun soldat de quitter son corps pour passer dans un autre, sans l'autorisation de son chef.

10° Celui qui contreviendrait aux dispositions des deux articles précédens, perdra le prix des services accordé par la présente loi.

11° Une loi spéciale, qui sera incessamment publiée, réglera les récompenses qui seront accordées aux services des officiers et sous-officiers.

12° Les ministres des finances et de la guerre veilleront, en ce qui les concerne, à l'exécution de la présente, qui sera inscrite au Bulletin des lois.

A Corinthe, le 7 (19 mai) 1822.

Le président du conseil,
Signé A. Mavrocordato.

Proclamation du Gouvernement, à l'appui de la loi précédente.

Soldats! vous avez bien mérité de la patrie. Le dévouement et le courage avec lesquels vous avez entrepris de reconquérir l'indépendance de la Grèce, vous ont acquis des droits éternels à la reconnaissance de la nation. Le gouvernement devait s'empresser de vous récompenser. La patrie constitue aujourd'hui pour vous une solde nouvelle, plus honorable et plus conforme à vos besoins et à vos intérêts que celle qui ne peut, en général, convenir qu'à des mercenaires.

Soldats de la patrie, la terre que vous habitez appartenait jadis à vos ancêtres, qui savaient la rendre fertile par leurs travaux, après l'avoir défendue contre l'ennemi avec un héroïsme que tous les âges admireront. Des hordes de Barbares vinrent autrefois nous disputer ce riche héritage de nos aïeux; il est juste que, lorsque vous l'aurez reconquis au prix de votre sang, vous jouissiez de ses fruits. Le jour approche où, couverts des palmes de la victoire, et donnant tous vos soins à la culture de ce sol natal, vous lui rendrez son antique fertilité.

En attendant ces jours heureux, allez renforcer les rangs des défenseurs de la patrie et de l'indépendance de la Grèce. Que l'esprit de discipline et de soumission à vos chefs guide toujours votre courage; c'est la première qualité d'un véritable guerrier.

La patrie et les lois vous ont ouvert une vaste carrière de gloire et de félicité ! Parcourez-la comme ont fait vos ancêtres; n'oubliez pas, en marchant sur leurs traces, que leurs nobles exploits contre les barbares sont encore aujourd'hui les plus brillans souvenirs de l'Histoire.

Rapport officiel de la prise d'Anaply.

(Décembre 1822).

AU GOUVERNEMENT DE LA GRÈCE.

Le sang innocent, versé par torrens dans tous nos combats où Dieu s'est déclaré pour nous, trouve enfin une sorte de compensation dans la prise de la redoutable forteresse de Palamide. Les armes des Hellènes ont encore triomphé aujourd'hui, et l'étendart de la croix flotte sur les batteries des infidèles. C'est maintenant que les Hellènes recueillent le fruit de leurs efforts et de leurs nombreux sacrifices; la prise de Palamide ne nous coûte pas une larme. Nous en donnons immédiatement connaissance au gouvernement central. Il ne reste plus qu'un bastion encore au pouvoir des Turcs; mais ces Barbares capituleront bientôt. Défenseurs du Péloponèse, abandonnons-nous donc à la joie, et prenons les mesures que la sagesse et l'humanité nous font un devoir de prendre; car, quoique nous ayons établi le meilleur ordre partout et mis les scellés sur les magasins à poudre, il est important qu'il arrive là, le plutôt possible, un ma-

gistrat supérieur; le pacha, les beys et les agas ont besoin de sa présence pour se rassurer sur l'avenir.

Nous sommes, etc.

Les membres du gouvernement provincial,

Signé PITTA-KOPOULO, COSTANDI-GHIENI, DÉMÉTRIUS-LIALIXTA, ANAGNOSTI-KIKANI.

Palamide, 30 novembre (12 décembre) 1822.

P. S. Le dernier bastion est au pouvoir des Hellènes : l'étendart d'azur y est déjà arboré. Que Dieu nous continue sa divine protection (1)!

II.

NOTES ET FIRMANS DE LA PORTE OTTOMANE.

Firman adressé au Gouvernement de Buccharest pour la réduction de l'armée ottomane en Valachie.

(Mai 1822).

Vous, notre kiaya, gouverneur de Buccharest, qui êtes du nombre des Mirmirans, Hadgy-Achmet-pacha, dont la gloire soit augmentée!

Sachez que l'armée ottomane, qui occupe les deux

(1) Al. Ypsilanti avait adopté, en Moldavie, un drapeau aux trois couleurs : il se composait de trois bandes, rouge, noire et blanche, avec une croix d'un côté, et de l'autre, un Phénix renaissant de ses cendres. Ypsilanti apporta ses couleurs dans le Péloponèse; mais, pour éviter un rapprochement que la malignité n'aurait pas manqué de faire, le gouvernement provisoire a adopté, en 1822, la croix blanche dans un fond d'azur; c'est encore aujourd'hui le seul drapeau national.

principautés (dont une partie y séjourne depuis une année, et l'autre antérieurement encore), causant des dépenses énormes à la province, défaut à charge aux pauvres comme aux riches, la Sublime-Porte, conformément au rapport que je lui ai fait à cet égard, a permis que cette armée retournât dans ses foyers.

Mais sa volonté et ses ordres suprêmes sont que ses *spahys* et ses *kasachs*, troupes soldées du gouvernement, et les *Tartares*, qui changent tous les trois mois, ne quittent pas pour le moment le pays, mais qu'ils y restent encore. Par conséquent, à l'égard des troupes soldées, vous mettrez le plus grand soin à ce que leur séjour ne soit pas trop onéreux pour le peuple, et vous donnerez ordre à tous leurs zabisths (capitaines), de leur faire observer une exacte discipline et de punir sévèrement et promptement tous ceux qui oseraient s'en écarter dans la moindre chose, sans avoir égard aux intercessions ni aux prières de qui que ce soit ; car, dans ce cas, les zabisths subiraient eux-mêmes le châtiment dû aux coupables.

Quand au corps d'armée ottomane qui doit partir, afin que, dans sa marche il ne soit point à charge aux pauvres, vous le ferez précéder par ses *mihmandars* (espèces de commissaires), pour lui préparer le nécessaire quant à la nourriture, et vous le ferez sortir en petits corps accompagnés d'autres mihmandars, ayant soin toujours que les pauvres ne reçoivent nulle part ni tort ni dommage.

C'est à cet effet que je vous expédie le présent bougourdy, par ordre suprême, par le canal de notre honorable Hasnadarh.

Note de la Sublime-Porte à l'internonce d'Autriche.

(Juillet 1822).

Dans la dernière note que le ministère ottoman a fait remettre à notre illustre ami, le comte de Lutzow, internonce et ministre plénipotentiaire de la cour d'Autriche, on lui faisait part que la Sublime-Porte, attentive de tout tems à maintenir ses rapports d'amitié avec la cour de Russie, ainsi que la paix et la tranquillité générale, et à remplir scrupuleusement les traités, s'était occupée des moyens de mettre très-promptement à exécution les réglemens relatifs aux deux provinces.

La Sublime-Porte, de tout tems fidèle à remplir ses promesses, en donne encore, en cette occasion, une nouvelle preuve. On aurait pu attendre que les deux conditions, l'extradition des fugitifs et l'évacuation des frontières d'Asie, eussent été remplies; mais l'accomplissement de ces conditions, qui n'aurait dû éprouver de la part de la Russie ni contradiction, ni commentaire, a été ajourné, et cette circonstance est évidemment la principale raison pour laquelle la flamme de l'insurrection générale n'est point encore éteinte. Comme notre attente, à cet égard, était trompée, on pouvait regarder comme écoulé le terme auquel on avait promis de fixer le sort des deux provinces.

Néanmoins la Sublime-Porte vient, suivant l'ancien usage, de choisir deux boyards indigènes pour

les deux principautés, savoir : Logotheti-Stourdza, pour la Moldavie, et Grégorio-Ghisca, pour la Valachie. Cette mesure a été jugée nécessaire à cause de l'opiniâtreté avec laquelle les Grecs persévèrent dans leur révolte, et d'après les principes politiques qui exigent l'exclusion de tous les Grecs, même de ceux qui n'ont pas pris part à la révolte, de tous les emplois de l'État.

Comme l'investiture de ces hospodars eût exigé plusieurs formalités et cérémonies dans la capitale, et qu'ils n'étaient venus ici que comme de simples voyageurs, sans cortége, il a été décidé que, pour éviter une perte de tems inutile, ces deux boyards, accompagnés chacun d'un mihmander, seraient envoyés directement à Silistria, où Méhemmed-Sélim-pacha, gouverneur général et commandant en chef de l'armée du Danube, publiera leur nomination et les revêtira du caftan. L'investiture ordinaire, ainsi que les autres formalités, auront lieu à Silistria; ils y formeront leur cour et se rendront ensuite dans leurs gouvernemens respectifs.

La présente note a été rédigée pour faire part à M. l'Internonce, notre ami, de ces mesures prises par la Sublime-Porte, et l'assurer de notre considération.

Constantinople, le 27 schewal 1237.

Note remise, au même sujet, à l'ambassadeur de la Grande-Bretagne.

La Sublime-Porte a, dans une note remise il y a

quelque tems à l'ambassadeur d'Angleterre près ladite Porte ottomane, notre ami très-distingué, lord Strangford, déclaré que, par suite de la sollicitude qu'elle a montrée de tout tems pour maintenir la paix et une sincère amitié avec la Russie, ainsi que la tranquillité générale, et vû son attention scrupuleuse à remplir les traités existans et qu'elle a même portée plus loin que les autres, elle avait déjà commencé à prendre des mesures pour remplir en peu de tems ses promesses relativement aux deux principautés.

Pleine de confiance dans les communications que M. l'envoyé, notre ami, nous a faites sous ce rapport, tant antérieurement qu'en dernier lieu, considérant que le moment d'accomplir ses promesses relatives aux principautés est en quelque façon arrivé, ainsi que celui de l'accomplissement des engagemens qu'on attend de la part de la Russie, savoir : l'article qui concerne l'extradition des fugitifs et l'évacuation des frontières d'Asie, article qui n'exige aucune discussion, dont l'exécution n'a été que différée, et dont la non-exécution a été ouvertement jusqu'ici le principal motif pour leqnel l'insurrection générale n'a point encore été étouffée; considérant enfin, que la nation grecque, comme l'annonce ce fait, persiste dans une rébellion ouverte et dans sa perversité; en conséquence, les individus de cette nation, même ceux qui n'ont point pris part à la révolte, ne sont point du tout propres à occuper, d'après les principes du gouvernement, les emplois de l'État, la Sublime-Porte vient, suivant l'ancien usage, de choisir et de nommer parmi les

boyards indigènes des principautés, savoir : Logotheti-Stourdza, boyard né en Moldavie, prince de Moldavie, et Grégorio-Ghisca, boyard né en Valachie, prince de Valachie. Mais, comme d'un côté l'étiquette à observer à l'égard des boyards dans cette résidence exige une suite nombreuse et de grandes cérémonies, et que d'un autre côté les boyards sont venus ici à la légère, et que conséquemment il se passerait encore quelque tems si l'on voulait observer toutes les cérémonies, on les laissera de côté, et l'on fera partir les hospodars directement pour Silistria, en les faisant accompagner par deux mihmandars. Là, son excellence Méhemmed-Sélim-pacha, gouverneur général de cette ville et des deux rives du Danube, publiera leur nomination et les revêtira du caftan, et tout le reste s'y fera. Lorsqu'ils y auront formé leur cour, on les enverra dans les chefs-lieux de leurs gouvernemens.

Telles sont les résolutions de la Sublime-Porte, et la présente note officielle a pour objet d'en prévenir amicalement M. l'envoyé, notre ami; la Sublime-Porte saisit cette occasion pour lui renouveler l'assurance de sa considération.

Constantinople, le 27 schewal 1237.

Proclamation de l'Hospodar Stourdza.

(Juillet 1822).

Nous Jean Logotheti-Stourdza, par la grâce de Dieu, vaivode et prince régnant de la Moldavie, aux

très-honorables boyards de la principauté, et chers compatriotes qui se trouvent en Bessarabie :

Nous vous faisons connaître par la présente que notre très-gracieux, très-humain et très-puissant monarque, persuadé par l'exposé contenu dans les *aisermahzard* (suppliques au sultan) envoyées par les habitans et parvenues au pied du trôneimpérial, ainsi que par les preuves convaincantes que nous avons données, que les boyards et les habitans de ces provinces sont innocens, et n'ont pris aucune part à l'acte odieux de la révolution grecque ; et sa Hautesse, étant également satisfaite des subsides que vous avez payés de vos terres pour subvenir à l'entretien des armées impériales, a non-seulement résolu d'éloigner de sa mémoire les actions coupables qui auraient pu être attribuées à quelques-uns des boyards et habitans de ce pays; mais, jetant un regard de compassion sur l'état déplorable et misérable où se trouvaient la Moldavie et la Valachie sous l'ancien gouvernement grec, sa Hautesse a daigné ôter toute influence aux Grecs sur ces provinces, afin qu'aucune personne de cette nation ne puisse s'immiscer dans les affaires du gouvernement.

Voulant ainsi reconnaître la fidélité des peuples moldaves et valaques, et pour leur gloire, sa Hautesse a de nouveau accédé à donner à ces deux provinces des princes pris parmi les indigènes.

La Providence a inspiré à notre très-gracieux et très-puissant monarque de me nommer à la principauté de Moldavie ; et quoique j'aie reconnu mon insuffisance pour supporter un pareil fardeau, il ne

m'a cependant pas été possible de me refuser à l'ordre impérial, et j'espère qu'avec l'assistance de Dieu et les lumières de mes compatriotes, je pourrai satisfaire aux ordres qui me seront donnés, et que la patrie retrouvera la prospérité qu'elle désire.

En vous faisant connaître ce qu'il appartient, nous vous conseillons de vous réunir tous au sein de notre chère patrie, afin que nous puissions jouir des douceurs d'une prospérité si désirée et servir le très-haut sultan avec les sentimens les plus purs et la fidélité la plus constante; et nous voulons vous convaincre qu'à notre avénement au trône de la principauté, nous vous trouverons tous rentrés pour goûter le bonheur de notre chère réunion.

Signé Jean LOGOTHETI-STOURDZA.

Note présentée par lord Strangford, ambassadeur d'Angleterre, à la Sublime-Porte.

(Août 1822).

L'AMBASSADEUR d'Angleterre doit avoir l'honneur d'appeler l'attention de la Sublime-Porte sur un objet qui est de la plus haute importance pour les intérêts des négocians anglais.

A différentes reprises, l'ambassadeur a été forcé d'adresser à son excellence le reiss-effendy des réclamations, au sujet des créances que les Anglais ont à recouvrer sur les biens des Grecs qui ont pris la fuite au commencement de la rebellion.

Le département du defterdariah, auquel cette affaire

a été renvoyée, a toujours répondu que la question ne pouvait se décider que d'après les lois musulmanes, et que ces lois, toujours sages et justes, ne permettaient pas à la Sublime-Porte de disposer des biens de ses sujets grecs, sans que les propriétaires fussent présens, ou dûment représentés par des procureurs.

Or, il est de notoriété publique que la plupart de ces Grecs, dont la timidité seule fait le crime (et que l'ambassadeur ne confond pas avec les traîtres qui ont pris la fuite pour se soustraire à une punition bien méritée), se sont principalement réfugiés en pays étranger, qu'ils ne soupirent qu'après le moment où ils pourront rentrer dans leurs foyers, et qu'il n'y a que la crainte et l'incertitude sur l'accueil qu'ils pourraient trouver à leur retour, qui les forcent encore à rester sous la domination d'une autre puissance.

Il est également notoire que la plupart de ces Grecs n'ont été induits à s'expatrier que par la peur et l'alarme que l'effervescence publique avait généralement répandues dans les premiers momens de la révolte, lorsque la distinction entre les innocens et les coupables n'était pas bien établie encore, et que tous les Grecs, sans exception, paraissaient criminels aux yeux d'une populace exaspérée.

Pour dissiper ces appréhensions, pour faire retourner dans leur pays natal ces malheureuses victimes d'une inquiétude bien naturelle, pour mettre enfin les sujets britanniques à même de recouvrer ce qui leur est dû, en poursuivant personnellement leurs débiteurs devant les tribunaux compétens, il suffit d'un

mot de la Sublime-Porte. Que ce mot se prononce donc ! Dès lors, elle verra rentrer dans le sein de leur patrie les malheureux que la force des circonstances seule avait obligés de s'en éloigner momentanément ; le gouvernement reprendra ses droits sur une partie considérable de ses propres sujets, et ceux du roi de la Grande-Bretagne n'auront plus à souffrir les funestes conséquences qui résultent, pour leurs intérêts, de l'absence prolongée de leurs débiteurs.

La masse de ces réclamations s'élève à une somme tellement forte, et la nécessité d'y satisfaire est devenue tellement urgente, que l'ambassadeur manquerait à son devoir s'il n'invitait la Sublime-Porte à adopter le seul moyen qui, dans l'état actuel des choses, peut faire obtenir aux créanciers anglais la justice qu'ils ont si long-tems et si vainement sollicitée, en faisant publiquement connaître quelles sont les intentions du gouvernement à l'égard des débiteurs, et en leur donnant l'assurance formelle que, sans aucun risque pour leurs personnes, ils pourront rentrer dans leur pays natal, et comparaître devant les tribunaux compétens, afin que justice soit rendue à leurs créanciers.

L'ambassadeur, en recommandant cette importante observation à la sagesse et à l'équité reconnue de la Sublime-Porte, saisit cette occasion pour avoir l'honneur, etc., etc.

Signé STRANGFORD.

III.

DÉCLARATION DU GOUVERNEMENT AUTRICHIEN RELATIVEMENT AUX RÉFUGIÉS GRECS.

A la haute Chambre de Commerce de Trieste.

(Octobre 1821).

La volonté suprême de Sa Majesté l'Empereur et Roi est que les Grecs fugitifs, qui ont pris part à la révolte des provinces turques, ne puissent plus à l'avenir s'établir dans ses états ; en conséquence, ils n'y seront plus admis, et les bâtimens du commerce sont prévenus qu'ils doivent leur refuser désormais le passage pour les états autrichiens.

Par suite d'une détermination prise récemment par son excellence le chancelier d'état, prince de Metternich, de concert avec son excellence le ministre de la police, comte de Sedlnitzry, les Grecs qui arriveront par terre ou par mer, et avec un passeport quelconque, seront renvoyés sur-le-champ; on ne pourra les accueillir sous aucun rapport; ils ne pourront pas même séjourner temporairement dans les états de Sa Majesté.

Conformément à ces dispositions, je préviens la haute-chambre de commerce de Trieste que, lorsqu'il arrivera dans ce port des bâtimens grecs fugitifs, ils seront momentanément reçus dans la rade et même au lazaret; mais qu'on devra leur intimer l'ordre de repartir sur-le-champ, soit pendant leur quarantaine,

soit lorsqu'elle sera terminée, soit avec le même bâtiment, soit en en nolisant un autre.

Les capitaines des navires du commerce et leurs armateurs sont également prévenus que s'ils contrevenaient aux présentes dispositions, en se chargeant dans la suite de ces passagers, ils s'exposeraient à les reconduire ailleurs à leurs dépens, sans préjudice aux amendes auxquelles les contrevenans seraient condamnés.

Je fais part de cet arrêté à la haute-chambre de commerce, afin qu'elle le communique à tous les négocians et armateurs, pour que ceux-ci en instruisent eux-mêmes les capitaines de leurs bâtimens. Qu'ils sachent bien qu'ils ne doivent pas recevoir de Grecs à leurs bords, en qualité de passagers, ni pour cette rade, ni pour aucun autre port des états de S. M. I. et R., faute de quoi ils seraient exposés à la responsabilité et aux peines prononcées ci-dessus.

Trieste, le 9 octobre 1821.

Signé Baron de SPIEGELFELDS.

Avis aux propriétaires et aux capitaines des navires du commerce autrichien.

DÉJA, sous la date du 9 octobre 1821, le gouvernement de cette ville a fait part à la haute-chambre de commerce des ordres souverains de S. M. l'Empereur et Roi, relativement aux fugitifs grecs qui se sont compromis dans la révolte des provinces turques; ces

ordres leur interdisent l'entrée, la résidence et même le passage dans les états de S. M. I. et R.

En conséquence du message que la chambre de commerce vient de recevoir encore à ce sujet, elle se voit dans la nécessité de prévenir les négocians que les fugitifs grecs qui arriveront désormais dans cette rade à bord des bâtimens autrichiens, seront immédiatement renvoyés aux frais des capitaines qui les auront conduits, sans égard pour ces capitaines ni pour les armateurs; qu'en outre les bâtimens seront condamnés pour la récidive à de fortes amendes.

Dans ce moment où les événemens de la Turquie augmenteront peut-être encore la masse des fugitifs, et surtout le nombre de ceux qui se rendent à Trieste, la chambre de commerce est également chargée de prévenir les armateurs pour qu'ils communiquent ces instructions à tous les capitaines du commerce, qu'ils doivent éviter avec le plus grand soin de prendre de pareils passagers, attendu qu'ils seraient d'abord obligés de payer leur dépense au lazaret, et ensuite réduits à les conduire à leurs frais et aux frais de leurs armateurs, si ces fugitifs n'avaient pas les moyens de les payer.

S. Exc. le gouverneur espère que cet avertissement suffira pour détourner les capitaines et les armateurs de se charger à l'avenir du transport de ces fuyards pour Trieste ou pour tout autre port des états de S. M. I. et R.; en agissant autrement, les capitaines et les armateurs s'exposeraient aux peines prononcées ci-dessus et à des dommages plus grands encore.

Que ceux que cet avertissement regarde, le mettent à profit s'ils veulent éviter les punitions et les désagrémens qu'ils encourraient en y manquant.

Trieste, le 24 août 1822.

La Chambre de Commerce.

PIÈCES DIVERSES.

Circulaire du Gouvernement provisoire de la Grèce.

(Mai 1822).

Monsieur,

La Grèce gémissait écrasée sous le poids de ses chaînes : la plus cruelle des tyrannies, des exactions sans nombre lui firent enfin une loi de secouer un joug si odieux. La crainte de l'anarchie, l'amour de l'ordre, le désir de consolider la liberté d'un peuple trop long-tems esclave, firent instituer un gouvernement. Des députés de toutes les provinces grecques libres, furent convoqués à Épidaure, et ce fut là qu'ils proclamèrent le gouvernement provisoire, qui fut accueilli par le peuple avec les démonstrations de la satisfaction et de la confiance. Depuis cet instant, il marche sans cesse vers le bien, et prend tous les jours de nouvelles forces et une nouvelle consistance.

Le gouvernement a voulu que, par mon organe, tous les étrangers qui résident dans les provinces qui lui sont soumises, fussent instruits de son installation. Il a désiré faire connaître que toujours il prendra pour

base de sa conduite, toutes les mesures tendantes à entretenir la plus parfaite harmonie, et que toujours les intérêts des étrangers seront soutenus et respectés avec la même sollicitude que les siens propres.

Vous voudrez bien, Monsieur, vous adresser à mon ministère toutes les fois que vous aurez des réclamations ou des communications à faire à notre gouvernement. Vous trouverez ci-jointe une copie de la loi organique décrétée par l'Assemblée Constituante d'Épidaure.

C'est avec plaisir que je profite de cette circonstance pour vous témoigner mon estime et ma considération.

Corinthe, les 4 (16) mai 1822.

Le secrétaire d'état, ministre des affaires étrangères,

T. H. NEGRIS.

Gouvernement provisoire de la Grèce.

(Juillet 1822).

LE danger qui menace le continent occidental de la Grèce, et par conséquent la Grèce entière, étant à-la-fois grand et imminent, et comme l'adoption des mesures les plus extraordinaires et les plus fortes est nécessaire;

En vertu de l'art. 339 du décret du corps législatif, à la date du 11 mai, le président du conseil exécutif a décrété ce qui suit :

Art. Ier. Tous les habitans du continent occidental de la Grèce, à quelque classe qu'ils appartiennent,

depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, sans exception, doivent prendre les armes et se rendre partout où le danger de la patrie les appelle.

Art. II. Tous les Grecs âgés de seize à soixante ans, qui, ayant quitté le pays dans ces momens critiques, se seraient réfugiés dans les îles Ioniennes, voisines du continent, ne reviendraient pas dans les trois jours qui suivront la date du jour où on leur aura fait connaître ledit décret, pour seconder les efforts de leurs frères, seront déclarés expulsés de leur pays, et leurs propriétés réelles et personnelles seront vendues à l'enchère.

Art. III. Quiconque se montrera, dans ces circonstances, indigne de son pays et désobéissant, sera non-seulement déclaré tel, mais encore perdra ses droits de citoyen; ses propriétés seront vendues à l'enchère, et le produit en sera employé à payer les soldats qui défendent le pays.

Tous les officiers civils et militaires sont chargés de l'exécution du décret ci-dessus.

Machala, le 7 (19) juillet 1822.

Signé MAVROCORDATO.

Fragmens du discours prononcé par lord Maitland, à l'ouverture du deuxième parlement ionien.

(Avril 1823).

Monsieur le Président, Messieurs les Membres du gouvernement,

JE ne crois pas qu'il soit nécessaire, et je n'ai pas

non plus l'intention de vous prendre un tems précieux pour vous exprimer la confiance sans bornes avec laquelle j'espère que la conduite du corps législatif du second parlement, actuellement assemblé pour ses importans travaux, sera guidée par les principes de sagesse et de patriotisme qui ont constamment les plus heureux résultats. Je suis encore moins disposé à m'étendre sur les grands avantages que vos prédécesseurs ont assurés par leurs louables efforts pendant le premier parlement.

Pour ce qui concerne le premier point, j'en trouve la plus complète et la plus satisfaisante garantie dans le caractère, les talens distingués des hommes recommandables auxquels j'ai l'honneur de parler. Quant au second, j'en ai la preuve incontestable dans l'état florissant où se trouvent présentement ces îles.

Il pourrait néanmoins être utile d'appeler, avant le commencement de vos travaux législatifs, votre attention pour un moment snr la différence entre votre situation et celle où se sont trouvés vos prédécesseurs lors de la promulgation de l'acte constitutionnel de 1817.

Ceux-ci ne pouvaient pas encore porter un jugement surles effets de l'arrangement politique qui a mis heureusement pour toujours votre pays sous la souveraineté protectrice du roi, mon auguste maître. Ils étaient en outre hors d'état de se faire, par l'expérience, une juste idée des effets de la constitution qui venait d'être introduite alors. La fermentation des opinions politiques et la violence des passions qui,

bien que calmées, n'étaient pourtant pas encore entièrement éteintes, empêchaient tout jugement impartial. Il y avait même, dans le sein des États, des personnages influens qui, par différens motifs, étaient opposés à votre réunion avec la nation britannique. Vous étiez entourés de toutes parts de pays qui étaient agités par les dissensions politiques les plus déplorables, avant-coureurs ordinaires de convulsions et de révolte; enfin, il était impossible, même pour les personnes les plus éclairées de ces îles, ou leur peu de connaissances pratiques du caractère et des principes de la nation anglaise, et des hommes auxquels S. M. avait confié l'accomplissement des devoirs que lui avaient imposés les stipulations du traité de Paris de 1815, il était, dis-je, impossible d'asseoir de justes conséquences sur les résultats vraisemblables d'événemens si différens.

Si tel était, dans cette période, le véritable état de votre situation politique, s'il s'améliorait d'année en année, et même de jour en jour; si, au milieu de la révolution qui nous environnait de toutes parts, vous avez pu d'un côté vous assurer les bienfaits de la paix, et de l'autre, réussir à faire échouer soudain tout vil attentat qui aurait eu pour objet d'exciter des troubles dans l'intérieur; si vous avez vu les revenus de l'État s'augmenter constamment, tandis que la liberté et la sûreté des personnes et des propriétés acquéraient plus d'étendue qu'elles n'en avaient jamais eu à aucune époque antérieure de votre histoire; si vous avez éprouvé plus long-tems que sous les gouver-

nemens précédens, les effets salutaires d'une administration uniforme et conduite d'après un système régulier; si le parlement de ces États a été convoqué et rassemblé non-seulement sans la moindre difficulté, mais même sans que le moindre doute se fût élevé relativement aux dispositions de l'acte constitutionnel; si en effet l'état des choses est tel que je viens de le peindre, je ne crois pas me tromper en exprimant ma ferme conviction, qu'en continuant invariablement la marche qui a été suivie jusqu'à présent, nous pourrons non-seulement nous assurer la jouissance inaltérable des avantages précieux dont nous avons eu à nous féliciter, mais concevoir encore l'espérance bien fondée que le perfectionnement moral et spirituel du peuple, l'amélioration des lois et la prospérité de toutes les classes de la nation, parviendront au plus haut degré.

Halty-Schéryf adressé par le Sultan au Grand-Visir Aly-Pacha.

(Avril 1823).

Toi, mon grand-visir et gouverneur absolu, Aly-pacha, après t'avoir honoré de mon salut impérial, apprends ce qui suit :

Ton prédécesseur, Abdallah-pacha, n'avait fait, à la vérité, jusqu'à présent aucun acte directement contraire à mon bon plaisir impérial; mais comme c'est un homme de mœurs simples et surtout d'un cœur ingénu, il a négligé les différentes affaires du visariat,

et il a été cause que l'administration de ces affaires est tombée en décadence. Il est évident que le moment est arrivé où tous les visirs, oulémâhs, conseillers-d'état et généraux à mon service, doivent travailler de concert à les rétablir, et que par conséquent il est nécessaire de le congédier.

Comme ta probité et ton intégrité me sont connues, je t'ai choisi pour remplir les hautes fonctions de gouverneur absolu; je t'ai envoyé, avec cet écrit impérial, par l'intermédiaire de mon second écuyer, un cheval de selle richement caparaçonné, de ceux qui sont destinés à mon usage particulier. Montre-toi afin que je te voie; agis de concert, selon ta probité et ton intégrité, avec mes visirs, mes oulémâhs, mes conseillers-d'état et mes généraux; n'ayez qu'un cœur et qu'une main.

Pense jour et nuit à diriger les affaires pressantes de la Morée et de la Perse, d'une manière qui convienne à la dignité de la foi et de la religion; emploie toutes tes forces, et que tout s'accorde avec la noble loi; mets tout ton zèle à garantir le repos et la sécurité de ma haute résidence, ainsi que de toutes mes hautes possessions. Que Dieu te garde avec sa providence divine et éternelle, ainsi que tous ceux qui servent avec zèle et probité dans les affaires de mon empire!

Le premier jour de la lune de Rhezeb 1238.

FIN DES PIÈCES OFFICIELLES ET DE L'OUVRAGE.

TABLE

DES CHAPITRES DE L'OUVRAGE.

NOTES ET PIÈCES OFFICIELLES.

FIN DE LA TABLE.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

De Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-Lib.,

Rue St.-Louis, N° 46, au Marais;

Et rue de Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

ATLAS PORTATIF ET COMPLET DU ROYAUME DE FRANCE, contenant les 87 Cartes des départemens, y compris une Carte générale, avec un texte en regard de chacune d'elles Ouvrage entièrement neuf, par Xer Girard et Roger l'aîné. Un vol. in-8° élégamment cartonné, figures coloriées ou en noir . 24 fr.

COLLECTION DES AUTEURS CLASSIQUES LATINS, par M. N. E. Lemaire, 23 liv. 46 vol. gr. in-8°. Figures et Cartes. Prix de la souscription.................... 594 fr. 50 c.

Avis essentiel.—Ayant acquis un nombre d'exemplaires de cette belle collection, dont nous imprimons une partie, nous nous sommes décidés, à nos risques et périls, à vendre séparément les différens auteurs qui la composent, et à recevoir des souscriptions pour chacun des ouvrages sous presse ou à paraître. Le prix, en ce cas, est augmenté de 2 fr. par volume.

DE LA SAGESSE, en trois livres, par Pierre Charron, nouvelle édition, publiée avec des Sommaires et des Notes explicatives, historiques et philosophiques, par M. Amaury-Duval.
Trois vol. in-8° avec un beau portrait gravé par Audouin. . . 18 fr.

ÉLÉMENS DE L'HISTOIRE DE FRANCE, par l'abbé Millot, de l'Académie française, enrichis des Recherches de l'abbé Dubos, de l'abbé Mably et de Thouret, sur l'origine des divers peuples conquérans des Gaules; repris et continués depuis le commencement du règne de Louis XV jusqu'à nos jours, par M. Buret de Longchamps, auteur des *Fastes Universels.* Douzième édition, ornée de figures, en 5 vol. in-12, impression très-soignée; papier fin satiné............................ 15 fr.

ÉLISABETH ET ÉMILIE, conte moral, par Mme Taylor, auteur d'un grand nombre d'ouvrages pour la jeunesse; traduit de l'anglais sur la 8e édition, par Mlle ***. Un vol in-18. Fig. 2 f.

ESSAIS DE MONTAIGNE, avec des Sommaires analytiques et de nouvelles Notes, par M. Amaury-Duval, Membre de l'Institut. Six vol. in-8°, avec un beau portrait gravé par Audouin . . . 36 fr.

LA FRANCE PACIFIÉE, Poëme en xxv chants, suivi de Notes historiques à la fin de chaque chant, par M. N. J. B. Deux volumes in-8°, papier fin. .... 12 fr.

Continuation de l'Histoire des Événemens de la Grèce, depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour, par M. C.-D. Raffenel, etc., pour faire suite à l'ouvrage du même auteur, publié en 1822, 1 vol. in-8°, avec portraits. Pap. fin.................... 7 fr. 50 c.

Histoire et Description des ILES IONIENNES (Corfou, Paxo, Leucade, Ithaque, Céphalonie, Zante, Cérigo et *Naxos*); un volume in-8°, papier fin satiné, avec un *Atlas* très-grand in-4°, contenant Cartes, Plans, Vues, Dessins et Médailles : par un Officier Supérieur, ancien aide de camp du duc de Feltre, en mission dans ces îles; ouvrage revu, et précédé d'un discours préliminaire par M. Bory de Saint-Vincent.

Prix de l'ouvrage : pap. fin satiné, avec *Atlas* g. in-4°. 25 f.

Jullien (Marc-Antoine) : AGENDA GÉNÉRAL, ou Livret-pratique de l'Emploi du Tems, composé de Tablettes utiles et commodes, d'un usage journalier. Quatrième édition; un vol. in-12, pap. vélin fin d'écriture, élégamment cartonné, avec deux fig. . . . . 5 fr.

JULLIEN. — BIOMÈTRE, ou MÉMORIAL HORAIRE, indiquant le nombre des heures données par jour à chacune des divisions de la vie intérieure et individuelle, considérée sous les rapports physique, moral et intellectuel, et de la vie extérieure et sociale, pour l'année 18.... Seconde édition ; un vol, petit in-8°, pap. vélin fin d'écriture, élégamment cartonné. . . . . 4 fr.

LE MÊME. — ESSAI SUR L'EMPLOI DU TEMS, ou MÉTHODE POUR RÉGLER LE BON EMPLOI DU TEMS, premier moyen d'être heureux, destiné principalement aux jeunes gens de quinze à vingt-cinq ans. Troisième édition augmentée. Un fort vol. in-8°. . . . . 7 fr.

LUCRÈCE, DE LA NATURE DES CHOSES, traduit en vers français par M. DE PONGERVILLE; texte en regard. Deux vol. gr. in-8°, format des Classiques Latins de M. LEMAIRE. . . . . . 18 fr.

THÉORIE DES CORTÈS, ou *Histoire des grandes Assemblées Nationales* des royaumes de Castille et de Léon, depuis l'origine de la monarchie espagnole jusqu'à nos jours, avec quelques observations sur la Constitution actuelle de l'Espagne; traduit de l'Espagnol de don Francisco Martinez Marina, par P. F. L. Fleury, 2 vol. in-8°, deuxième édition........................ 12 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CLÉMENT MAROT, nouvelle édit., ornées d'un beau portrait, et augmentées d'un Essai sur la vie et les ouvrages de l'Auteur; de Notes historiques et critiques, et d'un Glossaire des vieux mots. Cette édition formera 3 vol. in-8°, papier superfin des Vosges satiné, 21 fr. Papier vélin superfin satiné, 27 fr. Grand papier vélin, portrait avant la lettre, 75 fr.

Nota. On peut se procurer le *Catalogue Général*, formant un vol. in-8° de neuf feuilles d'impression.

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS font des expéditions pour la France, l'Étranger et les Colonies; ils se chargent de toutes espèces de commissions de Livres français ou étrangers.

